This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

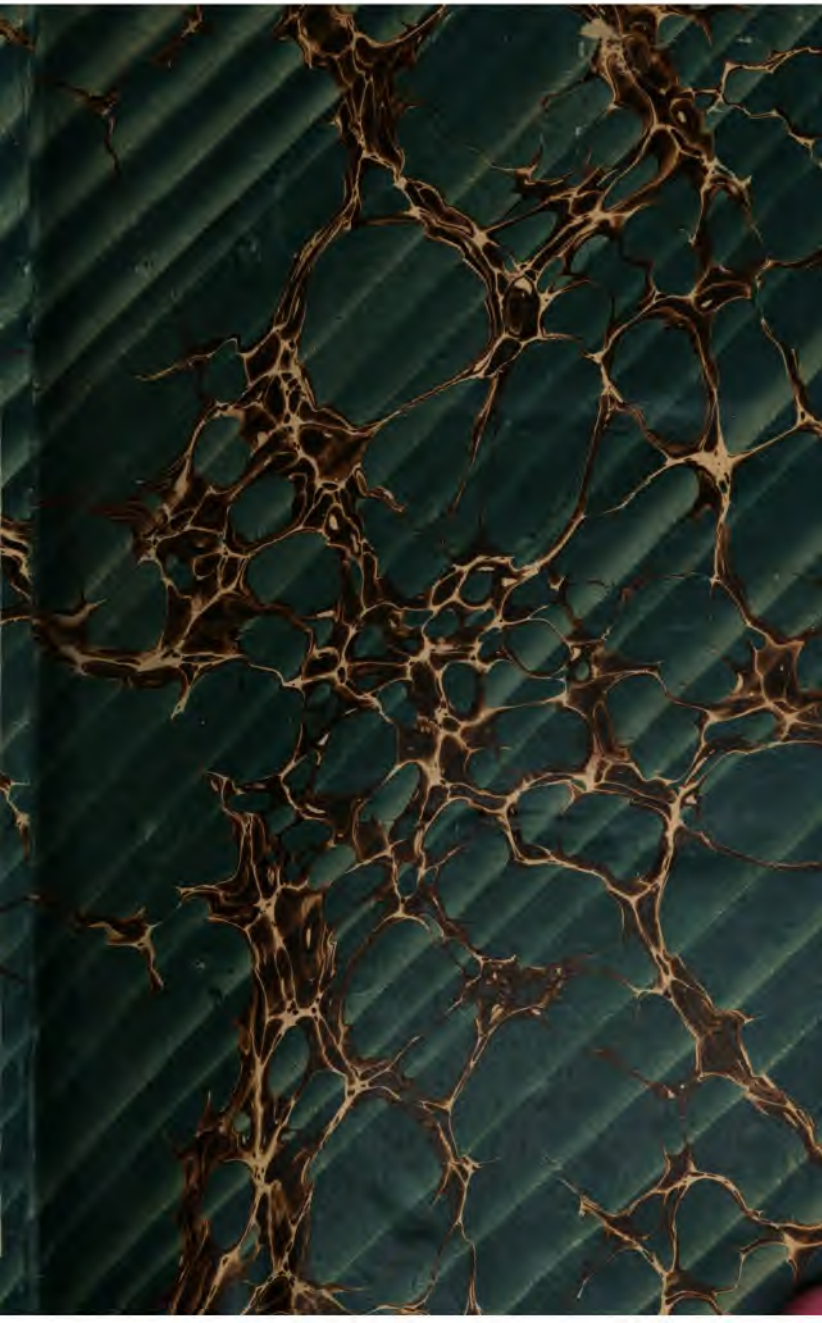
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

WIDENER
HN MI8P R

Phil 8626.1

BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)
16 Oct., 1871.



L'IMMORTALITÉ

LA MORT ET LA VIE

DU MÊME AUTEUR :

LE CATHOLICISME

PRÉSENTÉ DANS L'ENSEMBLE DE SES PREUVES

2 vol. in-12. *Gaume et Duprey.*

Paris. — Imprimé chez PILLET FILS AÎNÉ, rue des Grands-Augustins, 5.

L'IMMORTALITÉ

LA MORT ET LA VIE

ÉTUDE SUR LA DESTINÉE DE L'HOMME

PAR

Fernand
M. BAGUENAULT DE PUCHESSE

Non moriar, sed vivam. (Ps. CXVII, 17.)
La mort, c'est la vie. (EURIPIDE.)

3e édition revue et augmentée

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Ce, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1868

Tous droits réservés.

Phil 8626.1

1871, Oct. 16.
[illegible] Fund.

PRÉFACE

DE LA TROISIÈME ÉDITION

La question de l'immortalité est une de celles qui n'abdiquent ni se prescrivent jamais. Dans l'incessante révolution des choses, les hommes et les systèmes, les discussions et les sophismes s'usent contre elle sans l'épuiser. La philosophie a commencé, il y a trois mille ans, à en poursuivre sous bien des formes la solution. Les religions anciennes ont cherché tour à tour à l'envelopper ou à la dégager de leurs mythes. Le Christianisme, depuis dix-neuf siècles, en a fait l'étendard de son dogme et la sauvegarde de sa morale. Et elle n'est pas à l'instant d'être terminée !

C'est en vain que les démonstrations de l'immortalité de l'âme se succèdent et qu'elles se fortifient en se complétant ; il semble toujours nécessaire d'établir et de certifier à nouveau la survivance future de l'homme. Plus d'un essai récent a encore rappelé l'attention et l'examen sur la destinée humaine. Nous mêmes ne serons pas les derniers sans doute à grouper ou à renouveler les éléments de cette thèse qui ne saurait finir ; et le puissant intérêt qui s'y rattache, en dehors de tout autre motif, donne suffisamment à cette troisième édition sa justification et sa raison d'être.

La solution définitive, absolue, telle qu'aucune intelligence humaine ne résiste, qu'aucune volonté individuelle ne se défende, que tous adhèrent sans réserve et sans retour, n'est pas donnée et ne le sera sans doute jamais. C'est le propre des vérités morales de pouvoir toujours être contestées sans être affaiblies, d'être sans cesse attaquées sans être abattues, de vouloir être d'abord saisies par la raison, conquises par la volonté ; mais d'exiger, pour être maintenues, un travail incessant de l'intelligence et une droiture constante du cœur. But toujours offert à l'étude et à la conviction, elles appellent l'usage de la liberté, lui donnent la sanction de l'effort et du mérite ; et démontrées une fois, elles ont besoin d'être démontrées toujours.

Différentes des vérités mathématiques ou matérielles qui contraignent la volonté et dominent le libre arbitre, on les doit tenir pour une de ces conquêtes qu'il faut incessamment recommencer et défendre. Toujours accessibles, mais aussi toujours libres, elles trouvent dans la discussion même et dans les luttes l'affermissement de leur certitude. Si les préjugés, les défaillances, les passions, les erreurs sont contre elles, même sans qu'il soit équitable d'attaquer la bonne foi et l'honnêteté de leurs antagonistes, les contradictions spécieuses et les échecs momentanés qu'elles subissent contribueront à constater leur réalité et à accroître leur puissance.

Les vérités morales sont donc d'une autre nature

que celles de l'ordre matériel; nous dirions volontiers d'une nature supérieure. Leur nom même l'indique; et ce qui fait leur difficulté, fait en même temps leur prééminence.

« L'immortalité de l'âme, dit M. Albert Réville, « est une vérité de l'ordre moral qui ne peut être « certaine que proportionnellement au degré de déve- « loppement moral de celui qui l'examine. Cette per- « suation dépend le plus souvent du cœur, d'où il suit « qu'elle est variable. »

Elle est variable sans doute, en ce sens qu'elle s'abaisse avec le sentiment moral et se relève avec lui, qu'elle exige le plus noble emploi de la liberté, qu'elle impose aux facultés de généreux et difficiles efforts. Mais ne reprend-t-elle pas d'autre part son caractère invariable si, comme le bien suprême, elle appartient à l'ordre invisible et éternel, si elle marque à l'homme son vrai but, si elle lui trace la voie immuable et glorieuse du devoir? Et c'est le plus souvent de l'oubli ou du rejet de ces notions supérieures que sortent l'attaque, le refus de croire, l'interprétation spécieuse qui réduit la croyance à des vues personnelles ou à des abstractions arbitraires.

Pour l'homme pur, droit et juste, la croyance à l'immortalité, comme la croyance à Dieu et à l'âme, possède à la fois l'évidence d'un axiome et la certitude incontestable d'une déduction. C'est la lumière de laquelle tout part et à laquelle tout revient. Phare élevé au-dessus de la vie comme au-dessus de la mort, qui

s'élève si haut que le regard en aperçoit avec peine le sommet, qui repose sa base si profondément que ses racines plongent et se perdent au fond de notre nature !

L'aspect change sans doute suivant la position du spectateur, suivant le point de vue où se place l'intelligence humaine. Il varie selon les circonstances et les époques. Ou plutôt ce qui le modifie surtout et l'altère, c'est la mobilité et l'entraînement de ces esprits ardents pour les nouveautés, amis des hypothèses, qui ne s'attachent qu'à leurs propres solutions et sont repoussés, des difficultés qu'ils aperçoivent, approfondissent et exagèrent, dans d'autres difficultés dont la vue, la gravité, les conséquences leur échappent.

On nous a imputé à tort, ce semble, de n'avoir pas donné une formule assez nouvelle de la question de la vie future, de n'avoir pas présenté de solution qui nous fût assez personnelle. Qu'est-ce à dire? Sans doute de n'avoir pas imaginé une théorie inconnue, de n'avoir pas offert une révélation inédite ou créé de toutes pièces un système. Nous n'avons jamais pu avoir cette prétention; et notre réserve témoigne, il nous semble, en faveur de la réalité et de la sûreté de notre croyance. Pouvions-nous changer la vérité et altérer son caractère incommutable? La produire de nous-même ou la modifier nous aurait paru dépasser également nos droits et notre pouvoir. La reconnaître, l'expliquer, la développer même, c'est ce que nous nous sommes cru seulement permis d'entreprendre; à ce point qu'on a pu aussi bien, en sens contraire, nous adresser le reproche d'a-

voir, particulièrement sur les jouissances de la vie future, posé des conclusions trop étendues et tiré des inductions trop précises.

Si depuis l'époque, récente encore, où ce livre a paru, quelques nouvelles théories sur la vie future ont été émises, nous les exposerons, nous les discuterons à nouveau suivant le degré d'importance qu'elles nous sembleront avoir. Mais elles ne devront évidemment rien changer à notre thèse trop ferme pour être ébranlée; elles ne sauraient entamer une certitude trop forte pour n'être pas à l'abri de toute atteinte.

Sur une question de cette gravité qui intéresse tous les temps et tous les hommes, qui s'applique à l'origine comme au terme du monde, qui unit le divin à l'humain, aspirer, après tant de siècles et de recherches à élever un édifice nouveau sur la ruine des idées acquises, ou à produire une révélation que la religion et la philosophie, réunies ou séparées, n'auraient su nous offrir, nous semble une témérité bien excessive. Cela seul doit mettre en suspicion bien légitime contre toute théorie, dont l'invention ou du moins la formule dernière déclarerait se dater de nos jours.

Et toutefois, on le comprend, les conditions et le mode de l'immortalité sont aussi importants que le principe lui-même; ou plutôt avec les transformations du mode, le principe peut presque complétement disparaître.

Que l'immortalité soit attribuée à l'individu ou à l'espèce, qu'elle soit personnelle ou collective, cons-

ciente ou inconsciente, qu'elle s'identifie à l'homme ou se perde en Dieu, qu'elle résulte d'une ou de plusieurs épreuves, on conçoit que tout change, que le sens des choses, avec la notion de l'effort, de l'activité, du bien, du bonheur, de la vie même, en soit altéré jusqu'à cesser d'être, et que le nom seul demeure sur la ruine de la réalité.

C'est donc la vérité dans le mode, que nous cherchons, avec un soin particulier, à établir; et sans prétendre donner à chacune de nos déductions un caractère et une conséquence obligatoires, nous les croyons toutefois assez fondées et assez positives pour qu'on n'en conteste ni la précision ni la vraisemblance.

Nous serions heureux si le travail de révision auquel, à travers d'utiles avis et de bienveillantes critiques, nous nous sommes livré, nous avait conduit à ne rien laisser dans notre livre qui ne fût digne, non de cette certitude absolue dont chaque pensée et chaque détail ne sauraient être susceptibles, mais de ces grandes lignes de la vérité qui, sur aucun point principal, ne peuvent et ne doivent jamais souffrir de déviation ni d'atteinte.

Mai 1868.

A MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

FONDATEUR ET PRÉSIDENT D'HONNEUR DE L'ACADÉMIE DE SAINTE-CROIX

MONSEIGNEUR,

Dans votre lettre sur les *Études d'un homme du monde*, vous avez, avec l'autorité qui vous appartient, posé la théorie et tracé les règles de toutes les connaissances qui, suivant la diversité des esprits, doivent être pour chacun une force, une lumière, un devoir.

En appelant l'Académie de Sainte-Croix à réaliser, dans la limite de sa sphère, cette grande et généreuse pensée, vous lui avez confié la mission d'essayer une tentative féconde en donnant un noble exemple. Vous lui avez imposé une obligation qui, sans dépasser son dévouement, serait supérieure à ses forces, si vous ne les éleviez.

Parmi tant et de si grandes questions que vous proposez, Monseigneur, vous signalez comme une des plus importantes, celle de l'immortalité de l'âme. C'est l'étude même, dès longtemps préparée, de ce beau sujet que je viens placer aujourd'hui sous vos auspices; et en la dédiant à l'Académie de

Sainte-Croix, c'est à vous, Monseigneur, que j'en fais, il me semble, plus complétement hommage.

Je serais heureux si ce travail, en répondant à votre pensée, pouvait être un point de départ pour des efforts plus dignes et des mérites plus achevés.

Daignez, Monseigneur, agréer la plus haute expression de mon dévouement et de mon religieux respect.

BAGUENAULT DE PUCHESSE,

Président de l'Académie de Sainte-Croix d'Orléans.

Ce 22 mars 1864.

LETTRE

DE MONSEIGNEUR L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

A L'AUTEUR

Orléans, le 28 mars 1864.

MONSIEUR ET BIEN EXCELLENT AMI,

A mon retour de Rome, rien ne pouvait m'être assurément plus agréable que de trouver ici, en réponse à ma lettre relative aux *Etudes d'un homme du monde*, votre ouvrage sur l'*Immortalité*.

Un beau livre sur un grand sujet, publié par le Président de notre Académie de Sainte-Croix, sera un honneur pour vous et pour notre Académie tout entière.

Vous ne pouviez guère choisir une question plus

haute, ni plus importante à étudier, à l'heure présente.

Comme vous le dites : « L'immortalité, c'est la question par excellence, c'est l'homme tout entier; c'est son présent, c'est son avenir; c'est la sanction de la vie, c'est l'espérance de la mort; c'est la base de tout devoir, le fondement de toute justice. »

Aujourd'hui que ce dogme capital est attaqué audacieusement par une misérable école, il importe de le défendre, de l'environner de toute sa lumière et de confondre encore une fois l'impiété et la sophistique. C'est ce que vous faites dans votre ouvrage.

Vous aviez déjà publié un excellent livre sur le *Catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves.* Je suis charmé de vous voir continuer cette œuvre d'apologétique dans un travail philosophique sur l'immortalité.

Vous sentez bien qu'au milieu des accablements qui m'ont assailli ici à mon retour, et dont je bénis Dieu, je n'ai pu étudier encore que quelques pages de votre travail. Ce que j'en ai lu m'a frappé par l'élévation des vues, la netteté et la lucidité de l'exposition, la vivacité et l'abondance rapide du style. Le plan aussi m'a paru très-complet et d'une belle ordonnance.

Vous avez fouillé à fond cette grande question. Vous en considérez tous les aspects, et vous ne vous contentez pas de développer avec force vos arguments. Vous portez la guerre chez l'ennemi, et vous attaquez

victorieusement, sur leur terrain, tous les vains systèmes des adversaires.

Et, ce qui est encore à mes yeux un mérite considérable, vous avez su, par la clarté du style et de la pensée, rendre le langage de la science et de la métaphysique accessible à tous; et vous serez lu, avec autant de charme que de profit, par les hommes du monde aussi bien que par les philosophes.

Permettez-moi donc, Monsieur et bien cher ami, de vous offrir, pour le beau livre que vous dédiez à notre Académie et pour le bon exemple que vous nous donnez, toutes mes félicitations, et tous mes remercîments, avec l'hommage de mon profond et religieux dévouement.

† Félix,

évêque d'Orléans.

INTRODUCTION

Aux diverses époques du monde retentit plus ou moins distinctement une parole qui a toujours trouvé un écho profond dans le cœur humain : l'immortalité.

Aussi ancienne que l'homme, aussi persistante que la vie, aussi constante que la mort, la foi à l'Immortalité a eu pour adeptes les peuples, les législateurs, les philosophes. Comme croyance, comme doctrine, comme règle des mœurs, elle a été partout posée, discutée, affirmée. Soit qu'elle ait été reconnue par une déclaration expresse, soit qu'elle ait été admise par un consentement tacite, elle a reçu l'adhésion de la presque unanimité du genre humain. Elle a survécu aux générations qui passaient, aux empires qui étaient détruits, aux religions qui se modifiaient, aux dieux qui s'en allaient.

L'immortalité, en effet, c'est la question par excellence ; c'est l'homme tout entier : c'est son présent, c'est son avenir, c'est son but. C'est la sanction de la vie ; c'est l'espérance de la mort. C'est la base de tout devoir, le fondement de toute justice.

Elle se rattache par des liens étroits et directs à tout ce qu'il y a de grands principes dans ce monde, à l'existence de Dieu, à celle de l'âme, à la notion du bien et du mal, à la loi naturelle, à la religion révélée.

L'homme, qui vit peu de jours, ne saurait s'abstenir de regarder au delà du tombeau. Entre un monde qu'il doit quitter et un autre qu'il va atteindre, n'a-t-il pas à poser les jalons de son chemin? Poussé incessamment vers la mort, il a besoin de lui demander son secret. Devant une réalité qu'il ne peut fuir, il a vis-à-vis de lui-même une immense responsabilité. Celui qui ne se préoccuperait pas de la mort et de ce qui vient après elle, est un insensé. C'est un voyageur qui ne s'enquerrait pas de sa route, qui courrait et ne se mettrait pas en peine du but, qui s'élancerait dans un abîme et ne se soucierait pas de la chute. Comme c'est le plus grand des intérêts pour l'homme, ce doit être la plus vive de ses préoccupations et la plus constante de ses pensées.

Pascal l'a dit :[1] « L'immortalité de l'âme est une chose qui nous importe si fort et qui nous touche si profondément, qu'il faut avoir perdu tout sentiment pour être dans l'indifférence de savoir ce qui en est.

1. *Pensées.*

Toutes nos actions, toutes nos pensées doivent prendre des routes si différentes, selon qu'il y aura des biens éternels à espérer ou non, qu'il est impossible de faire une démarche avec sens et jugement qu'en se réglant par la vue de ce plan, qui doit être notre premier objet. »

En effet, si l'homme tout entier doit mourir, si la vie terrestre est tout pour lui, si elle est le seul bien qu'il espère, si elle est un présent sans condition que la nature lui a fait en l'y renfermant, il a droit sans doute de tendre, par des soins exclusifs, à en jouir et à la conserver; son intérêt matériel passe avant tout et ne connaît pas de loi supérieure. La félicité temporelle et tout ce qui la produit, fortune, honneurs, domination, luxe, satisfaction de tous les sens, contentement de toutes les passions, glorification de la prospérité, malédiction au malheur; voilà la vie.

Mais si l'homme se survit à lui-même; s'il est immortel; si la vie ne lui a été donnée qu'avec des conditions et sous des lois dont il lui sera demandé compte; s'il doit trouver au delà du tombeau un juge, un Dieu; alors son intérêt se transforme et son but prend une direction opposée. Ce n'est plus la vie qui importe, c'est la mort. Ce n'est plus le plaisir qui passe le premier, c'est le devoir. Ce n'est plus le corps qui domine, c'est l'âme. Ce n'est plus l'homme qui est le souverain, c'est Dieu.

Un abîme sépare ces deux aperçus de la vie : tout est perdu dans le premier cas pour l'âme immortelle ; dans le second, tout est sauvé.

Poser la question en ces termes, si ce n'est pas d'avance la résoudre, c'est du moins en mettre en relief l'immense gravité, c'est faire comprendre que devant ces conséquences toute autre considération s'annihile et disparaît.

Aussi, à toutes les époques, tout ce qu'il y a eu dans le monde d'intelligences élevées ; bien mieux, tout ce qu'il y a eu de cœurs purs et droits, n'ont guère plus hésité sur la nécessité que sur le sens de la décision.

L'immortalité, c'est bien en effet le point de départ et la fin de toute vérité, de toute morale, de toute philosophie, de toute religion.

C'est le premier principe dont la lueur éclaire celui qui commence à croire ; c'est la voie qu'il suit pour s'élever à la vérité complète, à la justice, à la piété.

Mais c'est en même temps le dernier anneau auquel se rattache celui dont les croyances religieuses défaillent, la dernière vérité qui le retienne sur le chemin du bien, la dernière qui l'empêche de tomber dans les ténèbres et le désespoir, et conserve à ses instincts, généreux peut-être encore, quoique dévoyés, les restes de leur naturelle droiture.

Étudier cette question, s'en rendre maître, c'est

donc un devoir, avant que ce ne soit une jouissance et une consolation.

L'homme qui tient tout quand il tient l'immortalité, qui perd tout s'il en est privé, ne peut assez la connaître, l'approfondir, s'en pénétrer.

C'est à cette étude que nous convions les esprits attentifs et sérieux. Nous essaierons de les mener par l'examen à la certitude, par la certitude à la vraie règle de la vie. Sûr de l'immortalité, l'homme raisonnable n'hésitera plus. Pour jouir de la vérité après la mort, il la recherchera pendant la vie. Pour mériter la récompense, il ne peut plus reculer devant le travail et l'épreuve. Désormais aucun effort, aucun sacrifice ne sauraient lui coûter. Et ainsi par autant de degrés inébranlables, il s'élèvera de l'étude à la vérité, de la vérité à la justice, de la terre au ciel, du monde de la lutte à celui du repos et de la gloire.

Telle est la marche que nous voudrions suivre. Et nous serions heureux si, en parcourant cette carrière, si, en projetant quelques rayons sur ce tableau, il nous était donné d'éclairer une seule intelligence, ou de réchauffer un seul cœur.

D'après la nature même et la progression de cette étude, nous la diviserons en quatre parties : 1° les *preuves* de l'immortalité ; 2° les *objections* des systèmes opposés à l'immortalité ; 3° les *effets* de la

croyance à l'immortalité ; 4° le *bonheur* de l'immortalité.

Tout d'abord, et comme notre base même, nous établirons les preuves multiples de l'immortalité, soit qu'elles dérivent de la nature de l'âme, des sentiments et des instincts de l'homme, de sa destination sur cette terre ; soit qu'elles proviennent de la considération du désordre et du mal en ce monde, du sens moral et de la conscience ; soit qu'elles sortent de la voix des peuples et des traditions universelles ; soit enfin que le christianisme vienne leur donner avec sa sanction la plus infaillible garantie.

Puis, nous parcourrons les diverses objections des systèmes plus ou moins opposés à la vie future ; qu'ils prétendent, sur la foi de leurs raisonnements, élever leur propre édifice, ou seulement renverser la notion pure de l'immortalité directe et personnelle.

Nous retracerons ensuite les effets de l'immortalité comme doctrine, comme règle de mœurs, comme base sociale, comme action individuelle, ses conséquences dans l'autre vie, le jugement définitif ; où, à qui, comment s'appliquera l'arrêt.

Enfin, nous entreverrons par aperçu le bonheur réalisé ; nous jeterons un coup d'œil à travers cette jouissance qui surpassera nos espérances les plus vives, qui sera infinie dans sa durée comme dans son objet, et

concentrera en une seule joie tout notre désir d'être heureux, en une seule science toute notre avidité de connaître, en un seul amour toute notre puissance d'aimer.

Ainsi, réunir en un seul tableau tout ce qui regarde l'immortalité, dire en même temps qu'elle est, ce qu'elle est, comment elle est, grouper en un faisceau unique les rayons de lumière que les esprits les plus éminents, les philosophes, les théologiens ont, aux diverses époques, fait sortir de ces grandes questions, tel est le cadre qu'il nous a paru utile de présenter.

O vous qui ne croyez pas à l'immortalité, secouez le joug de la matière qui vous oppresse; dégagez-vous des sens qui vous appesantissent; élevez vos sentiments avec vos pensées. Appelez à la fois à votre aide votre cœur et votre raison : votre intelligence agrandie, votre cœur purifié, vous montreront la lumière qui, descendue du ciel, vous y fera remonter.

O vous qui avez une foi incertaine, qui n'en êtes qu'à l'espérance et au désir, montez encore, on ne peut rester à mi-chemin de la vérité. Ce que vous possédez vous fera atteindre ce que vous ne tenez pas. L'immortalité, cette fin suprême de l'homme, ne saurait être une simple probabilité.

O vous enfin qui croyez pleinement à la vie future, vous êtes arrivés au terme. Vous surtout qui sentez

plonger au-dedans de vous-mêmes les racines à la fois humaines et divines de cette croyance, que la raison a humainement convaincus, que le christianisme a divinement éclairés, réjouissez-vous, vous possédez deux éléments de certitude qui s'attirent, se fortifient et ne sauraient plus se séparer. Le christianisme, par l'immortalité, vous donne les motifs, la loi, le but de cette vie. L'immortalité par le christianisme assure et consacre votre félicité dans le monde à venir.

L'IMMORTALITÉ

LA MORT ET LA VIE

PREMIERE PARTIE

PREUVES DE L'IMMORTALITÉ

PRÉAMBULE.

L'homme, à toutes les époques, a voulu se démontrer la vie future qu'il espère, l'immortalité qu'il désire. Besoin de sa raison, cri de sa conscience, sentiment de son cœur, la vie à venir a été par lui invoquée sous les aspirations les plus diverses. De presque tous les camps des opinions humaines, philosophie, science, religion, des arguments ont été fournis à cette démonstration, des matériaux ont été apportés à cette œuvre, seul monument où un abri inexpugnable fût offert aux travailleurs.

Sans doute, toutes les preuves que, dans la poursuite de cette vérité si précieuse, les hommes ont rencontrées, ne sont pas également décisives; et quelques-unes, quoiqu'avec le même but légitime, ont pu être incomplètes dans leur point de départ ou défectueuses

dans leurs conséquences. Choisir toutes celles qui nous ont paru sérieuses et concluantes, de quelque ordre d'idées qu'elles procédassent, du monde extérieur ou du monde moral, du corps ou de l'âme, du sentiment ou de la logique, de l'observation ou de la conscience; leur donner un enchaînement, les développer, les fortifier l'une par l'autre, devra être dans la première partie de ces études le but de nos efforts.

L'esprit humain, si étendu à la fois et si mobile, si inquiet et si variable, n'est pas touché chez tous par le même genre d'arguments. Celui-ci est frappé par la preuve qui passe par-dessus celui-là sans l'atteindre. C'est donc à l'ensemble des idées, à la généralité des faits et des témoignages, que nous ferons appel pour former un faisceau où chacun pourra rencontrer son rayon de lumière.

Passagers de la mort à la vie, voyageurs d'un monde à l'autre, il est si précieux pour tous de tenir d'une main assurée le fil qui traverse l'abîme!

CHAPITRE PREMIER

NATURE DE L'AME.

L'homme, énigme si inexplicable à lui-même, n'est pas un être un comme la pensée, simple comme Dieu. Il renferme en lui deux principes plus ou moins étroitement rapprochés : le corps et l'âme, l'esprit et la matière. Nécessaires l'un à l'autre, indispensables à la vie de l'homme en ce monde, ces deux éléments cohabitent ensemble, mêlent leur action, unissent leurs rapports, et confondent leur existence tant que la mort ne les a pas séparés. L'organe frappé éveille la sensation ; l'âme la perçoit, puis elle transmet l'expression de la volonté aux sens qui l'exécutent. L'âme a ainsi besoin du corps pour exercer ses facultés ; elle en dépend à bien des titres : toutes les conditions matérielles, la constitution physique, l'âge, le climat, agissent sur le développement de l'intelligence. La vie actuelle ne consiste que dans la concordance de ces deux ordres de phénomènes et dans leur double fonctionnement.

Et cependant la nature de ces deux principes est profondément distincte. Leurs qualités sont presque toujours dissemblables, parfois contradictoires. Leur antagonisme se dessine sous les nuances les plus tranchées, sous les aspects les plus divers.

La matière a toutes les propriétés qui tombent sous

les sens; elle est visible, tangible, pénétrable, odorante. Les phénomènes de la pensée n'ont ni couleur, ni figure, ni étendue, ni saveur.

La matière est purement passive. L'esprit est actif dans toute son essence.

La matière ne peut se mouvoir, elle est mue. La force qui meut, c'est l'intelligence.

Le corps n'existe que diversifié; il n'est qu'un composé de parties. L'être pensant, le *moi*, ne se comprend que dans l'unité, il ne se conçoit que dans la totalité de sa vie; il ne se distingue d'aucune de ses facultés, pas plus de la volonté que de l'entendement; il ne se laisse pas scinder par ses attributs.

Le corps peut toujours se morceler; chaque fragment qu'on lui enlève le diminue; privé d'un membre, il n'est plus complétement le même. L'esprit est un tout indivisible; il n'y a pas de moitié d'âme; un tiers ou un quart de pensée ne saurait se comprendre. « Je ne peux distinguer dans ma pensée aucune partie, a dit un philosophe éminent, mais je connais et je conçois clairement que je suis une chose absolument une et entière. » Bien plus, quand mon corps vient à se diviser et à être diminué, ma pensée n'en reçoit ni diminution, ni atteinte.

L'esprit dans sa totalité perçoit, connaît, veut. La matière, pas plus dans son ensemble que dans ses parties, ne peut tirer la perception, la connaissance ou la volonté d'aucune des molécules, toutes d'ailleurs distinctes et indépendantes, qui la composent.

Deux atomes qui ne pensent pas séparément ne peuvent pas davantage, quand ils sont unis, produire

le phénomène indivisible et immatériel de la pensée. La pensée, en effet, n'est ni chaude, ni froide, ni ronde, ni aiguë. Les atomes qui composent les corps ne sont ni sages, ni insensés, ni vertueux, ni criminels; quelque subtils qu'ils soient, ils n'ont ni affection, ni entendement, ni connaissance.

L'âme comprend et aime. Le corps sent, ou plutôt c'est encore l'âme qui sent en lui.

Le corps est soumis à toutes les lois du monde physique. L'âme n'en subit aucune, elle a ses règles à elle qui n'agissent pas sur le reste des êtres; elle peut même échapper à ses propres lois, que sa raison juge, que sa liberté domine, que sa volonté enfreint ou maîtrise.

La matière obéit aux lois immuables de la pesanteur. L'esprit se transporte partout où il veut; il s'élance à travers les espaces, suit dans leur course les corps célestes, parcourt l'univers pour l'interroger et l'admirer, monte jusqu'à Dieu pour le reconnaître, le proclamer et l'adorer en lui-même et dans ses œuvres.

Enfin la matière n'éprouve qu'une série de changements successifs et distincts qui ne peuvent se ramener à l'unité, ni constituer une même essence. L'âme, c'est la même substance qui, dans son identité merveilleuse, supérieure aux modes et aux phénomènes, ressent toutes les impressions, les connaît, les réunit, les compare. Avec un sentiment indivisible, avec la conscience intime de son action et de son être, elle choisit entre ses sensations, les met à la fois en présence, les pèse, les juge, et consacre, par cette incomparable propriété, sa différence profonde avec la matière. « Oui, s'écrie

ici Bayle vaincu par la force de l'évidence, on peut dire sans hyperbole que cette démonstration de l'existence d'un principe spirituel est aussi assurée que celle de la géométrie[1]. » Et Gassendi, dans ce même sens, déclarait[2] que « rien ne montrait mieux la spiritualité de l'entendement humain que cette faculté qu'il a de se replier sur lui-même pour connaître ses idées, et juger de ses propres opérations. Il n'y a qu'un esprit qui soit capable de si grandes choses : en effet, l'œil ne voit pas qu'il voit et l'oreille n'entend pas qu'elle entend ; mais l'esprit humain juge ses jugements mêmes.»

Ainsi se tranchent avec netteté les deux principes de l'esprit et du corps ; ainsi entre leurs propriétés diverses s'élargit la distance, à ce point qu'une seule chose peut étonner, c'est de les trouver joints ensemble, et que leur union est bien plus merveilleuse que leur séparation ne saura jamais l'être. A ceux donc qui seraient tentés de les confondre, on est en droit de dire que, loin d'être identiques, ils semblent plutôt incompatibles et que leur action commune ne peut s'expliquer que comme l'effet d'une volonté supérieure.

Des observations de plus d'une sorte viennent marquer de signes irrécusables cette différence. Si l'âme commence son éducation par les organes, reçoit avec eux son accroissement et puis en même temps qu'eux s'affaiblit, combien de fois aussi elle s'en détache, et, malgré l'influence des sens, prend un développement contraire à la loi de son union avec eux ? Dans les corps usés par l'âge, abattus par la maladie, accablés par la

1. *Nouvelles de la république des lettres*, août 1684, art. 8, p. 110.
2. Tome II, p. 101.

souffrance, maintes fois l'âme, placée comme au milieu des ruines, garde toute sa vitalité. Les approches mêmes de la mort ne lui enlèvent pas toujours sa vigueur native; souvent elles y ajoutent encore. Alors parfois apparaît une lucidité extraordinaire : il semble que l'âme, presque débarrassée de ses entraves, ramasse toutes ses forces, recueille toute sa puissance. Un ancien l'avait dit[1] : « Près de sortir du corps, l'esprit prend une énergie nouvelle et semble se rapprocher de Dieu. »

D'autres fois, dans la plénitude même de la vie, l'âme arrive jusqu'à s'isoler presque complétement des sens. Dans l'extase, dans le ravissement, ces étranges excursions au delà de nos limites, ces élévations souvent sublimes vers le ciel, et aussi dans certains phénomènes plus ou moins fugitifs ou grossiers produits par le magnétisme, elle s'abstrait tellement des objets matériels, elle est tellement tout entière dans un monde supérieur, que quelques philosophes ont pu croire qu'à ces moments elle abandonnait réellement le corps.

Jusque dans le sommeil, qui n'est pas un anéantissement, mais une réparation, qui n'appesantit pas pour la mort, mais qui renouvelle pour la vie, l'âme garde évidemment une sorte de conscience d'elle-même. Elle éveille le corps à l'heure qu'elle a fixée. Elle lui prescrit de quitter le repos durant la nuit, quand elle a un devoir à remplir. Endormie auprès d'un malade, elle est sensible au moindre mouvement, à la plus légère

1. Cicéron, *De divinat.*, lib. I, n° 30.

plainte dont elle n'aurait pas, dans un autre temps, la perception. Elle ne laisse jamais les sens se soustraire complétement à son empire. Et ce qui semblait une objection contre la spiritualité distincte devient un nouvel argument en sa faveur.

La distraction, quoique ce soit un phénomène d'un ordre moindre, établit également la différence des deux principes. L'organe est frappé; mais l'âme, occupée ailleurs à quelque objet qui lui importe davantage, se refuse à l'action de l'instrument qui l'avertit en vain.

Ainsi l'âme a une vie plus distincte et plus entière à mesure qu'elle se sépare du corps, qu'elle s'élève au-dessus de lui, qu'elle se montre supérieure à ses appétits et à ses besoins. Il semble qu'en s'isolant du corps elle s'approche de son vrai but, qu'elle voie mieux les choses, qu'elle en ait plus l'intelligence. O raison, qui fais l'homme si grand, qui l'élèves tant au-dessus des sens, qui le rends comme divin, non, tu n'es pas un composé de terre, un produit de ce monde! Ta vraie fonction n'est pas de te confondre avec les éléments matériels; ta vraie vie n'est pas de subir leurs lois grossières!

L'âme sent et pense; et de plus elle connaît et possède sa propre pensée. Elle sent qu'elle existe, qu'elle est une substance. Elle a conscience de sa personnalité distincte, de la permanence de son identité; et elle constate par là sa profonde divergence avec la matière. Si le corps existait seul, pourrait-il tirer de son propre fond l'idée d'un principe spirituel? Comment l'homme purement matériel pourrait-il concevoir un monde

immatériel, produire au dedans de lui des idées si étrangères aux sens, créer ce qui lui serait si dissemblable, ce qui aurait une nature si essentiellement différente de la sienne? Inventer ce qui n'existerait pas, ce qui n'aurait pas de raison d'être, serait d'une impossibilité absolue. Qu'on essaie d'imaginer une troisième substance qui ne serait ni esprit, ni corps?

C'est cette magnifique idée de la pensée s'affirmant elle-même qui a été conçue par les plus éminents philosophes. C'est elle qui fait la beauté, la grandeur, la vérité de la philosophie spiritualiste. Après saint Augustin et saint Anselme, qui l'avaient pressentie, Descartes lui a donné la formule la plus nette et la plus vive. Recueilli en moi-même, je sens en moi quelque chose qui connaît ou qui doute, qui affirme ou qui nie, mais qui est néanmoins quelque chose. Peu importe que ce soit une pensée vraie ou fausse, immuable ou fugitive, à l'état de rêve ou de veille : l'être qui rêve ou qui doute existe aussi bien que celui qui veille ou qui affirme. Par là je me distingue de la pierre, de la plante, de l'animal, de l'univers entier, qui peuvent être plus grands, plus forts, plus puissants que moi, mais qui ne le savent pas. Je peux même m'abstraire de mon corps, penser que je n'en ai point; mais cette pensée même m'assurant de mon existence, je conclus toujours avec Descartes : « Que je suis une substance dont toute l'essence et la nature n'est que de penser, et qui, pour être, n'a besoin d'aucun lieu et d'aucune chose matérielle, en sorte que ce *moi*, c'est-à-dire l'âme, par laquelle je suis ce que je suis, est entièrement distincte du corps et même qu'elle est plus aisée

à connaître que lui, et qu'encore qu'il ne fût, elle ne laisserait pas d'être tout ce qu'elle est[1]. »

Ainsi l'homme est esprit avant tout et par essence. Et suivant la philosophie la plus élevée, c'est l'âme qui certifie l'existence du corps; car c'est elle qui le sent, et de sa sensation conclut l'existence de cette autre substance inférieure qui diffère d'elle par ses éléments et sa nature.

Puis, quand l'âme, revenant sur elle-même, comprenant qu'elle ne possède pas non plus une perfection native, que, pas plus que la matière, elle ne s'est produite toute seule, s'élève à l'idée et à la connaissance d'un être supérieur; dès lors, en reconnaissant ainsi un créateur et un maître, elle est bien forcée d'admettre de nouveau l'existence séparée d'une substance spirituelle, et, par conséquent, la possibilité et comme le droit aussi pour elle d'exister seule et en dehors du corps.

Non, le corps et l'âme n'ont pas plus la même destination qu'ils n'ont la même nature. Supérieure au corps, l'âme le domine, en fait son intrument, le gouverne à son gré. Si elle partage parfois ses plaisirs, libre et responsable, elle sait aussi résister à ses besoins et à ses convoitises. Elle commande; il doit obéir. Et même quand c'est elle qui subit le joug, elle dévie, elle est entraînée; mais elle sent qu'elle pourrait et qu'elle devrait résister, qu'elle se manque à elle-même, qu'elle se trompe de jouissance. Le corps, lui, ne peut changer de rôle. Que lui font l'ordre et la sagesse? Que

1. *Discours sur la méthode*, 4e partie.

lui revient-il de la vérité et de la justice? Si l'âme ne doit pas survivre, pourquoi est-elle si différente des sens? Si tout se borne à la vie matérielle, pourquoi le corps n'est-il pas le maître? Pourquoi l'esprit n'est-il pas l'instrument et l'esclave? Où est la raison de ces choses? Où est ici l'ordre de la création? Où est le dessein de la souveraine sagesse?

Donc l'âme existe. Donc elle est une, simple, totalement distincte des sens, n'ayant aucune des qualités de la matière, possédant les propriétés contraires au corps. Entre ces deux principes il y a comme un abîme, que l'homme ne peut sonder, que Dieu seul a pu remplir.

Mais si l'âme a des conditions d'être et une vie opposées à celles du corps, elle ne saurait dès lors mourir de la même manière. Pourquoi donc de la fin de l'un conclure la fin de l'autre? Pourquoi de la séparation des deux substances tirer la conséquence de leur extinction commune? Le corps périt par la dissolution; il est rendu à ses éléments primitifs; il retourne à la terre dont il est formé. L'âme ne saurait subir un pareil sort. Être simple, elle ne pourrait être réduite en des parties dont elle n'était pas composée; pour périr, elle devrait être instantanément anéantie. Être spirituel, quand elle se sépare du corps, elle se dégage de son enveloppe et se retrouve tout entière entre les mains de Dieu qui l'a créée.

Sans doute le suprême auteur de l'âme aurait été libre de la prédestiner au néant et serait maître de l'y faire rentrer. Mais comment croire qu'il le veuille? Comment supposer que Dieu qui ne détruit pas com-

plétement la partie la plus grossière de l'homme, va en faire disparaître la partie la plus noble et la plus pure? Comment admettre que, par un acte formel de sa volonté, il va anéantir définitivement en l'homme la pensée, la raison, la conscience, qu'il lui a données comme les signes de sa supériorité sur toute créature? Il y aurait là une atteinte trop profonde portée à toutes nos idées sur la divine sagesse, et comme une contradiction dans l'acte créateur! Et ainsi l'âme trouve dans le caractère de sa substance la plus forte présomption de sa durée immortelle.

Leibnitz va plus loin encore : « L'âme, dit-il, est une substance. Or, nulle substance ne peut périr tout à fait sans un anéantissement positif qui serait un miracle ; et comme l'âme n'a pas de parties, elle ne pourrait pas même être divisée en plusieurs substances. Donc, l'âme est naturellement immortelle [1]. »

Pour nous, sans accepter une conséquence aussi absolue, nous croyons que c'est la nature de la substance plus que la substance elle-même qui garantit l'immortalité ; et nous soutenons du moins que la spiritualité, si elle n'est pas la démonstration définitive de l'immortalité, en est certainement la base et le fondement nécessaire.

Rousseau résumait cette preuve de l'immortalité de l'âme par la spiritualité, lorsqu'il disait [2] : « Quand l'union de l'âme et du corps est rompue, je conçois que l'un peut se dissoudre et l'autre se conserver. Pourquoi la destruction de l'un entraînerait-elle la destruc-

1. *Système théologique.*
2. *Émile.*

tion de l'autre? Au contraire, étant de nature si différente, ils étaient par leur union dans un état violent; et quand cette union cesse, ils rentrent tous deux dans leur état naturel. La substance active regagne toute la force qu'elle employait à mouvoir la substance passive et inerte. Hélas! je le sens trop par mes vices, l'homme ne vit qu'à moitié durant sa vie, et la vie de l'âme ne commence qu'à la mort du corps. »

Et puis, quand la séparation a eu lieu, quand l'âme s'est retrouvée vivante et libre, il ne peut plus rester de doute sur son existence immortelle. Principe simple et spirituel, dès qu'elle a survécu un instant au corps, elle ne peut plus mourir; elle n'a plus aucune cause d'extinction. Dégagée de la matière qui était son entrave, en possession de l'indépendance et de la plénitude de la vie qui est son essence, elle ne pourrait plus périr que par une nouvelle volonté de Dieu. Et Dieu, qui ne change pas, en la faisant vivre après le corps, vient de prouver qu'il ne voulait pas la laisser finir.

CHAPITRE II

IDÉE DE DIEU ET DE L'INFINI.

L'homme perçoit sa pensée; il sent et affirme en lui le principe spirituel : il s'élève jusqu'à Dieu.

Entouré d'objets matériels et bornés, soumis au temps, limité par l'espace, mais sûr de penser et de vivre, l'homme, en même temps qu'il a conscience de son corps, auparavant peut-être, ont dit quelques philosophes, conçoit l'idée d'un principe absolu dont dépendent toutes choses et qui ne relève d'aucune. Par delà les phénomènes, au-dessus des lois générales, en dehors de tout ce qui est créé et visible, il remonte jusqu'au principe des phénomènes et des lois, jusqu'à l'auteur de tout ce qui se meut et existe.

Ce principe supérieur et absolu, actif, indépendant, unique, c'est l'être par excellence, c'est l'être parfait et infini, c'est Dieu. De quelque manière, à quelque moment qu'elle nous arrive, cette idée, qui ne vient pas de nous, limités et imparfaits, ni du monde extérieur, plus imparfait encore, est en nous parce qu'elle existe par elle-même, qu'elle a en elle l'évidence et la réalité.

Mais l'homme ne se contente pas de cette idée abstraite de Dieu, de l'infini; il la transporte et l'applique à lui-même. En vain est-il sujet à la mort; il ne voit de terme à rien pour lui; il plonge son regard dans un

horizon sans limite; il ne croit ni à la fin qui s'approche, ni à la mort qui va l'atteindre.

Dans toutes ses pensées, dans tous ses désirs, dans tous ses actes, il se tourne vers Dieu comme vers son centre, vers l'infini comme vers son but. Rien ne le satisfait ni ne l'arrête. Dans la philosophie, dans les sciences, dans les découvertes du monde intellectuel et physique, partout il porte ce besoin de l'infini. En fait de connaissances, de vérités, de lumières, il ne dit jamais : c'est assez. Toujours il monte, toujours il veut arriver. Son cœur, dans ses sentiments, est insatiable comme son esprit dans ses aspirations. Le désenchantement n'est que le but manqué; il atteste l'impuissance, il fait naître le regret; mais il laisse le désir et ne rend que plus manifeste le mobile. L'infini fait partie intégrante de la pensée de l'homme, et comme de son être et de sa nature. Il le perçoit en lui d'une manière contingente comme d'une manière absolue en Dieu.

Mais cet infini vers lequel il s'avance, qu'incessamment il poursuit, peut-il le saisir sur la terre? Ce but qu'il veut atteindre, y touche-t-il? Réel comme la pensée, clair comme l'évidence, persistant comme la vérité, l'objet de ses poursuites semble cependant s'éloigner toujours. Il tend la main vers lui et le voit reculer. Quand la mort arrête ses pas, à quelque heure qu'elle arrive, il est loin, aussi loin du but. Il a vécu, il meurt incomplet. Seul entre les créatures qui l'entourent, il ne se renferme pas dans le cercle tracé pour lui; il n'accepte pas les conditions qui lui sont faites. Il ne se borne pas à atteindre sa perfection relative. Il s'élance bien au delà de ces limites pour chercher ce qui ne dé-

choit ni ne finit. Ses nobles aspirations seraient-elles donc vaines? son instinct l'aurait-il trompé ? S'il devait rester inachevé, s'il n'était appelé à se compléter dans une autre vie, si la mort était pour lui non un moyen, mais un but, c'est inutilement qu'il aurait tendu de toute la puissance de son âme vers l'inconnu, vers l'avenir, vers l'infini; et il serait bien plus inexplicable sans l'immortalité que l'immortalité ne l'est avec lui[1].

Que l'infini, l'absolu se manifeste à lui sous une de ces trois formes : le vrai, le beau, le bon; chacune d'elles, type idéal, attire également son esprit. Il admire ce qui est beau, il s'enthousiasme pour ce qui est bon, il s'élance vers ce qui est vrai. Mais là rien de contingent, d'accidentel, de particulier ne peut le satisfaire. Quand il aime le beau, quand il poursuit le vrai, quand il cherche le bon, c'est le parfait, c'est l'infini, c'est Dieu même qu'il cherche, qu'il poursuit, qu'il aime. Cette aspiration est si puissante, cette attraction exerce parfois un tel empire, que quelques-uns ont vu la mort sans regret, ont pu la désirer pour le seul motif de voir et de connaître ce qui était l'objet le plus ardent de leurs recherches et de leurs vœux.

Considérons particulièrement ce qu'est la vérité pour l'homme. C'est le besoin de son esprit, la nourriture de son intelligence. Il en a soif sans en être jamais désaltéré. Tout ce qu'il y a en lui de grand, de noble, de généreux, aspire vers elle. Quand il est vraiment homme, il use sa vie à la poursuivre. Mais ce n'est pas

1. M. Cousin, *Du vrai, du beau et du bien*, 8e édition, 16e leçon.

une vérité spéciale que seulement il recherche, une vérité utile à la pratique de sa vie, bornée à ses besoins présents; c'est la vérité générale, la vérité absolue, la vérité sous toutes ses formes et dans toutes ses applications, dans les arts, dans les lettres, dans la métaphysique, dans les sciences exactes, dans la morale, dans la religion. C'est celle-là qu'il veut toujours et partout. Comme il jouit, quand il en a découvert un lambeau!

Sa préoccupation, quand il ne peut l'atteindre, atteste non moins vivement son besoin de la connaître; et ce besoin, qui fait sa gloire, qui demeure, quoi qu'il fasse, invincible, lui révèle son immortalité, même dans l'infini qui lui échappe et dans l'immortel que par intervalle il fuit ou redoute.

L'erreur même le séduit par ses côtés de vérité. Il demande parfois à ses passions de le tromper, de l'aveugler, et, par une illusion dont il sera la victime, de lui donner le faux pour le vrai, l'ombre pour la réalité.

Le savant qui a résolu un problème, le poëte qui a saisi un sentiment au fond du cœur humain, le philosophe qui a pénétré une doctrine, triomphent, mais marchent à une autre découverte. C'est Archimède remuant des montagnes et voulant un point d'appui pour soulever le monde. C'est Newton s'écriant[1], après avoir trouvé sa magnifique loi, que le grand océan de la vérité s'étendait encore inexploré devant lui; c'est Kepler, dans l'ardeur incessante de ses recherches, disant qu'il ne donnerait pas une de ses découvertes pour un

1. *Correspondance.*

royaume. Offrez-leur toutes les jouissances matérielles, santé, richesses, puissance, ils n'en seront pas satisfaits. Ils aspirent à ce qui domine les besoins et les limites de leur corps, à ce qui subsiste toujours et va se perdre dans l'éternité de Dieu.

Tout ce qui sur la terre offre l'image et le simulacre de l'infini, ravit notre âme par une correspondance intime avec les sentiments dont elle a le besoin. L'étendue incomparable du firmament, l'immensité de la mer, la magique obscurité des forêts, la charment et l'attirent. Tout ce qui est grand, beau, parfait, tout ce qui approche de l'idéal qu'elle ne peut réaliser en ce monde, a pour elle l'attrait le plus puissant. Fatiguée de l'heure présente qu'elle sent trop courte, trop imparfaite, trop incertaine, elle aspire au règne de cet ordre et de cette beauté absolus dont elle entrevoit l'infaillible existence. Pour y atteindre, elle passe pardessus toutes les bornes, toutes les imperfections, tous les obstacles. Elle veut la vertu sans faiblesse, la justice sans contradicteur, la prière sans voile, l'amour sans fin et sans limite. Elle veut la vie sans la douleur et sans la mort, la vie entière et parfaite, la vie que saint Augustin définissait : « Qui dit la vie simplement, dit la vie pleine, heureuse et immortelle. »

Oh ! comme, attirée par ces horizons, l'âme instinctivement aime à se plonger dans leurs insondables espaces ! Comme elle aime à s'abandonner au courant de ces méditations profondes qui la dérobent à la terre et la perdent dans des abîmes au fond desquels se découvre le secret de son véritable avenir ! Comme, par un sentiment naturel et presque irrésistible, en dépit

parfois d'elle-même, elle s'attache à un être supérieur et tout-puissant, et trouve en lui l'expansion de ses facultés que rien ailleurs ne peut satisfaire !

Si l'homme, par l'entraînement de sa pensée, se transporte par delà les mondes qui l'entourent; si le surnaturel, que ses yeux ne voient pas, que parfois voudrait repousser sa raison ignorante ou orgueilleuse, attire néanmoins si fortement son esprit et son cœur; si la soif de la beauté absolue, de l'être, de la vérité infinie le dévore; si ses désirs dépassent tout le cercle actuel de ses besoins et de ses jouissances, cela veut évidemment dire que l'être infini qui l'a fait ne lui a pas assigné un objet inférieur aux puissances qu'il a mises en lui, que la bonté et le pouvoir de Dieu ne s'arrêteront pas en deçà de la conception de sa créature, que notre auteur n'a pas déposé en nous des germes de beauté et de grandeur idéales qu'il n'aurait voulu ou pu féconder, et que dès lors, pas plus que nos pensées et nos sentiments n'ont de limites, notre avenir n'aura de borne ou de fin.

Ce ne saurait, en effet, être en vain que les grandes et immuables idées, base de toute vérité et de toute science, composent comme le fond de l'âme humaine. Cette règle éternelle qu'elle saisit dans son principe, cet ordre souverain dont elle entrevoit l'harmonie, ces grandes notions de justice, de sagesse, de puissance, qu'elle va chercher en Dieu, leur source et leur auteur, elle en distingue et en retrouve en elle-même la sublime émanation. Si, capable de connaître Dieu et de monter jusqu'à lui, sentant en elle l'écoulement de la raison et de la vérité infinie, elle poursuit, à travers la

mobilité et les erreurs des choses humaines, ce qui ne change ni ne défaille, elle témoigne par là qu'elle a en elle quelque chose de divin, d'immuable, d'éternel; qu'image vivante de Dieu, elle est destinée à durer autant que son modèle; qu'elle participe ainsi par sa raison, par son intelligence, à une nature élevée au-dessus de toute altération et de toute vicissitude.

« Alors s'apparaît à elle, dit Bossuet[1], la belle et véritable idée d'une vie hors de cette vie, d'une vie qui se passe toute dans la contemplation de la vérité; et elle voit que la vérité, éternelle par elle-même, doit mesurer une telle vie par l'éternité qui lui est propre. »

L'esprit humain, si apte naturellement à s'approprier ces grandes et immuables idées, l'esprit humain, si conforme à des choses qui ne changent pas, ne peut être fait pour persister moins qu'elles! L'âme, formée à l'image de son auteur, qui trouve en lui la source et le modèle de ses propres opérations, a reçu évidemment, par la vertu même de ce principe divin et immortel, le gage et la garantie d'une existence qui ne peut finir. Et Dieu, qui a mis en elle ces magnifiques idées, ne saurait l'avoir faite pour une fin qui en serait la ruine et la contradiction!

Non! L'âme, en montant par ses aspirations vers ce qu'il y a de plus élevé, n'y peut trouver le néant! En cherchant la vérité, qui n'est que la vie infinie, elle ne peut rencontrer la mort! En se purifiant à la source de l'élément surnaturel, elle ne peut tomber sous la loi fatale de la matière! En allant poursuivre le bien et le

1. *Connaissance de Dieu et de soi-même*, chap. v, § 6.

vrai jusqu'au sein de l'être absolu, de Dieu, elle ne peut retourner au chaos!

La Bruyère, résumant cette preuve de l'immortalité, a dit : « Je ne conçois pas qu'une âme que Dieu a voulu remplir de l'idée de son être infini et souverainement parfait, doive être anéantie [1].

1. Chap. XVI. — Voir aussi A. Nicolas, t. I, chapitre de l'*Immortalité de l'âme*.

CHAPITRE III

DESTINATION DE L'HOMME.

Dieu, la suprême raison, la souveraine sagesse, a dans l'ordre universel tout fait avec dessein. Dans le monde réglé par la Providence, toute chose a sa destination, tout être a son but. Le minéral, le végétal, l'animal ont leur rôle évident dans la hiérarchie de la nature, et ils y tendent suivant la fin qui leur est visiblement marquée. L'homme ne saurait échapper à la loi générale. L'homme intelligent et libre, qui agit avec conscience et jugement, ne peut être le seul qui ne possède pas sa raison d'être, dont la vie n'ait ni motif ni destination. L'homme a donc un but; et Dieu ne l'a pas créé en vain. Dieu, si admirable dans toutes ses œuvres, n'a pas manqué de prévoyance et de sagesse envers celui seul à qui il a permis d'admirer ses voies.

Mais si, sans aucun doute, notre fin est, dans les vues de la Providence, le développement, la perfection, la plus grande réalité de notre être, l'atteignons-nous dans ce monde, où notre personnalité, loin de s'étendre, diminue et bientôt disparaît?

Non, nous ne pouvons être créés pour cette terre, où rien ne se fixe, n'aboutit; où tout est pour nous passager et fugitif; où nos espérances sont ajournées, nos désirs déçus; où rien ne satisfait la meilleure partie de

nous-mêmes; où le temps nous presse, la nécessité nous maîtrise; où nos efforts se font dans le vide; où le terme n'est pas pour nous le but.

Non, nous ne sommes pas faits pour la vie terrestre; et si une telle vie dans ses conditions actuelles nous était offerte indéfiniment prolongée, nul homme sensé ne l'accepterait. Voir tout passer autour de soi, survivre à ses sentiments, à ses affections, en changer suivant la marche des choses et du temps, ce serait la désolation, la solitude, l'effroyable supplice qu'on a imaginé pour ce représentant symbolique de l'humanité qui traverse les générations et les siècles sans rencontrer nulle part son terme et son repos!

Tout nous indique une autre destination que la vie matérielle. Si notre fin est semblable à celle des animaux, pourquoi n'avons-nous pas été créés semblables à eux de tous points? Pourquoi avons-nous d'autres aspirations que celles de la matière? Pourquoi sentons-nous que, comme le corps, l'âme a ses besoins? Pourquoi notre activité et nos désirs ne sont-ils pas resserrés dans le cercle des jouissances et des intérêts sensuels? Pourquoi avons-nous au-dessus des autres êtres la pensée, la parole, les plus nobles sentiments, les affections les plus pures, la bienfaisance, l'amitié, le besoin de répandre notre existence sur nos frères : germes enfouis par fois, mais qui parfois aussi se développent jusqu'à l'héroïsme le plus accompli? Pourquoi sommes-nous plus grands, plus élevés, aux yeux des autres comme à nos propres yeux, à mesure que nous vivons davantage de la vie de l'intelligence et du cœur?

L'homme ainsi, le chef-d'œuvre de la création, l'homme capable d'embrasser le plan de l'univers et qui s'associe aux pensées divines, dont l'intelligence est faite à l'image de Dieu, et est, a dit Leibnitz, comme de sa race, ne peut point ne pas avoir reçu une destination haute comme ses désirs, noble comme ses aspirations.

Doués par Dieu de ces sentiments, placés ici-bas sous sa main, entourés de sa protection, pensant et agissant sous l'action de sa providence, nous sommes évidemment créés pour lui. C'est le cri de saint Augustin en présence du plan divin : « Vous nous avez faits pour vous, ô mon Dieu[1]. »

Mais le but de Dieu n'a pu être que le plus grand et le plus noble de tous; il n'a pu être que digne de lui : l'homme a été fait, la raison et la religion nous le disent à la fois, l'homme a été fait pour connaître, glorifier, aimer son créateur.

Voilà la vraie destination de l'homme. Mais cette destination est-elle remplie sur la terre? L'homme, dans les conditions où il est placé, peut-il l'accomplir? Arrive-t-il à la perfection de sa fin?

Quand il cherche, tout d'abord, à connaître Dieu, Dieu de qui procède tout être, toute vie, toute vérité, il sent que c'est là le premier de ses devoirs comme le plus impérieux de ses besoins. Parfois il s'essaie à porter en haut ses regards, à monter jusqu'à son auteur; mais il ne peut jamais complétement le saisir; et dans ses efforts indécis, il y a moins souvent une joie qu'une déception.

1. *Fecisti nos ad te, Deus.*

Quel est en effet ici le tableau du monde? L'erreur et la vérité, la lumière et les ténèbres, la réalité et les illusions sont mêlées sur la terre. Des opinions, des croyances de toutes sortes s'y croisent en tous sens. Dans des camps différents et parfois opposés, chacun croit posséder le vrai. Toute doctrine a ses adeptes, toute affirmation a ses témoins, tout autel a ses prêtres, tout maître a ses disciples. Sans doute, Dieu n'a pas permis que la vérité demeurât sans culte et sans adorateur. Mais combien d'hommes vivent en dehors de ses rayons? Combien dont les regards sont obscurcis par l'éloignement, l'éducation, la barbarie, les préjugés? Combien qui ne peuvent ou ne veulent la reconnaître? Où rencontreront-ils leur voie? Qui les forcera à s'y maintenir? Qui les conduira jusqu'au terme? La vie actuelle est-elle suffisante à ce rôle? Trouve-t-on que tout y soit net et lumineux? Que l'homme y connaisse assez Dieu, ses œuvres et ses lois?

L'homme doit glorifier Dieu. Ce second devoir lui fait de nouveau sentir qu'il n'est pas créé pour un but matériel. Est-ce le corps ou l'intelligence qui glorifie Dieu? Sans doute la création tout entière rend gloire à son auteur; mais ce n'est pas par elle-même, c'est par le spectacle que Dieu y donne de sa puissance et de sa sagesse. L'homme, au contraire, seul glorifie directement Dieu par son âme; il est à la fois l'expression de sa propre intelligence et l'organe de la créature dépourvue de raison.

Mais ici-bas, rend-il une gloire suffisante à son créateur, et Dieu peut-il se contenter de cet hommage? Les incertitudes, les faiblesses, les passions de l'homme

attestent trop combien dans ce rôle il est impuissant et incomplet; et quand, par un effort suprême de toutes ses facultés, il vient à offrir à Dieu un honneur un peu moins indigne de lui, Dieu laisse-t-il naître et se développer dans sa créature ce noble sentiment, pour lui en retirer sitôt l'usage?

Enfin l'homme est destiné à aimer Dieu : grande obligation, le plus doux des préceptes, le plus beau des devoirs. L'amour, c'est l'élan de l'âme vers Dieu, son union avec lui dans l'oubli et l'abandon de toute jouissance matérielle; c'est le retour vers nous de la bonté infinie qui nous a prévenus et nous sait gré encore de notre reconnaissance. Or, se peut-il que Dieu, après nous avoir inspiré son amour, ne le satisfasse pas, qu'il ne se montre pas après s'être fait entrevoir, qu'après s'être laissé aimer il se retire, trompant ainsi nos affections les plus vives et les plus saintes? L'âme s'est unie à Dieu, a vécu pour lui; et Dieu briserait cette union, détruirait cette vie, ferait disparaître ce qu'il a créé pour son amour! Qu'il laisse s'éteindre la créature inintelligente, se dissoudre la pierre, se décomposer le végétal, l'animal même se détruire, on le conçoit : ils n'ont d'autre but que l'existence matérielle. Mais la créature intelligente qui l'a choisi, qui l'adore, qui l'aime, qui lui a sacrifié peut-être ses plaisirs ou même sa vie présente, il ne lui tiendrait pas compte de son dévouement! il l'abandonnerait! il la laisserait dans cette mort que parfois elle a subie pour son amour! Cela ne saurait se soutenir; car ce serait prétendre que l'âme qui se purifie, qui tend vers Dieu, qui se détache de la terre, se rapprocherait par là du néant.

S'il en était ainsi, la terre alors étant la vraie patrie de l'homme, toute aspiration supérieure aux sens, tout généreux sentiment, tout ce qui fait l'homme grand, noble, saint, serait illusion et par suite absurdité et folie. La raison devrait s'enfermer dans l'égoïsme, comme l'intelligence dans la matière; le cœur devrait s'éteindre et se mettre seulement en équilibre avec la froideur du tombeau qui l'attend.

Oui, sans l'immortalité, l'homme n'est pas plus que l'insecte qu'il écrase, que l'herbe qu'il foule aux pieds. Ses facultés ne sont que de l'instinct; sa vie qu'une course fugitive de la non-existence au néant, qu'une énigme entre le berceau et la tombe, qu'une lutte terrible contre la mort sans aucun espoir de triomphe. Son sort ici-bas n'est plus que le hasard d'un tirage où presque toutes les mauvaises chances sont contre lui; les révolutions de ce monde que des jeux fortuits; la terre qu'un champ de bataille livré aux habiles, aux forts, aux heureux.

Sans l'immortalité, il ne reste pour tout but et tout mobile que des sensations et des passions; et le monstre qui vit vaut mieux que le grand homme qui n'est plus. La nuit au-dessus de nos têtes, l'abîme sous nos pieds, nous n'avons à choisir qu'entre le désespoir et l'hébêtement.

Sans l'immortalité, le ciel n'est qu'un pavillon impénétrable qui ne rappelle à l'homme ni son origine, ni sa fin; la création un vain spectacle, et Dieu même un nom stérile, dépourvu désormais de la bonté, de la sagesse, de l'amour que nous lui attribuons. Bonté, il cesserait de protéger, et délaisserait sa créature! Sa-

gesse, il ne voudrait pas conserver ce qui, créé pour sa gloire, lui rend hommage ! Amour, il laisserait périr ce qu'il aime, ce qui répond à son affection, ce qui espère en lui, s'attache à lui, et ne trouve qu'en lui sa fin et son repos !

En vain dira-t-on que nous nous faisons illusion à nous-mêmes, que notre rôle, inconnu de nous, n'est pas si beau que nous nous le figurons, qu'atome perdu au sein des grandeurs divines, nous ne valons, nous ne méritons ni le regard si particulier ni l'attention si persévérante de Dieu, et que le néant, comme il a été notre point de départ, peut bien être notre fin.

Sans doute, nous n'avions ni demandé ni mérité l'existence; mais elle ne nous en a pas moins été donnée par le dessein d'une Providence admirable. Celui qui nous a placés sur cette terre au milieu de tant de millions de mondes, d'une telle multitude d'êtres, nous y fait vivre, nous y conserve, maintient les lois qui nous gouvernent. C'est lui qui a tout fait, tout mesuré, tout disposé avec autant de force que de sagesse. S'il a été nous chercher dans les abîmes du néant, il nous retrouvera bien dans les abîmes de la mort. Il saura nous dégager de l'immensité des sphères, nous marquer notre place au milieu de l'innombrable multitude de ses créatures. La grandeur de Dieu, loin de nous effrayer, doit nous rassurer au contraire. S'égarerait-il dans son œuvre ? Ne retrouverait-il pas la vie qu'il y a mise ? Ne suivrait-il pas le plan qu'il a tracé ? Rien en soi n'est grand, rien n'est petit devant lui. Qu'on tienne dans l'espace une large place, ou que, comme l'homme, on n'y occupe qu'un point, c'est le but de

Dieu qui est tout. Il ne gouverne pas avec moins d'empire l'immensité des mondes qui sont sur nos têtes que les myriades d'êtres qui se dérobent sous nos pieds.

Et notre âme est plus à elle seule que toutes les créatures ensemble. Le prix d'une âme créée par Dieu, d'une âme raisonnable que Dieu appelle à accomplir ses ordres, à concourir à ses actes, à être, par une volonté intelligente et libre, l'image et la coopératrice de la Providence sur la terre, le prix de cette âme est immense. Elle vaut plus que l'univers matériel tout entier. Elle est digne, par ce qu'elle a reçu, d'obtenir tout ce qui lui est promis.

Non, Dieu n'a pas marqué à l'homme une noble destination pour la lui retirer si tôt! Il ne lui a pas montré un terme pour ne l'y pas faire arriver! Il ne l'a pas fait si grand pour l'abaisser au niveau des éléments matériels! Il ne lui a pas attribué à lui seul, dans la création, la connaissance de soi-même, la conscience de ses propres facultés pour lui retrancher l'usage de ces éminentes prérogatives! Il ne l'a pas comblé de tant de bienfaits pour lui en enlever jusqu'au souvenir! Enfin, il ne lui a pas donné une vie semblable à la sienne pour le conduire au néant!

Non, l'âme humaine ne périra pas, parce qu'en vertu de son institution même, elle a reçu le don irrévocable de l'immortalité. Elle ne périra pas, parce que, créée pour Dieu, elle doit participer à ses plus nobles priviléges. Elle ne périra pas, parce que, seule parmi les êtres de ce monde, elle concourt à un but supérieur qu'elle ne fait que commencer en cette vie, et qu'ap-

pelée à connaître Dieu, à lui rendre gloire, à l'aimer, elle ne trouve nulle part sur la terre l'expression de sa pensée et le foyer de son amour.

L'immortalité, en un mot, c'est la conséquence de la création, le complément de l'œuvre de Dieu, la réalisation achevée du plan divin.

CHAPITRE IV

DÉSIR DU BONHEUR.

L'homme porte en lui deux sentiments qui, en apparence inexplicables et contraires, se concilient remarquablement et se comprennent par l'immortalité ; à savoir : le désir du bonheur et la notion de l'impuissance d'y arriver.

L'homme, en effet, à toutes les époques, dans toutes les situations, n'a qu'un mobile, qu'un désir, qu'une espérance : le bonheur. La forme varie, le mode change, l'idée reste immuable. Sans cesse il y aspire, partout il le cherche, toujours il y emploie le plus vif de son ardeur. Rien ne lui coûte pour y atteindre. Il peut renoncer à tout, si ce n'est à ce sentiment. Accablé de misères, torturé par la maladie, au fond d'un cachot, aux portes mêmes de la mort, il désire, il espère encore. Pour un bonheur éloigné et incertain, il sacrifie le repos, la tranquillité présente. C'est un besoin impérieux dont il ne saurait se défaire, un caractère essentiel dont il ne peut se dépouiller, un instinct profond qui constitue sa nature.

L'homme, dans sa course vers le bonheur, ne s'arrête ni ne se lasse. Il le poursuit toujours et, sans l'avoir atteint, toujours recommence à le poursuivre. Ses exigences sont sans bornes comme ses pensées, infinies

comme ses désirs ; parfois elles dominent sa volonté et surpassent sa raison, qui ne peut ni les soumettre ni les contenir.

L'abondance ou la détresse, la prospérité ou l'infortune, ne modifient pas plus ses aspirations qu'elles n'altèrent sa confiance. Les misères de ce monde, il refuse tout d'abord d'y croire. Les revers lui paraissent des maladresses ou des fautes. Il se promet d'être plus habile et ne veut pas admettre que l'insuccès soit le dernier mot de la vie. Puis quand, par une chance bien rare, il a réalisé le plus grand bonheur qu'il ait imaginé dans ses rêves, l'instant où il s'y repose dure bien peu ; il se hâte de l'abréger ; il veut plus encore.

Les passions qui lui offrent dans un mirage la coupe du bonheur le rendent insatiable. L'avare veut toujours entasser ; l'ambitieux, monter toujours ; le volupteux, accroître sans cesse ses jouissances. A mesure que l'homme s'avance, l'horizon s'agrandit devant lui : plus il s'élève, plus la perspective s'étend, et avec elle ses désirs. Si, comme Alexandre, il a conquis le monde, il frémira de n'avoir plus d'autres conquêtes à accomplir.

Quoi qu'il fasse, il veut être heureux ; il y est entraîné par une force irrésistible, poussé par un inévitable amour. Il sent qu'il est né pour le bonheur ; il veut quelque part le saisir.

Mais, d'un autre côté, jamais en ce monde il n'est content de son sort. Il désire les plaisirs, et les plaisirs le fatiguent. Il recherche le luxe, et le luxe lui pèse. Il ambitionne la fortune, et il s'ennuie au milieu des richesses. Celui qui passe pour le plus heureux est par-

fois le plus misérable. Au comble de ses vœux, tout lui manque. Il aspire à ce qu'il n'a pas; il veut ce qu'il ne peut atteindre. Toujours il se dit trompé dans son attente, déçu dans son espoir. Donnez-lui à choisir parmi les jouissances, son choix sera bientôt maudit par lui-même. Qu'il les réunisse toutes ensemble, la satiété et le dégoût ne tarderont pas à venir. A l'opposé de tous les autres êtres de la création, ses besoins ne sauraient s'apaiser, ni ses appétits se satisfaire. Il se fatigue, il fatigue les autres de ses demandes et de ses plaintes éternelles. Rien de ce qui est sur la terre ne peut remplir son cœur; les biens de ce monde, en y entrant, semblent même en augmenter le vide. Celui qui a souhaité le plus ardemment un plaisir en est le plus vite rassasié. Science, richesses, honneurs, voluptés, l'homme, sans se fixer à aucune, dévore rapidement toutes les jouissances. Son contentement d'un jour n'est qu'une excitation à chercher d'autres moyens de jouir. Quel est celui qui a dit : je suis content aujourd'hui et pour toujours? L'excès même du bonheur effraye : on voit trop qu'il ne peut durer; élevé plus haut, on se sent plus près de la chute. Quand, dans la folie de son orgueil et de ses jouissances, le César, maître du monde, se divinisait, il était bien près de mourir.

Ce besoin de félicité, si exigeant et si peu rempli, n'est donc que le désir d'un inconnu qui manque ici-bas de satisfaction et d'objet. Quand nos instincts insatiables demandent à la nature mortelle plus qu'elle ne peut donner, ils ne réussissent qu'à la convaincre de stérilité et d'impuissance.

Les sociétés, pas plus que les individus, ne connaissent le repos et le bonheur. Collectivement ou isolé, dans le domaine privé ou politique, l'homme n'est pas plus satisfait de sa situation ; l'inquiétude le suit ; le malaise l'accompagne. Dans nulle forme de la société, sous nul gouvernement, il ne trouve le calme, la paix, la perfection auxquels il aspire. Changer, réformer ce qui existe, est le but constant de ses vœux. Il y met une ardeur que ni les déceptions, ni les malheurs, ni les crimes mêmes des révolutions n'ont pu refroidir. Et toujours désabusé, il reprend toujours la trame de ses stériles efforts.

Oui, sous quelque côté qu'il se montre, le bonheur n'est ici-bas qu'une apparence, une ombre vaine que nous ne pouvons saisir, un fantôme qui est déjà loin quand nous croyons l'atteindre. Nous avons l'idée du bonheur, mais nous en cherchons vainement l'objet ; nous n'en trouvons pas plus la réalité en dehors qu'au dedans de nous-mêmes. Misère, vide, déception, voilà ce que nous rencontrons dans les biens de ce monde, comme dans notre propre cœur. L'homme est trop complétement contraint de reconnaître la vanité de tout ce qu'il est, de tout ce qu'il souhaite, aime, possède !

Le bonheur serait-il possible qu'il cesserait d'être devant la mort, dard caché sous toutes les caresses de la fortune, poison mêlé à toutes les coupes du plaisir, menace fatale incessamment suspendue sur chaque tête. La prospérité, loin d'en affaiblir l'horreur, ne fait que l'accroître. Plus on possède, plus la perte est douloureuse. Plus un père est aimé de ses enfants et les

aime, plus il regrette de leur dire l'adieu de la tombe. Le mari abandonne avec plus de désolation une épouse chérie; le riche, ses nombreux trésors. La triste image peut s'éloigner parfois devant la distraction d'un moment, mais la réflexion la ramène bientôt sous les plus sombres couleurs :

> Linquenda tellus, et domus, et placens
> Uxor [1],

s'écrie le poëte épicurien, qui se sent troublé dans sa jouissance et voit disparaître avec tant de regret le présent qu'il savoure.

Ainsi déçu, l'homme tombe dans un dégoût profond. Seul il s'ennuie, il s'ennuie partout; il est à charge à lui-même et aux autres; et « cet inexorable ennui, a dit Bossuet, fait le fond de la vie humaine. » Il porte en lui un malaise incurable. Entre le passé qui lui laisse ses regrets, le présent qui lui apporte ses soucis, et l'avenir qui lui prépare ses déceptions, la vie lui semble un don funeste. Il s'en va de désenchantement en désenchantement, de tristesse en tristesse, d'autant plus à plaindre qu'il ne se résigne pas à être malheureux. Le désespoir même, qui repousse parfois toute consolation, est un aveu d'impuissance, mais non un témoignage d'acquiescement. « Il traîne ainsi jusqu'à la mort la longue chaîne de ses espérances trompées. » Et quand cette mort vient frapper le dernier coup, elle détruit encore des désirs et des inquiétudes, elle ne détruit pas le bonheur.

Maintenant, que conclure de ce contraste entre les

1. Horace, livre II, ode XIV.

instincts de l'homme et son état réel, entre ce qu'il invoque du fond de son être et ce qu'il obtient pour prix de ses efforts? Faut-il admettre en lui une faculté puissante qui n'a ni terme ni objet, des sentiments qui ne sont qu'un non-sens et une contradiction, des besoins qui ne doivent jamais être assouvis? Ou plutôt, ne faut-il pas en déduire que, né pour le bonheur et ne pouvant l'atteindre ici-bas, l'homme doit ailleurs y parvenir? Si Dieu a évidemment marqué un but à nos aspirations, il nous y fera arriver un jour. En nous interdisant de nous reposer dans les biens de ce monde, il nous en a assuré d'autres ailleurs. Non, nos espérances les plus profondes ne seront pas déçues. Notre désir de bonheur, triste illusion ici-bas, sera rempli quelque part. La mort n'est pas le dernier mot de la vie, ni la terre la dernière demeure de l'homme.

Ainsi, nos doubles impressions se justifient et se comprennent. Nous voulons être heureux, nous le serons; nous cherchons le bonheur, nous le trouverons un jour.

Nous ne nous trompons pas dans le principe de nos aspirations; nous nous trompons seulement sur le mode et le lieu de leurs jouissances.

Notre raison explique à notre cœur qu'il peut avoir des désirs immenses, mais qu'il doit attendre leur accomplissement. Elle lui apprend qu'il ne doit pas se fatiguer des ennuis de la route, puisque Dieu a placé le prix au bout de la carrière; que, créés pour le bonheur, nous avons droit de ne pas nous contenter d'avantages passagers et éphémères; que nous pouvons régler nos espérances sur la mesure infinie de nos

désirs, et que la même bonté qui nous fait attendre tous les biens nous en réserve et nous en assure la jouissance.

Non, Dieu, auteur de notre nature, créateur de nos penchants, n'a pas fait une œuvre vaine. Celui qui nous a donné le sentiment et l'amour du bonheur ne nous en a pas offert que l'idéal et l'apparence. Il saura bien rétablir l'accord entre nos aptitudes et nos désirs, et mettre nos aspirations en harmonie avec la réalité. Le bien souverain et parfait dont la pensée nous ravit sera notre possession et notre récompense.

CHAPITRE V

LE SENS INTIME ET L'INSTINCT DE L'IMMORTALITÉ.

Le désir du bonheur n'est, à vrai dire, que la conscience même de l'immortalité. C'est le sentiment de la vie relevé par l'espérance, recherché dans ce qu'il a de plus doux et prolongé dans ce qu'il a de plus attrayant; instinct si puissant qu'il résiste à toutes les impressions de la matière, à toutes les illusions des sens, à toutes les inquiétudes de l'imagination.

Qu'on étudie, en effet, la nature de l'homme; qu'on pénètre dans sa conscience; qu'on suive la voie intérieure que ses idées parcourent; et l'on verra combien repose profonde en son cœur la croyance intime à l'immortalité.

A l'apparence, l'homme ne vit que pour mourir. Dès son berceau, il se trouve en présence de la mort. Il naît, vit et meurt comme toutes les créatures qui l'entourent. Au bout de tous ses projets, de toutes ses démarches, de toutes ses actions, il ne voit que le tombeau. Sa vie, il le sait, n'est qu'un point dans l'espace, qu'un moment dans la durée. Rien en dehors de lui ne lui présage sa survivance; aucune expérience ne la lui confirme; aucune observation ne l'atteste; aucun témoignage sorti de la terre ou étranger à ce monde ne la certifie.

La nature suit le cours immuable de ses lois. Les animaux vieillissent et cessent de vivre ; les plantes séculaires tombent en poussière comme les végétaux d'un jour. Les nations ne grandissent que pour finir. Lui-même, il meurt ; il est déposé en terre ; il se dissout ; il disparaît. Ce spectacle, incessamment renouvelé, lasse les yeux de ceux qui savent que leur tour fatalement arrive. L'homme, de plus, n'attend pas seulement son arrêt, il le sent venir. Il sent son corps condamné à la mort, qui s'en va vers la destruction comme vers une pente inévitable, et dont chaque jour avance la ruine.

Et cependant, en dépit de l'évidence des faits, malgré le témoignage de ses propres sensations, l'homme se sent, d'autre part, destiné à vivre. Il aspire de toutes ses forces à posséder la vie, à la répandre. Ce n'est pas sur un jour qu'il fonde ses espérances et ses calculs, c'est à longue échéance, comme s'il pouvait compter indéfiniment sur l'avenir. Entouré d'êtres qui meurent, perdu au milieu du tableau général de la mort, il n'y croit pas pour lui. Il s'abandonne à l'instinct, au sentiment, au besoin de l'immortalité. La vie chez lui triomphe de la mort ; il ne considère celle-ci que comme un accident ; il la regarde comme à peine digne d'entrer dans ses pensées et ses prévisions. Lui qui n'est pas assuré d'un seul jour, il s'arrange comme s'il ne devait pas mourir. La conscience de sa mortalité cède toujours et partout à celle de son immortalité. Il ne semble pas même croire à la fin de son corps ; il agit sur la terre comme s'il était immortel. Même ceux qui paraissent croire au néant supposent toujours

qu'ils n'y arriveront jamais; eux aussi se sentent immortels, agissent en immortels.

La marche de la vie a beau être rapide, l'espérance de l'homme est plus rapide encore. Il dispute tout à la mort pour l'empêcher de venir. Il lui cède tout, santé, bonheur, jouissance; il ne réserve que la vie et il prolonge indéfiniment ses illusions et ses rêves.

Le présent n'est rien pour lui; sa pensée est toujours au delà. Le savant travaille pour l'avenir; l'écrivain aspire à la postérité; le guerrier combat pour la gloire, c'est-à-dire qu'il ne donne sa vie que pour revivre. Sentiment général et instinctif qui explique le dévouement, empêche la lâcheté et l'égoïsme de prévaloir, l'héroïsme d'être une illusion et une duperie! Sentiment qui, dans la variété multiple de ses nuances, s'applique à tous, au plus grand et au plus petit, au prince et à l'artisan! Et tandis que les grands hommes veulent vivre dans la postérité la plus reculée, l'ouvrier et le villageois veulent revivre dans leurs enfants. Tous dépassent les bornes de la vie, tous regardent, calculent, espèrent au delà du tombeau.

Oui, je me sens plus résistant que la matière, plus grand que l'espace, plus durable que le temps. J'ai dans la vie une foi profonde. J'y tiens de toute la puissance de ma volonté. J'espérerais là même contre toute espérance. La créature, quelle qu'elle fût, de la terre ou du ciel, qui viendrait m'annoncer la fin de mon être, je la repousserais de toute l'énergie de mon âme, qui veut vivre. Le monde entier dût-il tomber sur moi pour m'écraser, je survivrais à sa chute, et du fond de ma ruine je protesterais, je réclamerais la vie.

« La vie! la vie! s'écrie un philosophe moderne[1]; enivrons-nous de cette parole, car c'est l'ivresse sacrée; la vie c'est l'espérance, la vie c'est l'immortalité. La vie c'est la médiation du fini à l'infini, la liaison du temps avec l'éternité, la destruction de la limite, l'arche divine jetée sur l'abîme. »

Oh! la vie, c'est vraiment le souverain bien, le don suprême que Dieu, en me le faisant, s'est par là même engagé à ne pas me retirer pour toujours.

D'où vient donc à l'homme ce sentiment si profond et en même temps si contraire aux lois générales de la nature? D'où lui vient cette idée étrange en elle-même et inexplicable, s'il n'est fait que pour la terre? D'où lui vient une notion aussi sublime, dont rien ne lui offre ni la trace ni le modèle, si lui-même n'est qu'une simple machine destinée à fonctionner et bientôt après à finir? Puisque cette notion ne nous est pas fournie par le monde extérieur, qui ne nous présente que le spectacle de la dissolution, puisqu'elle ne dérive pas de nos sens, qui voient et touchent la mort de toutes parts, d'où vient-elle donc? N'en cherchons pas d'autre origine : elle vient de la conscience que Dieu nous en a donnée; elle vient de ce que Dieu a mis en nous le principe et la raison d'être de notre immortalité. Là est toute sa puissance. Elle porte ainsi en elle-même sa preuve la plus décisive. Est-il besoin de démontrer à l'exilé l'existence de la patrie? Est-il besoin d'enseigner au voyageur l'espérance du foyer et la consolation du retour? Est-il besoin de prouver aux en-

1. Pelletan, *Profession de foi du* XIXe *siècle*, chap. XXI.

fants leurs droits à l'héritage paternel? Nous sentons que nous serons, parce que nous sommes. Créés à l'état de substance, nous en garderons le caractère indélébile. Le sentiment divin que nous en possédons dépasse tout argument. L'auteur de notre corps et de notre âme, l'auteur de tout être et de toute vérité, n'a pas mis en nous une aperception qui ne serait pas réelle!

Celui qui nous a donné d'avoir et de sentir la vie, cette chose si belle et si douce, ne nous l'a pas fait goûter comme le plus précieux breuvage pour retirer impitoyablement la coupe à nos lèvres altérées!

Ce sentiment si vif, si constant, si universel, qui nous élève et nous porte vers Dieu, est notre honneur, notre vertu, notre mérite. Dieu n'en aurait pas fait le privilége de l'homme pour ne lui donner qu'une illusion et qu'une erreur!

Non, cette idée si opposée aux lois de la création entière, ne peut prendre son point de départ que dans la réalité. Elle sort, comme une vérité irrécusable, du fond même de notre intelligence. Elle fait partie intégrante de notre être spirituel, ne peut s'en séparer, existe au même titre que lui. Elle n'est conçue par nous que parce qu'elle est aussi réelle que notre créateur, aussi certaine que notre personnalité. Et c'est ainsi que notre raison, que nous n'avons pas faite, et notre conscience, qui n'a pas été formée par nous, portent en faveur de l'immortalité le plus irrécusable témoignage. Démonstration prise au dedans de nous-mêmes, aussi évidente qu'une formule algébrique, qui nous certifie la survivance de notre âme avec la même

autorité qu'elle nous atteste l'existence de Dieu, et qui puise à la fois dans les lumières de notre esprit et les trésors de notre cœur sa force et sa fécondité !

Mais si l'homme a le sentiment de la vie, il a en même temps, à un égal degré, la frayeur de la mort; et cette horreur instinctive ne témoigne pas moins en faveur de l'immortalité.

L'homme qui se sent entraîné chaque jour vers la tombe ne peut contempler sans effroi le redoutable inconnu qui la suit. La seule pensée du néant l'épouvante. Il n'est pas un acte de son esprit, une fibre de son cœur qui n'y résiste. Cette solitude terrible, éternelle, ce vide désolant, absolu, le repoussent dans toute la profondeur de son être. Sentir son intelligence s'éteindre, son cœur se briser; disparaître après avoir possédé la vie; être anéanti après avoir joui de sa personnalité, révolte tous ses instincts. Si la solitude, si le silence d'un jour, d'une année, d'une vie entière fait peur, qu'est-ce que le silence, que la solitude de l'éternité?

Pour tout homme qui pense et qui ne voit rien que la mort, c'est un tableau saisissant de terreur. Pour tout être qui se sent vivre et qui n'aperçoit devant lui que le néant, c'est une impression qui le fait frémir; c'est une malédiction, un désespoir sans fin. Plus on est élevé par la science, par la justice, plus on est près de la lumière, de la vérité, plus on a aspiré la plénitude de la vie, plus aussi on serait frappé. Les dons de Dieu se transformeraient en malheur et comme en raillerie. S'il fallait revenir au néant, pourquoi avoir créé la vie? pourquoi ne pas s'être contenté du néant? On

aurait commencé par où l'on finirait. Pensée d'outrage et de blasphème qui remonterait jusqu'à Dieu, le supposerait injuste et impuissant, puisqu'il n'aurait pu faire vivre et ne saurait récompenser celui à qui il a ordonné l'effort, le travail, la vertu!

Si donc cette terreur involontaire, qui n'épargne pas toujours même l'homme croyant et religieux, se présente à lui, qu'il ne s'inquiète point! « Ce n'est pas la raison, remarque justement M. Cousin [1], c'est l'imagination qui l'épouvante, c'est elle qui produit ce reste de doute, ce trouble, cette anxiété secrète que la foi la plus avancée ne parvient pas toujours à dompter en présence de la mort. » Ainsi est l'homme dont les sens s'émeuvent devant le danger que son cœur ne redoute pas. Ainsi le philosophe de Pascal, qui tremble en marchant au-dessus de l'abîme sur une planche plus grande qu'il ne faut pour affermir ses pas.

Qu'en cette crainte même l'homme donc espère! Il ne connaît la mort, il ne la prévoit, il ne la repousse que parce qu'il est immortel. La confidence de leur fin n'a pas été faite par Dieu aux êtres dont la terre est la dernière destinée; il leur en a évité les horreurs sans profit pour eux. Si seul entre toutes les créatures l'homme comprend la mort, la sent, la redoute, c'est qu'il doit s'y préparer. Elle n'est pas pour lui une terreur inutile. C'est une sentinelle qui l'avertit du danger, qui lui crie de veiller sur son âme, de ne pas la laisser tomber dans le sépulcre du mal, dans le néant de l'iniquité. Qu'il se rassure donc et trouve là même

1. *Du vrai, du beau et du bien*, 8e édition, p. 423.

une nouvelle preuve de la foi qu'il doit avoir à Dieu et à l'immortalité !

O hommes ! quand vous contemplez la mort, quand le tombeau vous effraie, ne vous plaignez plus de Dieu, ne vous révoltez pas contre lui. Vous voulez vivre ; eh bien ! ayez confiance : c'est Dieu lui-même qui a mis ce sentiment dans votre cœur. Vous craignez de mourir : vous mourrez, il est vrai ; mais ce ne sera pas pour toujours. Il n'y a qu'une contradiction apparente entre ce que vous craignez et ce que vous espérez. Vous mourrez, mais ce sera pour revivre. Le mal qui est en vous, la nature qui défaille et s'en va, vous donnent une réponse de mort. Mais le Dieu bon qui vous a créés vous donne une parole de vie.

Le mystère s'éclaircit, la contradiction disparaît. Vous mourrez et vous vivrez. Le mal qui est en vous, le mal qui est la mort, passera. Mais le bien qui vient de Dieu, le bien qui est la vie, demeurera éternellement.

Quelques-uns cependant protestent encore et disent : Tous les hommes ne trouvent pas ainsi en eux la conscience intime de l'immortalité. Plusieurs mêmes se regardent comme destinés à l'extinction, au néant. Ils ne croient pas, ils ne désirent pas, ils ne craignent pas ; ils sentent en eux la mort sans espérance de réveil.

Quels sont donc ces hommes qui n'ont pas le sentiment de leur immortelle destinée ?

S'ils existent, ce sont ceux qui ne vivent que pour la matière, pour les sens, pour les plaisirs grossiers, tout au moins pour les seuls intérêts terrestres. S'ils

existent, ce sont ceux dont l'esprit, fermé aux choses intellectuelles, au devoir, à la vertu, à Dieu, s'abaisse au lieu de s'élever. Ce sont ceux qui ne vivent plus que d'une vie animale, imparfaite, dégradée. L'homme qui est ainsi ne jouit plus vraiment de la plénitude de ses facultés; il manque du sens divin. Esclave de la matière, il n'a plus toute sa liberté. Parce qu'il ne possède plus son âme, il perd le sens de son unité, de sa spiritualité, de sa fin. Il ne parvient pas cependant à supprimer tout à fait en lui l'instinct de sa nature; et dès qu'il reprend des pensées plus dignes de l'homme, aussitôt le sentiment de l'immortalité revit en lui.

C'est ce qu'exprimait un des esprits les plus élevés et les plus philosophiques de notre époque[1] : « Le sens intime d'une âme isolée, séparée de Dieu, dispersée dans la matière, répandue dans un corps emporté par le torrent de la génération, ce sens ne fait connaître à l'âme ni Dieu, ni l'âme, ni le corps; encore moins lui fait-il pressentir l'immortel avenir que peut donner l'union à Dieu. L'âme morte pressent la mort, non pas la vie. Mais l'âme vivante, qui porte en elle la vie, c'est-à-dire Dieu, vie éternelle et infinie, l'âme qui recueille en Dieu toutes ses forces au lieu de les écouler dans le monde, qui grandit et monte au lieu de se multiplier, cette âme porte en son fond la promesse infinie, cette âme sent l'immortalité. »

Oui, c'est dans ce qu'il y a de plus noble, de plus élevé, de plus excellent; c'est dans la beauté de l'âme, dans le culte de Dieu, dans son amour, dans son union

1. Le P. Gratry, à qui nous avons emprunté quelques-unes de ces idées (*De la connaissance de l'âme*, t. II, p. 240 et autres).

avec lui que l'immortalité se conçoit et apparaît sous des caractères plus évidents. Plus l'homme est pur, religieux, dégagé des sens et des passions, recueilli en lui-même, plus il se sent immortel. Plus il se conforme à son vrai but et en approche, plus il touche à l'immortalité.

Redisons-le donc, inhérent à notre être, le sentiment de l'immortalité, comme tout sentiment naturel, est nécessairement vrai. Il n'a pu être placé dans notre cœur que par Dieu; il est comme sa parole en nous. Il nous suit toujours, partout et jusque sur le bord de l'autre vie. Il s'unit et se confond avec le désir imprescriptible du bonheur infini et éternel. « Si ce sentiment ne vient pas de Dieu, conclut M. de la Luzerne[1], c'est un effet sans cause; s'il vient de Dieu, il ne peut pas nous tromper. »

La croyance à une vie future qui n'existerait pas serait plus inexplicable que cette même immortalité. Pour tout esprit qui réfléchit, c'est une certitude absolue comme l'existence; pour tout cœur qui n'est pas corrompu, c'est une de ces espérances fortes comme la réalité.

1. *Dissertation sur la loi naturelle*, p. 185.

Les chapitres III, IV, V, aperçus divers d'un point de vue analogue, pourraient, suivant une autre division, se rapporter à la considération de la *véracité divine*, comme les trois chapitres suivants, VI, VII, VIII, reposent, dans leurs aspects variés, sur le principe de la *justice divine*.

CHAPITRE VI

L'IMPERFECTION DE L'HOMME ET LE DÉSORDRE EN CETTE VIE.

Si l'homme qui s'examine dans sa nature, dans ses désirs, dans ses instincts, sent qu'il est immortel, l'étude de ce qu'il est par rapport au monde ne lui atteste pas moins ses futures destinées.

Considérons en effet l'univers. Quel spectacle admirable il présente dans ses lois! Avec quelle merveilleuse harmonie s'accomplissent toutes les opérations de la nature! La totalité des êtres marche dans la voie qui leur est tracée. Les astres roulent dans l'espace avec une majesté comparable seulement à l'exactitude de leurs révolutions. Les jours, les mois, les saisons, les années suivent leur cours immuablement réglé. La terre, aux temps marqués, donne, sans se lasser, ses fruits. Les éléments ne se décomposent que pour former avec leurs débris de nouveaux êtres. Rien ne se dérange, rien ne souffre, rien ne languit. Et après six mille ans, le monde, doué de la même jeunesse et de la même énergie, ne semble pas connaître le déclin.

Sans doute, la succession même de ce tableau indique bien qu'il n'est pas l'immuable perfection; le temps, la matière, l'espace accusent l'imperfection du

monde visible. Toutefois, du moins l'ensemble offre un grand, un magnifique spectacle; il proclame un maître sage et puissant; et l'ouvrier a gravé sur son œuvre des traits larges et profonds.

Mais au milieu de ce tableau de force, d'harmonie, de jeunesse, de durée, présenté par le monde, que devient l'homme, le roi de l'univers, le chef-d'œuvre de la création? Qu'est-ce que sa vie?

Une flamme qui passe, un point qui disparaît, un moment qu'on ne peut retenir et qui s'écoule entre le néant du passé et les ténèbres de l'avenir; une course pendant laquelle il n'est loisible ni de s'arrêter, ni de prendre du repos; une pente rapide que l'on descend tantôt par un mouvement presque inaperçu, tantôt par un entraînement furieux. Les générations se succèdent avec une effrayante promptitude; l'enfance donne la main à la vieillesse, la vigueur touche à l'infirmité. Non moins vite le souvenir s'éteint; et bientôt, pour que la terre ne soit pas une vaste nécropole, la tombe même disparaît. Rien de stable, rien de régulier, rien de certain. Nul n'atteint l'entier développement de ses facultés; nul n'épuise sa plénitude de connaissance et de sentiment. Tout est transitoire, prématuré, imparfait. Les nuages voilent la lumière, les ombres dérobent la réalité. Balottée du regret au désir, des biens perdus aux biens espérés, des angoisses du présent aux inquiétudes de l'avenir, toute créature gémit, cherche ce qu'elle ne trouve pas, court après ce qu'elle ne peut saisir. Si fragile est le vase dans lequel nous portons la vie, qu'il peut à chaque instant se rompre avant d'être rempli, avant d'être vidé. Cette vie ne

semble donnée à l'homme que pour lui être retirée au plus tôt. Bien courte s'il compte les années, il la trouve trop longue encore s'il calcule les misères et les peines. Elle n'est pour tous qu'un commencement. Elle n'achève ni projets, ni travaux, ni recherches. Et quand elle provoque toutes les espérances, les promesses qu'elle fait ne sont tenues que par la mort.

C'est à cette irrécusable réalité que rendait témoignage saint François de Sales, quand il disait : « La vie ne fait pas d'autre ouvrage que celui de la mort : considérez que la vie fuit comme l'ombre, passe comme un songe, s'évapore comme une fumée, que l'ambition humaine ne peut rien embrasser de solide. Les sentiments du monde, qui meurent chaque jour en nous, nous font leçon de la mort. »

Dans cette agitation sans fin, dans ce cercle sans issue d'affaires, d'entreprises, de plaisirs, quel est donc, au point de vue de ce monde, le but réel? Si l'homme qui a travaillé devait jouir, si celui qui est fatigué devait se reposer, si celui qui a marché devait arriver, il y aurait un motif actuel à la vie. Mais le fait de chaque jour nous donne d'autres leçons et nous apprend à ne dépendre ni des combinaisons les plus justes, ni des calculs les mieux fondés. Le navigateur échappé à la haute mer périt en touchant au port; le général vainqueur est enlevé au milieu de son triomphe; l'homme qui se fait élever une habitation somptueuse descend dans la tombe avant d'entrer dans sa nouvelle demeure. A chaque instant la mort interrompt les plus belles entreprises, les plus sages desseins. L'homme touche à une grande découverte et il

meurt! il va sauver une ville, un état, le monde, et il meurt! Il laisse après lui son œuvre inachevée, ses idées inaccomplies, ses projets pour le bien compromis ou renversés.

Son cœur n'est pas moins atteint que son esprit. L'enfant désiré, qui fait le bonheur de ses parents, jette son dernier souffle avant d'être détaché du sein de sa mère. Le jeune homme, objet des affections les plus dévouées, des plus nobles espérances, succombe avant d'avoir tenu aucune des espérances de sa vie. L'époux est enlevé à son épouse au milieu des premières joies de l'union. La jeune femme expire au sein du bonheur de la première maternité. Les fléaux, les accidents, les épidémies, frappent sans distinction les plus jeunes, les plus dignes, les plus grands. Aucune destinée n'est sûre d'elle-même. L'enfant, l'homme, le vieillard ne sont pas plus assurés l'un que l'autre d'un jour de vie : ils doivent mourir alors qu'ils espèrent ou désirent le plus de vivre. Le rêve à peine entrevu par l'homme lui échappe; il ne sort de la douleur que pour finir; il ne peut même se reposer dans ses regrets.

Ombres, fantômes, vanité, êtes-vous donc la vie?

Misères, infirmités, défaillances, êtes-vous donc la vie?

Amours pures qu'on trahit, séparations qui déchirez, luttes épuisantes, connaissances qu'on ne peut retenir, enthousiasmes qui passez, êtes-vous donc la vie?

Désirs inachevés, déceptions cruelles, espérances stériles, êtes-vous donc la vie? Êtes-vous le but, êtes-vous la fin dernière de l'humanité?

Les grandes facultés dont Dieu a mis le germe en nous n'atteignent pas plus leur développement ; et si elles donnent parfois quelques premières fleuraisons, quand portent-elles tous leurs fruits ?

Cette intelligence, si belle par sa nature, combien elle est souvent obscurcie ou voilée !

Cette mémoire, dépôt de nos connaissances, réceptacle de nos observations, combien peu elle en retient !

Cette raison, qui fait notre gloire et notre force, combien elle est fragile, incertaine, prompte à nous tromper !

Cette affection, si douce chose dont notre cœur a besoin ; ce noble amour que nous ressentons pour Dieu, pour nos semblables, et dont la noblesse même paraît être le gage de la durée, ne nous laisse-t-il pas trop souvent une impression aussi légère que fugitive ? N'est-il pas trop incomplet ici-bas, où les meilleurs n'aiment qu'à demi Dieu, l'auteur de tout amour, et ceux-mêmes auxquels ils sont le plus unis. La voix qui, au dedans de nous, nous crie : toujours, toujours, et proteste contre la séparation et l'oubli, nous trouve-t-elle assez attentifs à ses accents ?

Ainsi, pour l'homme, en ce monde, rien n'est acquis, rien n'est achevé ; nulle part et jamais il n'atteint son point de bonté, de justice, de perfection. Tout y est pour lui en énigmes, en mystères, en demi-lueurs, en obscurités. Dieu ne s'y laisse voir que par échappées, il s'y voile plus encore qu'il ne s'y manifeste. Ce n'est pas le règne que tout esprit désire, le règne de la vérité, de la vertu, de la félicité ; ce n'est pas le règne de Dieu. Comme tout corps va vite vers la tombe, toute

âme penche vers le mal et l'erreur. Aucune intelligence ne se révèle tout entière ; aucun cœur ne s'ouvre dans son étendue, ne se dilate dans la totalité de ses affections.

Non, le monde n'est pas à lui seul sa raison d'être ; trop de choses n'y atteignent pas leur fin ; trop de créatures y sont dans un état vicié ou violent ! Trop de malheureux auraient le droit de se plaindre de la destinée qu'ils ne se sont pas faite et d'accuser l'injuste rigueur du sort qui leur est imposé !

Mais cela même enseigne à l'homme la leçon de l'avenir. Un jour tout sera remis en son ordre ; tout retrouvera sa règle ; tout deviendra définitif et permanent. Les rôles seront rétablis. Dieu, qui s'était voilé, se montrera. L'homme reprendra sa place au-dessus de la création ; et toute chose lui apparaîtra au point de vue de la vérité et de l'harmonie.

Fions-nous donc à Dieu : lui qui a porté si haut la beauté et la grandeur de l'univers, n'a pas placé l'homme seul dans un état d'imperfection et d'abaissement. S'il a doté la matière d'une vie si longue et si complète, il n'a pas donné une existence si éphémère à l'homme ! il ne l'a pas traité moins bien que le reste de la création ! Il n'a pas formé de si belles intelligences qu'il a tant rapprochées de lui, il n'a pas créé de nobles cœurs dont les hommes mêmes gardent le souvenir, pour les oublier dans la mort, pour les jeter sans but, sans motif, dans le néant ! Le magnifique ouvrier du monde n'a pas abandonné la plus belle partie de son ouvrage ! « Et votre âme, ô sublime Fénelon, dit l'auteur des *Études de la nature*,

ne peut demeurer confondue avec les éléments, ni avoir eu sur la terre le sentiment d'un ordre qui n'était même pas dans les cieux ! »

L'imparfait appelle la perfection, le désordre réclame l'harmonie, la terre suppose le ciel, le temps invoque l'éternité !

CHAPITRE VII

LA DOULEUR.

Mais voici plus que l'imperfection. Voici le mal, voici la douleur : la douleur, phénomène si étrange au premier abord, mystère si inexplicable en apparence, et cependant phénomène universel, mystère qui est la plus poignante des réalités !

Quel triste tableau s'offre ici à nos yeux ! La douleur est partout ; elle est toujours. Elle poursuit sa course impitoyable à travers les générations et les siècles. Variable suivant les âges, elle peut se modifier suivant les positions, se transformer suivant les individus ; mais elle ne s'arrête ni ne se lasse.

A l'homme qui demande des jouissances, ou au moins le repos, il est répondu : Tu souffriras, tu gémiras ; les maux t'accableront ; les maladies te tortureront ; l'agonie de la mort sera sur toi. Tristesses, infirmités, langueurs, tu épuiseras tout. Toujours et partout les privations, les tourments du corps, les désolations indicibles de l'âme, les douleurs incomparables de la vie. Souffrir, bien plus, voir souffrir ceux qu'on aime, se sentir impuissant à les soulager, suivre de ses yeux leur agonie, mourir soi-même en les abandonnant, en les laissant en proie, non-seulement aux misères du corps, mais, ce qui est bien pis, à la conta-

gion du vice, telle est trop souvent la destinée de l'homme ici-bas. Parmi le reste de la création, les objets inanimés ne souffrent point; ils ignorent la plainte et la douleur. Les lois qui avec tant d'harmonie les régissent ne sont interrompues par aucun des accidents qui frappent l'homme et lui imposent de si cruels tourments. Si les animaux éprouvent parfois la souffrance physique, leur douleur, toute fugitive, bornée à leurs seules sensations, ne connaît ni inquiétude ni souci; elle ne s'étend, du moins, en dehors d'eux, à aucune autre affection.

L'homme seul semble prédestiné à souffrir. Le roi des êtres en est à la fois le plus misérable; le privilégié de la nature en est en même temps le plus disgracié et le plus à plaindre. Il commande à toute créature et il subit le plus dur esclavage. Il fait tout servir à la satisfaction de ses besoins, et les instruments impassibles qu'il emploie causent parfois eux-mêmes son supplice.

On l'appelle maître et souverain, et sa royauté se partage entre les angoisses du désir, les blessures de la lutte, les stérilités du triomphe et les amertumes du regret. Celui seul qui a soif du bonheur est seul malheureux. Celui dont les affections sont si vivement sensibles est seul véritablement atteint. Emporté, dit la légende bouddhique, sur l'océan de la vie, battu par le vent de la douleur, il est repoussé dans la haute mer par les quatre fleuves empoisonnés : la naissance, la vieillesse, la maladie et la mort.

A ce tableau trop réel, peut-être on objecte que la douleur est un effet propre de la nature de l'homme;

qu'elle lui est utile et comme nécessaire ; qu'elle apprend à éviter le danger, avertit de ce qui peut nuire et rentre ainsi dans les conditions légitimes de l'humanité.

Oui, sans doute, la douleur peut avoir cette utilité naturelle, si l'on envisage cette seule douleur physique qui prémunit contre les obstacles, écarte des rencontres fâcheuses et donne avis du danger; prévoyante et préventive, elle pourrait, à ce point de vue, se justifier. Mais, est-ce bien là la douleur ? Est-ce bien cette douleur qui pénètre au plus intime de l'homme, le torture sans trève et sans repos? Est-ce bien surtout cette douleur morale, parfois si poignante et si profonde, qui n'empêche rien, ne répare rien, n'est qu'un regret sans espoir et une peine sans adoucissement?

Si la douleur n'avait que la mission matérielle d'être utile à l'humanité, elle devrait être égale pour tous et se mesurer sur les services qu'elle rend à chacun.

Or, voici un homme qui paraît voué à la souffrance; il est pauvre, il est dénué de tout. Il souffre dans son corps; il est accablé d'infirmités. Il souffre dans son âme; il n'a autour de lui ni espérance ni consolation. Le malheur, loin d'émousser ses traits sur lui, semble les aiguiser en les multipliant. Né dans la douleur, il a souffert dès ses premiers jours; il souffre jusqu'à son dernier instant. A quoi lui auront servi ses tourments, si ce n'est à lui faire subir sans profit un supplice qu'ils lui apportent sans pitié?

Voici une mère qui, après avoir enfanté ses fils dans la douleur, après s'être épuisée pour eux, ne recueille pour prix de ses peines que leur malheur, leurs

larmes, leur agonie. A quoi lui a servi son cœur brisé? A quoi lui profitent son délaissement et sa désolation? Et combien de semblables douleurs en cette vie, sans motif plausible, sans but apparent, qui frappent, qui écrasent sans offrir de résultat et de dédommagement! Ces douleurs n'ont-elles pour objet que le mal même qu'elles produisent? Et la vie n'est-elle presque toujours, avec quelques chances plus ou moins contraires, qu'une triste et stérile loterie? Pourquoi à l'un ce mauvais lot sans compensation, tandis qu'autour de lui il en voit plusieurs qui paraissent heureux, et qui, en tout cas, le sont plus que lui? Pourquoi a-t-il reçu fatalement en partage un sort rigoureux qu'il ne peut fuir ni changer?

A ces situations parfois intolérables, à ces maux écrasants, à ces rigueurs si excessives et à la fois si inégales, la mort seule est-elle une réponse? Le néant est-il un dernier mot? L'homme ne serait né que pour le malheur! La souffrance serait son seul terme, la douleur son unique but! Sa destinée se réduirait à travailler, à gémir, à retourner péniblement la terre à la sueur de son front, et puis à la remuer encore pour s'y creuser un tombeau! Qu'il ne lève pas les yeux au ciel, il n'y trouvera ni espérance ni consolation! Le Dieu qui y réside, du haut de sa grandeur, se plaît à le voir souffrir; il se rit de ses larmes, de son désespoir; il l'a fait pour être malheureux, et il n'est content que lorsqu'il l'a enseveli dans la tombe avec sa douleur.

Oh! alors, enfants du mal physique, nous devons maudire le jour qui nous a donné l'être. L'odieuse

nature dont nous sommes sortis n'avait en son pouvoir que le choix des maux dont elle nous frapperait. Tourmentés sans raison, désolés sans mesure, pour nous la douleur est une injustice ou une énigme; elle crie contre la Providence; elle nie Dieu ou le suppose mauvais.

Mais non, Dieu est bon, Dieu est juste. Il est le père de ses créatures, il n'en est pas le tyran. Il ne peut se plaire à faire des malheureux. La douleur dans une créature douée par lui d'intelligence ne se justifie ni par le hasard aveugle, ni par une volonté sans raison. L'homme souffre; il y a une Providence : donc, il ne souffre pas en vain. La douleur a un motif; elle a un but. Mais comme on ne lui voit pas ce but sur la terre, comme surtout, dans les cas où elle dépasse toute mesure, on ne peut lui assigner de motif présent et humain, elle ne saurait trouver son explication que dans une autre vie.

En effet, examinons en elle-même la douleur : elle ne peut pas être une simple torture. Quel est donc son sens? Que signifie-t-elle, appliquée à une créature intelligente et raisonnable? Dans quelque situation que soit placé l'homme, à quelque point de vue qu'on l'envisage, dans le passé, dans le présent ou dans l'avenir, elle ne peut plus se concevoir que comme une épreuve ou comme une expiation.

Si elle est une épreuve, il faut sans doute qu'elle ait une durée qui la renferme, une appréciation qui la règle, un jugement qui la termine. Or, quel est, pendant la vie, le temps où elle s'interrompt? quel est le moment où elle se consomme? quand lui sont donnés

la récompense et le repos? Est-il un âge où elle atteigne son couronnement? Ce n'est pas sans doute pendant la jeunesse où elle commence avec la vie. Est-ce pendant l'âge mûr où s'agitent tant de passions, où se livrent tant de combats? est-ce enfin pendant la vieillesse? Ce devrait être sans doute l'âge, s'il en était un, du calme et de la sérénité. Mais la vieillesse elle-même, que de soucis la poursuivent! que d'infirmités l'accablent! Elle n'est tranquille, elle ne se repose que quand, à travers ses affections brisées, ses illusions perdues, elle porte, au delà de son propre terme, ses regards avec ses espérances. Elle n'est vraiment que la fin extrême de l'épreuve trop longtemps prolongée.

Mais si la vie toute entière n'est ainsi que la durée même de l'épreuve, elle n'en est pas le but; si elle est l'action, elle n'est pas le dénoûment; si elle offre les prémisses, elle ne donne pas la conclusion. Il faut, ailleurs et au-delà, une autre vie qui explique, complète, achève celle d'ici-bas, qui fixe à l'épreuve sa valeur, règle son prix, assure à jamais son triomphe. Et, dans ce cas, je comprends la douleur : elle est digne de l'homme, elle est digne de Dieu. Elle élève, elle prépare, elle initie à un état meilleur. Elle passe comme l'homme, mais sa récompense durera autant que Dieu.

Si, d'une autre part, la douleur est une expiation, en voyant l'homme si facile au mal, si rebelle à la vérité, je la comprends encore; mais c'est à condition que l'expiation rachète le vice et répare l'erreur. Si, en même temps, j'observe que la douleur dure toujours, qu'elle se prolonge jusqu'à la mort, si elle n'a pas procuré en cette vie le but même qu'elle recherche, c'est-

à-dire le repos avec la vérité, la paix avec la justice, j'en conclus encore que l'expiation, ne se terminant point en ce monde, doit produire son effet au delà de la vie présente. Car l'homme, redevenu pur, ne peut être anéanti ! Dieu ne peut pas choisir, pour lui retirer l'être, le moment même où il en devient le plus digne ! L'expiation qui doit le racheter, qui doit le sauver, ne peut être l'occasion ni le témoin de sa ruine !

Non, je ne nie pas, je ne repousse plus la douleur. Quand le mal m'environne, que la souffrance m'écrase, que les angoisses de l'agonie sont sur moi, quand tout m'accable et qu'à la fois tout m'échappe, que je me sens descendre au plus profond de l'abîme, et que rien ne semble plus pouvoir m'en retirer, c'est en cela même que j'espère [1]. Je n'ai plus rien, mais j'ai mon Dieu. J'abandonne mon corps, mais je garde mon âme. Là même je me relève, et secouant le joug qui m'opprimait, je remonte purifié vers le ciel. Je trouve, dans ce qui devait m'accabler, comme une compensation et une jouissance. Je plane au-dessus du monde, je le domine. Et, vaincu dans le combat de la vie, je compte sur ma revanche dans l'éternité.

Ainsi, soit qu'elle présente séparés, soit qu'elle offre réunis les caractères d'expiation et d'épreuve, la douleur suppose une autre vie, où l'épreuve se consomme, où s'accomplit l'expiation. L'énigme s'explique : l'homme souffre, mais il sera consolé. Dieu permet, Dieu envoie la douleur, mais il en tiendra compte. Les plus éprouvés ne sont peut-être pas ceux

1. *In hoc ipso sperabo*, ps. 26.

qui lui sont le moins chers; les plus malheureux ne sont pas toujours les plus réellement à plaindre. Dieu a, dans ses trésors de bonté et de justice, d'ineffables compensations. Nos larmes ne coulent plus en vain; elles tombent dans une urne incorruptible qui les conserve pour l'éternité.

La douleur n'a donc plus rien de fatal et de terrible; elle laisse la sensation, elle écarte le désespoir. Loin d'éloigner de Dieu, elle en rapproche. Fait remarquable, l'homme qui devrait se révolter contre la douleur, si elle n'était qu'une cruauté et une injustice, s'apaise par elle. Elle lui est souvent une leçon et comme un bienfait. Elle atteint son but de le rendre meilleur. Et celui qui avait oublié Dieu et la vertu dans la prospérité, quand le malheur le visite comme un hôte envoyé du ciel, revient souvent au devoir qu'heureux il avait méconnu.

O homme! reconnais donc le rôle providentiel, la mission d'avenir de la douleur. Reconnais qu'elle vient du Dieu bon, bien plus que du Dieu terrible, que la voie qu'elle parcourt, laborieuse et féconde, mène à l'immortalité.

Sans la vie future, il n'y avait dans les maux qui accablent l'homme ni sens, ni sagesse, ni leçon. Avec l'immortalité, la douleur devient un hymne à Dieu, un noble sacrifice, un titre à la gloire, un gage de l'inaliénable félicité.

CHAPITRE VIII

LE SENS MORAL ET LA CONSCIENCE.

Entre toutes les preuves de l'immortalité, c'est l'idée morale, l'idée de justice qui a toujours tenu le premier rang.

L'homme a en ce monde des préceptes à suivre, des devoirs à remplir, une loi à pratiquer. Il est libre, maître de choisir, capable de mérite et de démérite. Il sait distinguer entre le bien et le mal. Il déteste le vice et le condamne, même quand il le commet. Il aime la vertu, regrette de ne pas l'accomplir, en a du moins le sentiment, même quand il la viole.

Il conçoit une justice éternelle, souveraine, absolue, indépendante de la justice humaine, raison d'être et principe de cette justice qui fixe la règle des actes, établit leur valeur, leur doit une sanction.

Vertu et justice sont pour lui deux termes qui se correspondent : obligé d'accomplir la vertu, il doit en être récompensé ; vice et injustice, deux mots corrélatifs : tenu à ne pas commettre le vice, il doit en être puni.

C'est là le cri de sa conscience qui a retenti dans tous les temps et chez tous les peuples. Il se tient assuré, au fond de son être, de voir la rémunération du bien et la punition du mal. Il comprend que l'ordre

suprême le veut ainsi, et que l'auteur de toute loi, de toute justice, Dieu, doit appliquer ce principe éternel qu'il a gravé dans le cœur de sa créature.

Un seul crime en possession certaine de l'impunité révolte sa conscience, bouleverse tous ses instincts et proteste contre un ordre de choses qui ne saurait exister. Universel, absolu, nécessaire, le principe de la rétribution est impliqué dans l'idée de la Providence, dans les attributs de Dieu bon et juste, comme il est inscrit dans la pensée de l'homme libre et intelligent.

Maintenant, qu'on considère les choses de ce monde : que se passe-t-il sur la terre ? où est le bonheur ? où est le succès ? Sont-ils toujours du côté du bon droit et de la vertu ? Mêlés comme au hasard, la prospérité et le malheur sont répartis entre les hommes sans distinction. Que de fois le bien est opprimé ! la vertu souffre et gémit ! le droit est méconnu ! Que de fois le sens de l'honnête homme est froissé profondément, tantôt pour lui-même, tantôt au point de vue individuel d'un de ses semblables, ou au point de vue général du spectacle de l'humanité ? Le malheur est parfois si accablant et l'injustice si manifeste, que la victime est contrainte d'en appeler publiquement au tribunal de Dieu.

D'autre part, que de vices triomphants ! Que de crimes heureux et forçant, par le succès, l'estime et l'admiration des hommes ! Que d'hypocrisies ayant les profits du mal et les honneurs de la vertu ! Que de consciences dont le secret n'a jamais été dit ! Que de tyrannies consacrées par le temps et devenues légitimes ! Que d'hommages rendus à la force, à la puis-

sance, en dehors de toute idée de moralité et de justice! Celui qui résiste est parfois si sûr d'être écrasé, qu'il perd même le courage de la lutte et se résigne à l'oppression. A combien d'époques l'usurpation est-elle montée audacieusement au gouvernement des peuples, contraignant la loi à renverser les termes du mal et du bien, appelant révoltes les revendications les plus légitimes et apostasie le cri le plus sacré de la conscience, pervertissant le sens public, insultant ses victimes au nom du droit, faussant les faits, laissant parfois, par une dernière habileté, l'histoire indécise dans ses arrêts, ou même imposant à la postérité, seule survivance de l'homme s'il n'est pas immortel, la consécration des plus tristes erreurs!

Mais, en dehors de ces grandes défaillances sociales et politiques, que de droits individuels méconnus! que de calomnies juridiques! Combien de fois l'injustice s'est assise au tribunal des hommes! combien de fois la justice humaine, même avec les intentions les plus pures, a pris l'innocent pour le coupable, lui a fait expier le crime qu'il n'avait pas commis et lui a enlevé à jamais jusqu'à l'honneur, son dernier bien sur la terre!

Jeux de la fortune, méprises de la société, égarements de l'opinion, êtes-vous les derniers juges de l'humanité? Peines subies contre le droit, supplices immérités, êtes-vous pour le malheureux une destinée sans appel?

Sans doute, les choses de ce monde ne suivent pas invariablement ce cours, car cela même serait une distinction tranchée entre le bien et le mal; et la vertu a

parfois sa récompense sur la terre, comme le vice sa punition. Mais c'est toujours, pour ainsi dire, de manière à mêler les rôles et à voiler la main de Dieu : arène où les coups se portent au hasard, où ce qui triomphe presque constamment en définitive, c'est la force et l'habileté, où, quand la vertu elle-même réussit, c'est moins à sa propre puissance qu'à un retour naturel des choses qu'elle doit son succès.

Bien plus, la propre justice de l'homme de bien se retourne contre lui. Dans toute affaire qu'il dirige, il ne peut jamais être trompeur; il n'a que la chance d'être dupe. Il ne se soustrait à aucune dette, il ne se dérobe à aucune obligation publique ou privée. Il repousse tous les moyens douteux de richesse. Contraint de refuser l'injustice à ses propres amis, il perd trop souvent leur concours ou compromet leur affection.

Noble, mais triste rôle! généreux, mais stérile dévouement, si toute chose se borne à la vie!

Mais on dit : le juste a le témoignage et la satisfaction de sa conscience; le méchant a l'anxiété du crime et le remords. L'un est donc dès ici-bas récompensé, l'autre puni. Le bien n'a pas besoin d'espérer un autre avenir, le mal de le redouter.

Erreur et déception! En vain le juste en appelle-t-il à la paix de sa conscience, à la joie intime que donne la vertu. Il peut y trouver une consolation, jamais une récompense; un adoucissement, jamais une juste compensation. Parfois même le malheur qui l'écrase le ferait douter de la bonté de sa cause et trouble la sécurité de sa justice. Et puis, ce sentiment, quelqu'incomplet qu'il soit, ne disparaît-il pas entièrement pour

lui, quand le malheur causé par sa vertu entraîne la perte de ce qui lui est le plus cher, de ses proches, de ses enfants !

Quand lui-même sacrifie sa vie au devoir, à la justice, à Dieu, à quoi lui servirait en mourant la paix de sa conscience, si sa conscience aussi s'éteignait en lui comme tout le reste, et que le même acte qui consomme sa plus haute perfection en marquât également la fin ?

Le remords non plus n'est une punition ni suffisante à son but, ni proportionnée à son objet. Combien de scélérats, et ce sont les plus coupables, en ressentent à peine les atteintes ! Combien s'applaudissent intérieurement ou se glorifient au dehors avec cynisme du profit que leurs crimes leur ont valu ! Et puis, si la justice ne s'exerçait que dans ce monde, le méchant, mécontent de son sort ou tourmenté par sa conscience, aurait toujours une ressource : il se rirait de Dieu vengeur par le suicide et lui échapperait par le néant. Érigé au titre de droit, le suicide serait un bienfait ! Le sort du scélérat serait égal à celui du martyr, et la même mort confondrait dans l'égalité de la même loi non-seulement la simple faiblesse et le vice obstiné, mais le dernier degré du crime et le plus haut point de la vertu.

Non, la paix de la conscience et le remords, trop faible encouragement, expiation trop incomplète, ne suffisent pas comme règle de justice et comme sanction. Bien plus, ils excluent l'idée qu'il n'y ait rien après la vie présente. Ils appellent la vie future, ils n'existent que par elle ; ils trouvent en elle seule leur cause et leur justification.

En effet, la satisfaction de la bonne conscience, ce n'est pas un sentiment sans objet et sans but, ne reposant sur rien d'effectif et de réel. C'est la certitude d'avoir fait une action agréable à Dieu, utile aux hommes, méritoire à soi-même. Ce n'est pas l'égoïsme sans motif d'un contentement personnel; c'est le sentiment intime d'un devoir accompli et agréé. Ce n'est pas une vanité stérile qui se complaît en sa propre excellence; c'est, même au milieu de l'oubli, du blâme, de l'ingratitude, de la persécution des hommes, le témoignage qu'on a été fidèle à la règle du bien absolu pour lequel Dieu vous a créé, qu'il a marqué à vos efforts, dont il vous demandera un juste compte. Ainsi la conscience qui applaudit est un signe et non une récompense de la vertu.

Et de même, l'anxiété qui précède le mal, le remords qui le suit, ce n'est pas une crainte puérile et factice. C'est la conviction qu'un acte contraire à la loi éternelle de justice étant commis, doit recevoir sa punition. C'est, pour le coupable, l'attente de ce châtiment, la crainte incessante de le voir fondre sur lui dans ce monde ou dans un autre. Le remords, c'est l'accusateur, le témoin, le juge que Dieu a mis dans le cœur du méchant pour mieux établir que son crime a été vu, pesé, condamné. S'il n'y a pas une loi avec sa récompense certaine et sa punition assurée, le remords n'a pas de raison d'être. Si le crime ne doit pas trouver un juge infaillible et un vengeur tout-puissant, le remords est une dérision de la nature; c'est une vaine invention de l'homme ou de Dieu. Et le scélérat qui l'étouffe a raison contre le prévaricateur novice ou re-

pentant qui s'en laisse accabler. Mais plus durable que le crime, plus fort que le succès, le remords, pour mieux prouver son origine surhumaine, redouble au moment même où il devrait s'éteindre s'il n'était que pour cette vie, au moment de la mort. Il s'assied au chevet du mourant, fait un des tourments de son agonie, le poursuit à son dernier soupir et l'accompagne à la tombe, c'est-à-dire à l'immortalité commençante. Tant ce sentiment de la conscience témoigne à la fois de la survivance du coupable et de la perpétuité de la justice! Nul ne peut s'y soustraire; et souvent l'homme qui nie la vie future et qui se vante de ne pas y croire, est celui qui la craint le plus.

Au seul point de vue de ce monde, même avec la bonne conscience et le remords, qui hésiterait entre le juste et le méchant? Voici le criminel que les hommes n'accusent ni ne soupçonnent : il est honoré, entouré de luxe, comblé de jouissances, rassasié de succès. Voilà le juste, martyr de toute une vie : il a lutté sans trève contre les humiliations, la misère, les angoisses; il succombe sous le faix; il a tout sacrifié au devoir, à la vérité, sans recevoir un témoignage de souvenir ni une marque de sympathie, indifférent, inconnu à tous, peut-être la propre victime de ce méchant. Il est sorti triomphant de cette épreuve, et la mort le recouvrirait tout entier! et, malheureux en vain, il n'aurait de récompense que le néant! La dérision du méchant le poursuivrait au delà de la tombe, insulterait à ses espérances, traiterait de mystification sa justice, et devant la ruine de tout ce qui console et purifie, proclamerait définitifs le règne du mal et l'empire du chaos!

L'antiquité admirait le juste aux prises avec le malheur. Mais si la lutte du juste avec l'adversité est un grand spectacle, c'est à la condition sans doute de n'être pas un effort stérile, un combat inutile, une lutte inégale ou impuissante. Si le juste ne succombe que pour être anéanti, s'il est écrasé sans pouvoir renaître de sa ruine, ce spectacle, indigne du ciel, est indigne aussi de la terre.

Oui, disons-le, s'il n'y a pas d'autre vie, la vertu ne peut plus exister. Elle ne saurait demeurer si on lui ôte ses motifs. Le dévouement est une illusion ; le sacrifice pour la patrie, pour la famille, pour Dieu, une duperie. Et devant la triste égalité des sentiments et des actes, le courage n'est pas plus que la lâcheté, la charité que l'égoïsme, la fidélité que la trahison.

Sans l'immortalité, nous n'avons rien de plus précieux que de vivre en ce monde. « Si la vertu, dit Young[1], nous coûte notre être, la vertu est pour nous le plus grand des crimes ; elle viole notre loi suprême. Malgré les nations qui applaudissent à leur victime, le sacrifice de l'existence n'est qu'un affreux suicide. Le vice qui me rend heureux est ma suprême loi, et la lâcheté qui me conserve est mon asile et ma vertu. »

Sans l'immortalité, le crime seul est logique, la volupté seule est légitime ; et « Épicure, a dit saint Augustin[2], est le plus sage des philosophes. » L'homme n'a qu'un seul but : jouir, qu'un motif : ses passions. Tout doit céder à ses désirs, à la satisfaction de ses penchants. Qu'il dépouille le riche, qu'il écrase le fai-

1. *Nuits*, 10.
2. *Confessions*, lib. VI.

ble, qu'il se rue comme le tigre sur sa proie, c'est entre les hommes question de force ou d'astuce! Qu'il soit adroit s'il est faible, audacieux s'il est puissant! Il a reçu de Dieu même les facultés qui vont lui servir à assouvir toutes ses passions, à insulter à son créateur, à se jouer de ses semblables.

Sans l'immortalité, le Dieu aux sublimes attributs, que notre esprit conçoit et adore, disparaît pour nous. Où serait sa sagesse, s'il avait donné une loi sans effet, qu'il serait moins avantageux d'accomplir que d'enfreindre, et dont les violateurs trouveraient dans la transgression même le profit et le bonheur? Où serait sa justice, si celui qui le blasphème, qui l'outrage, qui le nie, avait un sort meilleur que celui qui le sert et qui l'aime? Où serait sa bonté et sa providence, si le malheur immérité de ses créatures les plus fidèles le trouvait inattentif ou impuissant, si leurs sacrifices, leur dévouement, leur mort offerte à sa gloire, attendaient en vain leur récompense? Où serait enfin sa sainteté, si le bien et le mal, l'égoïsme et la charité, l'homicide et le martyre étaient égaux devant lui? Ce serait dire que l'auteur de toutes choses, qui a établi dans toutes les parties de l'univers tant de proportion et d'harmonie, aurait mis dans le seul monde moral la plus inconcevable dissonance et le désordre le plus choquant!

Sans l'immortalité, l'homme même ne demeure plus tout entier. La liberté, cette faculté si noble par son emploi, par ses luttes, par ses triomphes, devient inutile et disparaît. Rendu semblable à l'animal, l'homme n'a droit qu'aux mêmes aspirations et ne peut se ré-

clamer que des mêmes instincts. Il n'y a pas plus de bonté de justice, de sagesse pour lui que pour Dieu. Tout horizon se raccourcit, toute lumière s'éteint. Un chaos impénétrable enveloppe tout ce qui existe. Nul regard, à travers l'abîme, ne s'abaisse de Dieu vers l'homme, ne monte de l'homme vers Dieu.

Avec la vie future, au contraire, la justice réapparaît; la vertu redevient ce qu'elle est en réalité : le moyen et non la fin, la loi et non sa propre sanction, la lutte et non la palme. Le remords n'est plus un vain supplice, c'est l'appel bien moins de la justice que de la miséricorde. La Providence est justifiée. L'homme même peut entrevoir quelques-uns des desseins de Dieu. Tout répond à un plan élevé dont les grandes lignes se montrent à nous.

Si le juste souffre, c'est pour que sa vertu soit vérifiée par le combat, sa justice mise en relief par l'épreuve. C'est que Dieu veut le fortifier par la résistance, le rattacher par le malheur, le purifier par le détachement, l'élever par la victoire, le couronner par le triomphe. C'est qu'il veut lui faire acquitter d'avance la peine du mal que sa faiblesse a pu commettre en cette vie.

Si le méchant est heureux, c'est peut-être pour que ce qu'il y a eu parfois d'honnête dans ses pensées, de bon dans ses actes, ne demeure pas tout à fait sans récompense.

La vie future, en un mot, c'est la conciliation et le lien entre ces deux contradictions qui, sans la certitude de l'avenir, restent aussi redoutables qu'insolubles : d'une part la conscience humaine affirmant le

droit, le devoir, la justice comme des principes imprescriptibles, comme des réalités vivantes; de l'autre, les faits de ce monde venant renverser ces principes, anéantir ces réalités, et donnant gain de cause à tout ce que proscrit la raison et repousse la conscience.

Que Dieu donc abaisse ou élève, exalte ou humilie, qu'il sonde par l'adversité ou interroge par le bonheur, sans plus de crainte et d'inquiétude, je m'incline devant ses arrêts; l'avenir me répond du présent, comme le présent me garantit l'avenir. Je le salue bon dans les malheurs de l'homme de bien; je le proclame juste dans la prospérité du méchant. J'adore en lui le législateur prévoyant et sage qui a fait passer sa loi par les épreuves, mais qui lui a donné la plus puissante des sanctions, l'immortalité. Je ne m'effraie plus de l'injustice des hommes qui passe; je me rejette et me plonge dans la justice de Dieu qui demeure à jamais. Le bien, que lque soit son destin en ce monde, c'est en réalité le bonheur, c'est l'avenir. Si je m'y attache étroitement, il me porte, à travers la mort, au sein de l'auteur de toute vie et de toute félicité.

Ainsi la loi morale que toute conscience proclame, qu'invoque toute nation, l'ordre suprême de la vertu, la règle divine du bien qui ne trouvent aucune rétribution certaine sur la terre, possèdent dans la vie future, par la condition et la nécessité même de leur existence, la sanction la plus haute et la plus absolue.

Tels sont donc tous ces arguments métaphysiques et moraux qui s'unissent, se mêlent, se fortifient pour

former la plus harmonique et la plus complète démonstration. L'âme n'est douée d'une nature incomparable que parce qu'elle a un but unique à atteindre. La conscience de l'homme n'existe que pour la loi que Dieu lui a donnée. La liberté qui fait sa grandeur, fait en même temps son mérite. Par les dons mêmes que Dieu lui a accordés, comme par les épreuves qu'il lui a imposées, se manifestent la bonté, la puissance, la sagesse divines. Ainsi de l'homme à Dieu, d'un monde à l'autre, tout se lie et se coordonne. Ce sont autant de preuves irréfutables, ou plutôt c'est une grande preuve unique qui soutient l'édifice moral tout entier. Et si pour nos yeux obscurcis par la mortalité présente, il reste encore quelque voile, c'est, en attendant le jour radieux de la récompense, une épreuve de plus et qui rentre elle-même dans l'ensemble de la démonstration ; c'est une suite de l'intention providentielle qui a voulu que l'immortalité existât non dans le présent, ce qui aurait lieu si elle était manifeste à tous les regards, mais dans l'avenir ; que nous ayons à la démontrer, à la conquérir, à y croire avant de la posséder ; qu'elle fût un triomphe à remporter et non une couronne déjà acquise ; qu'en un mot elle fût la vie future et non pas la vie présente [1].

1. Franck, *Dictionnaire des sciences philosophiques*, article *Immortalité*.

CHAPITRE IX

USAGES, CROYANCES, TRADITIONS UNIVERSELLES.

La doctrine de l'immortalité ainsi démontrée par la raison, puisée ainsi dans l'étude de la conscience, n'est pas néanmoins le privilége des esprits réfléchis et attentifs. C'est le patrimoine commun de l'humanité. Les actes de la vie morale et religieuse, les habitudes de l'existence privée et publique montrent cette croyance saisie sur le fait et vivant dans la réalité. Tous les peuples de la terre, à toutes les époques, lui ont donné leur foi plus ou moins explicite. Les usages l'attestent, les cérémonies l'indiquent, les mœurs la témoignent, les poëtes la chantent, les historiens la racontent. Sans doute, tous n'avaient pas analysé ces sentiments avec précision; tous n'avaient pas déduit logiquement ces preuves; mais ils s'y attachaient d'instinct, ils y adhéraient par le mouvement spontané de leur nature.

C'est une de ces idées universelles, en si petit nombre, qu'on signale comme antérieures dans l'histoire de l'humanité à tout prêtre, à tout législateur, à tout fondateur d'empire, à tout écrivain; idée qui n'a pas d'origine, qui n'est sortie d'aucune école ni d'aucune secte, qui se rencontre à toutes les latitudes, à tous les degrés de civilisation ou de barbarie, qui existe claire

ou obscure, vague ou précise, ayant ou non conscience d'elle-même, qui préoccupe les intelligences, influe sur les actes, pénètre les cœurs, qui se retrouve au fond même des objections qu'on lui oppose et jusque sous la pensée qui la nie.

Contemporaine de l'homme, cette doctrine est aussi fondamentale que la notion de justice, aussi ancienne que l'idée de l'existence de Dieu : elle s'y lie intimement. Tous ceux qui ont admis un créateur puissant, juste et sage, l'ont reconnu en même temps comme rémunérateur de la vertu et vengeur du crime. « Toutes les nations de la terre, remarquait un ancien[1], ont cru, et par la même raison, à l'existence de Dieu et à la permanence des âmes. »

« La doctrine d'un état futur de récompenses et de châtiments, dit Bolingbroke[2], paraît se perdre dans les ténèbres de l'antiquité; elle précède tout ce que nous avons de certain. Dès que nous commençons à débrouiller le chaos de l'histoire, nous trouvons cette croyance établie de la manière la plus solide dans l'esprit des premières nations que nous connaissions. » Et un autre sceptique, Bayle, ajoute[3] : « Toutes les religions du monde, tant la vraie que les fausses, roulent sur un grand point : qu'il y a un juge invisible qui punit ou qui récompense après cette vie les actions de l'homme tant intérieures qu'extérieures. »

Partout en effet l'antiquité, suivant leurs actes bons ou mauvais, accompagnait les morts de souhaits de

1. Cicéron, *De legibus*, lib. I, cap. XVI.
2. *Works*, vol. V, p. 237, in-4°.
3. *Dictionnaire*, article *Spinoza*.

bonheur ou les poursuivait de funestes imprécations; elle appelait sur eux les récompenses ou les vouait aux supplices.

Les tombeaux étaient sacrés. Les cérémonies sépulcrales, les mausolées superbes, les inscriptions et les bas-reliefs taillés dans le marbre, le dépôt des offrandes, l'immolation des victimes, témoignaient dans les temps antiques de la foi de l'humanité.

Toujours le respect des morts a été un des sentiments les plus profonds qui aient saisi le cœur de l'homme. Les peuples n'ont jamais admis que la vie terrestre, en se retirant, entraînât tout après elle. Les uns ont cru lire, sur le visage de celui qui est parti, sa pensée encore subsistante et ont vu, comme gravé sur son front par la mort, le sceau même de son immortalité. Les autres, émus de la terrible et mystérieuse transformation qui produisait si subitement tant de ravages, ont protesté dans leur cœur contre leur trouble et leur effroi. Aucun n'a pensé qu'un débris défiguré, bientôt dispersé et disparu, fût tout ce qui restât de cette créature animée et radieuse qui naguère jouait un tel rôle d'activité et d'intelligence, à qui Dieu avait communiqué, avec le souffle de son esprit, la vie, la connaissance et l'amour[1]. Tous ont compris que là se trouve plus qu'un cadavre déjà si voisin de la corruption, plus même qu'un souvenir; qu'il y a là une personnalité humaine, une destinée, un avenir, un être qui sentirait encore qu'en le négligeant on l'afflige, qu'en lui manquant d'égards on l'offense,

1. M. Guizot, *Méditations et études morales.*

envers qui on reste lié par des sentiments, par des devoirs. C'est lui-même et non sa simple réminiscence qui inspire encore affection et respect, qu'on entoure d'un culte qui serait dérisoire s'il s'adressait à un vain débris réclamé par le néant.

« De cette croyance profonde vient, dit Châteaubriand[1], la puissante idée que nous avons du trépas. Quelques grains de poussière mériteraient-ils nos hommages? Non, sans doute. Nous respectons les cendres de nos ancêtres parce qu'une voix nous dit que tout n'est pas éteint en eux, et c'est cette voix qui consacre le culte funèbre chez tous les peuples de la terre. Tous sont également persuadés que le sommeil n'est pas durable au tombeau et que la mort n'est qu'une transfiguration glorieuse. »

Les sauvages, en emportant les os de leurs pères ou en s'entretenant avec les âmes de leurs enfants, ne croient pas que tout soit rompu entre eux et les chers objets de leur culte.

Sans doute ils s'imaginaient honorer quelque chose de réel, ceux des peuples antiques qui embaumaient les morts[2] et les gardaient pieusement dans leurs maisons, ou les enduisaient de cire[3] pour les conserver plus longtemps avec eux!

Elles avaient la pleine confiance de rejoindre leurs maris que la mort venait de leur enlever, les épouses qui montaient sur les bûchers[4] et se laissaient dévorer

1. *Génie du christianisme*, liv. VI, chap. III.
2. Les Égyptiens.
3. Les Perses.
4. Chez les Indiens.

par les flammes! Ils comptaient retrouver leurs pères [1], les enfants qui s'offraient à la mort pour les suivre! Ils ne pensèrent pas que tout fût fini pour leurs ancêtres [2], ces peuples qui leur rendirent des honneurs d'abord si touchants et bientôt portèrent leur culte jusqu'à une superstition idolâtrique!

Ainsi les hommes poussèrent même à l'excès leur croyance. La source pure fut corrompue. Après avoir honoré les morts, on voulut entrer en communication directe avec eux. On les rappela dans de funèbres évocations. On fit apparaître leurs ombres dans les ténèbres. On leur demanda pour soi-même les biens et le bonheur, pour ses ennemis les supplices et la ruine. Dans un but de cupidité ou de haine, on réclama d'eux les secrets de l'avenir et les dons de la puissance surnaturelle. On se plongea dans les plus funestes superstitions et les plus sombres pratiques. On se berça d'illusions vaines et dangereuses auxquelles n'ont pas échappé les siècles les plus civilisés et les hommes mêmes de nos jours. Triste aberration de l'esprit humain, aussi universelle et aussi profonde que sa foi à la vie et son désir d'en augmenter ou d'en prolonger la jouissance!

Et, qu'on le remarque, ce n'est pas seulement parce qu'elle flattait l'orgueil de l'homme, qu'elle exaltait son esprit ou entraînait son cœur, que l'immortalité a été admise. Ce ne sont pas seulement ses aspirations et ses promesses de bonheur qui ont été accueillies par tous; car le monde a cru, avec une foi égale, aux châtiments,

1. Chez les Péruviens.
2. Les Chinois.

et aux châtiments éternels qui certes ne pouvaient le séduire. En dépit des passions hostiles à tout ce qui les blesse, la punition qui écrase, l'enfer qui épouvante, se retrouvent partout à travers la diversité des temps, des religions, des préjugés, des mœurs et des races.

L'histoire étaye sur des témoignages précis ces indications générales. Pour assurer le fond même de ces croyances, elle apporte des faits nombreux et irrécusables. Suivre ce dogme dans ses développements à travers les nations anciennes et modernes et jusque dans les régions les plus reculées, serait une étude curieuse, mais qui dépasserait notre but. Nous devons nous borner à offrir les principaux aperçus de ce travail.

Les Égyptiens, le premier et le plus religieux des peuples, d'après le témoignage unanime de l'antiquité [1], croyaient que les âmes des hommes sont immortelles. Cette doctrine se conservait au fond de leurs sanctuaires et dans leurs mystères les plus secrets. Comme conséquence pratique, ils admettaient les peines et les récompenses de l'autre vie [2]. L'âme jugée après la mort et pesée dans la balance par le Dieu de la justice, recevait pour ses fautes une punition terrible, ou était appelée à la béatitude à travers de nombreuses et redoutables épreuves. Le Rituel faisait adresser aux dieux par chacun des mourants la prière suivante [3] : « O vous qui donnez la vie aux hommes, recevez-moi et faites que je sois admis dans la société des dieux éternels. » Les découvertes modernes des monuments et des inscriptions hiérogly-

1. Hérodote. Liv. II, CXXIII. — 2. Plutarque, *De Iside et Osir.*, 29.
3. Porphyre, *De abstinentia*, lib. VI, § 16.

phiques, confirmant ces données, ont établi de la manière la plus authentique, la croyance profonde des anciens Égyptiens à la vie future et ont démontré que sur cette persuasion reposait, comme sur sa base, toute leur vie civile, religieuse et politique.

Environ seize siècles avant notre ère, les ancêtres des Brahmanes, la race blanche des Aryens, qui pénétrèrent en conquérants dans l'Inde, apportaient la doctrine de l'immortalité de l'âme et la foi aux peines et aux récompenses de l'autre vie[1]; croyance que d'autres témoignages déclarent exister déjà antérieurement à eux dans ces contrées. « Les Indiens, suivant Strabon[2] qui décrit leurs mœurs sans doute depuis l'invasion aryenne, regardaient cette vie comme une enfance; la mort était le commencement de la vie véritable, de la vie bienheureuse, pour tous ceux qui avaient suivi les voies de la sagesse. »

Dans le brahmanisme, à travers l'adoration des forces de la nature et la main mise sur l'âme par le panthéisme, se font jour des rayons d'espérance dans une vie à venir précise et réelle. Les livres sacrés et les poëmes religieux l'annoncent. Le poëme de Rama dit : « Le juste qui par de bonnes œuvres et de pieux sacrifices sait purifier son âme, monte glorieux au séjour du père des êtres. La vérité, la justice, le courage, la douceur, le respect des dieux, des prêtres et des hôtes, sont, disent les sages, la voie du ciel. L'âme dissolue, menteuse, adultère, brûlera dans l'enfer du feu de son péché. »

1. D'après Albert Weber, savant orientaliste allemand. — 2. Liv. XV.

Un autre poëme, le *Mahâbhârata*, pose non moins nettement l'idée de la vie immortelle : « De même que, rejetant un vieux vêtement, l'homme se couvre de vêtements neufs, l'âme, rejetant un corps vieilli, se revêt d'un corps nouveau, évite les voies fatales qui conduisent à l'enfer, travaille à son salut et marche vers le ciel à la demeure suprême où ne brille ni soleil, ni lune, ni flamme terrestre, mais bien un jour éternel[1]. »

Les sectateurs de Bouddha eux-mêmes, qui semblent assigner une sorte d'anéantissement à l'état définitif de l'âme, signalent en même temps cet état futur comme une extase, le donnent comme une récompense, comme le moyen d'échapper à de nouvelles épreuves, comme la fin de la transmigration, comme la possession du bonheur. L'anéantissement complet ou Nirvâna absolu se change bientôt en un Nirvâna relatif, qui admet du moins l'éternité du principe pensant et touche aux confins de la spiritualité et de l'immortalité de l'âme. Bouddha, dans sa doctrine enseignée, prescrit formellement de croire à des peines et à des récompenses après la vie. Du moins, pour le vulgaire qui forme l'immense majorité de ses sectateurs, l'idée d'anéantissement disparaît sous les formules mythologiques et les symboles qui recouvrent ce culte; et cette majorité maintient fermement la croyance aux esprits bienfaisants et malfaisants, à la mémoire des aïeux et à des séjours heureux ou malheureux indéfiniment prolongés après la mort.

Les peuples qui, en suivant la religion de Confucius,

1. *Poésie héroïque des Indiens*, Eichhoff, p. 288, 289.

sont si religieusement fidèles au culte de leurs ancêtres, ont commencé évidemment par admettre que ceux qu'ils honoraient, pouvaient les entendre, les protéger, parce qu'ils avaient été récompensés eux-mêmes.

Tous les peuples de l'Asie occidentale, les Chaldéens [1], les Assyriens, croyaient à des peines éternelles.

Les Mèdes et les Perses disaient que les âmes étaient immortelles, et même ils étaient, avec les Égyptiens, les seuls peuples antiques qui admissent la résurrection des corps. Le Zend-Avesta proclame nettement la doctrine de l'immortalité de l'âme. « Les âmes pures sont dans le séjour d'Ormuzd ; le méchant aura, après cette vie, les ténèbres pour demeure. »

Les Grecs, qui tirent des Égyptiens leurs traditions avec leur origine, croyaient, chacun le sait, qu'après la mort l'âme se rendait aux enfers sous la conduite d'un Dieu. Elle comparaissait, n'ayant pour elle que ses actions, devant le tribunal redoutable, recevait son arrêt et, innocente ou coupable, était envoyée dans les Champs Élysées ou le Tartare. Là, suivant une rétribution attachée pour jamais au crime, Tantale brûlait d'une soif inextinguible, les Danaïdes remplissaient sans trève leur tonneau, Sysiphe remontait éternellement son rocher, un vautour rongeait le foi immortel de Tityon. La survivance de l'âme faisait ainsi partie intégrante de la mythologie païenne ; elle entrait dans l'enseignement public. Il semble même qu'elle fut communiquée comme une doctrine plus précise à ceux qu'on initiait aux mystères. Un des ini-

1. Pausanias. *Livre* IV, XXXII.

tiés les plus fidèles, Plutarque [1], a dit qu'on possédait par là les grandes vérités de l'immortalité de l'âme et de la certitude de son avenir [2]. Sophocle appelait les mystères, les espérances de la mort; et Aristophane même déclarait que les initiés en mourant comptaient sur la lumière des Champs Élysées. Pindare, dans plusieurs de ses odes, dépeint par avance l'âme illustre entourée de tous les attributs du bonheur.

Reconnu antérieurement par les Étrusques, le dogme de l'immortalité était également admis par les Romains. Leur mythologie, fille de celle des Grecs, leur transmettait les mêmes enseignements. Leurs grands hommes, en se dévouant à la patrie, croyaient revivre. Caton disait : « Je n'eusse jamais entrepris tant de travaux civils et militaires si j'avais pensé que ma gloire dût finir avec ma vie ; mais je ne sais comment mon esprit, s'élevant au-dessus de lui-même, semblait croire que ce n'était qu'en sortant de cette vie qu'il commençait de vivre. » Les écrivains nourrissaient le même espoir dans leur cœur. L'ami de Mécène s'écriait : « *Non omnis moriar* [3]. » Et Ovide :

Per te tamen meliore mei super alta perennis
Astra ferar [4].

Instinct confus, sans doute, mais qui, à travers le vague de ses aspirations, n'en constituait pas moins un sentiment profond et réel. Même dans les nations les plus corrompues et aux époques les plus dégradées,

1. *Consolatio ad uxorem.* — 2. *Les Grenouilles.* — 3. Ode XXX, liv. III. — 4. Métam., XV.

cet instinct se trahissait. De même que les grands hommes, que les citoyens utiles étaient montés au ciel sur le vœu des peuples, les tyrans les plus odieux s'y firent transporter et, imposant leur culte à leurs anciens sujets, voulurent des hommages prolongés après leur mort.

Les oracles païens proclamaient parfois l'immortalité : les sibylles déclarent que Dieu jugera les vivants et les morts; elles annoncent la fin du monde accompagnée de prodiges; elles disent que Dieu descendra du ciel comme un feu au milieu de l'obscurité, que les rois seront conduits devant son trône et qu'il établira sur tous les hommes sa puissance [1]. Traditions antiques, imprégnées depuis, sans doute, d'éléments chrétiens, mais qui se développèrent avec eux sans se dénaturer.

Nos pères, les Gaulois, croyaient aussi à la vie future. Les Druides exhortaient les guerriers à braver les périls par l'espoir de l'immortalité [2]. Suivant eux, ajoute Lucain, rien n'était plus lâche que d'épargner une vie qu'on ne perd pas sans retour. La fin de cette existence n'était que le moyen d'arriver à un état définitif. Aussi, d'après Strabon [3], ils croyaient que leur âme ne connaissait pas la mort. Et suivant Pomponius Mela [4], s'ils brûlaient et enterraient avec leurs morts ce que ceux-ci avaient affectionné pendant leur vie, c'est qu'ils avaient la persuasion que les âmes sont éternelles et qu'il y a une autre vie chez les mânes. Les

1. Lactance, liv. VII, chap. XIII—XX. — 2. César, liv. VI.
3. Liv. IV. — 4. Liv. III, ch. II.

dolmens qu'élevèrent sur tant de points les anciens Celtes dans des conditions physiques de grandeur et de puissance si extraordinaires, étaient des tombeaux qui rappelaient les primitives croyances en la vie future.

Ces espérances d'avenir se retrouvaient également chez les Thraces [1], chez les Gètes [2], chez les Ibères [3]. Tous les peuples d'origine germanique, les Suèves, les Goths, les Saxons, avaient les mêmes croyances.

La mythologie des Scandinaves leur enseigne sur la vie future une doctrine non moins précise. D'après l'Edda, comme il y a deux séjours différents pour les coupables, il y a deux différentes demeures pour les bienheureux. La première, c'est le Valhalla où les guerriers éprouvent un étrange plaisir à se combattre et à se tailler en pièces. Puis arrive la fin du monde et son renouvellement. Une terre nouvelle sort du sein des flots. Un palais y est élevé, plus brillant que le soleil. C'est là, dans cette seconde demeure, que les justes habiteront et se réjouiront pendant les siècles [4].

L'universalité de cette croyance chez les nations anciennes est un fait attesté par tous. Les historiens chrétiens ou profanes en témoignent également; et si saint Jérôme, parlant de ces traditions au IVe siècle, constate que tous les peuples antiques ont cru que l'âme était immortelle et subsistait après la mort [5], Celse écrivait, à la même époque : « Les chrétiens ont raison de penser que ceux qui vivent saintement seront récompensés après la mort et que les méchants subi-

1. Pomponius Mela, *De situ orbis*, lib. II. — 2. Herod., liv. IV, XCIV. — 3. Pelloutier, *Histoire des Celtes*, 17. — 4. Mallet, *Introd. à l'Histoire de Danemark*. — 5. Epit. LX; *ad Heliodorum*, p. 4.

ront des supplices éternels; ce sentiment leur est commun avec le monde entier [1]. »

Et ce qu'il y a de remarquable, c'est que cette doctrine était à la fois un sentiment instinctif de l'homme et une tradition sacrée des aïeux. Partout elle remontait à l'origine des peuples et se perdait dans la nuit même des temps. Elle ne connaissait pas d'inventeur, elle ne comptait que des croyants. « Plus les nations, dit expressément Cicéron, touchaient de près à l'origine des choses et aux premières productions des dieux, plus la vérité sans doute leur était connue; et la croyance générale des anciens était que la mort n'éteignait pas tout sentiment et que l'homme, au sortir de ce monde, n'était point anéanti [2]. »

Si des nations antiques nous descendons aux peuples plus récents, mais à qui la civilisation est restée étrangère, nous rencontrerons les mêmes idées sur la vie future. Christophe Colomb trouve établie en Amérique la doctrine de l'immortalité; et, au nom même de cette croyance, il est adjuré par un vieil Indien de ne pas faire de mal aux habitants.

« Elle s'étendait, dit Robertson [3], d'une extrémité de l'Amérique à l'autre: en certaines régions, plus vague et plus obscure; en d'autres, plus développée et plus parfaite; mais nulle part inconnue. » « Les Incas enseignaient que les bons jouissaient d'une vie bienheureuse après leur mort, et que les méchants souffraient toutes sortes de tourments. Cette croyance était commune à tout le nouveau monde [4]. »

1. Orig., *Contra Celsum*, lib. VIII. — 2. *Tuscul.* I, chap. XII. — 3. *Hist. d'Amérique.* — 4. Carli, *Lettres améric.*, t. I, p. 106 et 125.

L'Indien de l'Amérique croit que le Grand-Esprit lui donnera, après la mort, tout ce qui lui a manqué trop souvent sur la terre, le gibier et le reste. Les peuplades les plus dégradées de l'Amérique méridionale, ne sont pas étrangères aux notions de la vie future. Les Patagons tuent le cheval de leur chef sur sa tombe, pour qu'il puisse continuer avec lui ses pérégrinations. Les Australiens, cette race presque placée en dehors del'humanité, participent à ces sentiments. Ils déposent des armes dans le tombeau, pour que le mort, quand il en sortira, puisse s'en servir contre ses ennemis.

On retrouve chez les indigènes des îles Marquises les mêmes croyances [1]. Les Noukahiviens, dans leurs plus grandes douleurs, s'adressent à un être regretté et le conjurent de les emmener avec lui. La mort est pour eux un simple changement de vie, un voyage vers des contrées mystérieuses et favorisées. La maladie est une expiation. Le mort est réellement appelé par les dieux. Ses amis lui préparent le Pahaa, cette pirogue du voyage sans retour. « Les Zélandais, dit Dumont d'Urville, ont des idées bien plus positives, touchant l'immortalité de l'âme et son existence future, qu'on ne l'attendrait de leur état de civilisation... Au moment de la mort, les deux substances de l'esprit et du corps se séparent par un déchirement violent, et la partie la plus pure de l'esprit est emportée dans les régions supérieures vers le séjour de la gloire [2]. »

Il n'est aucune contrée de la terre chez qui n'aient pénétré ces sentiments. Le docteur Livingstone affirme, avec son expérience d'explorateur, que la

1. *Revue des Deux Mondes*, 1er oct. 1859. — 2. *Voyage autour du monde*.

croyance en une vie à venir est généralement répandue en Afrique[1]. « La mort à la face hideuse, dit un chant sénégambien, on voudrait la fuir. A peine a-t-on franchi le seuil dont elle est gardienne, qu'on voit se dérouler devant soi les espaces lumineux et sans fin; on s'y élance avec l'ardeur d'une vitalité nouvelle[2].» Enfin, une des races placées le plus bas dans l'échelle humaine, les Hottentots eux-mêmes, adressent des prières aux chefs qui sont partis et redoutent les esprits des morts.

D'où vient donc cette doctrine si haute dans l'histoire, si profonde dans le cœur humain, cette doctrine de tous les temps, de tous les lieux, de tous les hommes, dont personne n'assigne l'origine, dont nul ne connaît le point de départ? Dérive-t-elle des sens qu'elle surpasse, du tableau du monde qu'elle contredit, des passions qu'elle combat et réprime? Qu'est-elle, si, comme toute vérité sur la terre, elle ne procède pas de ces deux causes : d'une part, de la tradition, de la transmission par la famille, de l'enseignement des aïeux qui l'ont reçue, eux aussi, d'une source supérieure; d'autre part, de l'homme lui-même, de sa nature faite pour la vérité, de son esprit qui y aspire, de son cœur qui l'aime, de sa conscience qui lui en montre et lui en commande la pratique? Double courant qui porte avec lui le rayon le plus lumineux!

Toutefois, ne dépassons pas les vraies limites : la doctrine de l'immortalité, dans ce que l'histoire et les traditions nous en transmettent, n'est pas une doctrine sûre d'elle-même et de ses conséquences; ce n'est pas

1. *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1860.
2. Combes, *Voyages en Nubie*.

une doctrine arrêtée, fixe, immuable. Le principe seul était incontesté, mais dans l'application les fables, les erreurs, les absurdités se mêlaient de toutes parts.

Ainsi, parmi les peuples mêmes dont nous avons cité les témoignages, les uns [1], enveloppant dans la métempsycose leurs idées de survivance, faisaient voyager l'âme humaine, après la vie, dans le corps de tous les animaux, lui assignaient une période de plusieurs milliers d'années avant son retour dans un corps humain, et, en lui ôtant le souvenir, tendaient à lui imprimer plus d'effroi que d'espérance [2]. Les autres [3], après avoir admis le jugement dernier, le dépouillaient ensuite de toute sanction et de toute valeur, en accordant après, trois jours de punition, le salut éternel indistinctement à tous les hommes, sans tenir compte de leur degré de mérite [4].

Ceux-ci [5], se plongeant dans le panthéisme, ne présentaient guère à l'homme que la vaine perspective d'une immortalité commune dans laquelle allait s'annihiler l'existence personnelle. Ceux-là [6] n'offraient aux justes que des récompenses bien peu dignes de la vertu; ils ne leur assignaient que les occupations de la terre, moins les luttes qui excitent les courages, moins les triomphes qui rehaussent la jouissance; et le séjour du bonheur devenait un lieu d'exil et d'ennui pour les élus eux-mêmes.

Plusieurs enfin [7], après avoir reçu les mêmes enseignements de leur mythologie primitive, les avaient

1. Les Égyptiens. — 2. Hérodote, II, 123. — 3. Les Perses. — 4. *Zend-Avesta*. Anquetil du Perron. — 5. Les Indiens. — 6. Les Grecs. — 7. Les Romains.

laissés s'affaiblir avec leur antique vertu. Entraînés par la corruption, ils avaient en partie perdu la foi même aux dieux. Un de leurs poëtes [1] put déclarer qu'à son époque personne, excepté les enfants, ne croyait plus à la fable des enfers. Et, en plein sénat, César, qui devait avoir plus d'un imitateur d'ambition et à la fois d'incrédulité, en vint, sans être contredit même par Caton, à repousser la mort comme châtiment à infliger aux complices de Catilina, parce que, osa-t-il dire, la mort n'est pas un supplice, mais la cessation des peines, la fin de tous les maux, et qu'après elle il n'y a ni joie ni douleur [2]. Sophismes ou erreurs qui pouvaient jeter quelques nuages sur la grande doctrine de l'immortalité, sans porter atteinte à la force et à la solidité de son enseignement !

En dépit de ces rares attaques, cette croyance qui dans son ensemble se distinguait par un tel caractère d'antiquité et de généralité, continuait à planer au-dessus de toutes les fables qui la voilaient, de toutes les superstitions qui l'altéraient, des négations mêmes qui s'efforçaient de la renverser. Après un court silence, la voix de la raison et du cœur se faisait de nouveau entendre ; et, même au sein de la corruption romaine, Tertullien pouvait appeler cette doctrine le dogme de la nature et la foi du genre humain. Tant, à travers l'indécision de la forme et le vague des espérances, demeurait inébranlable le fond même de la vérité reposant sur le double appui de la justice de Dieu et de la conscience de l'homme !

1. Juvénal. — 2. Salluste, *Catilina*.

CHAPITRE X

OPINIONS DES ANCIENS PHILOSOPHES.

A la tradition universelle leur point de départ, au témoignage de la conscience leur règle et leur guide, les philosophes ont ajouté les nobles efforts et les curieuses recherches de leur intelligence. Mais ici sans doute, comme dans bien d'autres questions, quand ils se sont appuyés sur leurs propres forces, ils ont fait voir à la fois la grandeur de la raison humaine et ses étroites limites.

Cependant à travers leurs contradictions, leurs incertitudes, leurs négations même, comme à l'aide de leurs plus pures aspirations, par eux ou malgré eux, la vérité est demeurée. Les plus considérables l'ont reconnue, les plus intelligents l'ont saluée, les meilleurs lui ont rendu un sincère hommage. Plusieurs de leurs arguments subsistent et forment encore quelques-uns des matériaux employés à la base et aux colonnes de l'édifice. Leurs opinions, en ce qu'elles ont de sûr et de vrai, confirment l'existence d'une vérité supérieure et établissent la nécessité d'une certitude plus complète.

A un point de vue général, on peut le dire, presque tous les philosophes ont cru d'une manière plus ou moins explicite à l'immortalité et aux récompenses

futures. La plupart, avec une bonne foi qu'il faut remarquer, ne formulaient pas cette croyance comme une création de leur esprit; ils l'enseignaient comme une antique tradition qu'ils avaient reçue. Les plus anciens même, comme s'ils avaient vu la vérité de plus près, adhéraient plus spontanément et plus fermement à cette doctrine que leur avaient transmise les générations antérieures. Tous ceux qui la soutenaient trouvaient sa première et sa principale force dans son antiquité et l'appuyaient ensuite d'arguments puisés dans leur conscience et dans leur raison.

Phérécyde [1] ayant reçu de la croyance générale la doctrine de l'immortalité, fut le premier qui la formula par écrit. Pythagore son disciple enseigna le même dogme : il soutenait, au rapport de Diogène Laerte [2], que l'âme est différente de la vie et qu'elle est immortelle, parce que la substance dont elle est détachée est telle par nature. Là sans doute, sur l'origine de l'âme, le chef de l'école italique commettait une erreur. Il méconnaissait également, par la métempsycose, le vrai caractère de la destinée future. Mais il n'en établissait pas moins sa foi au principe de la survivance.

Après le maître, Timée de Locres déclarait que les peines de l'autre vie étaient des châtiments sans fin réservés aux ombres des malheureux, et que la tradition en avait perpétué l'idée afin de purifier l'esprit de tout vice.

Bientôt Socrate, résumant et épurant la sagesse an-

1. Cicéron, *Tuscul.* I, chap. XVI.
2. *Vita philosoph.*, lib. VIII, chap. XXVIII.

tique, donna de vive voix ses préceptes. Il appuya sa morale sur Dieu, la Providence, l'immortalité. Il enseignait qu'il y a deux chemins différents pour les âmes lorsqu'elles sortent du corps : « celles qui, entraînées et aveuglées par la passion, se sont souillées de vices cachés ou de crimes publics, prennent un chemin tout opposé à celui qui mène au séjour des dieux; mais celles qui, demeurant chastes et pures, se sont préservées de la contagion du vice et ont eu dans un corps mortel une vie toute divine, retournent vers les dieux dont elles viennent [1].

Mais le plus grand témoignage rendu par le philosophe athénien à l'immortalité, ce fut sa mort, sa mort acceptée librement pour la vérité, sa mort pleine de sérénité, de douceur, d'espérance, et qu'il subit comme un passage à un monde meilleur, comme la mise en pratique des doctrines de toute sa vie.

Le plus illustre des disciples de Socrate, Platon, fut aussi le plus éloquent défenseur du dogme de la vie future. Platon, c'est le génie secouant la mortalité qui l'entrave et poursuivant d'une ardente passion la vérité. Par l'effort de son noble esprit, il pénètre dans les profondeurs de l'être et de l'âme humaine, monte sur les ailes de l'idée pure aux plus hauts sommets, aspire à tout ce qui est grand, un, simple, sublime, s'élève par la beauté, par la justice, jusqu'à l'être parfait, jusqu'à Dieu. Citer quelques extraits de ses admirables ouvrages, c'est, en présentant le modèle de l'argumentation du plus éminent philosophe des temps

1. Cicéron, *Tuscul.* I, chap. xxx.

anciens, offrir quelques-unes des plus grandes preuves de l'immortalité.

Il affirme tout d'abord [1] « qu'il faut croire les législateurs et les traditions antiques, particulièrement sur l'âme, quand ils nous disent qu'elle est totalement distincte du corps et que c'est elle qui est le *moi*; que notre corps est une espèce de fantôme qui nous suit; que le *moi* de l'homme est véritablement immortel, est ce que nous appelons âme et que cette âme rendra compte aux dieux comme l'enseigne la loi du pays : ce qui est également consolant pour le juste et terrible pour le méchant. Nous ne croirons donc pas que cette masse de chair que nous mettons dans le tombeau soit l'homme, sachant que ce fils, ce frère que nous croyons inhumer, est réellement parti pour un autre pays, après avoir terminé ce qu'il avait à faire dans celui-ci; cela est certain.... Et il faut croire ces choses sur la foi des législateurs et des traditions antiques, à moins qu'on ait perdu l'esprit. »

Ailleurs [2], il pose en principe qu'une substance immortelle comme l'âme ne doit pas borner ses soins et ses vues à un temps si court, mais plutôt envisager l'éternité entière. « Toute chose, ajoute-t-il, périt par le mal et le principe de corruption qu'elle porte en elle. Or, le vice est bien réellement le mal de l'âme. Mais il ne la fait pas périr, car l'âme vit dans la lâcheté, dans l'injustice, dans l'ignorance. Si donc le mal propre de l'âme ne peut la faire périr, combien moins le pourra le mal étranger, le mal du corps substance différente

1. *Des lois*, liv. IV.
2. *De la République*, liv. X.

de l'âme! Or une chose qui ne peut périr ni par son propre mal ni par celui d'un autre, doit nécessairement exister toujours. »

Puis, dans le plus beau peut-être de ses dialogues, dans le *Phédon*, ce magnifique plaidoyer consacré entièrement à l'immortalité, il déclare «que les vrais sages ne doivent travailler toute leur vie qu'à apprendre à mourir. L'âme, essentiellement distincte du corps, se purifie en s'en séparant, s'affranchit en se détachant de ses liens. Ayant une vie indépendante de lui, elle doit le dominer; existant par un principe opposé, elle ne peut être assujétie à la mort qui le frappe. Elle porte en elle la vie, la vie essentielle qui exclut la mort comme son contraire, et la constitue, la consacre impérissable.

« L'âme est semblable à ce qui est divin, immortel, intelligible, simple, indissoluble, toujours le même; le corps, à ce qui est humain, mortel, sensible, composé, dissoluble, toujours mobile et différent de lui-même. Pendant que le corps se dissout lentement et par degrés, l'âme en vertu de ses qualités propres ne peut périr; mais elle va à un être semblable à elle, à un être parfait, plein de sagesse, dans lequel, délivrée de ses erreurs et de ses craintes, elle jouit d'une félicité merveilleuse; elle se rend là où elle doit passer véritablement avec les dieux l'éternité entière. Ce souverain bonheur est réservé aux philosophes qui ont commandé à leur corps, évité les vices, pratiqué la vertu. Les autres âmes subiront des châtiments ou seront soumises à des passages dans d'autres corps. Ceux qui ne sont ni tout à fait criminels ni tout à fait innocents,

souffrent des peines proportionnées à leurs fautes jusqu'à ce que, purifiés de leurs péchés et délivrés ensuite, ils reçoivent la récompense des bonnes actions qu'ils ont faites. »

« Quel grand gain, s'écrie ici Platon, ce serait pour les méchants, si leur âme était mortelle ! »

Là en effet est la preuve décisive de l'immortalité ; et l'illustre philosophe qui en comprenait bien la force la reproduit encore ailleurs[1]. « Ce sont nos actions, c'est notre volonté qui détermine le choix entre les diverses demeures préparées dans l'autre vie par celui qui règne sur nous. Les âmes portent en elles-mêmes la cause du changement qu'elles doivent éprouver selon l'ordre du destin. Celles qui n'ont commis que des fautes légères descendent moins bas que les âmes plus coupables. Celles qui ont commis plus de crimes et des crimes plus grands, sont précipitées dans l'abîme qu'on appelle l'enfer ou d'un nom semblable, lieu redouté des vivants et des morts et dont la pensée trouble encore l'homme pendant son sommeil. Mais l'âme qui par de continuels efforts de sa volonté avance dans la vertu et se corrige du vice, est transportée dans un séjour d'autant plus heureux et plus saint qu'elle s'est plus approchée de la perfection divine... Chacun rejoindra ceux qui lui ressemblent... Que personne ne se flatte d'éviter ce jugement des dieux ! Quand tu pénétrerais dans les profondeurs de la terre, quand, prenant ton vol, tu t'élèverais sur les hauteurs des cieux, le supplice que tu as mérité t'atteindra soit

1. *Des lois*, liv. X.

ici-bas, soit dans les enfers, soit dans un lieu plus terrible encore. »

Certes cette doctrine est d'une netteté qui étonne, d'une élévation qui ravit; et Platon mérite ici vraiment le nom de divin. C'est par la réminiscence des traditions sortant des vérités primitives et qu'il avait été chercher en Orient, c'est par la puissance de son propre génie, qu'il atteignait ces grands aperçus. Mais pourtant il ne restait pas toujours sur ces hauteurs. Parfois ses arguments manquant d'une base assurée sont moins concluants que subtils, ou bien ils n'offrent, au lieu de la certitude, qu'une simple présomption : « Si la doctrine de l'immortalité est vraie, il est très-bon de la croire. Si au contraire il n'y a rien après la mort, on a toujours eu un profit incontestable; car cette espérance vous a soutenu dans vos maux et vous a appris à pratiquer la vertu[1]. » Argument de convenance que Platon lui-même reconnaît insuffisant, quand d'autre part il souhaite qu'une promesse ou une révélation divine vienne nous donner une démonstration plus sûre et plus ferme de notre immortalité[2].

Ailleurs encore, après avoir paru établir la persistance de la personnalité, il s'embarrasse dans les liens de la métempsycose et semble dire que l'expérience que l'âme a acquise, la lumière qu'elle a reçue, l'élévation qu'elle a atteinte, ne lui servent qu'à faire un meilleur choix dans les transmigrations qu'elle doit subir[3]. Triste retour fait par l'éminent philosophe sur la haute moralité de sa doctrine, où, refusant aux âmes le souvenir distinct du passé, il ne donne plus

1. *Phédon.* — 2. *Timée.* — 3. *De la République,* liv. X.

aux actes de la vie humaine d'autre sanction qu'une série indéfinie d'épreuves soumises à toutes les chances de la fantaisie, du hasard ou de la fatalité.

Toutefois, la doctrine de Platon avait été formulée dans son ensemble avec assez de précision, d'autorité et de grandeur pour que l'école académique tout entière s'attachât fortement au dogme de la vie future.

L'enseignement d'Aristote est beaucoup moins explicite. La manière dont il a considéré l'âme est restée confuse. Il la regardait comme un cinquième élément, mais il lui a donné un nom qu'il n'a pas défini. D'une part, il dit que : « de toutes les choses, la mort est la plus terrible, c'est la fin de notre existence, et après elle l'homme n'a ni bien à espérer ni mal à craindre[1]. » Mais ailleurs il a reconnu à l'âme quelque chose d'indivisible, d'immortel, de participant à la raison des dieux. Il la réunissait « à l'intelligence qui existe de tout temps et est de nature divine. » Il distinguait l'esprit en actif et en passif, le premier immortel et éternel, le second corruptible[2]. Et de l'ensemble des qualités qu'il attribue à l'âme, résulte implicitement sa croyance à l'immortalité. Cette croyance, du reste, était pour lui, au dire d'un de ses panégyristes[3], une opinion de la plus ancienne date, dont on ne peut assigner ni l'origine ni l'auteur, une de ces traditions qui se perdent dans l'obscurité des âges.

Un des autres chefs de la philosophie grecque, Zénon le stoïcien, enseignait, au rapport de Lactance : « qu'il y avait des enfers et un lieu destiné pour les hommes vertueux, séparé de celui des impies ; que les

1. *De la morale.* — 2. *De l'âme,* liv. I, ch. VI, IX ; liv. II, ch. I, VI. — 3. Plut., *Consol. ad Apollon.*

uns habitaient une demeure tranquille et délicieuse et que les autres, au contraire, subissaient la peine de leurs crimes dans un séjour ténébreux et des abîmes horribles de fange et de boue[1]. »

Sans doute, il faut bien le dire, en face de ces témoignages plus ou moins nets se posaient des négations hardies.

Voici l'école atomistique qui, avec Démocrite, ne distingue pas l'âme des éléments fortuits qui ont formé toute chose. Voici Dicéarque, disciple d'Aristote, qui prétendait que la matière existe seule et qu'elle renferme en elle-même la propriété de sentir. Voici les Sceptiques qui doutent de tout, de l'âme comme du corps, et les Sophistes qui battent tout en ruine. Voici les Épicuriens qui les premiers, dit-on, nièrent systématiquement l'immortalité, bornant au seul plaisir matériel toutes leurs jouissances comme tout leur avenir.

Mais ces protestations particulières n'empêchaient pas tout ce qu'il y eut de vraiment sain et de grand dans la philosophie ancienne de reconnaître l'existence de l'âme et, à travers des divergences sur l'application du principe, de la proclamer immortelle.

La philosophie romaine reproduit et perpétue dans leurs diverses phases les enseignements de la philosophie grecque.

Après le triste début de Lucrèce qui arbore avec une sombre grandeur le drapeau du matérialisme, elle se révèle plus lumineuse et plus pure avec Cicéron qui,

1. *Institut.*, lib. VII, § 7.

dans un éclectisme élevé, résume toutes les idées reçues de son temps.

Ce que Platon par son propre génie fut pour les Grecs, Cicéron, par emprunt et reflet des opinions générales, le fut pour les Romains. Cicéron, c'est la raison embellie par l'éloquence, c'est le sens droit et juste qui, dans le cercle de la lumière humaine, montre la sagesse antique sous son plus vif éclat.

Si son esprit fut encore plus vaste que ferme, ses doctrines moins sûres d'elles-mêmes que revêtues d'une forme pleine d'élégance et d'attrait, il eut néanmoins et mérita l'honneur, dans plusieurs de ses ouvrages, de défendre, par des arguments dont toute la force subsiste, la noble cause de l'immortalité.

Ici, il place dans la bouche d'un de ses personnages ces belles paroles : « Je ne puis goûter ces novateurs qui avancent de nos jours que tout finit au tombeau ; je suis bien plus frappé de l'autorité des anciens, de celle de nos ancêtres et des personnages illustres qui ont été la gloire et l'ornement de la Grèce, et surtout de celui qui fut déclaré le plus sage de tous [1]. »

Là, à la suite de Pythagore, de Socrate et de Platon, il observe que nous ne sommes point ici dans une demeure fixe, mais comme sous une tente dressée pour un temps ; et il fait dire à Caton : « O heureux jour que celui où, sortant du limon de cette terre, je m'élèverai vers l'assemblée divine des esprits qui m'ont précédé [2] ! »

1. *Traité de l'amitié.*
2. *De la vieillesse.*

Et ailleurs, faisant, a dit M. Villemain, exprimer à Scipion une conviction sublime sur la nature impérissable de l'âme, il s'écrie [1] : « Sache bien que ce n'est pas toi, mais ton corps seulement qui est mortel. L'individu est tout entier dans l'âme et non dans cette forme extérieure. Apprends donc que tu es dieu, toi qui, intelligence immortelle, fais mouvoir un corps périssable, comme le Dieu éternel anime lui-même un corps incorruptible. »

Mais c'est surtout dans sa première Tusculane que, recueillant les diverses démonstrations éparses dans la philosophie, il en forme un admirable faisceau. Il invoque tour à tour l'exemple des anciens, le respect pour les sépultures, l'ardeur avec laquelle les hommes travaillent pour un avenir qui n'arrivera qu'après leur mort, la passion de se perpétuer par des enfants naturels ou adoptifs, par des testaments, par des tombeaux et des inscriptions, le désir des poëtes, des artistes, de parvenir à la postérité : « Les philosophes mêmes, dans les ouvrages qu'ils écrivent sur le mépris de la gloire, n'ont-ils pas soin de mettre leur nom ? » Ce sont les plus grands, les plus vertueux parmi les hommes qui nourrissent ces pensées [2].

Puis il explique le bonheur qui nous attend quand nous aurons quitté nos corps. « Notre félicité ne connaîtra ni passion ni envie [3]. Alors nous méditerons, nous contemplerons, nous nous livrerons à ce désir insatiable qui nous attire vers la vérité ; alors, aucun

1. *Songe de Scipion*, XVII.
2. *Première Tusculane*, passim.
3. *Ibid.*, XIX.

obstacle ne nous empêchera plus de voir les choses absolument comme elles sont[1]... Quelle immensité, quelle variété de spectacles réservés à l'homme dans sa demeure céleste[2]!... Quelques-uns nient l'immortalité de l'âme, parce qu'ils ne sauraient, disent-ils, comprendre une âme sans corps; mais comprennent-ils mieux ce que c'est que l'âme dans le corps, comment elle y est, où elle y réside?... Pour moi, quand j'examine la nature de l'âme, il me semble bien plus difficile de me la figurer dans le corps où elle est comme dans une demeure étrangère, que sortie du corps et allant au ciel qui est son véritable séjour[3].

« Mais si l'âme ignore sa nature, elle sait du moins qu'elle existe, qu'elle se meut; et son mouvement ininterrompu, dont elle est elle-même le principe, démontre qu'elle existera toujours[4]... Puis les propres facultés de l'homme, avec leur étendue et leur puissance, la mémoire, l'intelligence, viennent-elles de la chair et du sang, de la matière ou des atomes? Ne sont-elles pas plutôt divines? N'est-il que terrestre et corruptible, l'homme qui a inventé tous les arts nécessaires à la vie, étudié les planètes, découvert l'écriture, donné les lois des beaux arts, créé la poésie, l'éloquence, la philosophie, mère de toutes les sciences,

1. *Première Tusculane*, XX. — 2. *Ibid.*, XXI. — 3. *Ibid.*, XXII. — 4. Argument emprunté à Platon, mais défectueux dans sa déduction absolue; car l'âme, ayant eu un commencement, ne s'est pas mue toujours, et, ayant été créée, elle ne se meut pas par sa propre vertu. Autrement, ou il faudrait conclure en faveur de l'immortalité des animaux aussi bien que de l'homme, ou il faudrait supposer les âmes éternelles, ce qui était, d'ailleurs, l'opinion de Platon.

présent des dieux, la philosophie qui nous a enseigné le culte de la divinité, le droit social, nos devoirs personnels[1]?.. Oui, l'âme est divine; et les dieux ne sont pas grands parce qu'on leur a donné les faiblesses corporelles des hommes; mais les hommes s'élèvent à la divinité, parce qu'ils ont les facultés intellectuelles et les perfections des dieux[2].

« On ne peut trouver sur la terre l'origine des âmes. Il n'y a rien en elle de mixte et de composé, rien qui vienne des éléments. La source des divines qualités de l'intelligence, de la mémoire, de la réflexion, ne se rencontre qu'en remontant à un Dieu. Celui qui les possède est céleste, est divin, et dès lors immortel[3]. Dieu lui-même ne se présente à nous que sous cette idée d'un esprit délié, sans mélange, n'ayant rien de matériel[4]... Quelle est la nature de l'âme, peu importe : vous connaissez Dieu, quoique vous ignoriez sa forme et sa demeure. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a ni composition, ni nombre, ni mixtion dans l'âme. Si donc elle ne peut subir ni division ni morcellement, elle est immortelle; car la mort n'est qu'une séparation, n'est que la désunion des parties qui auparavant étaient jointes ensemble[5]... Détachons donc

1. *Première Tusculane*, XXV.
2. *Ibid.*, XXVI.
3. *Ibid.*, XXVII.
4. *Ibid.*
5. *Ibid.*, XIX. Argument également emprunté à Platon, et qui n'est pas non plus d'une justesse incontestable. De ce que la mort, dans la condition actuelle de l'homme, n'est qu'une séparation de parties, il n'en résulte pas nécessairement que l'âme, qui n'a pas de parties, ne pourrait mourir. Il s'ensuit tout au plus qu'elle ne pourrait mourir de la même manière. L'instinct des animaux, qui n'a pas de parties, ne s'éteint-il pas avec eux?

notre esprit de notre corps, et par là apprenons à mourir.

« Ainsi notre vie d'avance participera à la vie céleste, et nous en serons d'autant mieux disposés à prendre notre essor... Arrivés un jour à notre terme, nous vivrons enfin; car notre vie d'à présent, c'est une mort... Et la mort, au contraire, c'est peut-être notre unique but, puisqu'elle doit ou nous rendre dieux, ou nous faire vivre avec les dieux [1]. »

Tels sont les magnifiques aperçus qu'ouvre, dans les horizons futurs, le philosophe romain; et il établit sur ces fermes bases qu'on ne doit pas craindre la mort, puisqu'elle n'est que le commencement de l'immortalité.

Pourquoi faut-il qu'une seconde démonstration dans le même traité vienne implicitement affaiblir la force des premiers arguments, et qu'il ajoute que, quand même l'âme serait mortelle, on ne devrait pas craindre la mort, que le néant est un bien parce qu'il est la fin de toutes choses, des maux comme des prospérités; que les morts ne manquent d'aucun bien, parce que celui qui n'est pas ne peut manquer d'aucune chose; qu'enfin la mort n'est rien, ni pour les morts, car ils ne sont plus, ni pour les vivants, car elle ne les a pas encore atteints [2]. Et ailleurs il dit : « J'ai lu le livre de Platon, et plus d'une fois, tant que je suis occupé à cette lecture, je sens, à la vérité, qu'elle me persuade; mais du moment que j'ai quitté le livre et que je rêve en moi-même à l'immortalité de l'âme, il m'arrive, je

1. *Première Tusculane*, XXXI.
2. *Ibid.*, XXXVI-XXXVIII.

ne sais comment, de retomber dans mes doutes[1]. » Faiblesse de cœur, contre laquelle la clairvoyance de l'esprit protestait!

Quelques années plus tard, un écrivain moins élevé dans ses aperçus, mais qui se plaisait à recueillir les antiques traditions, Plutarque, constatait que : « Les plus anciens législateurs de la Grèce, Triptolème, Zaleucus, Minos, Rhadamante, Lycurgue, Charondas et Solon donnèrent pour base à leurs lois le dogme de l'immortalité de l'âme, d'où découle nécessairement celui de la récompense des bons et de la punition des méchants[2]. » Puis, développant une thèse plus philosophique, il disait : « Il ne serait pas digne de la sagesse de Dieu de donner tous ses soins à des hommes qui n'auraient rien de divin, de solide, de durable, rien qui les rendît semblables à lui... Tant que les oracles rendront des réponses, je regarderai comme une impiété de croire que l'âme soit mortelle... La Providence divine et l'immortalité de l'âme sont établies sur les mêmes preuves ; chercher à détruire une de ces vérités, c'est vouloir anéantir l'autre[3]. » Et ailleurs il consolait un de ses amis en ces termes[4] : « Ce n'est qu'après notre mort que nous pourrons parvenir à cette sagesse qui fait le but de nos désirs et le terme de notre amour... Purifiés alors de toutes nos souillures, nous vivrons avec des êtres aussi purs que nous et nous verrons par nous-mêmes la vérité dans tout son éclat. »

1. *Epist.* III.
2. *Opinions des philosophes.*
3. *Des délais de la justice divine.*
4. *Consolation à Apollonius.*

Après ces nobles aspirations de l'école académique, la philosophie romaine sous l'Empire ne fut guère représentée que par le stoïcisme et eut son plus puissant écrivain dans Sénèque, moins grand par sa vie que par ses préceptes, par la pratique que par l'enseignement de la vertu. « Il se plaisait d'abord, dit-il, à suivre les opinions des philosophes les plus distingués qui lui promettaient plus qu'ils ne lui prouvaient l'immortalité [1]. » Puis il se raffermit : « Quand nous discutons sur l'éternité des âmes, notre opinion doit être puissamment influencée par le consentement de toutes les nations qui ont redouté ou espéré une autre vie [2]. » Ailleurs encore, il est plus explicite : « Quand viendra le jour qui séparera en moi ce qu'il y a de divin et d'humain, je laisserai ce corps où je l'ai trouvé et je me remettrai moi-même entre les mains des dieux. Je suis bien, sans doute, ici même, avec eux, mais je suis retenu par ce que j'ai en moi de pesant et de terrestre... Cette vie mortelle n'est que le prélude d'une vie meilleure et plus durable... La vie actuelle n'est qu'un enfantement pour nous faire naître à un autre monde... Attendez donc avec courage l'heure fixée : elle est la dernière pour votre corps, non pour votre âme. La mort n'est qu'un passage. Ce jour que vous redoutez comme le terme de votre existence est pour vous l'aurore du jour éternel. Déposez votre fardeau; que tardez-vous ?... Quittez d'un cœur tranquille ces membres dont vous n'avez plus besoin et ce corps qui n'est plus

1. *Epist.* III.
2. *Epist.* CXVII.

habitable... Ce que vous chérissez n'est pas vous, ce n'est que votre manteau [1]. »

Mais Sénèque était trop stoïcien pour ne pas proclamer ailleurs que la vertu est à elle seule sa récompense et faire succéder par là au plus noble espoir la négation ou le doute [2].

La plupart, en effet, des philosophes du Portique, même les plus purs, plaçant dans la conscience tout plaisir et niant la douleur, niaient ainsi le mérite de l'épreuve et la raison d'être de la récompense. Cédant à demi à la vérité, quelques-uns prétendaient « que les âmes peuvent vivre longtemps, mais non toujours. » Ils accordaient ainsi le plus difficile, à savoir que l'âme séparée du corps peut subsister; et ils niaient le plus facile, c'est-à-dire que l'âme ayant commencé à vivre seule, vive éternellement.

Epictète ne formule aucune doctrine précise. Marc-Aurèle lui-même, dominé par le stoïcisme, hésite entre l'extinction de l'âme, sa dispersion et sa survivance; il n'incline que pour la seconde hypothèse, celle de la dispersion des éléments qui composent l'âme humaine et de leur réunion à la grande âme qui préside aux destinées du monde. « Quand les âmes, dit-il, sont transportées dans l'air, elles y font quelque séjour, puis changent, se dissipent, s'enflamment, absorbées par la puissance génératrice de l'univers [3]. » Et toutefois il s'était préparé à la mort comme à une purification, comme à un devoir, comme à un appel supérieur; et sa belle âme si digne d'une philosophie plus douce

1. *Epist.*, CII, *ad Lucilium.* — 2. *Ad Marciam*, 10, epist. LIV.
3. *Pensées de Marc-Aurèle*, IV, 21.

et meilleure, semblait protester, dans son instinct moral, contre la rigueur de sa propre doctrine.

Enfin, la dernière des écoles philosophiques de l'antiquité, l'école néoplatonicienne, dans son sentiment profond de la grandeur et de la noblesse de l'intelligence humaine, appelait l'homme un immortel et la mort une délivrance[1]. Le chef et le représentant le plus élevé de cette école, Plotin, initié à tous les secrets de la sagesse antique, en résumait avec éclat la science et les traditions. « L'âme, disait-il, a de l'affinité avec la nature divine et éternelle. Quand elle a éloigné tout commerce avec le corps et qu'elle est retirée en elle-même, elle garde ces choses divines : la sagesse et la véritable vertu. Séparée du monde, purifiée de toute souillure, elle pensera l'éternel par une faculté également éternelle. Celui qui sera ainsi, se verra lui-même devenu intelligible, radieux, illuminé par la vérité émanée du bien; il aura alors le droit de dire : Adieu, je suis maintenant un dieu immortel. Car il s'est élevé vers la Divinité et lui est devenu semblable. Oui, l'âme a l'être en soi; et l'être ne peut ni naître ni périr. Un principe qui ne tient la vie que de lui-même et qui ne peut la perdre, est immortel. Notre âme, éternelle comme les connaissances qu'elle possède, est un acte un, simple, dont l'essence est la vie, qui ne peut ni se diviser ni s'altérer. »

Mais ici Plotin dépassait le but dont ses disciples devaient s'éloigner plus encore. Il compromettait la vie personnelle et indépendante de l'âme par la puissance même qu'il lui attribuait. Il ne la distinguait ni de l'es-

1. Plotin, *Ennéades*, traduites par Bouillet, *passim*.

sence ni de l'action de l'âme universelle, et il ne lui ouvrait qu'un avenir qui allait se perdre dans les abîmes du mysticisme et du panthéisme.

Les autres Alexandrins n'avaient pas une moins haute idée de la grandeur de l'âme. L'âme étant ce qui a le plus de ressemblance avec Dieu, disait Porphyre, qu'est-il besoin d'autre argument pour établir son immortalité? Par cela que, même dans son existence terrestre, elle participe à la nature de la Divinité, qu'elle continue à l'imiter par ses actes et par ses conceptions intellectuelles si merveilleuses, qu'elle ne se dissout pas avec l'enveloppe mortelle qui l'emprisonne, ne fait-elle pas voir qu'elle est à l'abri de la destruction[1]?

Telles sont les aspirations principales de la philosophie cherchant sa voie à travers ses efforts personnels et quelques lointains ressouvenirs. Sans doute, il n'y a pas là une doctrine absolue. L'intelligence pressentait, la conscience parlait, le cœur espérait. La lutte était ouverte entre les instincts les plus vifs de l'humanité, entre la vertu et le vice, entre la vérité et l'erreur. Mais, à travers les fluctuations des écoles, le sentiment général se faisait jour. Combattu par l'orgueil, par l'amour du plaisir, le dogme de la vie future, s'il n'était pas toujours triomphant, n'était jamais complétement vaincu. Quand le principe même prévalait, ses applications n'en étaient que plus divergentes; et s'il y avait à ces époques, au dire de Varron[2], tant de diverses manières de définir le souverain bien, il n'est guère étonnant qu'on comptât bien des modes de l'atteindre.

1. Cité par Eusèbe, *Préparation évangélique*, liv. XI, ch. XXVIII, *pass.*
2. S. Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XIX, 1. — Varron en comptait 288.

CHAPITRE XI

L'ANCIEN TESTAMENT ET LES CROYANCES DU PEUPLE JUIF.

Avec le peuple juif, un autre ordre de preuves se présente à nous.

Non-seulement ce peuple se rattache aux idées générales, à la tradition universelle; mais il est, pour une part incontestable, la source de ces idées, la tige de ces traditions. Tenant entre ses mains son livre sacré, le plus ancien comme le plus authentique des monuments, il joint à son caractère de peuple historique et scriptural le titre de la mission religieuse qu'il a reçue. S'il ne lui a pas été donné de nous offrir la vérité tout entière, il en a fait voir l'aurore et préparé la manifestation. Interprète des aspirations de l'homme, organe de la loi divine, il n'a pu mentir à nos espérances, ni tromper nos plus nobles désirs. Son législateur, ses écrivains sacrés, ses rois, ses prophètes vont, dans leurs révélations, se montrer d'accord avec la conscience et l'espoir du genre humain.

Par l'effet même de leur religion plus élevée et plus pure, les Juifs avaient des croyances plus avancées et plus complètes que celles de la plupart des autres nations de l'antiquité. Les philosophes les plus éminents n'avaient admis que la survivance de l'âme. Les peuples, excepté peut-être les Égyptiens et les Perses,

n'étaient point allés au delà de la notion de l'immortalité de la partie spirituelle de l'homme. Les Hébreux, avec la vie future, admettaient la résurrection des corps; et plusieurs des témoignages qui chez eux attestent la foi à la vie immortelle, proclament la survivance de l'homme tout entier.

Doctrine expresse ou implicite, la croyance à une autre vie se reproduit et se perpétue dans toute la suite des livres de l'ancienne loi. Quoiqu'elle n'y soit pas enseignée comme un dogme formel, elle s'y manifeste et s'y impose dans les avertissements, les préceptes, les conseils, avec plus de force que dans l'antiquité païenne où elle était plus souvent énoncée et discutée. L'ensemble de la Bible, l'esprit qui l'anime, les espérances qu'elle donne, les faits qu'elle expose, tout révèle une croyance intime qu'on ne saurait contester.

Dès le premier chapitre de la Genèse, Dieu, dit le texte sacré, crée l'homme à son image et à sa ressemblance. Or Dieu, le Dieu des Juifs, c'est le Dieu vivant, c'est le Dieu spirituel et éternel : ce n'est donc pas par le corps qui périt, par la matière qui se dissout, que l'homme peut ressembler au divin modèle sur qui il a été formé.

L'homme, dans l'esprit du même livre sacré, est si bien destiné à une vie sans fin, qu'il en trouve la preuve jusque dans la mort même, et l'arrêt qui l'a condamné à mourir témoigne de son immortalité. Dieu, lui jetant cette terrible parole : « Tu mourras, » ne déclare-t-il point par cette punition qu'il l'avait créé immortel? Mais il n'a condamné que son corps à une dissolution passagère; et la rédemption dont il lui

donne en même temps la promesse, la rédemption qui eût été sans effet si l'homme n'avait dû survivre, fait voir assez de quelle manière cette mort de l'homme était comprise et ordonnée par le souverain juge.

Puis bientôt, avec les enfants même d'Adam, commence la rétribution des actions des hommes et la preuve morale de l'autre vie. Dieu dit à Caïn, comme la voix même de sa conscience : « Si tu fais le bien, n'en recevras-tu pas la récompense? mais si tu fais le mal, ton péché s'élèvera contre toi [1]. » Et cependant Abel, le juste, dont les actions et les sacrifices plaisent au Seigneur, ne périt-il pas d'une mort sanglante et prématurée? Où est sa récompense, s'il meurt pour jamais? et que lui importe que son meurtrier soit maudit?

Abraham, fidèle à Dieu, en reçoit cette magnifique promesse : « Je serai moi-même ta grande récompense [2]. » Et Jacob, quittant la terre où il n'espère plus rien, s'écrie : « J'attends de vous, Seigneur, ma délivrance et mon salut [3]. » Les patriarches ne regardaient leur vie sur cette terre que comme un voyage vers une patrie meilleure; ils l'appelaient les jours de leur pèlerinage [4]. La mort n'était pour eux qu'un sommeil; en descendant dans le sépulcre, ils allaient reposer avec leurs pères et se réunir à eux; et Bergier a pu dire que le dogme de l'immortalité était gravé sur leur tombeau.

1. *Genèse*, chap. IV, 7.
2. *Ibid.*, chap. XV, 1.
3. *Ibid.*, chap. XLVIII, 21.
4. *Ibid.*, chap. XLVII, 5.

Quand Moïse meurt sur la montagne de Nébo, Dieu fait connaître à son serviteur que lui ainsi que son frère Aaron, mort également dans le désert, seront réunis à leurs proches dont la sépulture était demeurée en Égypte. Ce n'est donc pas le sépulcre matériel qui est le séjour des morts, et il existe un lieu différent du tombeau!

Tout révèle dans le législateur des Juifs la connaissance d'une doctrine qu'il eût d'ailleurs puisée, s'il en avait eu besoin, dans les usages, les sciences, les arts de ses anciens maîtres, les Égyptiens. Les livres qu'il a écrits, les lois qu'il a données, en offrent d'irrécusables témoignages. Ici il met dans la bouche de Balaam ces paroles [1] : « Que mon âme meure de la mort des justes et que mes derniers moments soient semblables aux leurs! » Là, il raconte comment plusieurs fois apparurent sur la terre des anges, ces êtres dont la nature toute spirituelle est une protestation contre l'empire exclusif de la matière. Ailleurs il défend, sous les peines les plus sévères, l'évocation de l'âme des morts, déplorable usage fréquent chez les Hébreux et qui témoignait du moins de leur foi à la survivance du principe spirituel. Et plus tard, quand après lui se reproduisirent ces tristes pratiques, quand Saül fait évoquer par la pythonisse d'Endor l'âme de Samuel, celle-ci lui répond : « Demain vous serez avec moi, vous et vos fils [2]. »

Qu'est-ce que le livre de Job, si ce n'est un hymne à l'immortalité? Type ou réalité, Job subit tous les mal-

1. *Nombres*, chap. XXIII, 10.
2. *Rois*, chap. XVIII, 11.

heurs que l'imagination peut concevoir. Richesses, santé, famille, il a tout perdu; il est écrasé, anéanti. Ses amis mêmes lui reprochent son malheur et viennent lui dire que, tout acte ayant sa rétribution en ce monde, s'il souffre, c'est qu'il a péché et qu'il est justement puni. Il n'a plus ni refuge ni consolation. S'il ne s'attache qu'à la terre, s'il ne voit que le néant, il doit se désespérer; il aura été juste en vain. Il peut maudire le jour qui lui a donné l'être, la vie qui ne lui est qu'un supplice, la vertu même qui a trompé ses efforts. Dieu s'est joué de lui; ou plutôt, en présence du sort qui l'accable, la Providence n'existe pas; le hasard seul gouverne le monde; le néant seul y triomphe. C'est, par excellence, le type de l'épreuve, la lutte de la foi, la pierre de touche de la mortalité. Mais Job sent en lui un principe immortel, il le sent dans l'épreuve même qui lui est envoyée. Du fond de l'abîme, il s'écrie : « Quand Dieu m'ôterait la vie, j'espérerais encore en lui. Les leviers de ma bière porteront mon espérance, elle reposera avec moi dans la poussière du tombeau. Je sais que mon rédempteur est vivant; que je verrai Dieu dans ma chair, moi et non un autre; et cet espoir, c'est la force, c'est la joie de mon cœur [1]. »

David n'est pas moins que Job le prophète de l'im-

1. M. Renan, qui attaque le livre de Job en le traduisant, cherche en vain à détourner le sens des expressions si nettes qu'il constate lui-même et à donner une couleur indécise et nuageuse à la croyance de l'Iduméen Job et des Juifs en l'immortalité qu'il ne saurait nier complétement. Contre ses réserves proteste la conclusion irréfutable inscrite dans le texte même, et qui ressort d'ailleurs de tout l'ensemble du récit sous la forme orientale et imagée dont il est revêtu.

mortalité. Les psaumes du roi d'Israël sont pleins du souffle de la vie future : c'est un appel à la Providence, à la justice, à la bonté divine ; c'est une plainte des misères de ce monde, un gémissement de l'âme malheureuse sur cette terre ; c'est un élan vers Dieu, un cri de confiance, d'espoir, d'amour, un essor de tous les sentiments qui supposent une félicité et une vie autres que celles d'ici-bas. Et la religion de la plus haute spiritualité n'a trouvé rien de mieux que les psaumes pour élever vers Dieu le cœur et l'âme de ses fidèles et les mettre dans une harmonieuse union avec lui. Écoutons quelques-uns de ces accents à la fois si poétiques et si vrais, si humains et si célestes. Nulle part ne sont mieux dépeintes la honte et la punition des méchants, la gloire et la récompense des bons.

« Non, s'écrie le Psalmiste, il n'est pas possible, Seigneur, que vous ayez formé sans dessein tous les enfants des hommes [1]. » « La mort s'abattra sur les pécheurs ; ils descendront dans l'enfer tout vivants [2]. » Autant « est précieuse la mort des saints devant Dieu [3] ; » autant « est affreuse la mort des impies [4]. »

Le prophète a été témoin de la prospérité des méchants ; il a contemplé à la fois leur impiété et leurs richesses, leurs crimes et leurs triomphes ; il voit en même temps l'affliction des justes, et il ne peut d'abord comprendre ce mystère. Mais aussitôt qu'il entre dans le sanctuaire de Dieu, tout se dévoile par le spec-

1. Ps. LXXXVIII.
2. Ps. LIV, 16.
3. Ps. CXV.
4. Ps. XXXIII.

tacle de leur fin. « Vous les avez, Seigneur, fait disparaître en un instant, et vous m'avez comblé de gloire en me recevant dans vos bras, moi qui n'ai, qui ne désire que vous dans le ciel et sur la terre. Oui, vous êtes vraiment le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité [1]. »

Ailleurs, dans l'enthousiasme d'une foi prête à atteindre le bonheur de l'avenir, il s'écrie : « Que vos tabernacles sont désirables, ô mon Dieu! Mon âme aspire à en jouir et à s'y reposer. Mon cœur et ma chair brûlent d'une ardeur égale pour le Dieu vivant. Que votre sanctuaire soit à jamais ma demeure, ô mon Dieu et mon roi! Bienheureux ceux qui habitent avec vous; ils vous loueront dans tous les siècles! Bienheureux ceux qui, dans cette vallée de larmes, font de degré en degré monter leur espoir vers vous qui êtes leur force et leur appui! Vous les comblerez de bénédictions; et, s'avançant de vertu en vertu, ils iront jouir dans la céleste Sion de votre présence, ô Dieu souverain. Oui, un jour passé dans vos tabernacles l'emporte sur mille autres jours. Vous donnerez à vos serviteurs la grâce et la gloire que vous leur avez promises [2]. » « Vous leur accorderez, après une longue vie, le salut et le bonheur [3]. » « Ils seront établis avec vous pour jamais [4]. » « Les enfants des hommes espéreront à l'ombre de vos ailes; vous les enivrerez du torrent de vos délices; car de vous découle la source de

1. Analyse du ps. LXXII.
2. Analyse du ps. LXXXIII.
3. Ps. XC.
4. Ps. CXXIV.

la vie et nous verrons la lumière en vous qui en êtes le foyer [1]. »

Presque tous les psaumes redisent les sentiments de crainte et de confiance de David, son amour pour Dieu et son désir de le posséder; ils répètent le cri de son espérance; ils exhalent, du fond même de l'abîme où sa chute l'avait précipité [2], son ardente exclamation vers le ciel.

Salomon, son fils, nous transmet les mêmes enseignements : « Le juste espère même dans la mort, » disent les Proverbes [3]. L'Ecclésiaste, après avoir considéré le sort des bons et des méchants, commence par les égaliser devant la mort; il va même jusqu'à assimiler leur fin dernière à celle des animaux dénués de raison; il ne voit dans toute la vie humaine que vanité et vanité des vanités, et semble placer dans le plaisir seul la satisfaction de l'homme. Mais bientôt, retournant contre les impies l'objection qu'il leur a prêtée et dont ils n'ont pas compris le sens, il s'écrie : « Ne dites pas qu'il n'y a pas de Providence, de peur que Dieu, irrité de ces discours, ne confonde tous vos projets [4]... J'ai vu sous le soleil l'impiété dans le lieu du jugement et l'iniquité dans le lieu de la justice, et j'ai dit dans mon cœur : Dieu jugera le juste et l'injuste et alors sera la rétribution et le temps de toutes choses [5]. » « Souvenez-vous de votre Créateur avant que n'arrive le moment où la poussière rentre en la

1. Ps. XXXV, 8, 9, 10.
2. Ps. *De profundis.*
3. Chap. XXIV, 32.
4. *Ecclésiaste*, trad. de Sacy, V, 5.
5. *Ibid.*, III, 16 et 17.

terre d'où elle a été tirée et que l'esprit retourne à Dieu qui l'avait donné [1]. »

« Craignez Dieu et observez ses commandements; car c'est là tout l'homme. Et le Seigneur fera rendre compte en son jugement de tout le bien et de tout le mal qu'on aura fait [2]. »

Sous une forme plus nette que l'Ecclésiaste et avec une admirable précision, le livre de *la Sagesse* établit la situation diverse et le sort contraire des justes et des impies. « Dieu, dit-elle, a créé l'homme impérissable [3]; il l'a fait pour être une image qui lui ressemblât, et la mort n'est entrée dans le monde que par le péché [4]. » « Les âmes des justes sont dans la main de Dieu, le tourment de la mort ne les touchera pas. Ils ont paru morts aux yeux des insensés; leur sortie de ce monde a passé pour le comble de l'affliction; mais ils sont en paix; et si devant les hommes ils ont souffert des tourments, leur espérance est pleine d'immortalité [5]. » « Quant aux impies, ils tomberont dans une éternelle ignominie parmi les morts et ils seront réduits à la dernière désolation [6]. »

L'Ecclésiastique offre des témoignages également formels et nombreux. « Souviens-toi, dit le fils de Sirach, de ta fin dernière et tu ne pécheras jamais. »

Les prophètes font entendre les mêmes aspirations d'immortalité. C'est Isaïe, par une magnifique image,

1. *Ecclésiaste*, trad. de Sacy, XII, 1, 7.
2. *Ibid.*, XII, 13 et 14.
3. *Inexternabilem.*
4. *Ibid.*, II, 23 et 24.
5. *Ibid.*, III, 1, 2, 3, 4.
6. *Ibid.*, IV, 19.

faisant descendre dans le séjour de la mort le roi de Babylone [1] vaincu et tué dans le combat. Les morts, puissants autrefois sur la terre, princes, rois, conquérants, vont à sa rencontre et le raillent de ce qu'il est aussi descendu parmi eux. Et ailleurs, « Dieu, dit le même prophète, anéantira la mort pour jamais; il sèchera les larmes qui baignent tout visage [2]. » « Nos morts revivront : les miens qu'on a tués ressusciteront; réveillez-vous et louez le Seigneur, vous qui habitez dans la poussière [3]. »

C'est Daniel, disant de la part de Dieu : « Un temps viendra, temps redoutable, où sera sauvé quiconque aura été inscrit dans le Livre de vie : alors tous ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns pour entrer dans la vie éternelle, les autres pour tomber dans l'éternel opprobre [4]. »

C'est Osée, mettant dans la bouche du Seigneur ces paroles : « Je les délivrerai de la puissance de la mort. Enfer, je serai ta ruine [5]. »

C'est Habacuc, désirant la fin de sa vie pour aller goûter la paix des justes et se réjouir dans le sein de Dieu [6].

C'est enfin l'auteur des Machabées, faisant ainsi parler magnifiquement les sept frères martyrs de leur attachement à la loi : « Dieu nous donnera par la perte

1. Isaïe, XIV, 9.
2. *Ibid.*, XXV, 8.
3. *Ibid.*, XXVI, 19. La résurrection des corps est ici nettement proclamée.
4. Daniel, XII, 1 et 2.
5. Osée, XIII, 14.
6. Habacuc, III, 18.

de notre corps une vie immortelle ; il nous rendra les membres qu'on nous a déchirés ; nous possédons au-dessus de nos tyrans l'espérance d'une vie meilleure et l'attente du ciel que nous voyons ouvert devant nous [1]. »

Telle, incontestablement, était la croyance générale des Juifs ; elle ressort avec évidence de l'esprit comme du texte de leurs livres saints. Ils n'ont pu, suivant une allégation qui ne saurait se soutenir, l'emprunter tardivement aux peuples avec lesquels ils ont eu des relations, aux Babyloniens entre autres pendant la captivité, puisqu'elle est renfermée dans leurs livres authentiquement écrits avant cette époque. Et si Moïse, par impossible, leur eût enseigné une doctrine contraire, elle eût, sans aucun doute, laissé chez eux des traces profondes, et ils s'y seraient opiniâtrement attachés comme à toutes les prescriptions de leur loi, par antagonisme contre les autres peuples. Mais bien loin de là, leur foi à la vie future demeure un fait attesté par la suite de leur histoire, proclamé par leur propre témoignage et reconnu par les auteurs païens et chrétiens qui se sont occupés de leurs croyances.

Les historiens païens, Pline et Tacite, affirment cette doctrine des Juifs, et Tacite particulièrement leur rend un hommage exprès, mêlé d'admiration et d'envie. « Ils regardent, dit-il, les âmes comme immortelles ; de là leur désir de transmettre la vie et le mépris avec lequel ils bravent la mort [2]. »

1. *Machabées*, lib. II, chap. VII. — Voir pour plus de détails le remarquable ouvrage de M. Th. H. Martin sur la vie future.
2. *Hist.*, V, 5.

Parmi les témoignages chrétiens, saint Paul, juif lui-même, assez instruit de la loi pour n'en pas méconnaître le sens naturel et l'interprétation, écrivait aux Hébreux : « Abraham, Isaac et Jacob sont tous morts dans la foi, confessant qu'ils étaient étrangers et voyageurs sur la terre : et en parlant ainsi, ils faisaient bien voir qu'ils cherchaient une autre patrie meilleure que celle qu'ils devaient quitter, c'est-à-dire la patrie céleste [1]. »

Et Origène, si versé dans la connaissance des mœurs et des usages des Juifs, nous apprend qu'on leur enseignait dès l'âge le plus tendre l'immortalité de l'âme, le jugement après la mort, la récompense destinée à ceux qui avaient bien vécu [2].

Les Sadducéens eux-mêmes, d'origine d'ailleurs récente [3], n'attestaient-ils pas par leur propre négation l'opinion commune de leurs concitoyens? Eux seuls protestaient contre la croyance de tout Israël; et s'ils n'étaient pas rejetés comme hérétiques, c'est que leur doctrine plus ou moins secrète, n'entamant point sur le domaine extérieur, ne les empêchait pas d'accomplir toutes les ordonnances et formalités que la loi prescrivait. Parce que quelques pasteurs protestants repoussent la divinité de Jésus-Christ tout en continuant les fonctions de leur ministère public, portent-ils atteinte à la foi générale des chrétiens qui proclament que le Christ est Dieu et l'adorent?

L'ensemble de ces preuves et de ces témoignages

1. *Hébreux*, XI, 9, 10, 13, 15, 16.
2. Orig., *Adversus Celsum*, liv. V, n° 42.
3. Sadoc, leur chef, date de deux siècles avant Jésus-Christ.

suffit sans doute à établir le vrai sentiment des Juifs et à marquer la place que, par la sagesse et l'élévation des doctrines, ils gardent à la tête des nations. Il n'est donc pas besoin de réfuter la seule objection sérieuse faite contre leur croyance à la vie future, à savoir qu'elle n'était pas inscrite sur les tables de leur loi, qu'elle ne faisait pas partie intégrante et obligatoire de leur culte. Était-ce parce que les récompenses et les punitions, limitées à une autre vie, auraient touché moins profondément ce peuple si porté aux choses matérielles? ou parce que l'ancienne loi, moins parfaite, était destinée à offrir d'abord un but moins élevé et moins pur? Était-ce parce que, le ciel ne devant être ouvert à l'homme déchu que par la rédemption, la loi ne pouvait dès lors mettre en possession de ce qui ne devait être reconquis que plus tard; que les âmes n'étant point admises immédiatement à la vue de Dieu, devaient attendre l'accomplissement des promesses pour trouver la félicité dans la jouissance éternelle du Créateur [1]; qu'autrement il eût fallu faire entrer d'avance les Juifs dans les mystères les plus intimes de la rédemption, leur expliquer, avec le crime que leurs descendants devaient commettre et ses conséquences terribles pour eux, la réparation du monde; qu'ainsi leur culte n'eût plus été la religion de l'attente, le culte de la préparation, mais une doctrine religieuse tout autre; et que par là eût été transformé le plan divin dont la sagesse évidemment s'élève au-dessus de

1. Le Schéol était pour les âmes justes non le ciel ni le bonheur, encore moins le froid tombeau, mais le lieu d'attente d'où elles devaient monter au bonheur et s'élever au ciel.

nos pensées et dépasse si souvent dans la profondeur de ses aspects la portée de nos regards?

Il suffisait que la loi mosaïque, sous ses formes précises et matérielles, loin de porter atteinte à la tradition générale, vînt l'aider par le fond et l'esprit même de ses enseignements, et qu'elle maintînt les Juifs sous l'impression des sentiments et avec l'instinct de la conscience qui assuraient l'humanité entière de l'existence de la vie future.

CHAPITRE XII

LE CHRISTIANISME.

Il ne reste au dogme de l'immortalité qu'à recevoir sa consécration dernière. Le christianisme, illuminant ce qu'avaient fait entrevoir les prophètes de l'ancienne loi, achève ce que le judaïsme avait préparé. Il entoure de la sanction divine et revêt d'une évidence suprême les arguments que l'homme avait puisés dans sa nature, dans sa conscience, dans sa raison.

Et ne fallait-il pas pour la glorification de la vérité qu'il en fût ainsi ? Il semble, en effet, que les preuves métaphysiques et morales, dont nous avons dit nous-mêmes toute la valeur et la force, ne contentaient pas encore à un degré assez absolu l'intelligence humaine qui, dans sa soif de vérité, veut voir et tenir et qui, en même temps, connaît sa faiblesse et ses limites. Sans laisser de motif sérieux au doute, ces preuves n'éclairent pas toujours d'une manière assez irrésistiblement pénétrante la raison, si craintive en présence d'elle-même, si exigeante vis-à-vis de la vérité. Elles ne peuvent pour la plupart, d'ailleurs, avoir d'influence que sur les esprits philosophiques qui ne sont pas, on le sait, les plus nombreux. Tant de questions, et les plus graves, ont été si diversement controversées par l'esprit humain, qu'on comprend sans peine, dans une

matière qui lui importe si fort, son désir et son besoin d'aller jusqu'à la limite extrême de la certitude.

« Comme l'âme humaine n'existe point par la nécessité de sa nature, dit Leland[1], mais que la continuation de son existence dépend de la volonté de Dieu, nous ne pouvons être assurés de son immortalité qu'autant que nous sommes sûrs que Dieu veut qu'elle soit immortelle. » Et avant Leland, Descartes avait dit[2] : « Pour ce qui est de l'état de l'âme après cette vie, laissant à part ce que la foi nous en enseigne, je confesse que par la seule raison naturelle nous pouvons bien faire beaucoup de conjectures à notre avantage et avoir de belles espérances, mais non point aucune assurance. »

Pour nous, plus affirmatifs que Descartes, nous osons certifier que nous possédons en nous-mêmes une conviction réelle de la vie future. Oui, on ne saurait trop le redire, les preuves métaphysiques et morales qui s'offrent à notre raison nous portent énergiquement à croire et nous autorisent à conclure que le but de l'homme n'est pas seulement en cette vie. Mais quelle que soit la force des arguments humains et la solidité de la base sur laquelle ils reposent, nous sommes heureux de les voir confirmés par une autorité plus haute encore, de les appuyer sur une parole plus infaillible, de demander au christianisme d'y joindre le poids de sa crédibilité et la puissance de sa certitude, d'ajouter l'affirmation du ciel à l'argumentation de la

1. *Nouvelle démonstration évangélique*, part. II, chap. I.
2. *Lettres*, IX, p. 869.

terre, d'entendre en un mot celui qui a créé l'homme lui dire : Je t'ai fait immortel.

Si nous adhérions fermement au témoignage de la raison humaine, avec combien plus d'énergie encore nous attachons-nous à celui de la raison divine?

Nous étions en présence de l'homme. Voici la parole même, la révélation expresse de Dieu.

Notre notion de la vie future était certaine sans doute, mais indistincte. Elle devient à la fois précise et assurée.

C'était une voix, mais une voix inconnue. Le christianisme montre celui qui la fait entendre.

C'était une lumière, mais une lumière voilée. Le christianisme déchire le nuage qui en dérobait l'éclat.

Jésus-Christ, le Dieu vivant et éternel, en descendant des cieux, n'a pas apporté à la terre les promesses qui se dissipent, les espérances qui hésitent, les biens qui passent. Il n'est venu que pour délivrer l'homme de la mort, pour lui ouvrir le ciel, pour l'introduire dans l'éternité. Il fonde son dogme tout entier sur la vie future. Il donne pour but à sa morale l'immortalité.

« Je suis, dit-il, la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi, encore qu'il soit mort, vivra. Tout homme qui vit et croit en moi ne mourra pas à jamais [1]. » « Si vous voulez posséder la vie éternelle, gardez mes commandements [2]. » « Celui qui écoute ma parole a la vie éternelle ; il passera de la mort à la vie. Au jour où les morts entendront la voix du Fils de l'homme, ceux qui ont fait de bonnes œuvres sortiront de leurs tombeaux

1. Saint Jean, XI, 25, 26.
2. Saint Matthieu.

pour ressusciter à la vie; mais ceux qui en auront fait de mauvaises ressusciteront pour leur condamnation.[1] » « Venez, les bénis de mon père, entrez dans le royaume qui vous a été préparé de toute éternité[2]. » « Vous vous trompez, » déclare-t-il aux Sadducéens, rendant en même temps hommage à la croyance générale des Juifs et à la foi plus explicite qu'il apportait dans l'Évangile : « vous vous trompez et vous ne connaissez ni les Écritures ni la puissance de Dieu. N'avez-vous pas lu dans le Livre de Moïse ce que le Seigneur a dit : « Je suis « le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob ? » Or, Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais le Dieu des vivants[3]. »

Ces citations d'ailleurs, ne sont-elles pas superflues? l'Évangile, n'est-ce point le Code de l'immortalité, le guide de la vie à venir? Saint Paul l'a dit : « Jésus-Christ a détruit la mort et a mis en lumière la vie et l'immortalité par l'Évangile[4]. »

Résumant les idées les plus pures, les besoins les plus élevés, les aspirations les plus nobles de l'homme, le christianisme est le couronnement des preuves de l'immortalité. En dehors de sa doctrine, la raison instruit, la conscience parle, l'histoire enseigne, la tradition dirige, la philosophie discute. Et ces sources diverses de la certitude peuvent pénétrer dans l'esprit de l'homme, mais sans le remplir toujours complétement; elles peuvent le satisfaire même, mais sans lui donner une conviction à l'abri de tout retour. Isolées, éparses,

1. Saint Jean, v, 24, 29.
2. Saint Matthieu, xxv, 34.
3. Saint Marc, xii, 24, 26, 27.
4. *Timothée*, II, chap. i, 10.

indépendantes, elles trouvent leur puissante harmonie et leur force souveraine dans leur concordance avec l'affirmation catholique. Le christianisme reprend toutes ces preuves pour les fortifier, les confirmer, les épurer, leur donner leur suprême valeur, les élever à leur plus haut point de crédibilité. Il est la tige qui les supporte, le lien qui les rassemble. Elles viennent tour à tour se réunir à lui comme les fragments d'un même édifice pour former une unité d'une puissance incomparable.

Le christianisme, tout d'abord, repose sur la séparation profonde du corps et de l'âme, de la matière et de l'esprit. Il lui est donc facile de tracer la ligne de démarcation entre ces deux substances qu'il a nettement définies et affirmées. Remontant à la source des êtres, il s'élève de l'ordre naturel à l'ordre surnaturel et établit, avec l'existence simultanée de ces deux ordres, la nécessité de leur action réciproque. Dès lors, comme en possession des secrets de la sagesse divine, il explique l'origine de l'homme créé avec ces deux éléments : l'élément spirituel fait à l'image de Dieu, l'élément matériel, formé de la substance terrestre. Il donne ainsi la raison et la preuve de la divergence radicale qui se produit entre ces deux principes, l'un tendant vers le ciel, l'autre s'abaissant vers la terre; celui-ci aspirant vers Dieu pur esprit, celui-là retournant à la matière inerte et corruptible.

En développant par ses magnifiques aperçus sur Dieu, sur sa puissance et sa grandeur, l'idée de l'infini, le christianisme marque de leur vrai caractère et satisfait dans leurs légitimes besoins les tendances de

l'esprit humain vers les aspirations sans limites, vers la jouissance absolue de la justice et de la vérité. Il complète la notion de la supériorité de l'âme qui ne trouve sur la terre ni son centre d'action ni son repos.

Le christianisme fixe à l'homme avec netteté sa destination et son but. L'homme sentait bien que, ne s'étant pas créé tout seul, il n'avait pas été fait pour lui-même, il n'avait été créé que pour Dieu. Le christianisme met ses instincts en harmonie avec la volonté divine dont il lui fait connaître les secrets. Il lui signale la forme, les conditions, la raison d'être du culte qu'il doit à son auteur et ne lui assigne d'autre terme que le Dieu même qui l'a créé.

Et en même temps il lui présente le vrai bonheur, ce bonheur que l'homme sur la terre poursuit si ardemment sans pouvoir l'atteindre. Il met, par une admirable concordance, notre béatitude à côté de nos devoirs, nous offre dans notre maître souverain le plus excellent des pères comme le plus généreux des bienfaiteurs et nous fait trouver notre plus douce satisfaction dans notre fidélité à ses préceptes, notre meilleure récompense dans son amour.

Le christianisme révèle ainsi à l'homme pourquoi il aspire par son instinct le plus profond vers l'immortalité. Créé pour Dieu, c'est-à-dire pour un bien éternel, il ne fait que répondre à sa nature en se portant vers ce bien, en y tendant de toutes ses puissances et en repoussant énergiquement toute autre solution au mystère de la vie terrestre.

Le christianisme, en dévoilant à l'homme le secret de sa déchéance originelle, lui explique la douleur, la

mort. La douleur n'est pas le but, la mort n'est pas le dernier terme. Il y a une faute cachée au fond de la douleur. Il y a une justice, il y a une expiation dans la mort; elle connaît un lendemain, elle aura un réveil. Et non-seulement la mort, mais ses terreurs, son agonie, ses angoisses, se justifient et se comprennent. La nature, le hasard, en peuvent-ils donner le sens : la nature qu'on doit accuser, le hasard qu'on doit maudire, si ce sont eux qui, sans raison, ont porté une loi si cruelle? Otez la révolte, le désordre, l'abus de la liberté, la déchéance dans l'homme, et en même temps le rachat et le pardon; je ne m'explique plus la loi fatale de la mort, et l'immortalité est bien près de me paraître une loi sans garantie ou une renaissance sans motif. Mais si l'homme est ici-bas pour expier, pour mériter, s'il a une épreuve à subir, une récompense à recouvrer, la raison de toute chose se manifeste. La douleur mène à la jouissance, la mort à la vie. Le temps est le parvis du temple de l'éternité. La purification est la clef qui ouvre l'éternel sanctuaire. Et saint Paul a pu dire :[1] « Les tribulations de ce monde sont bien courtes et bien légères, si on les compare au poids immense et éternel de gloire qu'elles doivent produire. »

Mais c'est surtout la règle morale qui s'éclaire et ouvre sur la destinée de l'homme des horizons plus lumineux. Sans doute, c'était par une induction profonde tirée de la conscience humaine que de la loi morale nous avions conclu à la récompense, à la vie future, à l'immortalité. Mais la conscience elle-même, si sou-

1. *Corinthiens*, II, chap. IV, 17.

vent incertaine et hésitante, quel besoin elle avait d'être instruite et guidée !

Par le christianisme, la règle est fixée, le chemin est aplani, le but précisé. Dieu lui-même a donné à l'homme sa loi, loi de vérité et de suprême justice, revêtue de la sanction la plus haute et la plus formelle. Il a fait plus; il est entré dans le détail de nos devoirs. Il les prescrit plus difficiles pour nous donner plus de mérite, plus parfaits pour nous accorder une plus belle récompense. Et en même temps il nous aide à les accomplir. Il tient compte de notre faiblesse. Il nous soutient, il nous relève. La loi morale est désormais la loi religieuse, la loi divine. La récompense devient le ciel; la gloire, la vision de Dieu.

Dès lors les traditions générales ont retrouvé leur point de départ et leur origine commune. Il n'est plus besoin de remonter par un travail difficile jusqu'à leur source cachée dans la nuit des premiers âges. Dieu fait connaître qu'elles descendent de lui, de ses enseignements primitifs, de ses promesses divines. Il éclaire leur transmission à travers le monde et pose sur sa parole même le fondement assuré de leurs espérances.

Les philosophes n'ont plus à rechercher, à travers des sentiers périlleux et pénibles, le chemin et le but de la vie. Dieu leur avait donné la raison, et il avait permis qu'au milieu des écueils et des obscurités de leur voyage sur la terre, ce flambeau traçât, pour les guider, quelques sillons lumineux. Le christianisme, d'accord avec cette raison des philosophes dans les cas trop peu nombreux où elle a pu se montrer exempte de préjugés, d'excès ou de faiblesse, rectifie

en même temps ses erreurs, dissipe ses incertitudes, éclaire ses conclusions. Tandis qu'aucune des théories qui se produisaient sur le sort futur de l'homme ne donnait dans son ensemble un résultat satisfaisant et définitif; tandis que les plus beaux aperçus sur l'avenir ne dépassaient guère, même avec le génie de Platon, les tristes détours de la métempsycose, le christianisme présente un système complet, rationnel, simple, invariable, qui établit sa vérité par sa précision, sa convenance par son harmonie, sa certitude par sa logique et qui se montre tellement supérieur aux conceptions de l'homme qu'il révèle par là même son origine céleste.

Puis les religions antiques n'offraient qu'un bonheur impuissant comme leurs dieux, inférieur aux espérances de l'humanité. On y regrettait la terre; on y avait les mêmes penchants que dans la vie; on y ressentait les mêmes impressions, désintéressées du résultat, vides de réalité. Le Judaïsme même, tout entier à la préparation de la vérité, ayant pour spéciale mission la conservation matérielle d'un peuple providentiellement choisi, mais figuratif, n'avait que des éclaircis sur le bonheur futur, que des aperçus d'immortalité.

Le christianisme est venu tout certifier par la voix de Dieu, tout éclairer par le rayon du ciel. Il a confirmé ce magnifique dogme avec une raison que rien ne réfute, avec une autorité que rien n'ébranle. Il l'a indiqué comme le vrai but de la vie. Il a donné les moyens sûrs de l'atteindre. Il en a marqué les conditions et la loi. Il en a montré le chemin. Il en a fixé la

durée. Il en a même fait entrevoir et comme goûter par avance le bonheur.

Et les récompenses qu'il promet, les châtiments qu'il annonce se font tout d'abord connaître pour les véritables[1], à cela seul qu'ils ne sont pas basés sur les mœurs particulières d'un peuple, ni appropriés à des besoins spéciaux ou à une religion locale. Ils conviennent à toutes les nations, à toutes les sociétés, à toutes les conditions. L'homme illettré peut y prendre sa part comme le savant; le sauvage y réclamer ses droits comme l'homme civilisé. C'est le Dieu de tous, qui donne à tous sa loi, son amour, ses récompenses.

Ainsi s'expliquent, se développent, s'affirment l'un par l'autre le christianisme et l'immortalité.

Le christianisme, dans un merveilleux accord avec tous les sentiments et toutes les aspirations de l'humanité, en harmonie avec la voix des peuples comme avec le témoignage de la conscience individuelle, donne raison à tout ce que l'homme désirait, espérait, pressentait. Là où il y avait un principe, principe trop souvent ébranlé par ses propres applications, il le dégage et l'affermit. Là où il y avait une ombre, il donne un corps vivant et réel. Là où il y avait une espérance plausible, il offre un résultat effectif. Là enfin où il y avait des arguments épars, il établit une magnifique synthèse où les faits humains se lient aux faits divins, où l'homme prouve Dieu, où la terre s'unit au ciel, où la vie présente anticipe sur la vie future, où la création de l'homme est justifiée par sa destination, où

1. Châteaubriand, *Génie du christianisme*, liv. VI, chap. VI.

tout revêt un tel caractère d'évidence qu'il est impossible que la solution donnée ne soit pas la véritable.

Et ainsi, la plus grande preuve de l'immortalité est le christianisme, comme une des plus grandes preuves du christianisme est l'immortalité. Dans les rapports intimes et nécessaires par lesquels ils s'unissent et se fortifient, le christianisme, c'est la loi de l'immortalité; l'immortalité, c'est la sanction suprême du christianisme.

Aussi, depuis que ce dogme suprême a été fixé par la révélation de Dieu, toute incertitude, toute hésitation a disparu. Il n'est plus resté place à la discussion, au moins chez les disciples. Rien de plus explicite que la croyance des premiers chrétiens. Rien de plus formel que l'affirmation des Pères, à partir de l'église primitive. Quelle que fût, comme système philosophique, leur opinion sur l'origine et la nature intime de l'âme, tous la proclamaient immortelle, élevaient cette doctrine comme l'étendard du christianisme, ne faisaient de ce temps que le portique et le passage de l'éternité, et, confessant la survivance de l'homme tout entier, rejoignaient le corps à l'âme par la résurrection de la chair [1].

Et depuis, nul n'en a douté. Tout ce qui a porté le

1. Saint-Hilaire, *Tract. in psalm.*, LXIV, nº 9. — Origène, *In Johann.*, t. XIII, nº 59. — Orig., *De principiis*, lib. XV, nº 36. — Lactance, *Divin. institut.*, lib. VII, cap. V, IX, XI, XII. — Saint Grégoire de Nysse, *De animâ*, cap. VI. — Saint Justin, *In dialog. cum Tryphone*, cap. V. — Athénagore, *De resurrectione mortuorum*. — Saint Augustin, *Ad cathecumenum*, cap. III, nº 111. — *Enarrati in psalm.*, XII, nº 9. — Saint Jean Chrysostôme, *In Math. homeli*, XIII, nº 6. — *De fato et providentiâ*, orat. IV. — Saint Grégoire le Grand, *De dog.*, lib. IV, cap. III.

nom de chrétien s'est attaché à cette doctrine comme à la racine et au tronc même du christianisme. Le martyr chantait cette espérance au milieu des plus atroces supplices et étendait vers cette gloire sa main défaillante et glacée. Le néophyte voyait cette lumière briller dans la nuit des catacombes. Le solitaire aspirait vers elle du fond de sa cellule. La vierge l'appelait de la retraite la plus cachée de son monastère. Le missionnaire, épuisé de fatigue et de dévouement, la poursuivait à travers les lointains océans et les terres inconnues. Désormais tout est là. La vie a deux termes : servir Dieu, accomplir sa loi; et puis le voir, jouir de lui. Et ces deux termes n'en font vraiment qu'un seul.

Ainsi la démonstration se complète. Nous tenons la vérité; nous sommes maîtres de la certitude. C'est un flambeau qui ne doit plus nous quitter, qui nous servira à éclairer les objections, à résoudre les difficultés, à jeter avec confiance nos regards à travers les nuages qui peuvent voiler encore les applications et le mode de l'immortalité.

DEUXIÈME PARTIE

OBJECTIONS A L'IMMORTALITÉ

SYSTÈMES OPPOSÉS A LA NOTION PURE DE L'IMMORTALITÉ

PRÉAMBULE.

Ainsi, ce que la saine philosophie a d'argumentation plus puissante, ce que la vraie religion possède de démonstration plus incontestable, ce que l'humanité offre d'affirmation plus formelle, se réunissent pour donner au dogme de l'immortalité le caractère le plus complet et le plus élevé de la certitude.

Les divers moyens qui ont été départis à l'homme pour arriver au vrai, sens intime, conscience, raisonnement, tradition, expérience, révélation, concourent à établir sur les bases les plus solides la grande doctrine de la vie future.

C'est après Dieu, c'est avec Dieu même, le dogme le plus assuré que les hommes possèdent. Il fait comme partie intégrante de notre notion de la divi-

nité. Sans lui, il n'existe plus de législateur, de loi morale, de religion, de culte.

Il ne peut pas se détacher davantage de ce qu'il y a de plus intime dans l'homme : il forme une portion de sa nature, un fragment de sa vie, le complément de son existence intellectuelle, la raison d'être de sa conscience et de sa moralité.

Et ce qui est incroyable, ce n'est pas que tous les individus et tous les peuples l'aient, d'un commun accord, admis et proclamé, c'est que quelques-uns aient pu concevoir la pensée d'élever contre son existence une seule objection.

Et cependant, en fait, plus d'une fois il a été contesté. L'étude de l'histoire, la discussion des systèmes obligent à reconnaître que plus d'une école de philosophes l'a repoussé. Soit aveuglement de l'esprit, soit défaillance du cœur, soit comme doctrine, soit comme pratique, par orgueil ou par corruption, par des attaques directes ou par des insinuations détournées, certains hommes ont mis en doute, ont obscurci, ont nié la réalité de la vie future.

Les uns, ne s'attachant qu'aux sens, n'ont vu dans l'homme que la matière et ont repoussé toute existence distincte, par suite toute survivance, du principe spirituel. Les autres, conduits par une autre voie au même but, ont refusé à l'âme séparée du corps la persistance individuelle pour la réunir à la vie générale et l'y absorber. D'autres l'ont fait transmigrer d'être en être, de monde en monde, créant ainsi autant de personnalités différentes qu'il y avait de transformations successives. Plusieurs, en dénaturant la solution nette et pré-

cise de Dieu, du surnaturel, de la Providence, ont détruit les bases de la vie future qui n'est que l'acte suprême de la Providence, la réalisation absolue du surnaturel, la vision de Dieu.

Mais quels que soient le mode et la forme des objections posées en antagonisme de la notion pure de l'immortalité, la vérité puisera dans la lutte même contre ces objections de nouveaux arguments; et les réponses victorieuses qu'elle leur opposera, accroîtront encore, s'il est possible, l'évidence et la force de sa démonstration intrinsèque.

Suivre dans leur principe et leur développement tous les faux systèmes serait un travail qui, par ses difficultés et sa longueur, nous écarterait trop de notre but. Nous les étudierons seulement au point de vue spécial de la question qui nous occupe, celle de la vie future; et nous nous attacherons avant tout à ceux qui nous ont paru les plus importants comme doctrine et les plus funestes comme application.

CHAPITRE PREMIER

LE MATÉRIALISME.

Parmi les adversaires que rencontre le dogme de l'immortalité, le premier à la fois et le plus extrême est le système matérialiste. C'est un ennemi absolu, déclaré, qui ne voile pas son but, ne cache pas ses affinités, ne dissimule pas ses attaques. Il est étroitement uni à l'athéisme, et ensemble ils forment comme deux mots pour exprimer un seul et même sens, pour signifier une seule et même doctrine. Le matérialiste qui nie Dieu, la création, la Providence, est un athée; l'athée qui nie l'âme, la spiritualité, la vie future, est un matérialiste. Il ne s'est pas encore rencontré d'homme pour admettre un Dieu libre, bon, juste, sage et pour rejeter une autre vie. L'argumentation du matérialiste reposant sur le principe que l'existence d'un pur esprit est impossible, il faut qu'il nie l'existence de Dieu avant de nier celle de l'âme; et comme ces deux négations appuyées l'une sur l'autre et mêlées ensemble sont les deux faces d'une même erreur, ce serait par cela seul réfuter le matérialisme et poser le dogme de la vie future que de renverser l'athéisme et de prouver l'existence de Dieu.

Prendre tout d'abord à partie l'athéisme et lui dire,

avec un savant philosophe de nos jours [1], qu'il est l'absurde même puisqu'il consiste à affirmer que l'être n'est pas; invoquer contre lui la raison de la presque unanimité des hommes, la conscience de tous les peuples, la tradition de tous les âges, le génie des plus grands philosophes; redire les magnifiques démonstrations données sur l'existence de Dieu par tous les penseurs éminents, depuis saint Augustin et saint Anselme, puis Descartes, Malebranche, Newton, Leibnitz, jusqu'aux spiritualistes de l'école moderne [2], serait déjà, à défaut de toute autre preuve, un argument décisif en faveur de la spiritualité de l'âme.

Mais cette démonstration indirecte ne peut ni nous arrêter ni nous suffire. Obligé de nous restreindre à la question de l'immortalité, nous devons laisser la réfutation de l'athéisme en général pour nous attacher à la forme particulière du matérialisme.

I. — *Le matérialisme en lui-même.*

Le matérialisme qui, déniant à l'âme la vie présente, lui refuse à plus forte raison l'existence future, ne s'appuie que sur des similitudes, ne se fonde que sur des analogies défectueuses dans leur point de départ, fausses dans leurs déductions. Son principal, ou plutôt son unique argument, qui date de la plus triste école et de la plus vieille époque, est celui que Lucrèce don-

1. Le P. Gratry, *De la Connaissance de l'âme.*
2. Simon, *De la religion naturelle.* — Saisset, *Essai de philosophie religieuse.*

nait déjà dans son poëme de *la Nature*[1] : « L'âme naît avec le corps, elle doit mourir avec lui. »

C'est là en effet tout le raisonnement du matérialisme : l'âme n'est que le souffle ou la vie. Elle est tellement liée au corps qu'elle ne s'en distingue pas. Ils ont commencé ensemble; ils n'existaient pas avant d'être réunis. Ils ne peuvent subsister isolément et survivre au moment qui doit les séparer. Leurs natures, intimement mêlées l'une à l'autre, les constituent à l'état d'un seul et même être. Voyez en effet comme l'âme croît et se développe avec le corps, décline et s'affaisse avec lui. Faible dans une organisation tendre et délicate, forte dans un corps mûr et vigoureux, elle languit avec la souffrance, défaille avec la maladie, se suspend dans le sommeil, s'altère dans la folie, s'engourdit avec la vieillesse et, par une naturelle conséquence, s'éteint avec la mort. Soumise à toutes les exigences de la matière, troublée par le plus imperceptible changement dans les humeurs, arrêtée par la plus légère perturbation dans le sang, voilée par la moindre altération du cerveau siége de la pensée, elle ne se distingue pas des sens dont elle reçoit l'impression et avec qui elle perd le sentiment. Dès lors, ou elle n'a aucune existence, ou du moins elle n'a pas une vie personnelle et séparée.

Oui, certes, reconnaissons-le; l'âme est étroitement liée au corps; c'est dans leur union intime et nécessaire que consiste tout l'homme; sa vie résulte du jeu simultané de leurs fonctions. Mais de ce qu'ils

1. *De rerum naturâ*, lib. III.

sont unis et existent ensemble, s'en suit-il donc qu'ils ne puissent avoir une substance distincte, une nature particulière, de diverses destinées? Et c'est ici même que se montre le défaut essentiel du système matérialiste. L'union n'entraîne pas la confusion; la jonction ne nécessite pas l'identité. A ceux donc qui veulent conclure que, venus simultanément en ce monde, y exerçant une action commune, le corps et l'âme doivent également disparaître à la fois, on peut répondre : Votre conséquence est fausse, s'il est démontré que le corps et l'âme ont chacun une nature distincte et des propriétés spéciales; elle est fausse surtout s'il est établi que l'âme, loin d'être la servante et l'esclave du corps, y réside comme dans sa demeure, lui commande comme à son sujet, s'en sert comme de son instrument.

I. — Or, d'abord ce n'est pas une simple nuance qui différencie le corps et l'âme. Ils sont dissemblables jusqu'à l'opposition, ils se diversifient jusqu'à l'antagonisme. Nature et qualités, essence et modes, tout en eux est contradictoire. La pensée, attribut de l'âme, l'étendue, attribut du corps, appartiennent à deux ordres de substance qui ne sauraient se confondre. Aucun lien sensible ne les rapproche, aucune harmonie saisissable ne les unit. Elles ne peuvent être l'une à l'égard de l'autre ni effet ni cause. Si la pensée, par exemple, résidait comme produit immédiat ou partie intégrante dans le corps qui est étendue, ou bien elle serait entière dans chacun des points de cette étendue, c'est-à-dire qu'il y aurait autant de pensées que de molécules, ou bien elle serait répartie dans toute

l'étendue, c'est-à-dire divisible avec elle : double supposition également contraire à la notion même de la pensée qui est simple, à la nature de sa perception qui est essentiellement indécomposable.

Mais si ce ne peut être en nous la matière qui pense, il y a donc pour la pensée un autre producteur; il y a l'âme investie des fonctions, chargée des actes de l'intelligence. Et ainsi le corps et l'âme sont dissemblables par leur nature comme par leurs propriétés; ainsi le sort de l'une de ces substances ne saurait entraîner fatalement celui de l'autre.

Direz-vous que c'est la matière vivante, la matière organisée qui donne naissance à ces phénomènes supérieurs de la pensée et de la perception ? Mais la matière vivante, la matière organisée , ou n'est que de la matière, et alors elle ne peut être douée de plus d'action, de plus de puissance, elle ne peut pas plus produire de phénomènes simples et indivisibles; ou c'est déjà plus que de la matière, et dans ce cas, d'où tire-t-elle ce plus grand pouvoir, cette organisation plus parfaite? Est-ce le hasard, c'est-à-dire un simple mot, le néant, qui serait intervenu avec tant d'art et de prévoyance, qui aurait fait sortir le mouvement de l'immobilité, l'activité de l'inertie, la vie du chaos; qui aurait fait avec des atomes ce qui, en nous, raisonne, compare, juge; qui aurait donné au tout des qualités dont sont dépourvues les parties? Non, il y a là autre chose qu'une substance matérielle. Il y a un principe nouveau : et son origine, il la doit à un être supérieur, pur esprit et un lui-même, assez puissant pour conférer l'existence à une créature spirituelle, assez

sage pour lui assurer les facultés d'agir, assez bon pour lui maintenir et lui perpétuer la vie.

La science naturelle elle-même, trop souvent portée au matérialisme, n'a rien argué de sérieux contre la simplicité de l'esprit, et elle a été amenée au contraire à la reconnaître. Ainsi le cerveau est regardé par tous comme le siége de la pensée. Cet organe, formé de plusieurs parties, séparé en plusieurs lobes essentiellement divisibles, subit bien des lésions diverses. Eh bien ! dans toutes, l'esprit est atteint identiquement de la même manière. Que ce soit l'un ou l'autre des lobes cérébraux qui soit attaqué par l'épanchement, le ramollissement, la paralysie, le même phénomène se produit ; l'esprit s'oblitère, mais toujours dans son entier et avec des conditions invariables [1]. Ce n'est donc pas le cerveau qui secrète et forme la pensée une et indivisible ; il n'en est que le siége et l'instrument. Ce n'est pas l'organisme qui produit l'intelligence ; il n'en est que l'occasion et l'intermédiaire. Les parties les

1. M. Flourens (*De la vie et de l'intelligence*, section II, § IV et V), au point de vue physiologique, a rendu le plus complet hommage à l'unité de l'intelligence. A la suite des expériences les plus précises et les plus curieuses, il a reconnu et établi que l'intelligence ne se fractionne pas, qu'il n'y a pas de siége particulier pour chacune de ses facultés, qu'elle subsiste tout entière tant qu'on n'a pas enlevé une portion trop étendue des lobes cérébraux ; mais que, passé une certaine limite, dès qu'une faculté disparaît, toutes disparaissent, tandis que, si la lésion guérit, toutes les facultés renaissent à la fois. Et, fait bien remarquable ! le cerveau qui perçoit toutes les sensations n'en ressent aucune ; il est insensible à l'instrument qui le touche ou même le perfore, quoiqu'il perçoive la douleur dans tous les organes. Et ainsi l'intelligence se trouve où n'est pas la sensibilité. Preuve évidente que l'idée est simple et ne se compose pas de sensations diverses.

plus essentielles de l'organisation changent et se transforment; leurs molécules s'en vont; les éléments qui les composent s'écoulent et se renouvellent comme un courant. L'identité a-t-elle disparu? a-t-elle reçu même la moindre atteinte ?

Mais allons plus loin. Dans l'homme, disons-le, il n'y a pas seulement la matière organisée et vivante, esclave de lois fatales et nécessaires, soumise à des exigences qu'elle ne peut ni diriger ni prévoir. Il y a la liberté, la raison, la conscience, facultés vives, sensibles, agissantes, s'affirmant elles-mêmes, et en même temps profondément distinctes de la matière, incompatibles avec elle, convergeant toutes vers une seule entité; facultés qui sont les attributs exclusifs d'une substance forcément séparée du corps, d'une substance simple comme la perception, inétendue comme la pensée, impalpable et indivisible comme la volonté et le libre arbitre, de l'âme en un mot.

Quand donc la mort survient, l'homme évidemment cesse de subsister sous sa forme intégrale. Les deux substances qui le constituaient se séparent. D'un côté le corps se dissout, mais non toutefois jusqu'à disparaître; il se divise en divers éléments qui persistent. A plus forte raison, pour sa part, l'âme demeure-t-elle, puisque, substance simple, elle ne peut se dissoudre ! il n'apparaît même pas de motif pourquoi, inétendue, indivisible, elle pourrait subir la dispersion des parties, la dissolution qui est la mort du corps. La corruption d'une substance une et spirituelle serait une contradiction formelle dans les termes.

Pour les matérialistes donc, pour les matérialistes

surtout, qui proclament l'éternité des éléments, qui ne croient pas à l'existence et à l'intervention divines, qui par suite ne peuvent pas admettre qu'une volonté souveraine s'interpose pour faire finir l'âme, celle-ci, dès qu'elle a une nature et des propriétés distinctes du corps, doit être naturellement, nécessairement, fatalement immortelle, comme toute substance qui ne peut être détruite, qui ne saurait périr. Ainsi le veut, d'après eux-mêmes et leur propre principe, l'ordre des choses : rien ne naît, rien ne meurt, pas même un seul atome, dans la nature.

II. — En second lieu, puisque l'âme, par cela seul qu'elle est une substance distincte, ne doit pas périr, à plus forte raison est-elle destinée à survivre si, loin d'être assujétie aux sens, elle est leur souveraine, si elle les domine, si elle s'en fait obéir. La matière, sans doute, c'est un instrument dont elle ne saurait se passer; et la loi de la nature veut que ce qui lui arrive lui vienne par cette entremise. Mais quelles que soient la nécessité et l'habitude qui la contraignent à s'en servir, elle sait aussi s'élever au-dessus du corps ; elle a des aptitudes, des besoins, des sentiments supérieurs. Quand il le faut, elle lui impose la souffrance, elle lui prescrit le dévouement; elle le sacrifie à la famille, à la patrie, à la vérité, à la justice ; elle l'immole sur l'autel de l'honneur et du devoir. Sous l'action profonde du sentiment religieux, elle le dompte, abat ses révoltes, triomphe de ses instincts les plus impérieux, le réduit en servitude et le remet vaincu et soumis entre les mains de Dieu. Exceptionnellement même, elle s'en sépare; elle pense, elle opère indépendamment de lui,

comme pour mieux faire voir qu'il ne possède qu'un rôle de subordination et d'intermédiaire. Tels sont les exemples si frappants offerts par les étranges phénomènes du magnétisme et de l'extase, où l'âme, concentrée en elle-même, s'abstrait du corps, le laisse comme inutile et, en s'élançant dans des régions supérieures, semble se dépouiller de toutes les conditions matérielles [1].

L'âme prouve ainsi qu'elle n'a pas toujours besoin des sens pour entrer en acte, pour penser. Si donc, même pendant sa réunion avec le corps, elle a pu, seule et sans intermédiaire, accomplir ses fonctions intellectuelles, comment ne serait-elle plus apte, quand la mort l'a séparée de lui, à continuer les opérations de sa propre nature ? Et pourquoi dès lors sa fin définitive suivrait-elle forcément celle du compagnon de sa vie terrestre ?

Aller au delà de ces aperçus et prouver au matérialiste que son système est insoutenable dans son point de départ et dans ses conséquences, qu'il est repoussé par tout ce qu'il y a de sentiments honnêtes et purs, qu'il n'est que la loi de l'instinct, de l'intérêt, du plaisir ; qu'il supprime tout droit, toute morale, toute justice comme toute consolation et toute espérance ; qu'il annihile les plus nobles facultés de l'homme, la liberté, la conscience, et établit le fatalisme sur les ruines de la raison ; qu'il laisse plus inexpliqués que jamais tous les mystères les plus élevés et les plus redoutables,

1. Voir pour plus de détails sur cette question et sur toutes celles du matérialisme ce que nous avons dit : Première partie, chap. 1er, *De la nature de l'âme.*

ceux de la formation du monde, de l'apparition de la vie, de la création de l'intelligence, de l'origine et de la fin de l'homme, de la douleur, de la mort; qu'il ne saurait rien affirmer ni rien établir; qu'il n'est qu'une négation et la plus triste, la plus désolante, la plus contradictoire de toutes: qu'importe désormais, et qu'est-il besoin d'insister davantage?

Dès que nous avons démontré que l'âme est une substance, qu'elle existe séparée de la matière, qu'elle a des propriétés, une action, une vie distincte du corps, qu'elle lui est même supérieure et tire de sa propre nature le droit de lui commander, le matérialisme est convaincu d'erreur.

De la spiritualité découle forcément pour l'âme la possibilité de survie, et cette seule possibilité de survie en établit la nécessité, d'une manière irréfutable, contre le matérialiste.

Mais toutefois, cela ne suffit pas pour nous. La spiritualité, toute capitale qu'elle nous apparaisse, n'est, à notre point de vue, pour l'âme que le moyen, la faculté, la probabilité de la survivance. Nous qui croyons à Dieu, à un Dieu créateur, à un Dieu conservateur, nous pour qui le maintien de la durée de toutes choses, des qualités comme des substances, n'est qu'une création continuée; nous qui admettons que la volonté, non sans doute arbitraire et dénuée de motifs, mais juste et sage, du législateur, fait à elle seule la loi tout entière, nous ne craignons pas de reconnaître que Dieu pourrait cesser de conserver notre personnalité, qu'il pourrait laisser retourner au néant d'où il l'a tirée, même une substance spirituelle, et que, si nous avons

une garantie absolue et une certitude inattaquable de l'immortalité, nous les tenons avant tout de la volonté de l'Être souverain manifestée par la nature qu'il a donnée à l'homme, par la destination qu'il lui a tracée, par les sublimes lois de l'ordre moral qu'il lui a imposées, par sa parole enfin dont il lui a laissé les imprescriptibles promesses. Et cette confiance repose dans notre cœur, supérieure à tous les arguments, victorieuse de tous les sophismes !

II. — *Le matérialisme dans la question de l'âme des bêtes.*

Les considérations que nous venons d'exposer vont nous aider à aborder et à résoudre une question dont, à diverses époques, les philosophes se sont vivement préoccupés, celle de l'âme des bêtes dans son plus ou moins de rapport avec l'intelligence humaine.

Là, le matérialisme a cru à son succès et proclamé son triomphe : « Vous n'êtes, dit-il, que des animaux perfectionnés. Vous ne nierez pas que, dans les animaux comme chez vous, il n'y ait la matière organisée, la matière vivante. Croyez-vous donc qu'ils aient des âmes supérieures aux phénomènes matériels, distinctes des sens, et qu'à titre de substances ces âmes aussi soient immortelles ? »

Oui, sans doute, nous n'hésitons pas à le reconnaître, les bêtes sont plus que de la matière. Nous admirons leur force, leur adresse, leurs travaux, leur instinct. Avec quelle symétrie merveilleuse, avec quelle étonnante industrie celles-ci disposent leurs alvéoles,

celles-là construisent leurs nids, les unes bâtissent leurs demeures ou creusent leurs tanières, les autres tendent leurs filets ou saisissent leur proie ! Ici sentinelles vigilantes, là voyageuses expérimentées ou associées fidèles, elles concertent leur marche, leur action, leurs moyens d'attaque ou de défense. Quelle habileté, quelle prévoyance elles déploient quand elles ont à craindre ou à fuir l'homme ! quelle soumission, quelle fidélité, souvent quelle ardeur et quel courage, quand elles ont à le servir ! Parfois les modèles qu'elles offrent nous étonnent, comme les résultats qu'elles présentent nous émeuvent et nous ravissent. Comment donc leur refuser cette substance différente du corps, cette vie supérieure à la matière, cet être distinct que nous avons reconnu chez l'homme ?

Ici se présentent tout d'abord deux opinions que nous voulons écarter en quelques mots.

Les uns, tirant de la spiritualité seule la nécessité de l'immortalité et refusant de faire fléchir la rigueur de leur principe, n'ont pas reculé devant cette conséquence que, puisqu'il y avait chez les bêtes plus que de la matière, leurs âmes aussi devaient être immortelles. Argument auquel les matérialistes ne sauraient rien répondre, mais qui, très-puissant sans aucun doute contre eux, est bien faible, il faut le dire, devant le bon sens et la raison. Non, les bêtes ne peuvent pas avoir des âmes destinées à vivre toujours. Quand je tue un bœuf ou un mouton, je n'attente pas à une individualité immortelle ; je me sers d'un moyen et d'un instrument dont la Providence m'a remis la disposition. S'il n'en était pas ainsi, voyez où la logique pour-

rait nous conduire : il faudrait admettre l'âme des animaux placés au plus bas de l'échelle des êtres, quand, dans la satisfaction de leurs besoins, ils montrent, ce qui arrive parfois, autant d'habileté et de prévoyance que les animaux supérieurs. Il faudrait admettre l'âme d'une fourmi ou d'un moucheron, même celle d'un zoophyte ou d'un mollusque ; et puis descendre jusqu'aux plantes. Quelques-unes ne paraissent-elles pas agir avec sensibilité et réflexion? Le lierre ne choisit-il pas l'arbre qui peut le porter ? Les plantes qui craignent la chaleur ou le froid ne savent-elles pas ouvrir ou fermer matin et soir leurs pétales? celles-ci se tourner vers les rayons bienfaisants du soleil, celles-là le redouter et fuir ses ardeurs? Non, il n'est pas besoin, pour maintenir l'homme à son niveau, d'élever jusqu'à lui toutes les créatures ; il n'est pas nécessaire, pour lui assurer l'immortalité, de la prodiguer à tous les êtres.

D'autres, et ceux-ci appuyés sur le grand nom de Descartes, ont été, par un excès contraire, jusqu'à dénier aux animaux tout sentiment et toute intelligence. Ils les ont regardés comme de simples automates, accomplissant des opérations purement mécaniques ; et ce que nous prenons pour l'expression de sensations et de passions, ne leur a paru que le jeu d'organes combinés avec un art merveilleux et le résultat de concordances où la déduction de cause à effet ne doit pas être admise. C'est là encore une explication que ne justifie pas la nécessité et que la nature des choses repousse. Oui, les bêtes ont une faculté intellectuelle distincte de la matière, mobile de leurs impressions, règle de leurs

actes; et par là, en principe, rien ne les eût empêchées d'être immortelles. Mais elles n'ont ni la raison ni la conscience, c'est-à-dire ni la raison réfléchie qui se connaît, se replie sur elle-même, s'étudie et se juge, ni la conscience qui apprécie la moralité des actes et se décide dans toute l'indépendance et la responsabilité du libre arbitre; et c'est par cela qu'en fait elles vont tout entières à la mort. Car ce n'est pas la spiritualité seule, ce sont, réunies à elle, la raison et la conscience qui, dans le dessein providentiel de notre création, nous ont donné le droit d'être immortels.

Chaque être doit suivre la destination marquée par la loi de sa nature. L'homme, créé pour connaître la vérité par sa raison, pour accomplir la justice par sa conscience, doit tendre à se conformer et à se réunir à l'objet infini de la vérité absolue et de l'absolue justice. Les bêtes, créées pour la terre, ne peuvent avoir qu'une fin terrestre.

Soit, en effet, que nous les considérions en elles-mêmes, soit que nous les comparions à l'homme, nous allons les voir, par toute leur manière d'être et d'agir, marquer de caractères irrécusables le but qu'elles tiennent de la nature.

D'abord, considérées en elles-mêmes, elles ne possèdent évidemment ni la pensée ni la conscience. Elles n'agissent qu'en raison des sensations qu'elles éprouvent. Tous les animaux de la même espèce procèdent d'une manière uniforme. Ils semblent mus, non par le jugement, mais par la passion; non par le calcul, mais par la nature [1]. L'hirondelle n'a jamais changé le

1. Voir saint Thomas, *Sum. contra gent.*, lib. II, chap. LXXXII.

mode de faire son nid, ni l'araignée celui de tisser sa toile. Ils ne se livrent à aucun acte qui ne soit le résultat d'une impression produite sur leurs sens et n'ait pour objet un besoin ou un plaisir physique. Quand donc leur corps aura péri, quelle raison d'être aucune de leurs actions pourrait-elle conserver encore? Tous leurs instincts, toutes leurs jouissances tendent à l'entretien du corps ou à la reproduction de l'espèce. Tous leurs sens sont dirigés exclusivement vers un but passager et matériel. On ne saurait même comprendre comment, pourquoi, dans quelles conditions ils persisteraient en dehors des choses sensibles. Faits pour une destination circonscrite et déterminée d'avance, on ne les voit jamais se développer au delà de leurs limites, se transmettre quelques connaissances acquises en dehors de leur fin naturelle, recevoir quelques leçons de l'expérience. Ils demeurent toujours dans le même état, n'innovent ni n'inventent, et semblent obéir à une impulsion dont ils ne cherchent ni à connaître le mobile ni à modifier la force. Toute idée générale leur est étrangère, toute puissance d'abstraction leur manque, et celui qui est le plus industrieux sur un objet spécial, pour se mettre à couvert ou se nourrir, ne fait pas mieux que le moins intelligent tout ce qui ne ressort pas de son aptitude précise.

Puis, si on les compare à l'homme, combien leur destination en devient-elle encore plus évidente!

Au seul point de vue naturel, ils sont aussi bien doués que lui, souvent ils le dépassent. « Le cerveau du singe, dit Buffon [1], est absolument de la même

1. *Hist. natur.*, t. IV, p. 61.

forme et de la même proportion que celui de l'homme ; et cependant il ne pense pas. »

L'enfant le plus stupide parle ; le sourd-muet se fait un langage de gestes. L'animal le plus intelligent, celui qui est presque doué de l'organe de la voix, comme la pie ou le perroquet, ne voudra ni ne pourra exprimer rien de plus que ceux de la structure la plus incomplète ; car ce n'est pas tant l'organe qui lui manquera que la raison ; l'instrument, que la faculté pour s'en servir.

Vivant pour le corps au jour le jour, l'animal est souvent supérieur à l'homme dans la satisfaction de ses besoins présents ; mais il ne domine rien, ne combine rien, ne s'assimile rien. L'homme, par un seul rayon de son intelligence, se soumet tous les éléments. Il a découvert le feu qui n'existait pas naturellement sur la face de la terre ; et des philosophes modernes trouvent dans ce seul fait la preuve de sa supériorité. L'animal qui a froid aussi, qui voit l'homme allumer du feu, qui ne l'allume pas lui-même mais qui s'y réchauffe, n'a jamais eu la simple pensée d'y mettre du bois pour l'entretenir.

Mais c'est moralement surtout que la distance s'élargit et devient comme sans limites.

L'homme porte ses aspirations bien au delà de ce monde. L'animal ne sait, ne voit que la matière.

L'homme distingue le bien et le mal, se laisse sciemment entraîner par le vice ou pratique noblement la vertu. L'animal n'agit que par imitation ou par crainte, en dehors de toute notion morale de ses actes.

Les animaux n'ont pas conscience de la mort ; ils ne

la prévoient ni ne la redoutent, et le seul effroi qu'ils en puissent avoir n'est qu'une horreur mécanique que, dans l'intérêt de leur conservation, leur a inspirée la nature. L'homme seul sait qu'il doit mourir; il a l'idée de sa destruction terrestre; il s'élève au-dessus d'elle pour monter vers l'infini; la science de la mort, que seul il a reçue, lui enseigne que seul il doit revivre.

L'animal ne connaît pas le sentiment le plus fécond et le plus noble, le sentiment religieux; il n'a pas la notion de Dieu, il ne s'élève pas jusqu'à lui. L'homme, par ce sens profond que seul il possède, revêt un caractère particulier, distinctif, incommunicable.

En un mot, l'animal peut avoir toutes les habiletés, toute la force, tous les instincts; il n'aura jamais la pensée, la parole, la conscience, trois facultés qui placent l'homme au-dessus de tous les êtres animés et le rendent comme participant de la nature divine.

« Quoi! » dit Rousseau, avec cette éloquence de sophiste dont les coups portent tour à tour sur ses amis et sur ses adversaires, « je puis observer, connaître les êtres et leurs rapports; je puis sentir ce que c'est qu'ordre, beauté, vertu; je puis contempler l'univers, m'élever à la main qui le gouverne; je puis aimer le bien, le faire, et je me comparerais aux bêtes! Ame abjecte, c'est la triste philosophie qui te rend semblable à elles, ou plutôt, tu veux en vain t'avilir: ton génie dépose contre tes principes; ton cœur bienfaisant dément ta doctrine, et l'abus même de tes facultés prouve leur excellence en dépit de toi! »

Ainsi protestent contre le matérialisme les senti-

ments honnêtes et les bons instincts de l'humanité entière. Système tellement contraire à ce que les hommes respectent, honorent, espèrent, admirent, que si, à certaines époques d'aberration, on a pu se faire une gloire ignominieuse de le professer ouvertement, presque toujours ses adeptes eux-mêmes ont eu la pudeur de le désavouer et d'en rougir ! Système qui avait jusqu'à un certain point son explication et sa raison d'être dans ces temps antiques d'ignorance et de ténèbres où l'homme, ayant perdu sa voie, se trouvait en présence des seules forces matérielles de la nature, mais qui, devant tant de nobles idées, tant de hautes connaissances acquises, n'est plus qu'un signe de grossièreté et de bassesse ! Système, en un mot, que réfutent à la fois l'absurdité de son principe, la dégradation de ses conséquences, et trop souvent le nom seul et la moralité de ses sectateurs !

CHAPITRE II

LE PANTHÉISME.

Aussi ancien, plus répandu que le matérialisme, le panthéisme offre une des doctrines les plus contradictoires au vrai principe de l'immortalité.

Système à l'aspect rigoureux, thèse en apparence grandiose, il a séduit à toutes les époques certains esprits à la fois faibles et téméraires ; et son entraînement se fait sentir encore de nos jours à plus d'une intelligence mêlée de pusillanimité et de hardiesse. La grandeur écrasante de la nature, le mystère insondable de la création, le tableau des lois immuables et irrésistibles de l'univers dans lesquelles l'homme, qu'il vive ou qu'il meure, semble disparaître, tous ces sombres voiles qui nous entourent, en dérobant à certains philosophes des temps antiques, à plusieurs nations de l'Orient, à quelques sophistes modernes, la vue de la cause souveraine, unique, indépendante, infiniment sage, les ont fait tomber dans l'abîme fatal du panthéisme.

Renouvelée à diverses époques, la doctrine panthéiste a subi, depuis les premiers âges, bien des transformations. Mais qu'elle soit professée sous le nom d'âme du monde [1], qu'elle s'appelle spinosisme,

1. La plupart des pythagoriciens et des stoïciens, sectateurs de l'âme

philosophie de l'identité ou de la nature, c'est toujours le même principe plus ou moins habilement développé dans son exposition et ses conséquences.

Dans ce système, tout est Dieu; Dieu est tout, étendue et pensée, esprit et matière, cause et effet. Une seule substance qui trouve en elle son principe et sa fin embrasse les temps et les espaces, contient les modes et les attributs, renferme et possède les personnes et les choses. Rien n'existe que par elle; elle est la cause immanente de tout ce qui est. L'univers n'est que sa manifestation infiniment variée. L'homme dans son corps n'est qu'un fragment de l'étendue, dans son esprit qu'une portion de la pensée divine. Au sein de cette unité absolue et souveraine, la fatalité domine les penchants, les volontés, les mouvements, les actes. La nécessité, dans l'ordre matériel, dans l'ordre spirituel, dans l'ordre moral, produit et gouverne tout, la nature brute comme les êtres organisés, les sociétés comme les individus, les lois comme les mœurs.

Il y a plus. L'unité qui renferme tout, l'uniformité dans laquelle tout se confond, va chez quelques-uns[1] jusqu'à l'identité absolue des contraires, à tel point que l'infini et le fini, l'être et le néant, l'un et le zéro, la vie et la mort ne font qu'une même chose, ne sont que les parties d'une même totalité indistincte et indivise.

Sous l'empire de cette doctrine portée ainsi à sa plus haute puissance de nivellement et d'absorption, sous

du monde, se représentaient l'univers comme un être animé dont Dieu était l'âme, et les différents corps, la terre, les astres, étaient les membres.

1. Chez Hégel, par exemple.

l'effet de cette loi générale qui règne sans contrôle et sans partage, l'homme est soumis à la même nécessité, entraîné dans les mêmes évolutions que le minéral et le végétal. Dès lors toutes les bases de la conscience et par suite de la vie future sont renversées. Le libre arbitre disparaît avec la personnalité, avec la volonté individuelle en qui il réside. La règle morale n'existe plus; nul ne fait la loi, nul ne saurait la recevoir. Le législateur est le même que le sujet. Confondus ensemble, ils ne sont ni subordonnés ni responsables. La même force est leur dominatrice, la même fatalité leur souveraine. L'océan qui les unit et les absorbe est sans fond comme sans rivage.

Notre vie même et notre destinée ne sont point à nous. Nous formons une partie inséparable de la vie divine. Dieu étant la totalité la plus absolue, nous sommes les pensées de son intelligence, les mouvements de son corps, les phénomènes de sa vie. Tout ce que nous croyons en réalité nous appartenir, existence, personne, conscience, destinée, n'est qu'une forme empruntée, n'a qu'une valeur d'apparence.

Ainsi renfermé dans un cercle de fer qui m'étreint, attribut nécessaire d'un être qui n'a pas plus de puissance sur moi que je n'ai sur lui d'action personnelle, ne pouvant l'adorer puisqu'il n'a aucun pouvoir, le servir puisqu'il n'a aucun droit, étant Dieu moi-même, sinon hélas ! le Dieu de la gloire et du bonheur, du moins celui de la misère et de la douleur, en qui espérerais-je, puisqu'il n'y a rien au-dessus de moi? A qui en appellerais-je, puisque je suis à moi-même ma fin dernière? Qui m'arrachera à la mort, puisque mourir

est une forme de l'être aussi bonne, aussi essentielle que de vivre? Qui me restituera ma personnalité, puisque, sans souci des individus, des actes, des croyances, des devoirs, le monde continue et continuera éternellement son évolution irrésistible? Enfin quel droit même ai-je de me plaindre, puisque je ne suis pas plus dans la vie universelle que l'animal qui finit, la pierre qui se dissout ou l'arbre qui se décompose, et qu'au même titre, eux comme moi, faisons également partie intégrante de la substance divine?

Mais, dit le panthéiste, tout se transforme, rien ne périt dans le monde; aucun atome ne s'anéantit. L'homme donc est éternel, il ne saurait non plus disparaître.

Oui, en effet, le corps ne périt pas tout entier. Ses parties divisées se réunissent aux éléments qui servent à la recomposition générale des choses de la nature. Mais appelez-vous vie cette propriété du cadavre de se décomposer et de former de nouveaux êtres? C'est cela même que les hommes appellent mort. Que nous importent les mots et le sens qu'on y attache? Que nous fait, à nous, qu'avec les débris de notre corps de nouvelles plantes germent, de nouveaux minéraux s'organisent, un nouvel ordre de choses ou de personnes recommence? Et il en est ainsi de l'âme. C'est de la même manière et dans les mêmes conditions que le panthéisme ne craint pas de la déclarer éternelle! Si, en se séparant du corps, elle s'absorbe dans la substance immense et universelle, si elle va se perdre et s'abîmer dans l'essence divine en cessant d'avoir la conscience de son existence, le sentiment de son iden-

tité, la mémoire de ses actes et d'elle-même, ce n'est pas là survivre, c'est véritablement mourir. En vain vous objectez qu'elle conserve encore je ne sais quelle substance abstraite que vous ne savez ni expliquer ni définir. Cette sorte de substance indéterminée, comment prétendez-vous qu'elle puisse demeurer et se maintenir? Car s'il n'y a qu'une substance universelle et unique, Dieu, aller y réunir sa substance particulière, c'est l'y perdre sans retour. Ce n'est pas même ajouter quelque chose à l'être divin qui est tout à lui seul. Ce n'est que l'absorption d'une forme contingente dans la substance absolue. Ce n'est qu'un changement de mode qu'éprouve l'essence infinie sans rien gagner ni rien perdre. Ainsi, cette vie pour l'âme, c'est une mort; cette fusion, c'est un anéantissement. Après quoi rien ne demeure, ni conscience de la peine ou du plaisir, ni idée de la punition ou de la récompense.

Que nous importe ensuite que la substance universelle soit inerte ou active, qu'elle pense pour nous, vive pour nous? Nous n'en avons pas moins disparu corps et âme; et si la nature n'a rien perdu, nous avons perdu tout, nous nous sommes perdus nous-mêmes. Rien n'a péri peut-être pour l'ensemble, mais tout est fini pour l'individu; car la vie c'est le moi, et le moi a cessé d'être.

Cette conséquence ressort de la définition même que le panthéisme donne à l'âme. L'âme humaine, suivant lui, c'est l'*idée* du corps humain. Quand le corps humain périt et se décompose, son idée s'en va fatalement avec lui. Et le chef du panthéisme est obligé lui-même d'arriver à cette conclusion, lorsqu'il dit :

« L'existence présente de l'âme et sa puissance d'imaginer sont détruites aussitôt que l'âme cesse d'affirmer l'existence présente du corps [1]. »

Le panthéisme n'offre donc de tous points qu'illusion et sophisme. Tous les mots y changent de sens, toutes les notions y sont renversées; l'expérience, la raison, le bon sens y sont également méconnus. Nous sentons en nous une impression profonde d'imperfection et de faiblesse; on nous déclare que nous faisons partie d'un ensemble parfait et tout-puissant. Nous sommes souffrance et douleur; mais nous appartenons à une totalité heureuse et harmonique. Nous voulons, nous faisons le mal; mais nous sommes les portions intégrantes du souverain bien. Nous mourons; mais nous rentrons dans un tout immortel auquel nos éléments, désormais inconnus et inutiles pour nous, vont se réunir. Notre vie propre disparaît; mais la quantité générale de la vie n'en est ni diminuée ni atteinte. Le Dieu dont nous sommes membres sans le sentir et le savoir est ainsi à la fois le plaisir et la peine, la vérité et l'erreur, la force et la faiblesse, la beauté, la justice, la vertu suprême et la somme de toutes les laideurs, de toutes les monstruosités, de tous les vices, de tous les crimes.

Au milieu de ce chaos, ni idées, ni règle, ni principes ne demeurent. Toute liberté disparaît pour Dieu comme pour l'homme, puisque dans une substance unique il ne saurait y avoir deux libertés différentes et que le produit de deux volontés nécessairement s'annihile.

1. Spinoza, *De l'âme*, scholie de la proposition XI.

Toute personnalité spirituelle ou corporelle s'évanouit, puisque, s'il y a divers modes, il n'y a qu'un seul être, et que tout ce qui subsiste dans la pensée comme dans la matière, dans le monde sensible comme dans le monde surnaturel, n'est qu'un aspect de la souveraine existence, un fragment de la vie divine. L'homme particulièrement, n'étant qu'une succession de phénomènes, ne peut plus prétendre à se regarder comme un être ou à agir comme une cause.

Toute loi est supprimée, puisque l'un n'a pas plus le droit de commander que l'autre l'obligation d'obéir. Ce qui est de même nature n'admet pas de supériorité, ne peut imposer de devoir.

Toute moralité enfin cesse d'être et est rendue impossible, puisqu'il n'y a plus ni bien ni mal, que toute pensée, tout acte est au même titre une modification de l'essence divine. Les désordres, la lâcheté, les infamies, placés désormais en dehors de toute punition, la justice, la vertu, dépouillées de tous leurs mérites, de toute leur gloire, de toute leurs récompenses ne sont, les uns et les autres, que le développement fatal et illimité de la substance unique, au même droit que les événements de notre sphère et les phénomènes de l'universalité des mondes.

Système qu'à juste titre les hommes ont qualifié d'impie et qu'ils ont légitimement confondu avec l'athéisme ! Car, pour donner tout à Dieu, il lui ôte tout. Pour lui donner tout pouvoir, il lui impose une impuissance radicale. Il le supprime en réalité. Il le rend impossible à ce point que son nom même n'a plus de sens et qu'on chercherait en vain une seule qualité qui lui reste.

De même en prétendant agrandir la part de l'humanité, il lui enlève tout ce qui fait ses droits et son honneur. Il épaissit les nuages qui s'étendent autour d'elle et obscurcit ses mystères. Il ôte toute raison d'être à la lutte en justifiant tous les penchants. Il dépouille la souffrance de ses motifs en la mêlant à la nature divine. Mais en ne retirant à l'homme ni la réalité du combat ni celle de la douleur, il lui supprime l'espoir et la récompense. Pour le faire Dieu, il lui reretranche tout ce qui l'élève, le soutient, le console comme homme : la conscience, la vie morale, la religion, l'immortalité. En un mot, il annihile son action dans cette vie pour anéantir sa personne dans l'autre.

Ce sont ces aperçus qu'un spiritualiste moderne, avec autant de vérité que de précision, résumait en ces termes : « L'immortalité dont le genre humain nourrit l'espérance, celle que l'âme religieuse demande à la divine bonté, celle qui relève le faible, l'opprimé, en jetant sur leur misère présente le reflet consolateur d'une meilleure destinée, c'est l'immortalité de la personne ; le genre humain ne connaît pas deux sortes d'immortalité de l'âmé. Pour lui, mourir à la conscience, c'est mourir tout entier [1]. »

Le seul enseignement fécond que laisse le panthéisme, c'est de faire voir, à la lumière même de ses contradictions et de ses impossibilités, que si le Dieu personnel et libre est l'explication la meilleure du phénomène de la création, la vie future est la solution la

1. Saisset, *Introduction aux œuvres de Spinoza.* — Voir pour une réfutation plus complète du panthéisme, le même, *Essai de philosophie religieuse*, et J. Simon, *la Religion naturelle.*

plus plausible de tous les problèmes de la vie présente, et que dans le magnifique et harmonieux ensemble des vérités auxquelles se sont attachés le bon sens et l'expérience du genre humain, le principe le mieux fondé dans ses prémisses, le plus logique dans ses conclusions est encore celui qui proclame Dieu créateur et l'homme immortel.

CHAPITRE III

LA MÉTEMPSYCOSE.

L'homme, dans la recherche curieuse de la vérité qu'il s'efforçait de saisir, incertain de son origine, inquiet de sa fin, voulut parfois s'élever au-dessus des systèmes et des instincts matériels. Poussé par le désir d'expliquer sa faiblesse native, son penchant au mal, ses imperfections, son sort futur, en même temps que la bonté et la justice de Dieu, il alla demander à une théorie moins grossière, à la métempsycose, la solution du problème de sa destinée. Les nations les plus anciennes, les Égyptiens et les Indiens, les philosophes les plus éminents, Pythagore, Platon, Plotin, s'étaient rattachés plus ou moins étroitement à cette doctrine que les commentateurs arabes, avec Averrhoës, embrassèrent au moyen âge et que plusieurs utopistes [1] ont renouvelée de nos jours.

Suivant ce système, la vie terrestre n'est pas l'épreuve unique que nous ayons à subir. L'existence totale de l'homme se compose d'une série d'épreuves, d'une suite de transformations indéfinies. Quelle qu'ait été sa conduite morale, il n'y a plus pour lui d'éternité de peines. Les âmes coupables ont toujours la li-

1. Fourrier avec son école et puis Jean Reynaud.

berté de se repentir et d'expier leurs fautes. Les âmes justes, dans les phases ultérieures auxquelles elles sont soumises, peuvent également déchoir de leur justice en se livrant au mal. Et ainsi, d'après la graduation de leur mérite acquis ou perdu à chaque vie successive, les âmes montent et descendent les divers degrés de l'intelligence, de la vertu, du bonheur.

Telles sont les premières idées communes à tous les sectateurs du dogme de la métempsycose.

Puis, parmi eux, les uns, et c'est le plus grand nombre, remontant en deça de la vie présente, croient à la préexistence des âmes et placent la vie terrestre, non à l'origine, mais au milieu des transformations que chaque existence est destinée à subir. Plusieurs admettent qu'il y a eu primordialement une vie idéale et supérieure dont les âmes actuelles sont déchues par leur faute.

Les autres se bornant, sans s'occuper des mondes antérieurs, à descendre au delà de la vie présente, admettent : ou que les âmes, après un certain nombre d'épreuves, arrivent à la béatitude pour s'y fixer à toujours; ou bien qu'il n'y aura pas de terme à leurs épreuves et qu'elles passeront, sans s'y arrêter, à travers une série de transformations éternelles.

Opinions sans doute qui sont ingénieuses, qui peuvent constituer un progrès sur le matérialisme, mais qui n'en sont pas moins inadmissibles, contraires à toute notion vraie de l'immortalité, qui ne donnent aucune solution sérieuse et n'offrent que des hypothèses stériles et sans fondement !

En effet, le principe essentiel sur lequel s'appuie

la métempsycose, principe que ceux surtout qui admettent des vies antérieures ne peuvent, en présence des faits, s'empêcher de reconnaître, c'est l'absence de la mémoire dans chacune des épreuves que traversent les âmes. Eh bien! ce principe est la négation même de l'immortalité; il n'en fait qu'un vain mot; en réalité il la détruit. Sans doute, les partisans de la métempsycose, la plupart philosophes spiritualistes, accordent et maintiennent l'immortalité à la substance; mais ils rendent en même temps cette immortalité illusoire, en l'ôtant à la personne qu'ils suppriment. Car la personnalité est détruite dès qu'ils lui refusent la faculté de se souvenir. Il n'existe pas de différence entre deux êtres qui vivent l'un après l'autre et le même être qui persiste en se modifiant, mais sans avoir conscience de son identité. Ce n'est donc pas la même vie qui se continue, c'est réellement, à chaque épreuve, dans un être nouveau une nouvelle vie qui commence. Qu'importe donc, comme on le prétend, que ce soit la même substance qui demeure? Qu'est-ce que la substance, sinon une illusion, un nom vide de sens, un pur néant, quand avec la vie on en a détaché la pensée, la conscience, le souvenir, le sentiment de l'identité, c'est-à-dire tous les attributs qui la caractérisent?

Qu'ensuite, suivant la diversité des hypothèses, nous renaissions sous une autre forme humaine, ou que nous passions dans des corps d'animaux placés à des degrés plus ou moins élevés de l'échelle des êtres, ou que, par une supposition plus ingénieuse ou plus brillante, nous soyons transportés dans d'autres sphè-

res, nous devenions un des météores qui resplendissent à l'horizon, une des étoiles qui étincellent au firmament et qu'ainsi nous montions de monde en monde à travers les régions incommensurables de l'espace, le même résultat vient, en s'attaquant à notre personnalité, nous atteindre. Que nous ferait à nous qui en ce moment vivons et nous sentons, d'avoir été, il y a mille ans, plante ou minéral, esprit ou matière? Que nous importent de même toutes les métamorphoses que, sans plus le sentir ni le savoir, nous serions ultérieurement destinés à subir, animal de la terre, oiseau de l'air, habitant du globe, astre du firmament, citoyen d'une sphère céleste? Nous n'aurions rien de commun avec nous-mêmes. Un nouvel être pourrait sortir de notre esprit ou de notre corps. La pensée, le moi aurait disparu. Et c'est le souvenir qui, avant tout, forme et constate la personnalité.

Mais, nous dit-on, dans la vie actuelle la maladie, le désordre des organes, ne peuvent-ils voiler la mémoire sans que l'identité en soit atteinte? Sans doute. Mais aussi, dans ce cas, que devient l'homme? Il va à la folie ou à la mort, c'est-à-dire à la destruction de son corps ou de son esprit; et de plus, si la cause momentanée et contre nature qui pesait sur sa pensée vient à disparaître, l'effet cesse aussitôt; la mémoire revient tout entière avec la vie et l'intelligence.

On insiste et on nous dit : l'âme, en perdant une de ses facultés, peut si bien rester la même que vous qui voulez, dans l'autre vie, fixer définitivement son sort après une seule épreuve, vous lui ôtez en même temps dans cette autre vie la faculté du mérite et du démé-

rite, c'est-à-dire le libre arbitre, et vous prétendez ne pas attenter par là à l'identité de la personne.

Cependant, dans votre propre système, ce ne devait plus être le même homme, puisqu'il serait privé du premier de ses attributs, puisqu'il cesserait d'être libre. Objection spécieuse, mais à laquelle il est facile de répondre! Dieu, l'être par excellence, n'est-il pas libre, ne possède-t-il pas la plénitude du libre arbitre, quoiqu'il ne puisse rien augmenter ni perdre de son mérite et de sa gloire, quoiqu'il ne veuille et ne puisse vouloir que le bien seul? Le libre arbitre est-il supprimé pour l'homme en ce monde parce qu'il ne lui est pas loisible de nier la splendeur du soleil? De même, il restera tout entier dans le ciel où il pourra d'ailleurs amplement s'exercer sur le choix légitime et le discernement des jouissances. Ce ne seront pas les âmes alors qui seront changées, ce seront les conditions et les circonstances de leur vie nouvelle; et le libre arbitre leur demeurera sans qu'elles puissent désormais l'appliquer dans un sens contraire à leur destination sublime. Les bienheureux qui verront le bien et en jouiront, ne pourront reporter leur volonté sur le mal; les réprouvés que le mal environnera ne pourront vouloir le bien qu'ils sauront hors de leur atteinte et qui ne leur apparaîtra plus que comme un regret irréparable et un désespoir.

En même temps que la métempsycose sape ainsi par la base le principe de l'immortalité, elle ne parvient pas mieux, par le même motif, à remplir le but propre que se proposent ses adeptes. S'ils veulent, en effet, qu'elle soit une punition, si, suivant eux, elle sert à ex-

pier les fautes d'une vie précédente, si elle est destinée par là, en supprimant la théorie chrétienne de la faute originelle, à rendre compte de la déchéance de l'homme sur cette terre, le châtiment qu'elle impose cesse évidemment d'être juste, quand il s'applique à une âme qui a perdu le souvenir, chez qui ne reste plus la conscience de sa condition antérieure, qui ne sait pas pourquoi elle souffre, pourquoi elle est punie. Tout mérite ou tout démérite passé a disparu, tout vice ou toute vertu d'une autre existence s'est évanouie avec le sentiment de la personnalité. Entrera-t-il jamais dans l'esprit d'un malheureux qu'il subit ici-bas une juste punition parce qu'on lui dira que, dans un monde inconnu, sous un nom ignoré, en vertu d'une loi abolie; avec je ne sais quelle forme qu'il a dépouillée, il a pu commettre quelque faute qu'il ne saurait avoir actuellement ni la conscience ni le remords d'avoir accomplie?

Mais si la raison de l'homme repousse au nom de la justice un pareil châtiment, elle ne saurait admettre non plus la cessation d'un bonheur mérité et acquis. Car, par une triste logique du système, pour supprimer l'éternité des peines il a fallu renoncer également à l'éternité des récompenses.

Ainsi, suivant la métempsycose, après avoir touché le prix, être entré en possession de Dieu, avoir joui de sa vue, on perdrait ce bonheur! Arrivé à cette fin qui complète le but et comble tous les désirs de l'homme, on la verrait s'évanouir!

Mais le sentiment naturel qui nous porte vers cette suprême destination serait-il rempli, si, après avoir

atteint la félicité, on pouvait appréhender de la perdre, si on ne devait pas en jouir pour toujours? Ce ne serait pas même une félicité, si on en redoutait le terme; et la crainte ferait disparaître le bonheur.

Et puis, d'où nous en viendrait la privation? Il faudrait, ou bien que Dieu nous ôtât ce qu'il nous a donné, c'est-à-dire changeât sans motif de résolution à notre égard, puisque dans le ciel et en présence de ses perfections la pensée même de l'offenser ne pourrait se présenter à nous, ou bien que nous cessions de vouloir être heureux : supposition non moins impossible; car là où il n'y aura ni lassitude ni dégoût, il ne saurait y avoir satiété. Mis au-dessus de tout changement par l'élévation de notre nature, plus nous verrons Dieu, plus nous nous unirons à lui; plus nous goûterons ses perfections sublimes, moins il nous sera possible de nous en détacher [1].

C'est ce qu'avec une conviction chaleureuse exprimait admirablement un grand saint qui fut à la fois un des plus grands philosophes [2]. Il combattait cette même doctrine qui, comme toutes les erreurs, reparaît aux diverses phases de l'histoire du monde. « Quelle oreille pieuse, s'écriait-il, pourrait sans indignation se laisser dire qu'après avoir achevé au milieu des plus tristes infortunes le trajet de cette vie, après que cette carrière d'angoisses et d'épreuves aura été close par les expiations de la sagesse et de la vraie religion, lorsqu'enfin, élevés en la présence de Dieu, il nous sera permis de goûter la béatitude dans la con-

1. Saint Thomas, *Summa contra gent.*, lib. III, chap. LXII.
2. Saint Augustin, *Cité de Dieu*, liv. XII, 20, trad. de M. Moreau.

templation de sa lumière incorporelle et de son immuable immortalité dont l'amour dès ici-bas nous dévore, il faudra cependant un jour renoncer à tant de gloire, se laisser déchoir du faîte de l'éternité, de la vérité, de la félicité, rentrer dans les liens de cette mortalité abjecte, de cette honteuse ignorance, de ces tristes ténèbres où Dieu sera de nouveau perdu, la vérité haïe, le bonheur cherché dans une fange impure, et qu'ainsi, à certaines époques déterminées, comme il est toujours advenu, il adviendra toujours... Déplorables folies, qui peut les entendre! qui peut les croire! qui peut les souffrir! »

La métempsycose, comme tout système créé facticement par l'homme, se heurte aux écueils mêmes qu'elle s'efforce d'éviter. Ses solutions compliquent les problèmes, loin de les simplifier; et elle voit se retourner contre elle ses propres arguments. Au milieu des difficultés qui la pressent de toutes parts, elle est refoulée dans ce dilemme à la rigueur duquel elle ne peut échapper :

Si les transformations qu'elle fait subir aux âmes ne durent qu'un certain espace de temps, pourquoi ne se prolongent-elles pas davantage, ou bien pourquoi ne finissent-elles pas plus tôt? Dans les deux cas, le terme qu'on leur assigne ne repose que sur une fixation arbitraire et sur une base sans fondement. La dernière épreuve sera toujours l'épreuve décisive et encourra le reproche qu'on adresse à l'épreuve unique; et alors n'aurait-il pas mieux valu s'en tenir simplement à la première, sans s'embarrasser de cette série plus ou moins nombreuse de transformations?

Si, au contraire, le passage d'un corps à un autre corps, d'une épreuve à une épreuve nouvelle, d'un monde à un monde différent, doit se prolonger à l'infini, on courra donc toujours vers un but qu'on n'atteindra jamais! Ce sera l'éternité de la marche au lieu d'être celle du repos, l'éternité de la lutte au lieu d'être celle de la récompense. C'est pourtant à cette seconde hypothèse que se rattache l'école moderne. « Il ne peut y avoir aucun terme aux épreuves des âmes; elles passeront successivement dans des corps nouveaux pendant l'éternité, » a dit un philosophe contemporain [1], ne voulant pas voir combien l'éternité chrétienne est plus simple, plus naturelle, plus logique que cette éternité sans calme, sans fixité, sans but.

Et au point de vue moral, la métempsycose offre plus encore, s'il est possible, de conséquences qui répugnent. Elle prive toute loi, même naturelle, de sa sanction. Elle dépouille le bien et le mal de ce caractère absolu qui marque à la fois leur antagonisme et leur réalité. Dans tant de vies successives par lesquelles l'homme doit passer, ne peut-il pas, quand il lui plaît, en sacrifier une à la satisfaction de ses appétits les plus dépravés, aux exigences de ses plus grossières passions? Si donc le mal le séduit, si la jouissance sensuelle le fascine et l'entraîne, qu'il s'y abandonne à son gré! Ce n'est pour lui qu'un calcul à faire; ce qu'il aura perdu sera toujours réparable; il se retrouvera sur l'épreuve suivante. Le pis qui puisse lui advenir, même si de cette sorte il épuisait plusieurs vies, ce se-

1. Jean Reynaud, *Ciel et terre*.

rait, ou de descendre de déchéance en déchéance jusqu'à ce que lui-même trouvât qu'il est temps de remonter de l'abîme, ou bien d'avancer plus lentement vers le but final auquel il doit tôt ou tard arriver. Et dans ces deux hypothèses, le vice peut, sans grand dommage, faire la part à ses convoitises et essayer sa puissance de jouir. En même temps, la vertu ne rencontrera pour tout encouragement qu'une récompense non définie, hypothétique, transitoire et qui, à chaque épreuve, peut laisser descendre le juste du point où il s'était élevé.

Enfin, quant à ce qui regarde la seule vie présente, disons-le en quelques mots, la métempsycose n'est-elle pas une doctrine de fatalité, une consécration de tous les succès, un défi et un outrage au malheur? Vous qui avez une mauvaise part en ce monde, vous souffrez; mais c'est que d'avance vous avez été coupable. Vous vous plaignez; mais de quoi? La douleur vous est due, vous recevez ce que vous avez mérité; la souffrance n'est que votre salaire. Quant aux riches, quant aux heureux de ce monde, leur jouissance est leur droit; leur bonheur est leur légitime récompense. Les biens de la vie, c'est la partie la plus sûre de leur rémunération. Qu'ils en jouissent à l'aise! Ils seraient bien insensés de les compromettre pour ceux qui n'en ont pas été dignes. Il faut, avant tout, qu'ils les conservent. Que du haut de leur prospérité, du faîte de leur grandeur ils insultent et méprisent les autres hommes; qui le leur reprochera? Ils ont seuls droit d'être heureux. La pitié, la sympathie dont ils viendraient à s'émouvoir pour leurs semblables, l'assistance qu'ils seraient ten-

tés de leur offrir, ce serait presque une injustice; et ils ne se troubleront pas pour modifier un ordre de choses régulier et légitime.

La métempsycose nous semble jugée par ces conséquences. En résumé, système corrupteur de la moralité pour cette vie, il n'offre sur les existences antérieures que des données aussi vaines que stériles; et, dans la série des transformations futures, il dégoûte de la vertu, supprime toute crainte de la punition, rend inutile la survivance et illusoire l'immortalité.

CHAPITRE IV

LE SYSTÈME DU PROGRÈS CONTINU.

L'esprit humain construisant, renversant, relevant les théories, semble avoir épuisé toutes les tentatives pour enlever à l'homme ses immortelles destinées.

Voici un système qui, ne refusant point un but à la vie humaine, fait descendre ce but du ciel sur la terre, le transporte de l'homme à l'humanité. Il semblerait dater de l'époque moderne, et pourtant il se relie à toutes les anciennes erreurs. Isolément ou à la fois, il admet les instincts grossiers du matérialisme, les transformations multiples de la métempsycose, l'absorption individuelle du panthéisme; et aussi il se rattache à toutes ces aspirations sensuelles qui dégagent l'homme de ses horizons supérieurs et ne le perfectionnent qu'en lui donnant pour guide les entraînements de la matière, en mettant la jouissance au lieu du devoir, le corps au-dessus de l'âme, l'utile à la place du vrai et du juste.

Suivant ce système, l'homme, créé en vue de cette terre, ne peut ni ne doit aspirer à un autre séjour. Son ciel n'est pas en dehors du monde, il est sur ce globe. C'est ici que l'homme accomplit sa fin, ici qu'il roule dans le cercle de ses destinées. Il y meurt pour y renaître. Il y est, il y sera toujours. Il disparaît, il s'y

transforme. Et en attendant, l'humanité continue incessamment sa marche. La vie générale, de plus en plus éclairée, saine et heureuse, se développe par les vies diverses de chaque homme et par les vies successives de chaque génération. Aucun être ne s'anéantit ni ne s'en va autre part. Chaque homme est humanité; chaque existence personnelle coopère et participe au perfectionnement général. Les misères du présent ne sont que les semences de l'avenir. Les douleurs particulières, les souffrances locales, les affections individuelles, les imperfections de détail ne sont rien en présence du progrès qui se réalise incessamment, de la perfectibilité qui indéfiniment se développe et s'avance. Ou plutôt tout est bien, tout est juste, tout est vrai, parce que tout concourt nécessairement au but. Plaisirs, faiblesses, égoïsme, vices même, rien n'enraye la marche de l'humanité. Enfin, comme couronnement de tout le système, on le déclare, la religion que ménage l'avenir recueillera l'héritage de toutes les théories comme de tous les dogmes, de tous les faits comme de toutes les idées. Des êtres nouveaux, reproduction des générations précédentes, toujours meilleurs, de plus en plus heureux, incessamment plus parfaits, seront les fidèles de cette religion qui doit un jour embrasser le monde.

Ainsi, on nous promet pour tout espoir une religion où il n'y aura ni Dieu ni culte, où la fatalité sera la seule loi, la terre la seule fin, où l'homme sera en même temps l'idole, l'adorateur et le pontife !

Ainsi, on nous présente pour tout encouragement et tout guide un système où, sans plus connaître ni dé-

chéance pour la race ni responsabilité pour l'individu, sans plus tenir compte de l'effort et du mérite personnel, l'humanité progresse, sous une impulsion irrésistible, par les petitesses comme par les grandeurs, par les lâchetés comme par les héroïsmes, par les passions les plus grossières comme par les instincts les plus élevés. Tout y est nécessaire, tout y est légitime. Il n'y a plus ni erreur ni vérité, ni vertu ni crime. Néron n'est pas moins que saint Paul, le tyran que le martyr, le bourreau que la victime, l'athée que le croyant, le scélérat que le juste. Chacun apporte fatalement sa part au progrès. La nature pour guide, quel que soit le chemin, l'homme doit suivre. On peut sur sa route lui offrir le bien, lui dire que son intérêt est d'être vertueux. Mais ce n'est là que le raisonnement d'Épicure; et s'il trouve son bonheur, non dans le calme de la vertu, mais dans l'agitation du vice, qui le forcera à prendre une direction opposée ? « En vain dira-t-on que l'homme, restant au sein de l'humanité, est intéressé au progrès de l'être collectif dont il fait partie; qu'il s'aime lui-même en aimant ses frères; qu'en leur faisant tort il se nuit; qu'il s'appauvrit en les dépouillant; que, riche alors extérieurement, il est pauvre intérieurement et au fond de l'âme; que, fait pour aimer ses semblables, il se diminue en n'aimant que les choses; fait pour connaître et sentir, il laisse souffrir l'être en lui, s'il se prive de ce sentiment et de cette connaissance; que même s'il ne sent pas la douleur, il ne peut point être sûr de ne pas souffrir[1]; et que,

1. Pierre Leroux, *De l'humanité*, p. 184.

par suite, son propre intérêt doit le porter à éviter le mal et à faire le bien. »

Triste subtilité qui peut finir par tromper celui qui l'invente et s'y attache, mais qui, en dehors, n'abusera personne et n'arrêtera ni le superbe, ni l'ambitieux, ni le méchant! Vain calcul qui ne tend qu'à justifier indistinctement tous les actes en rendant chacun juge intéressé dans sa propre cause et maître de choisir, suivant son appréciation, entre les conséquences que le mal lui apportera personnellement pendant sa vie et celles que, plus tard, il pourra en ressentir collectiment comme humanité!

La loi étant ainsi dépouillée de tout caractère supérieur et de toute sanction, il n'y a plus même de possibilité d'une vie future, dans le sens du moins que le langage vulgaire attache à ce mot. L'homme concourt, sans le savoir ni le vouloir, à un but dans lequel il est absorbé; son individualité disparaît. Les parties n'ont plus de valeur intrinsèque; le tout seul est digne de considération. Les personnes cessent d'être; il n'y a que la communauté. Les hommes n'existent plus; l'humanité seule demeure. Le réel est supprimé pour céder la place à l'idéal, l'être pour ne laisser la vie qu'à la forme et au symbole.

Les hommes peuvent être ignorants : qu'importe! ils font partie d'une humanité en gestation de la science universelle; malheureux : qu'importe encore! l'humanité qui les renferme est pleine d'espérance et riche en félicité; mortels : qu'importe enfin! l'humanité ne saurait mourir. Ainsi le tout contient ce qu'aucune de ses parties ne possède : la lumière, le bien, le bonheur,

l'immortalité. Tous les hommes avec leur conscience et leur raison individuelle sont sacrifiés à une généralité qui ne sent, ni ne pense, ni ne vit personnellement. Et les membres périssent pour l'honneur d'un corps imaginaire qui n'a d'autre existence que son seul nom.

Mais si le système progressif et humanitaire succombe ainsi dans son principe, il ne se soutient pas mieux devant l'histoire et les faits. Non, aucune observation réelle ne nous montre l'humanité suivant une voie indéfinitivement progressive, s'élevant, par une ascension nécessaire et constante, de lumière en lumière, de vertu en vertu, de perfection en perfection.

Qu'on parcoure les annales du genre humain depuis leur origine; qu'on examine l'état physique, intellectuel et moral de l'homme aux diverses époques historiques, et l'on jugera le caractère réel de cette progression continue, attribuée par quelques-uns à l'humanité. Partout où a passé l'homme, on trouvera la lutte, la victoire, les défaites. Les épreuves seront diverses, la somme des biens et des maux mêlée comme le jeu de l'intelligence et de la liberté; mais aussi les résultats incertains et le succès balancés. Là même où les utopistes proclameront le but atteint et le salueront du nom de progrès, souvent l'expérience des anciens l'appelle décadence et dégradation.

C'est que les faits, sous leurs multiples et variables aspects, refusent de se prêter à tout système rigoureux et absolu. Sans doute, au point de vue matériel, dans le monde physique et dans le domaine des sciences mathématiques et expérimentales, nous avons vu s'accomplir de nos jours des phénomènes merveilleux.

Par de magnifiques inventions auxquelles nous nous empressons de rendre hommage, les conditions corporelles de l'existence ont été heureusement modifiées. L'époque actuelle connaît mieux les procédés du bien-être ; elle savoure avec plus de raffinement les jouissances de la vie ; elle a trouvé quelques remèdes inconnus. En prolongeant par des soins recherchés l'existence de quelques faibles enfants, elle a augmenté d'un certain nombre d'années la quotité de la vie moyenne. Elle a adouci même quelques souffrances et vu disparaître quelques maux. Mais en définitive, sommes-nous plus forts, plus vigoureux, mieux constitués ? Sommes-nous plus à l'abri des plus poignantes douleurs ? La maladie nous épargne-t-elle davantage ses angoisses ? La mort, avec toutes ses horreurs, nous frappe-t-elle moins rudement à tous les âges, dans toutes les classes, dans toutes les positions ? Qu'avons-nous gagné en énergie, en résistance, en vitalité ? Demandons-le à nos pères, et sans remonter jusqu'aux puissants effets de la nature primitive, osons prétendre que, sous le rapport de la vigueur corporelle, nous soyons au niveau de nos aïeux d'il y a seulement cinq ou six siècles, ou que les populations abâtardies de nos cités manufacturières égalent les robustes paysans des âges plus grossiers !

Civilisation matérielle, on peut donc applaudir à tes conquêtes sans s'aveugler sur ta puissance ou se faire illusion sur tes résultats ! Qu'as-tu suspendu ou changé dans les lois générales du monde ? Nous as-tu soustraits à leur empire ? As-tu écarté de nous le mal, ce triste privilége de notre nature ? Nous as-tu supprimé l'in-

tempérie des climats, l'inclémence des saisons, les chaleurs brûlantes, les froids dévorants, les tempêtes destructives et toutes ces conditions atmosphériques si souvent contraires à notre organisation? La terre, grâce à toi, a-t-elle cessé, pour nourrir l'homme, d'exiger son travail et ses sueurs? Non, ni la nature qui le gouverne, ni le sol qui le porte, ni le ciel qui le couvre, ni l'air qui l'entoure, n'ont rien modifié aux lois originelles qui les régissent; et à nul il n'est donné encore d'ajouter un trait à son visage, un degré à sa taille, un jour à sa vie. Au milieu de tes progrès matériels, tu offres à l'homme plus le désir que la réalité du bonheur, plus l'appétit que la satisfaction des jouissances. Poursuis néanmoins, si tu peux soulager une misère ou adoucir une épreuve. Mais tandis que tu marches vers un industrialisme plus perfectionné, l'individu, toujours le même, s'avance incessamment, à travers des jours trop nombreux de souffrance, vers l'inévitable sépulcre!

Puis, intellectuellement, avons-nous plus de valeur? Nos esprits sont-ils plus vastes, nos idées plus justes, nos facultés plus développées? Si, dans le domaine des connaissances naturelles, aux divers points de vue scientifiques, dans ce qui appartient à l'observation et à l'expérience pratique, nous avons, par le bénéfice d'un précieux héritage, réalisé des connaissances bien plus considérables que nos pères, notre intelligence propre a-t-elle réellement gagné en élévation, en profondeur, en étendue? Sans parler même de ces beaux siècles de l'histoire où se sont développés pour le modèle de tous les âges les dons les plus ad-

mirables de l'esprit humain; sans parler de ces grands hommes, de ces esprits d'élite qui, à diverses époques, trop rares sans doute, ont apparu en groupe plus ou moins nombreux, qu'on considère la moyenne actuelle des intelligences, nous ne disons pas dans l'universalité du monde où les peuplades sauvages, les nations sans culture occupent encore hélas! une si grande place, mais dans les pays les plus civilisés, en France, depuis l'avénement même des classes moyennes et de la bourgeoisie, et qu'on nous dise le progrès réalisé par la droiture du jugement, l'élévation des idées, la fermeté de la raison, l'énergie du caractère, la noblesse des sentiments!

Et enfin, quelle supériorité avons-nous acquise dans l'ordre le premier et le plus important de tous, dans l'ordre moral? La vertu a-t-elle pour nous plus d'attrait, le dévouement plus de charme, l'égoïsme moins de séduction, les passions moins d'ardeur et d'entraînement? Les générations actuelles, dans l'éternelle lutte du bien et du mal, s'efforcent-elles plus vivement de remonter la pente de leurs mauvais penchants? Les rapports judiciaires constatent-ils que les délits, les crimes, les récidives aient diminué dans une considérable proprotion? Des forfaits inouïs naguère troublaient le monde. Au fond des masses fermentent toujours les plus terribles passions. Les multitudes obéissent aux mêmes instincts brutaux et les mêmes fureurs bestiales les enivrent. Le pillage, le meurtre, le sang, n'ont pas cessé sur elles leur séduction. Les révolutions ont toujours les têtes sanglantes au bout de leurs piques et font leur jouet des membres mutilés de leurs

victimes. La passion de jouir à tout titre, à tout prix, est de plus en plus irrésistible. Et le monde semblerait chaque jour près de périr si les digues qui, par de si légers obstacles, retiennent le flot destructeur étaient un instant levées. Les sophistes ne font pas plus défaut que les tyrans, et ceux qui commettent les usurpations que ceux qui les encensent et les justifient. Le maître, qu'il s'appelle peuple ou César, n'est pas moins servilement adoré. Caïn rêve toujours le meurtre de son frère, Dalila la trahison de celui qu'elle a séduit. Et dans la rénovation incessante des cités, des peuples, des empires, la cruauté des Spartiates n'est pas adoucie, ni la légèreté des Athéniens fixée, ni la fourberie des Carthaginois redressée, ni l'orgueil des Romains abattu.

Nature humaine, malgré tes courtisans comme malgré tes détracteurs, tu seras toujours la même, capable du bien comme du mal, du dévouement comme de la lâcheté, tantôt accomplissant des actes héroïques, tantôt esclave des appétits les plus honteux, tour à tour angélique ou infernale, victorieuse ou subjuguée! Car ce n'est pas le repos du triomphe, c'est la lutte elle-même qui est ta gloire et ta vie!

Il jugeait les faits comme nous, ce philosophe moderne à la fois si éminent et si sympathique, quand contemplant d'un regard attristé le spectacle du monde; ne discernant la lumière nulle part, ni en avant ni en arrière de l'homme, de la société, de toute créature; voyant les peuples succéder aux peuples et le problème rester le même, il se demandait : « ce que deviendra aussi la nouvelle civilisation? Conquerra-t-elle le monde ou bien est-il dans la destinée de toute civilisation de

s'accroître et de tomber? En un mot, l'humanité ne fait-elle que tourner éternellement dans le même cercle, ou bien avance-t-elle? Ou bien encore, comme quelques-uns le prétendent, recule-t-elle! Car on a supposé aussi que toute lumière était au commencement; que, de transmission en transmission, cette lumière allait s'éteignant et que, sans nous en douter, nous marchions à la barbarie par le chemin de la civilisation. » Alors, comme effrayé, il déclarait que : « l'homme reste éperdu en face de ces problèmes. »

Et un autre partisan enthousiaste de la raison [2], ne voyant ni dans la nature ni dans l'histoire ce progrès continu qu'on nous vante comme l'immortalité de l'espèce, signale en termes aussi éloquents quoique moins philosophiques « le délire de la perfectibilité indéfinie et de la félicité sans limite sur une terre qui n'est, qui ne fut et qui ne sera jamais qu'un sépulcre blanchi entre deux mystères [3]. »

1. Jouffroy, *Du problème de la destinée humaine. Mélanges philosophiques*, p. 317.

2. Lamartine.

3. C'était aussi la pensée de Leibnitz ingénieusement exprimée au milieu de toutes ses théories d'optimisme. « Quant à la perfection des choses, dit-il (lettre à madame l'électrice de Brunswick, 3 septembre 1694), en ne considérant que la raison toute seule, on peut douter si le monde avance toujours en perfection, ou s'il avance ou recule par périodes, ou s'il ne se maintient pas plutôt dans la même perfection à l'égard de tout, quoiqu'il semble que les parties font un échange entre elles et que tantôt les unes, tantôt les autres soient plus ou moins parfaites. On peut donc mettre en question si toutes les créatures avancent toujours, au moins au bout de leurs périodes, ou s'il y en a qui perdent et reculent toujours, ou enfin s'il y en a qui font toujours des périodes au bout desquelles ils trouvent n'avoir point gagné ni perdu ; de même qu'il y a des lignes qui avancent toujours, comme la droite, d'autres qui tournent sans avancer ou reculer, comme la circulaire, d'autres qui tournent et avancent en même temps, comme la spirale, d'autres enfin

Nous voici bien loin du progrès continu érigé en axiome, du perfectionnement indéfini posé comme un dogme absolu. Nous n'apercevons plus guère le but idéal où marche infailliblement l'humanité. La terre ne se raffermit point sous nos pas, le ciel ne s'éclaircit point devant nos yeux. Nous ne découvrons que le cercle dans lequel tournent incessamment nos instincts, nos idées, nos passions. L'humanité ne vaut que ce que nous valons nous-mêmes : sainte, si nous sommes purs ; souillée, si nous sommes vicieux. Elle n'est coupable que de nos fautes, elle n'est juste que de nos vertus. Ce n'est donc pas elle qui peut être récompensée et couronnée, c'est nous-mêmes sans qui elle n'a ni mérite ni réalité Hors de là, il n'y a qu'illusion, impossibilité et rêverie.

La terre n'est donc pas le but, elle n'est que le chemin. Elle n'est pas le terme, elle n'est que la lice. L'humanité est un composé d'existences ; elle n'est pas un être en soi. Ce qui est réel, c'est nous-mêmes ; ce qui doit progresser, c'est notre individualité. Sans plaindre nos pères, sans envier nos enfants, portons sur nous nos soins ; ce n'est pas de l'égoïsme, c'est de la sagesse et du bon sens. Car si le progrès continu et indéfini n'est pas la loi fatale, la condition nécessaire, le droit absolu de l'humanité, la raison et la conscience n'en font pas moins un devoir aux individus comme aux nations de s'améliorer et de se perfectionner. Qu'on recherche par le travail et la charité le progrès matériel, par l'étude et la science le progrès intellectuel,

qui reculent après avoir avancé ou avancent après avoir reculé, comme les ovales. »

par l'effort surtout et la vertu le progrès moral, c'est une noble et légitime obligation. Mais cette recherche, c'est la liberté seule qui doit en avoir le soin; et l'exercice même de cette précieuse et délicate faculté s'oppose essentiellement à tout système impératif, à toute conséquence fatale et rejette comme absurde la pensée d'imposer à la masse ce qui dépend des individus. La voie du progrès est donc ouverte devant nous : elle appelle nos espérances, elle sollicite nos efforts. Mais ce n'est pas le système humanitaire qui nous y introduit. Et si une doctrine plus parfaite a amélioré, agrandi, ennobli l'humanité, c'est avant tout en relevant, purifiant, sanctifiant les individus. Celle-là nous a appris non à exalter la nature humaine, mais à la diriger; non à la glorifier, mais à la dompter; non à perfectionner seulement la matière, mais à réaliser d'abord le progrès du vrai et du bien; non enfin à développer l'égoïsme et les jouissances, mais à étendre sur tous le règne du droit et de la justice. C'est en elle qu'est la vraie notion du devoir avec sa sanction, de la lutte avec ses périls, de la vertu avec ses récompenses. C'est elle, en un mot, qui a donné à l'homme son but, à la vie sa fin, aux épreuves leur terme, à la justice sa couronne, à la mort l'immortalité.

CHAPITRE V

LE NATURALISME.

La question la plus grave qui puisse influer sur la solution du problème de la destinée de l'homme est peut-être celle du surnaturel, question qui par la grandeur de ses conséquences a vivement agité les esprits de nos jours, thèse qui touche à toute chose, embrasse la philosophie, la religion, l'humanité entière, clef qui, on ne doit pas craindre de le dire, ouvre ou ferme les portes de la vie future.

N'y a-t-il, ne se passe-t-il rien en dehors de ce monde et des lois qui le régissent? Rien, en dehors de l'intelligence de l'homme, des sentiments qu'il éprouve, des idées qu'il perçoit? Sommes-nous renfermés entre le temps et l'espace comme dans un cercle infranchissable qui nous presse et nous étreint? Le merveilleux, le miracle, est-il rationnellement, absolument impossible, parce qu'il est hors de la nature et de ses lois connues? La religion, par suite, avec tout ce qu'elle enseigne, tout ce qu'elle révèle, doit-elle être considérée comme un simple fait naturel, passible des mêmes règles que les autres faits et subordonné aux lois inséparables de l'esprit humain? Oui, les adversaires du surnaturel le proclament, un seul ordre de choses, la nature soit physique, soit

morale, gouverne le monde ; les lois qui le régissent, immuables et nécessaires, ne laissent en dehors d'elles rien naître et se produire. La raison, qui fait partie de cet ordre naturel, ne peut admettre de vérités qui la dépassent, de phénomènes qui ne soient pas le développement régulier de prémisses posées par elle. Tout se motive, s'interprète, s'explique par l'évolution de l'intelligence humaine. Notre esprit et notre cœur, au moyen de l'idée et du sentiment qu'ils renferment, se portent vers l'infini. L'imagination et l'amour nous conduisent vers Dieu, comme l'observation et la science nous mènent vers la philosophie. Ce sont deux procédés qui diffèrent, non intrinsèquement, mais par leurs résultats ; non par leur point de départ, mais par leur direction. Ce sont les produits de deux facultés qui peuvent jusqu'à un certain point s'exclure, de deux méthodes qui peuvent se repousser, mais qui n'en appartiennent pas moins à la même catégorie, à la même nature, au même individu. En résumé, le surnaturel, inadmissible en principe, doit être repoussé comme également contraire à la notion de la nature qui s'étend à tout ce qui est, aux conditions du fini qui ne saurait exister que selon ses propriétés nécessaires, à l'essence de Dieu qui ne peut agir que par ses lois propres. [1].

Telles sont les idées principales des adversaires du surnaturel. Ils peuvent offrir la plus grande diversité dans les systèmes qu'ils inventent ou renouvellent,

1. *Études de théologie, de philosophie et d'histoire.* Mars 1859, article du P. Matignon.

s'approcher plus ou moins près de la vérité ou s'en séparer par des abîmes. Mais tous, au point de départ, se réunissent pour admettre d'une manière absolue l'existence et la possibilité du seul ordre naturel. Leurs affirmations que tout d'abord nous allons brièvement examiner à un point de vue général, peuvent ébranler par ce qu'elles ont de hardi, séduire par ce qu'elles ont de spécieux. Elles n'en sont pas moins, pour la plupart, des pétitions de principe, dénuées de base, contraires non-seulement aux faits, à l'histoire, à la conscience du genre humain, mais même à cette raison dont le témoignage est leur seul point d'appui, pleines de confusions évidentes, opposées au vrai sens des mots et des choses.

Remarquons, avant d'aller plus loin et pour rester dans le vrai, que le mot de surnaturel a deux sens bien distincts; il faut les préciser nettement pour éviter toute confusion. Dans le premier sens, il signifie tout ce qui excède l'ordre et les lois du monde physique dans lequel nous vivons; les matérialistes, les athées, les positivistes repoussent formellement ce surnaturel.

Dans le second sens, il signifie tout ce qui dépasse la vie naturelle de l'homme et suppose un ordre supérieur aux lois intellectuelles et morales que notre seul esprit, dans ses limites actuelles, se fait à lui-même et qu'il reconnaît. Les adversaires de cette seconde sorte de surnaturel portent au moins implicitement atteinte, sinon au principe, du moins à la notion pure et entière de l'immortalité.

Tout ce que nous disons ici ne s'applique qu'en partie à ces seconds adversaires du surnaturel.

Et d'abord, en ce qui regarde le fond même de l'esprit humain, un éloquent et ingénieux professeur le faisait naguère remarquer du haut de sa chaire de Sorbonne[1] : « Il n'y a rien de plus naturel à l'homme que le surnaturel. » Ceux qui le repoussent se mettent par là même en opposition avec l'humanité qu'ils ne connaissent pas. L'homme a besoin de sortir de cette terre, de ces limites où il est renfermé, du réel qui l'écrase. Il aspire à ce qui est au-dessus; il étend la main avec la pensée vers ce qui est au delà. L'enfant ne s'étonne pas plus du surnaturel que de ce qui tombe sous ses sens; monde imaginaire, génies, lutins, rien ne l'effraie ni ne le surprend. L'imagination de l'homme, si influente sur ses actes, si puissante sur sa vie, c'est, si on peut le dire, la faculté même du surnaturel. La gloire pour l'homme mûr, pour le héros, ce n'est que l'aspiration à une vie supérieure et prolongée.

Vous admettez l'ordre naturel en le voyant et vous repoussez tout ce qui le dépasse. Vous rejetez donc alors non-seulement le merveilleux, mais l'invisible ; car l'homme, dans ses conditions actuelles, ne perçoit pas plus l'un que l'autre. C'est-à-dire que, nonobstant vos conclusions métaphysiques et morales plus ou moins pures, en dépit des données plus ou moins saines et élevées de vos systèmes, vous atteignez dans son principe, non-seulement toute religion révélée, mais Dieu lui-même, la Providence, la vie future. Dans un sens en effet, le surnaturel, ce n'est autre

1. Saint-Marc Girardin, cours oral de 1859.

chose que la spiritualité. Nier le surnaturel, c'est, avec l'être pur esprit par essence, nier l'âme elle-même. Vous êtes ainsi amené forcément et dès l'abord au matérialisme; et si vous n'allez pas jusqu'à cet excès, c'est que vous déniez aux mots leur sens et aux idées leur logique.

D'ailleurs, les lois de la nature dont seules vous reconnaissez l'existence, que vous déclarez immuables, sont-elles si simples, si claires, si perceptibles? Les définissez-vous? En quoi consistent-elles? Les pénétrez-vous? Quel est leur point de départ et leur terme? Où est leur cause intime et la raison d'être de tous leurs fonctionnements? Puis, quand vous sortez des objets purements matériels, quelle règle suivez-vous? Si vous admettez l'intelligence, dites-nous ce qu'elle est? Mathématiciens, la calculez-vous? Physiciens, la pesez-vous? Physiologistes, la disséquez-vous? Elle ne tombe donc pas dans l'ordre naturel! elle ne passe donc pas sous vos lois! Comment distinguez-vous l'âme de la simple vie, de l'animalité? Qu'est-ce que la vie elle-même? Et l'instinct? et le sentiment? et la pensée? Questions que ne tranche pas l'assurance des affirmations et que la subtilité des distinctions est impuissante à résoudre!

Quant à l'essence de Dieu, ce nous semble une témérité bien grande d'en poser les lois et d'en fixer à toujours les limites; de déclarer que tel ordre, tel acte, tel phénomène est en dehors de la volonté et de la puissance de l'Être souverain; qu'il ne saurait être, ni vouloir, ni agir autrement que nous l'entendons; que les lois générales doivent lui suffire, et qu'il n'a ni

le droit ni le pouvoir d'entrer vis-à-vis de nous dans l'ordre du miraculeux et du surnaturel.

Sans doute, il est l'être nécessaire et immuable; mais cette immuable nécessité tombe sur sa substance, sur ses attributs et non sur l'exercice de son pouvoir. De même que, variable dans son essence, il serait imparfait; nécessité dans ses œuvres, il serait impuissant. Possédant en lui-même l'indépendance, il ne peut être limité et dépendant dans ses actes. Il ne saurait changer en lui-même; mais c'est un objet étranger à lui qu'il atteint et modifie dans ses ouvrages.

Lui qui au sein de l'éternité a créé le monde, le plus étonnant sans doute des prodiges, le plus merveilleux des changements, comment ensuite, dans l'administration de ce monde, prétendre le borner à un seul ordre immuable et naturel, le rendre esclave des règles qu'il a imposées, le soumettre fatalement aux lois qu'il a faites?

Prétention étrange, quand le surnaturel est nécessaire pour expliquer tant de choses, quand le plus rationnel et le plus vraisemblable semble bien être d'affirmer qu'il entre dans le plan divin! quand l'incompréhensible, l'invisible, le merveilleux, nous entourent de toutes parts! quand, devant la raison comme devant la conscience, tant de faits ne peuvent s'interpréter naturellement! quand le présent, le passé et l'avenir sont, sans le surnaturel, des énigmes ou des abîmes! quand la création est impossible si on le nie, quand l'immortalité est gravement atteinte si on le repousse!

En effet, par la doctrine du naturalisme, même de celui qui se fait honneur de respecter les grands principes de la loi morale, la réalité de la vie future est mise en cause et formellement compromise. Dieu sans doute est la fin de l'homme ; mais, qu'on le remarque, c'est sa fin surnaturelle. Naturellement, l'homme qui naît et vit en ce monde doit y accomplir sa fin, fin il est vrai matérielle et à la fois intelligente, mais qu'il remplit par le double moyen de la raison et du corps. Au delà, qu'y aura-t-il ? Si vous parlez de récompense à venir, qu'en savez-vous ? Comment de ce que vous voyez, sentez, comprenez, conclure à l'invisible, à l'incompréhensible, à l'insondable ? Toutes les lois que vous déclarez immuables et nécessaires sont faites pour ce monde. Transportez-les ailleurs ; comment y seront-elles applicables et y fonctionneront-elles ? Pour vous, rien ne sort de ce monde. L'instinct religieux n'est même, aux yeux d'un grand nombre d'entre vous, qu'une faculté naturelle à l'homme. Prenez garde, la récompense future avec ses jouissances, c'est bien chose en dehors des lois terrestres. Ce n'est plus là du naturalisme, c'est du surnaturel ; c'est même, disons-le, de la révélation.

Vous vous refusez pourtant à l'excès de nier ouvertement la vie future. Vos désirs, vos aspirations, votre langage, la sauvent et la maintiennent, tandis que vos doctrines la condamnent. Vous sentez que cette négation absolue atteint trop profondément à la fois Dieu et l'homme. Mais alors pourquoi, sans plus de motif, vous attaquer à l'être souverain, dans sa personne en lui défendant de sortir des lois générales de ce monde,

dans sa liberté en lui interdisant aucune modification à ses premiers actes, dans sa bonté en lui refusant le droit de montrer dès ici-bas à sa créature la fin surnaturelle qu'il veut lui préparer et qu'il lui destine ? La nature c'est Dieu, comme le surnaturel c'est Dieu encore. La loi générale c'est Dieu, comme le bienfait particulier, la faveur extraordinaire, c'est Dieu toujours. En quoi répugne-t-il à la raison que Dieu donne à l'homme plus que l'ordre naturel ; qu'il lui accorde, par une bonté gratuite, plus que ce qui est strictement nécessaire à son existence terrestre ; qu'il lui ménage une vie et un bonheur supérieurs à l'état de la simple nature ? Et pourquoi vouloir ainsi dépouiller Dieu de ses attributs les plus nobles pour lui, les plus favorables pour l'homme ?

Donc nier le surnaturel, c'est porter atteinte à tout ce que les hommes ont pensé, cru, espéré. C'est se mettre en opposition avec leurs aspirations les plus élevées, avec leurs facultés les plus puissantes, l'imagination, la conscience, la raison, qui, évidemment aussi, font partie de leur nature. C'est renverser les lois de leur être, sous prétexte de les sauvegarder. C'est rabaisser leur présent, c'est attenter à leur avenir. C'est tarir en eux les sources de tout ce qui est grand, pur, désintéressé, généreux. C'est enfin supprimer le problème pour n'avoir pas à le résoudre.

Il avait bien compris la force de ces principes et de ces conséquences l'écrivain éminent qui signalait [1]

1. Guizot, *Méditations et études morales*, préface, p. I.

« comme la question suprême, celle posée entre ceux qui reconnaissent et ceux qui ne reconnaissent pas un ordre surnaturel, certain et souverain, quoique impénétrable à la raison humaine; la question posée, pour appeler les choses par leur nom, entre le *supernaturalisme* et le *rationalisme*. D'un côté, les incrédules, les panthéistes, les sceptiques de toute sorte, les rationanistes; de l'autre, les chrétiens. Parmi les premiers, les meilleurs laissent subsister dans le monde la statue de Dieu, s'il est permis de se servir d'une telle expression, mais la statue seulement, une image, un marbre. Dieu n'y est plus. Les chrétiens seuls ont le Dieu vivant. » Et comme il en est de Dieu même, ainsi en est-il de l'immortalité, de la vie future!

Curieuse observation que ce rapprochement entre les différents systèmes qui n'admettent pas la vérité tout entière! Conformité qui, jointe en même temps à des diversités profondes, accuse également leur erreur, montre l'incertitude de leur direction et la fragilité de ce qui ne s'appuie pas sur une base fixe et inébranlable! Car, remarquons-le, les écoles même, qui parfois d'ailleurs et sur d'autres questions professent des doctrines saines et élevées, par cela seul qu'elles se déclarent les ennemies du surnaturel, tombent également sous le coup du jugement porté par M. Guizot contre tous ceux qui, par manque de volonté ou de force, ne savent s'élever à des considérations et accepter des lois supérieures à celles de ce monde.

Deux systèmes particulièrement que nous allons étudier combattent de nos jours toute espèce de surnaturel et se font comme une doctrine de cet antago-

nisme. Les uns, appartenant au *rationalisme* pur, n'admettent que la raison et la prennent pour but suprême, et à l'aide d'une critique sans retenue sont conduits à un nominalisme sans fondement et sans réalité. Les autres, s'attachant aux seules données *positives*, ne reconnaissent que les conceptions matérielles, que les applications purement sensibles, et font de la terre le point de départ comme le terme unique de leurs efforts.

CHAPITRE VI

LE RATIONALISME.

Certes, on peut le dire, la raison est la plus belle et la plus glorieuse des facultés de l'intelligence humaine. Toute limitée, toute imparfaite qu'elle est, c'est elle qui fait la grandeur de l'homme. Elle le place au-dessus de toute la création pour la juger et l'admirer. Elle l'élève au-dessus de lui-même pour qu'il puisse se connaître, se rendre compte de ses pensées et de ses actes, chercher la vérité, la trouver, s'y tenir. C'est un moyen admirable, mais toutefois ce n'est qu'un moyen. C'est un instrument puissant, mais ce n'est qu'un instrument. Moyen pour atteindre le vrai, instrument pour saisir le bien, degré pour s'élever aux régions supérieures de la justice et de la perfection.

Les rationalistes purs, renversant ces termes, prennent la raison pour but unique, ne voient rien en dehors d'elle, la regardent à la fois comme cause et comme fin dernière de toute science, de toute vérité, de toute justice. Pour eux, tout ce qui dépasse les conditions de ce monde, tout ce qui appartient à l'ordre surnaturel, n'est qu'une conception de l'esprit humain; Dieu lui-même n'est qu'une forme de leur intelligence, un type plus ou moins idéal et poétisé. Le Dieu auquel il rendent un culte, c'est la beauté, la vérité, la bonté

que l'homme a conçues. C'est le produit de leur pensée devant lequel ils s'exaltent, en qui ils s'absorbent, qu'ils adorent, en un mot. Ils pourront se servir des locutions vulgaires, parler la langue commune ; mais « Dieu, la Providence, l'immortalité, ils le déclarent eux-mêmes, ne sont pour eux que de vieux mots que la philosophie ne remplacera jamais avec avantage, mais qu'elle interprétera dans des sens de plus en plus raffinés [1]... La religion, étant un des produits vivants de l'humanité, doit vivre, c'est-à-dire changer avec elle [2]... C'est le droit à l'idéal [3]... la part de l'idéal dans la vie humaine [4]... Les symboles ne signifient que ce qu'on leur ordonne de signifier. L'homme fait la sainteté de ce qu'il croit comme la beauté de ce qu'il aime [5]... L'humanité ne se trompe pas sur l'objet même de son culte : ce qu'elle adore est réellement adorable; car ce qu'elle adore dans les caractères qu'elle a idéalisés, c'est la bonté et la beauté qu'elle y a mises [6]. »

« L'absolu de la justice et de la raison ne se manifeste que dans l'humanité; partout ailleurs il n'est qu'abstraction. L'infini n'existe que quand il revêt une forme finie [7]. »

Un tel rationalisme n'est que la négation radicale de toute vérité immatérielle, de toute religion, de toute

1. Renan, *Études d'histoire religieuse*, 3e édit., p. 419.
2. *Ibid.*, p. 45.
3. *Ibid.*, préface, p. XVII.
4. *Ibid.*, p. 1.
5. *Ibid.*, p. 423.
6. *Ibid.*, préface, p. XXII.
7. *Revue des Deux-Mondes*, janvier 1860.

vie future, de toute immortalité. Si c'est la raison humaine qui se crée son Dieu, si c'est elle qui constitue la religion et la fait à son image, qui puise en elle-même le beau, le juste, le vrai, en est le type absolu et leur confère l'existence, il s'ensuit que cette existence n'est que spéculative, purement conceptionnelle et gratuite, que Dieu n'est rien en lui-même, le devoir rien, la sanction de la loi rien non plus, puisqu'ils n'existeraient pas sans la raison humaine qui les produit. Si c'est moi qui suis l'auteur de Dieu, je suis plus puissant que lui et je n'ai rien à attendre que de moi-même! Si c'est moi qui m'impose ma règle et me trace ma loi, j'aurai, moi-même aussi, à me récompenser de mon obéissance et de ma justice! Mais, triste dérision! si c'est moi qui me promets l'immortalité, je devrais commencer par écarter de moi la mort en ce monde, avant de me conférer quelque part ailleurs une vie immortelle! Ou plutôt il est ici trop évident que la vie future est un rêve et que celui qui ne s'est pas créé tout seul, ne trouvera pas dans sa propre vertu le pouvoir de se perpétuer.

Comment ne pas sentir que, si l'homme se fait à lui-même sa vérité, sa justice, sa récompense, tout cela n'existe plus? Car, quel est le propre de la justice, de la vérité, du bien? C'est d'être, même suivant le rationalisme, des idées absolues et essentielles. Mais sur quoi peuvent-elles reposer, si elles ne s'appuient sur un être complet qui les possède en son essence et leur donne la vie et la réalité? Si elles ne dépendent que de l'homme, être variable, relatif, contingent, ou si elles ne sont pas représentées dans un sujet person-

nel, elles n'ont qu'une existence fugitive et nominale, sans base, sans fixité. Pour qu'elles soient immuables, éternelles, absolues, il faut qu'elles aient une source, un point de départ absolu, éternel, immuable : Dieu, en un mot, non le Dieu formé par l'homme, mais le Dieu réel, législateur, rénumérateur, vengeur.

Qu'on professe, tant que l'on voudra, l'aspiration à l'idéal, le culte de l'infini : vaine forme de langage !

Qu'est-ce que l'infini sans l'être qui le représente? Qu'est-ce que l'idéal sans le modèle qu'il exprime? Qu'est-ce que le tableau sans l'original qu'il reproduit? Où trouver sous ces mots un sens qui rassure, console, guide, fortifie?

On a beau même admettre un certain surnaturel en tant que renfermant un principe au-dessus de la matière, reconnaître une intelligence distincte du corps, parler d'une vie supérieure.

Qu'est-ce que le surnaturel, si vous le soumettez aux lois inflexibles de ce monde? Qu'est-ce qu'une vie supérieure, si c'est une vie dans les seules conditions reconnues et admises pour la terre? Peut-il y avoir une vie future sans le Dieu personnel, tout puissant, qui nous a donné la vie présente et nous la conserve, qui nous a tracé nos règles et fixé sa loi, qui doit nous juger un jour? Si Dieu n'est qu'une abstraction, vaine création de l'esprit de l'homme, s'il ne voit, n'agit, ne prévoit ni ne dirige, il n'y a plus pour nous de promesse ultérieure et de gage d'avenir. Il nous faut une providence pour exister, comme il nous en faut une pour survivre. Ou bien alors, par une distinction dérisoire, l'intelligence, le surnaturel, n'existent que dans

les lois immuables qui gouvernent la matière. Hors de là, il n'y a rien.

Et en effet, si vous pouvez bien, plus ou moins vaguement, en appeler à une vie supérieure, vous ne savez, vous n'osez ni préciser ni définir la vie future. Vous vous jouez au milieu des nuages sans en dissiper un seul. Votre infini n'est que le monde, votre idéal que celui de l'esprit humain. Qu'importe ensuite que vous vous sépariez nominalement du matérialisme, que vous protestiez même contre lui? La fin et le but vous sont communs. Si l'homme arrive à la mort et y reste, que lui fait d'y arriver avec une intelligence plus ou moins distincte de la matière? Le mot seul est changé, le fait demeure, puisque, selon vous, il n'y a pas d'idée en dehors de l'homme, pas d'être, pas de loi en dehors de lui, par suite non plus pas de vie, pas d'immortalité. Il peut être et valoir en ce monde plus que les animaux; mais il n'a au-dessus d'eux ni promesse ni garantie d'avenir. Et par là, malgré vos affirmations contraires et vos efforts, vous retombez dans les plus mauvaises écoles; vous ne vous séparez pas, au point de vue de la doctrine, du panthéiste et de l'athée et vous êtes au niveau, pour la pratique, du sceptique et du matérialiste.

En effet, avec le rationalisme poussé à cet excès, toute croyance croule, tout principe est détruit.

Les religions existent comme création de l'homme, comme produit de la spontanéité humaine; adaptées aux besoins, aux aptitudes, aux intérêts, elles sont toutes vraies, elles sont toutes fausses. Mais la religion n'existe pas.

Dieu, sous toutes les formes dont on l'entoure, sous toutes les images qu'on lui prête, est un des reflets multiples, un des mille rayons de l'intelligence humaine. Mais le Dieu véritable, unique, tout puissant, n'existe pas.

L'âme apparaît comme un certain principe indéfini, supérieur au corps. Mais en fait on la supprime, puisqu'on lui refuse dans sa création, dans sa fin, dans sa substance, dans ses rapports avec Dieu, toute relation et tout droit en dehors des lois terrestres.

La résurrection et l'immortalité sont des noms qui demeurent encore. « Mais quand les quelques molécules qui font la matière de notre être, désagrégées depuis des milliards d'années, auront passé à d'innombrables transformations, » sans rien reprendre de nous-mêmes, « nous ressusciterons dans le monde que nous aurons contribué à faire[1], et notre survivance ne sera que le triomphe de notre œuvre. » « Sans que notre âme, notre personnalité soit nulle part[2], nous serons immortels en Dieu, en ce Dieu qui sera plutôt qu'il n'est, qui est en voie de devenir et doit, comme l'absolu, être mis nettement en dehors de la réalité. »

Tels sont les principes, mais non moins graves sont les conséquences.

Où serait le bien, si l'homme se traçait à lui seul sa propre règle? Où serait le fondement de la morale, si l'homme faisait la sainteté de ce qu'il croit, la bonté de ce qu'il adore, la justice de ce qu'il désire, la vertu de ce qu'il aime? Qu'est-ce qui distinguerait la sagesse de

1. *Revue des Deux-Mondes*. 15 octobre 1863.
2. *Ibid.*

la passion, la raison de l'entraînement, les saintes affections des amours coupables? Où serait la sanction des actions humaines, si aucun être supérieur et réel n'en était le témoin, le juge, le rémunérateur? Faut-il dire que le scélérat est la dupe de sa conscience, quand il redoute un Dieu vivant et personnel; le juste, la victime de son dévouement quand il le sert; le malheureux, le jouet de sa douleur quand il l'invoque?

S'exaltant dans leur propre force et s'attribuant des facultés et un pouvoir qu'ils dénient à tout autre, les rationalistes prétendent que l'humanité se divise en deux parts; que la science n'est pas faite pour tous, quoique nul ne soit complétement exclu de l'idéal; que l'homme simple trouve dans ses instincts spontanés ce qui lui manque du côté de la réflexion [1]; que le vulgaire peut et doit continuer à croire; mais que l'esprit d'élite, par la critique, par la réflexion et le jugement opposés à la spontanéité, se place au-dessus des croyances populaires; que ces deux parts de l'humanité, séparées profondément, ne peuvent avoir ensemble rien de commun dans le présent et dans l'avenir. Étrange doctrine qui tend à établir que, dans un ordre d'idées et le plus important de tous, la vérité n'est pas simple et uniforme! Proclamer un principe comme la dernière conclusion de la sagesse humaine et prétendre ne l'appliquer qu'aux hommes d'élite, c'est se mettre soi-même avec eux au-dessus de l'humanité ou vouloir en exclure tous les autres hommes; c'est se poser en contradiction avec la raison universelle. L'intelligence du

1. Renan, *Études d'histoire religieuse*, 3e édit., p. 17.

savant n'est pas d'une substance différente de celle des autres. Ce n'est que l'intelligence de l'ignorant développée; et ce qui est vrai pour un seul, peut et doit être le patrimoine de tous. Un cœur honnête et pur, quoique grossier, ne vaut-il pas le cœur d'un philosophe à qui plus de lumière donne à la fois plus d'orgueil et moins de simplicité? Chaque âme est comme un diamant brut que la famille, la société, l'éducation, le travail intellectuel, peuvent plus ou moins tailler et polir, mais qui n'en possède pas moins sa valeur propre dans son éclat voilé. Si cette âme a été bonne quoiqu'inconnue, fidèle quoique cachée, elle aura mérité une couronne au-dessus de ces philosophes qui la dédaignent et qui, s'ils en étaient les dispensateurs, se réserveraient pour eux seuls l'immortalité. En résumé, dire qu'il y a une vérité pour les savants et une vérité pour le peuple, c'est nier la vérité elle-même; comme alléguer qu'il y a une justice pour les uns et une justice pour les autres, c'est nier la vertu; comme affirmer que Dieu varie de nature, de règle, d'appréciation avec l'esprit qui l'adore, c'est nier Dieu et l'autre vie.

Au fond de ce système, il n'y a donc que négation : négation de l'existence et de l'action divines; négation des droits, des devoirs, des espérances de l'homme; ténèbres, abîme, néant.

Est-ce donc là le dernier effort de l'intelligence humaine? Est-ce là la réalisation de l'idéal suprême? Est-ce là le résultat combiné de la spontanéité et de la réflexion? Grandeur infinie de Dieu, bonté souveraine, providence divine, n'êtes-vous plus qu'une illusion?

Sainteté de l'homme, vertus incomparables, dévouements sublimes, supplices et morts soufferts pour la cause de la vérité et de la justice, n'êtes-vous qu'un idéal sans témoin dans le ciel, sans juge au delà du tombeau, sans récompense, sans réalité? Les hommes de toutes les nations et de tous les siècles qui ont cru, qui ont adoré, qui se sont dévoués, qui ont espéré, n'ont-ils cru qu'à un symbole, adoré qu'une ombre, sacrifié qu'à une conception individuelle, espéré qu'en une rêverie? A-t-il fallu six mille ans au monde pour en venir à se donner à lui-même un si étrange démenti? Et une école téméraire a-t-elle changé avec quelques mots les éternelles croyances de l'univers?

En résumé, faire l'homme isolé dans ce monde, sans point de départ ni d'arrivée, sans cause, sans objet, sans but; rejeter dans le nuage le plus obscur la création, la conscience, le devoir, la douleur, la mort; n'expliquer l'homme ni dans son corps ni dans son âme, ni dans ses aspirations présentes ni dans ses espérances d'avenir; supprimer la raison d'être du dévouement et de l'héroïsme; placer le genre humain dans un cercle sans issue de problèmes, de ténèbres, d'impossibilités mille fois plus incompréhensibles que tout ce qu'on repousse; nier ainsi l'homme de la tradition, l'homme moral, l'homme religieux; donner par là un démenti à l'histoire entière, à tous les témoignages, à tous les faits, à tous les sentiments de l'humanité; reléguer parmi les imposteurs ou les dupes tous les hommes qui ont cru à Dieu, à la Providence, à la vie future, philosophes et vulgaire, savants et illettrés, dissidents et orthodoxes; prétendre, malgré l'in-

cohérence de ses propres théories et les divisions de ses propres adeptes, avoir raison contre le monde entier : qu'est-ce que ce rationalisme, si ce n'est la plus insoutenable des erreurs et la plus étrange des aberrations?

École qui s'est qualifiée elle-même en se glorifiant du nom de *Critique*, et en proclamant sa prétention bien moins à construire qu'à renverser.

Aussi est-ce à la négation, ou plutôt à l'impossibilité de toute certitude et de tout principe que concluait un de ses adeptes, quand, dans sa triste et impitoyable logique, il disait[1] : « L'origine des choses, ainsi que la fin et la destination de l'homme, sont en dehors de toute recherche humaine; nous ne savons, nous ne saurons jamais rien sur ces problèmes désormais stériles. »

1. Littré, préface de la trad. de Strauss, p. 37.

CHAPITRE VII

LE POSITIVISME.

Arrivé à cette limite extrême, le rationalisme se transforme. Il avait nié en principe le surnaturel; du haut de sa critique superbe, il avait voulu ébranler les immuables croyances de la Providence et de la vie future. Voici que, changeant son attaque, il nie le surnaturel en pratique et en fait. Il n'entend plus même le soumettre à son examen; il le place en dehors de toute discussion. Et il formule nettement une autre thèse. Il s'appelle désormais le positivisme, il se nomme le socialisme; il ne connaît plus que ce qui se voit, il ne s'attache plus qu'à ce qui se sent, se palpe, se goûte.

L'idéal a fui; la poésie a disparu avec le symbole. La réalité se montre à nu sous son aspect le plus matériel et dans sa forme la plus grossière.

Le positivisme rejette tout ce qui n'est pas connu et prouvé par la seule méthode dont l'emploi a prévalu dans le domaine des sciences physiques et naturelles, des sciences *positives*. Là, dit cette école [1], l'observation recueille et constate les faits, l'induction reconnaît la loi qui les régit; et de ces deux opérations, de ce double procédé, résulte seul le degré de certitude

1. Doctrine d'A. Comte.

qui entraîne irrésistiblement le plein acquiescement de tout homme raisonnable. En dehors de la nature et de ses lois, il n'y a rien; on ne peut rien affirmer, ni le passé où nous n'étions pas, ni l'avenir où nous ne sommes pas encore, ni le surnaturel qui échappe à nos méthodes comme à nos sens. La métaphysique n'a pas d'autre règle que la physique et la chimie, ni l'ordre moral d'autre base que l'ordre matériel.

« Le positivisme, dit un de ses adeptes, élimine définitivement toutes les volontés surnaturelles, qu'on les nomme dieux, anges, démons, providence; il montre que tout obéit à des lois naturelles qu'on appellera, si l'on veut, les propriétés immanentes des choses [1]. »

Ainsi l'essence des êtres, les causes dernières, les idées générales, les grands principes ne peuvent donner lieu qu'à des spéculations stériles, parce que tout cela est en dehors des faits et de l'expérience.

Au contraire, la puissance de l'organisme, les lois de la mécanique, la géométrie des forces, rendent compte de tous les phénomènes de l'humanité. Ce sont elles qui font l'histoire, la littérature, la civilisation des peuples. C'est le climat, le sang, la race qui produisent les grands hommes et les grandes nations. La liberté, la justice, l'effort individuel, la responsabilité morale, la raison philosophique n'y sont pour rien. Et un des maîtres les plus ardents et les plus autorisés de cette école, réduisant l'homme à une force organisée, à une machine animale, a pu faire sortir de la tension des muscles, de la vibration des nerfs, de l'énergie du sang,

1. Littré, *Conservation, révolution et positivisme*, préface, p. XXVI.

de la fatalité du milieu, de la logique inflexible des idées et des faits, toutes les qualités morales et littéraires d'un grand peuple[1].

Le positivisme ne nie pas l'âme; il n'en tient pas compte. Il ne nie pas l'immortalité; il ne la perçoit ni ne s'en enquiert. Il ne nie pas Dieu; il ne s'en préoccupe pas. Il marche en avant de l'athéisme et du matérialisme. Pour lui, il ne craint pas de le dire, l'athée est encore, d'une certaine manière, un théologien qui affirme quelque chose : « il a son explication de l'essence des êtres, il sait comment ils ont commencé; c'est en vertu de la rencontre des atomes, ou bien par une puissance occulte nommée par lui Nature, que le monde s'est fait. La philosophie positive ne sait rien de tout cela. Elle ignore et les atomes producteurs et la nature créatrice ou ordonnatrice[2]. » Elle s'en tient aux faits seuls et à leurs immédiates conséquences.

On le voit donc : cette doctrine, ce n'est que du rationalisme surajouté à du matérialisme; comme la thèse de l'école critique, ce n'était que du rationalisme venant en aide au scepticisme et à l'athéisme.

Nouvelles phases d'anciennes erreurs ! Vaines formes qui, à travers leurs vêtements rajeunis, laissent découvrir toute la fausseté de vieux systèmes ! Efforts stériles pour ressusciter ce que les défenseurs de la spiritualité ont confondu et réfuté tant de fois et par des preuves si décisives[3].

1. Taine, *Histoire de la littérature anglaise.* Hachette, 1864.
2. Littré, *Paroles de philosophie positive*, p. 30 et 31.
3. Toutes les raisons données ailleurs contre le matérialisme s'élèvent également contre cette doctrine.

Mais en vain cette doctrine prétend-elle se mettre au-dessus de la discussion : elle ne saurait s'y soustraire. Nier la cause première et la fin dernière des choses, ce n'est pas les faire cesser d'être. Placer un voile devant la lumière ne l'empêche pas de luire. Fermer les yeux devant l'abîme n'évite pas d'y tomber et puis d'y périr sans retour.

Vous voulez tracer autour de l'homme un cercle étroit et y renfermer tout son être ! Mais, par sa pensée, par sa raison, il s'échappe de vos limites, il se retourne vers son passé, il s'élance vers son avenir. Il sent, il reconnaît qu'il n'est qu'une créature, qu'une image et il se demande où est le créateur, où est le modèle. Il a une âme et il interroge ses destinées ; il veut lire dans son sort futur. Les ténèbres le repoussent et l'oppressent. Il appelle la lumière, il invoque la vérité. S'il atteint la certitude dans les sciences exactes, il n'en a pas moins dans les sciences morales le besoin et le droit d'y atteindre. Le monde matériel ne saurait lui suffire : si vous voulez qu'il s'en contente, donnez-lui ce qui peut l'y fixer ; offrez-lui ce qui peut y satisfaire la plénitude de ses désirs. Apportez-lui non-seulement les richesses, l'abondance, les plaisirs, mais la santé pour en faire usage, mais de longs jours, une sécurité absolue pour en confirmer et en perpétuer la jouissance. A tous les précieux dons du présent, ajoutez la certitude d'un avenir à l'abri des dangers et des orages, c'est-à-dire : attribuez-lui tout ce qu'il n'a pas ; assurez-lui tout ce qui lui manque ; transformez tous ses instincts ; changez toutes les lois de son être ; créez en lui une nouvelle nature.

Triste dérision qui, en poussant à l'absurde l'inconséquence de vos erreurs, vous entraîne sur la pente du socialisme et vous fait tomber dans le même abîme!

En effet, ce que l'école philosophique du positivisme ne fait entrevoir que théoriquement et par induction, l'école pratique du socialisme veut le réaliser en fait et le demande à toutes les utopies, à tous les essais, à toutes les violences, à toutes les ruines. Dans son ardente convoitise du bonheur matériel, rien ne l'effraie ni ne l'arrête. Repoussé par les lois, il les change; par les mœurs, il les renverse; par les droits acquis, il les viole; par les liens les plus sacrés, il les brise; par l'histoire entière, il la dénature. Il veut refaire l'homme, la société, le monde, et il ne voit pas que ses efforts, funestes et stériles, le condamnent. Il vient se heurter contre la nature même des choses et les destinées évidentes de l'homme. Tous les siècles l'ont proclamé tour à tour : le repos, la paix, le bonheur, la fin dernière ne se trouvent pas en ce monde. Les maux qui accablent l'humanité donnent un démenti trop complet à vos rêves! Voici une moitié des enfants des hommes qui meurent avant d'avoir vécu et disparaissent sans avoir eu le sentiment de l'existence; et puis l'autre moitié qui, plus ou moins longtemps, se débat contre la mort sans se tenir jamais assurée d'un seul jour. Voici que, parmi ceux qui demeurent, nul ne vit sans souffrir : maux qu'on ne peut ni empêcher ni prévoir, tortures du corps, douleurs de l'âme, rudes travaux, pertes cruelles, déceptions amères! Et voici enfin que, parmi ceux que l'on nomme et que l'on croit heureux, nul ne recon-

naît son bonheur, nul ne satisfait ses désirs et ne possède en paix son âme.

Est-ce donc comprendre la vie que d'en faire le dernier terme de ses espérances et la couronne de la félicité suprême? Est-ce comprendre l'homme que de lui donner pour but exclusif une existence où il n'y a ni repos dans le présent ni consolation pour l'avenir? N'est-ce pas le méconnaître ou le tromper étrangement que d'exciter ses passions sans avoir le moyen de les satisfaire, de faire luire à ses yeux un trésor qu'il ne peut saisir, de montrer à ses efforts un prix qu'il est incapable d'atteindre?

Car la nature est plus forte que vous. Ses lois sont plus puissantes que vos attaques. Les maux de la terre dépassent vos remèdes, comme les espérances de l'homme sont au-dessus de vos promesses et de vos jouissances. Le succès de vos théories, s'il était possible, en serait la condamnation formelle et la ruine dernière.

Terreur de l'homme de bien, joie du méchant, illusion de l'insensé, répulsion de l'homme de bon sens, le socialisme n'est qu'un défi à la raison, à la société, à la nature. Mais en attendant, les lois providentielles suivent leurs cours; la douleur et la mort continuent leur marche à travers le monde, frappant ceux-mêmes qui les nient; et il ne reste toujours en présence que le néant de l'incrédule et l'immortalité du fidèle.

CHAPITRE VIII

L'ÉCLECTISME.

L'Éclectisme, dans ce qu'il a de meilleur et de plus pur, n'a pas connu ces énormités et ces excès. Il les a parfois signalés avec finesse et combattus avec vigueur. Au lieu de prendre la raison pour terme absolu et pour but unique, il l'a considérée surtout comme moyen; il a prétendu, en principe du moins, en user comme d'un instrument pour atteindre la vérité. Loin de se porter pour l'adversaire de l'immortalité, il s'en est montré souvent le chaleureux défenseur.

Sachons donc être justes envers l'école éclectique et commençons par nous incliner devant ses travaux et rendre hommage à ses efforts. Elle a produit de beaux et éloquents traités où Dieu, le Dieu personnel, tout-puissant, créateur est savamment étudié en lui-même et dans ses attributs, où le devoir est montré sous sa sévère grandeur, où de hautes et pures notions sont présentées sur les vérités premières, sur l'âme, sa nature, son immortalité [1]. Nul n'a peint sous de plus vives couleurs les prérogatives de l'homme, ses nobles

1. Cousin, *Du vrai, du beau et du bien.* — Jouffroy, *Cours de droit naturel. Mélanges.* — Damiron, *Cours de philosophie.* — Saisset, *Essai de philosophie religieuse.* — J. Simon, *Le devoir,* etc..

facultés, le jeu de sa liberté, ses grandes aspirations, ses espérances d'avenir.

Le spiritualisme, à ce point de vue, ce n'est que l'usage de la raison, de cette raison qui, dirigée, fortifiée, instruite, est en définitive le juge en dernier ressort de la vérité, de cette raison qui aide à retrouver et confirme les principes de la loi naturelle; et nous serons heureux, pour notre part, de reconnaître que nous avons emprunté à la philosophie spiritualiste le plus grand nombre de nos arguments rationnels en faveur de l'immortalité.

Si le spiritualisme de notre époque, après avoir triomphé, avec tant d'honneur, du grossier matérialisme du dernier siècle, se fût contenté de rétablir les principes méconnus et, développant les lumières acquises, les enseignements transmis, eût porté à son plus haut point la démonstration des grandes lois de l'ordre naturel, il aurait accompli noblement sa mission. Il eût posé les premières assises de la vérité et eût préparé l'avénement d'un ordre d'idées supérieur, démontrable par d'autres moyens, vérifié par d'autres titres.

Sa part, dans cette mesure, eût été belle encore, sans être exclusive. Mais il ne l'a pas compris ainsi. Il a voulu être toute la vérité; et, pour s'être laissé aller à cette prétention excessive, il a compromis même ce qu'il avait gagné, il a porté atteinte à son propre triomphe [1].

Pour trancher d'une manière plus nette sa sépara-

1. Ceci ne s'applique qu'aux éclectiques qui nient en principe toute religion révélée et toute promesse explicite de récompense à venir.

tion, pour mettre un abîme entre lui et un autre enseignement qui aurait été la confirmation d'abord, puis l'extension de ce qu'il avait lui-même démontré, il a posé des principes qui, en affaiblissant et limitant sa propre thèse, en portant atteinte à sa doctrine pure, avaient à ses yeux l'avantage de rendre impossible tout autre système, tout autre enseignement que le sien. Et au nom d'une théorie absolue, il en est venu à refuser la discussion de tout fait divin, de toute révélation au moins postérieure à l'apparition de l'homme sur la terre. Il lui a suffi, pour s'imaginer atteindre ce but, de nier le surnaturel et de poser formellement la contradiction de ce qui n'est pas de l'ordre de la nature avec l'immutabilité divine.

Dès lors, déviant de sa voie et sortant de sa vraie mesure, il a été conduit à exagérer le rôle de l'homme, à diminuer celui de Dieu, à exalter, lui aussi, au delà des bornes la raison humaine.

Pour n'avoir pas voulu comprendre qu'elle pouvait contenir en elle la vérité, mais non jusqu'à la perfection et la plénitude, cette philosophie s'est laissée glisser sur la pente de l'erreur. Dans sa confiance en elle-même, elle s'est proclamée supérieure à tout, et trouvant devant elle des croyances qui lui faisaient obstacle, elle s'est mise à leur déclarer une guerre réservée et prudente sans doute, mais plus dangereuse peut-être par cela même. Et ainsi ceux qui auraient aimé à l'admirer et à applaudir à ses efforts se sont vus amenés à la combattre ; ou plutôt, se bornant au rôle défensif sur le terrain où ils ont dû la suivre, ils sont contraints de soutenir les principes que ses affirma-

tions ou ses inductions tendent également à atteindre.

Entrons le plus brièvement possible dans le développement de la thèse posée par l'éclectisme.

« La Providence, nous dit-il, s'est manifestée avec éclat. Elle se produit avec magnificence et bonté dans les lois générales qui gouvernent le monde. Sa splendeur saisit les regards. Ses lois doivent suffire. » Dès lors, il lui refuse toute intervention de détail, il déclare impossible toute modification ultérieure de ses ordonnances et de ses actes. L'homme a reçu la plénitude des facultés adaptées à sa nature et à ses fins; il doit atteindre par sa raison à toutes les vérités qui lui sont nécessaires; hors de là, rien n'est possible; Dieu ne peut en donner d'autres à sa créature. Le pouvoir dont il s'est servi est limité par son propre usage. Il l'a épuisé en l'employant une fois. Autrement son œuvre aurait été incomplète ou sa pensée variable : double hypothèse également inadmissible. Les perfections de Dieu s'opposent donc à toute révélation; son immutabilité empêche donc toute immixtion de sa part et maintient l'ordre naturel qu'aucun autre ne saurait troubler ou envahir.

Telle est la théorie : nous ne la réfuterons pas tout entière. Nous ne nous occuperons de l'immutabilité divine qu'en ce qui touche l'immortalité. Nous ne dirons pas au philosophe de cette école que l'objection de l'immutabilité est sans force dans son principe; que refuser à Dieu la disposition de sa propre loi, c'est lui dénier la toute-puissance; que l'Être éternel créant le temps et l'espace où tout se meut, se transforme, se renouvelle, n'étonne pas plus que l'être immuable édictant

des lois que lui-même modifie ensuite ; qu'en effet, dans ce système, la création inconciliable avec l'immutabilité devient impossible, le monde forcément éternel [1] ; et qu'on ne saurait non plus admettre le changement qui s'opérera en Dieu, quand il fera passer l'homme de l'ordre de la terre à celui du ciel, de l'épreuve de la vie au repos de l'éternité.

Rentrant par cette dernière considération dans notre thèse même, nous dirons : Oui, entendue en ce sens, l'immutabilité absolue de Dieu porte gravement atteinte à l'immortalité de l'homme. En effet, si la Providence ne peut sortir des lois générales éternellement fixées pour le gouvernement du monde, si ces lois sont un cercle dans lequel tout doit nécessairement se mouvoir, si elles ne peuvent être changées ni par Dieu qui les a faites et ne peut se repentir, ni pour l'homme qui les subit comme sa nature même et les conditions

1. C'est, en effet, à cette conséquence qu'en sont venus certains théistes modernes. Sans doute ils repoussent avec force la confusion que le panthéisme fait de Dieu et du monde sous le rapport de l'être et de la personne, mais ils prétendent en même temps que la création est infinie en espace et en durée, que Dieu n'a pu que la vouloir et la produire éternellement, et par là ils se rapprochent du panthéisme dont ils voulaient se séparer; ils tombent comme lui dans la notion contradictoire de rendre le temps éternel, l'espace infini, la création nécessitée. Pour faire Dieu plus immuable, ils lui enlèvent presque la liberté. Mais le motif qui leur fait soutenir cette doctrine, c'est, ils le sentent bien, que la création dans le temps est l'argument le plus péremptoire contre la négation du surnaturel, que si Dieu, en effet, maître souverain de l'espace et de l'infini, du temps et de l'éternité, a passé du non-être à l'être relativement aux créatures, il peut également faire subir une modification aux lois actuelles qui les régissent; et dès lors il faudrait bien admettre comme possible une intervention de sa part dans le domaine spirituel ou temporel, un secours offert, une prière exaucée, une révélation accomplie. (Th. H. Martin. — Saisset, *Essai de philos. relig.* — J. Simon, *Religion natur.*)

de son être, dès lors qu'y a-t-il en dehors de là de démontrable et de possible? Le monde, tel qu'il est, peut, doit même être immortel; car ce serait un changement de le voir finir. Quant à l'homme, s'il meurt, c'est la condition de son existence; mais s'il renaît, c'est une autre loi, une autre création, un autre ordre de choses, qui sortent du cercle tracé et donnent un démenti à l'immutabilité divine. Si Dieu ne peut intervenir pendant la vie de l'homme, comment le pourra-t-il après sa mort? car il y a là un abîme; la mort n'est pas la continuation de la vie et les lois de la nature ne peuvent se mouvoir ni s'arrêter au gré de nos désirs. Où a-t-on vu l'animal revivre, l'arbre se relever, l'homme renaître? Comment concevoir, comment admettre le passage de l'ordre terrestre à un ordre supérieur? N'y a-t-il pas à craindre que la transition ici soit impossible : impossible parce que Dieu ne peut changer, impossible parce que ce serait une vaine hypothèse d'affirmer une loi que l'on ne sait pas, qui est contraire à toutes celles que l'on connaît et proclame immuables. L'autre vie est évidemment une fin surnaturelle qu'aucune règle actuelle ne gouverne, qui ne dérive d'aucune des conditions auxquelles l'homme obéit en ce monde.

Vos espérances, vos aspirations, quelque nobles et ardentes qu'elles soient, peuvent-elles ensuite prévaloir contre l'obstacle redoutable que vous avez élevé vous-mêmes, contre l'inconnu, contre la terrible nouveauté qui apparaît à la porte du tombeau?

En présence des fins naturelles de l'homme et des régles immuables qui les gouvernent, les lois de l'ave-

nir ne peuvent plus être affirmées : elles ne sont plus démontrables si Dieu ne peut, quand et comment il lui plaît, tout diriger, tout inspirer, tout relever, tout transformer. Immobiliser la Providence, c'est donc compromettre l'immortalité.

En vain la philosophie éclectique s'appuie-t-elle énergiquement sur la loi morale pour affirmer l'âme immortelle. En principe, elle a raison sans doute; et les belles, les éloquentes considérations qu'elle développe sur cette noble vérité feront son éternel honneur. Mais au point de vue de sa thèse, cela peut-il suffire? A-t-elle descendu assez profondément dans la nature de l'homme? Tient-elle assez de compte du degré de sa force? Calcule-t-elle assez ce qu'il est par lui-même, combien de fois cette morale, sa seule règle et son seul espoir, lui échappe? A quel point les préjugés, les intérêts, les passions, tour à tour faussent ou entraînent sa conscience? Quel besoin, débile et mortel, il a d'un guide dans ses ignorances, d'un auxiliaire à ses incertitudes, d'un aide à sa faiblesse? Et combien la récompense tromperait ses efforts, s'il lui fallait, allant droit à elle, la saisir d'une main sûre et victorieuse?

Il y a plus : dans le système de ceux qui admettent un seul ordre exclusivement basé sur l'immutabilité divine, qui soutiennent que Dieu a dû donner à chacun la pleine jouissance des facultés nécessaires pour voir le bien et le suivre, l'immortalité est menacée dans ses meilleurs résultats par le motif qu'ils la placent, involontairement sans doute, en dehors des conditions auxquelles l'homme peut réellement atteindre. Elle n'est pour vous en effet, vous le déclarez, que la con-

séquence de l'être moral. Eh bien ! vos raisonnements s'efforcent en vain de la fonder sur le devoir et la conscience. Là même, elle vous échappe, et les actes de l'homme, loin de lui porter témoignage, deviennent désormais comme impuissants à la produire. Dieu, dites-vous, a fait seulement les lois générales; ayant ordonné le monde une fois, il le laisse agir; il a distribué avec méthode et harmonie à chacun ce qui lui était nécessaire. Tous ont eu la force, l'intelligence, les conditions suffisantes pour accomplir pleinement la loi. Les passions qui séduisent, les mauvais penchants qui égarent, les obstacles qui se dressent, la raison qui se voile, la volonté qui se détourne et s'altère, vous n'en tenez comme aucun compte. La règle existe; elle doit être accomplie. Tout homme qui l'enfreint, dès lors est coupable. Dieu, qui est immuable, ne peut même modifier sa loi ou changer sa disposition à l'égard du pécheur; il ne saurait ni adoucir l'une ni pardonner à l'autre. Dès lors, y a-t-il un repentir possible et quel effet peut-il produire ? Celui qui a péché n'a-t-il pas péché pour toujours? L'homme, étant un être complet, n'est pas tombé par insuffisance ou faiblesse; et la faute demeure en lui au nom de la loi de sa nature. « Si je fais le mal, dit Rousseau appliquant cette thèse, je n'ai pas d'excuse; je le fais parce que je le veux. »

Eh bien ! alors, cette immortalité dont vous flattez l'homme, que vous lui garantissez en vertu de sa nature et de celle de Dieu, n'est plus guère, si elle existe, que l'immortalité de la peine; car, quel est celui qui n'est tombé une fois? Le christianisme, du moins, qui

nous promet une vie immortelle et la déduit comme vous de l'ordre moral parmi bien d'autres preuves, le christianisme, qui exige la pureté pour y atteindre, met le repentir presque au niveau de l'innocence et fait reposer notre confiance non sur les perfections de Dieu en tant que saint et immuable, mais sur sa bonté souveraine.

Pour vous, vous ne le faites ni ne le pouvez faire; la logique de votre système s'y refuse. Opposé à tout ce qui change l'ordre absolu de la nature, vous avez interdit la prière qui implore le secours, vous ne pouvez admettre celle qui demande grâce. Vous rendez l'état de justice comme impossible, vous éternisez la faute; l'immortalité du bonheur est mise par vous presque au-dessus de toute atteinte; et vous laissez l'homme, coupable trop souvent, entre la négation ou le malheur de la vie future [1].

La philosophie éclectique [2] n'a pas abdiqué toutefois devant ces conséquences de sa doctrine. S'écartant avec raison, si ce n'est avec logique, de la rigueur qu'elle avait mise à ne pas faire sortir Dieu des lois générales et l'homme de l'ordre naturel, cédant aux inspirations les plus élevées du cœur humain, elle a ouvert parfois à l'homme les plus magnifiques perspectives et a été jusqu'à dire, par l'organe d'un de ses maîtres les plus accrédités [3], « que le bonheur du ciel devait consister à

1. Voir le remarquable article de M. A. de Broglie, *Correspondant*, octobre 1856. — Damiron dit (*Cours de philosophie*, t. III, *Prière*) : « Bien prier, ce n'est pas demander à Dieu qu'il défasse ce qu'il a fait, qu'il fasse ce qu'il n'a pas fait, qu'il suspende ses lois et réforme ses conseils d'après les vœux qu'on lui adresse. »

2. Nous ne parlons toujours que de celle qui professe ces mêmes opinions.

3. J. Simon, *La religion natur.*

voir Dieu face à face, voir Dieu éternellement tel qu'il est, et l'aimer de tout son cœur pendant toute l'éternité. » Louons-la de ces nobles espérances, mais demandons-lui d'où elle a reçu ces merveilleuses promesses? Qui lui a fait connaître cette étrange sorte de bonheur? Qu'elle conclue de la conscience, du devoir, à la nécessité de la récompense ou de la peine, nous le concevons. Qu'elle transporte cette récompense ou cette peine dans une autre vie, sans tenir compte de l'impossibilité d'en ouvrir l'entrée naturellement et de la définir, nous l'admettons encore. Qu'à l'aide des simples lumières de la raison éclairée surtout par les rayons traditionnels, elle suppose cette récompense basée sur les actes, mais supérieure au mérite et digne de la bonté et de la puissance divines, nous ne refusons pas non plus d'y souscrire. Mais sortir de toutes les conséquences naturelles, de toutes les conditions actuelles du corps et de l'âme, aller jusqu'à la vision béatifique, à la possession absolue, à la jouissance presque adéquate de Dieu; philosophes qui ne reconnaissez que les lois de ce monde, vous n'y prenez pas garde, vous êtes en plein surnaturel, et vous y êtes si bien que vous parlez la langue chrétienne, la langue de Bossuet et que vous vous servez des expressions textuelles des livres saints. Tant le surnaturel que vous repoussez est au fond de votre nature même! Tant, malgré vos résistances, la vérité que vous ne pouvez fuir pénètre jusque dans vos cœurs et en vous dépassant vous entraîne!

Ne quittez pas ces traces lumineuses que vous fait suivre un instinct généreux et comme involontaire, ou

bientôt les preuves rationnelles mêmes vont vous échapper. Pour les retenir, les efforts de votre intelligence, les leçons de la sagesse antique, les enseignements de l'histoire n'y suffiront pas; et un des meilleurs d'entre les vôtres[1], regardant naguère encore comme prématurée, malgré tant d'essais et de recherches, la solution de la question suprême de notre destinée, s'écriera dans son éloquente tristesse : « Depuis six mille ans que le monde est monde, la philosophie n'est pas capable d'aborder le problème de l'immortalité de l'âme.[2] »

Et ainsi cette philosophie éclectique qui aurait pu rester fidèle au spiritualisme le plus pur et le plus élevé, qui, après avoir recueilli des semences de vérité dans toutes les philosophies antiques, avait fait encore, et nous l'en louons, de nobles emprunts à la vérité chrétienne; cette philosophie qui aurait pu demeurer puissante sans être exclusive, qui eût marqué la sage limite entre la raison et la foi sans les diviser et les rendre ennemies, a glissé sur la pente qu'elle avait abaissée elle-même et est venue de loin sans doute, et par la conséquence extrême de ses doctrines, donner la main au rationalisme pur qu'elle désavoue et au panthéisme qu'elle repousse. Elle a, ainsi que l'avait dit M. Guizot, compromis tous les trésors qu'elle avait amassés; elle a ébranlé l'édifice qu'elle avait élevé pour le présent et pour l'avenir. Par ses concessions au rationalisme pur, elle a porté atteinte à la notion vraie des grands principes qu'elle avait remis en honneur.

1. Jouffroy.
2. *Revue indépendante*, 1er novembre 1842.

Par ses affinités avec le panthéisme et les nuageuses rêveries de l'Allemagne, elle a, en dépit de la loi morale et de la conscience, mis en danger la survivance personnelle de l'homme. Elle s'est ainsi blessée elle-même par l'arme de combat qu'elle avait dirigée contre le Dieu, le surnaturel, la vie future du christianisme. Et elle a mieux aimé être le palais bigarré de l'hypothèse et de l'incertitude que le portique ferme et inébranlable du temple de la vérité.

CHAPITRE IX

LE SYSTÈME DE LA MORALE INDÉPENDANTE.

La thèse de la morale indépendante, du moins dans sa formule définie et arrêtée, est toute moderne. Elle pose des prémisses et arrive à des conclusions absolues que son nom, immédiatement, ne ferait pas pressentir. Au premier abord, elle semblerait se rapprocher de l'éclectisme et du spiritisme. On aurait pu la prendre pour la personnification et l'organe de la religion naturelle. On aurait pu croire qu'elle dégageait les principes communs à toute religion et à toute philosophie, qu'elle retenait du moins les axiomes qui sont en possession de gouverner les hommes, sur Dieu, l'âme, le devoir et sa sanction, la vie future, et qu'elle se rejoignait ainsi au déisme.

Il n'en est rien ; elle a une prétention bien plus radicale. Elle se déclare indépendante non-seulement de tout système religieux, mais de toute notion métaphysique ; et elle tend la main aux systèmes les plus matériels, au naturalisme et au positivisme. Pour elle, il n'y a aucun principe supérieur, aucune loi primordiale. Elle ne voit rien en deçà de l'homme ; elle n'admet rien au-delà ou en dehors de lui. La *source de l'obligation* ne lui apparaît nulle part hors du monde physique ; nulle part non plus hors du même domaine elle

n'aperçoit la *sanction de la morale.* Elle prétend ne ressortir d'aucune donnée qui serait étrangère à la condition et à la loi de l'homme en ce monde.

C'est une négation explicite de Dieu comme point de départ et auteur de la loi, de la vie à venir comme sanction des actes et de la moralité de la vie présente.

La morale indépendante est complétement expérimentale. Elle vient à l'homme par les faits. Elle dérive d'une observation et d'un fait primitif.

Originairement l'homme est libre, libre d'une liberté sans obstacle et sans limite. Dans l'état primordial, il n'a ni droit ni devoir. « Au début, dans la vie « sauvage, » dit un des adeptes de cette doctrine, voulant en expliquer l'origine et la formation, « le senti- « ment de la dignité, de l'inviolabilité humaine dont « la manifestation est le respect qu'exige l'homme en « présence, de l'homme peut être et est même unila- « téral [1], » c'est-à-dire qu'il n'y a encore aucun lien, aucune obligation. L'homme vis-à-vis de lui-même et de lui seul ne peut avoir en effet ni droit ni devoir. Plus tard, ajoute le même auteur, « le jour où l'homme « trouve qui lui résiste et à qui répondre, le jour où « il y a quelqu'un qui demande le même respect qu'il « exige pour lui-même et où il le trouve prêt à sou- « tenir sa demande, au besoin par la force, il s'établit « entre eux un statut arbitral qui n'est autre chose « qu'un contrat de réciprocité et dont la clause est « celle-ci : respecte-moi, si tu veux que je te respecte ; « respectons-nous mutuellement ; ils se sentent dès

1. *La Morale indépendante*, années 1866-1867, page 45.

« lors liés par ce contrat, c'est-à-dire obligés ; de là le « droit et le devoir[1]. »

Ainsi, il n'y a là qu'un fait, ma liberté, en présence d'un autre fait, la liberté d'un autre ; et de cette donnée tout expérimentale et matérielle, la morale indépendante prétend tirer deux conséquences : l'une, l'existence d'une loi avec son caractère obligatoire ; l'autre, la sanction de cette même loi.

Double prétention qui n'est pas plus justifiée d'une part que de l'autre ! Et d'abord les adeptes de ce système se méprennent sur la notion vraie et le sens intime du mot loi. La loi ne dérive pas du fait, c'est le fait qui dérive de la loi. De ce que deux faits se reproduisent dans les mêmes circonstances ou ont des rapports semblables, il n'en résulte pas pour cela une loi, mais une simple concordance que le hasard peut avoir fait naître, que la combinaison indéfinie des choses peut avoir amenée, mais que peuvent ultérieurement modifier des combinaisons différentes. Les faits sont si peu à eux-mêmes leur propre règle que, quand intervient entre eux une force morale, une volonté, une liberté, ils ne se reproduisent plus de la même manière, ou du moins rien ne garantit leur reproduction identique. Et conséquemment, s'ils ne peuvent pas eux seuls assurer l'existence d'une loi physique, ils sont bien plus incapables encore d'établir une loi morale.

Il y a ici confusion évidente entre l'effet et la cause. La loi prise absolument, considérée en elle-même et en elle seule, ne se comprend ni ne s'explique. De

1. *La Morale indépendante*, années 1866-1867, page 45.

même qu'il ne saurait y avoir de pensée sans quelqu'un qui pense, de mouvement sans quelque chose qui se meut, il ne peut y avoir de loi sans un principe qui l'anime, sans une cause dont elle émane, sans un pouvoir qui la maintienne et la fasse agir. Où a-t-on vu parmi les hommes une loi exister sans quelqu'un pour la porter et la faire accomplir? Les lois de la nature et des mondes ne sont pas autres. Nous voyons des phénomènes qui se reproduisent les mêmes dans des circonstances identiques ; nous donnons à cette concordance, à cette relation de faits, le nom de loi ; mais les phénomènes que nous signalons ne sont pas à eux-mêmes leur propre raison d'être. Si les corps célestes s'attirent, si les corps graves tombent, c'est ne rien dire que d'avancer que les uns ont force d'attraction, les autres de gravitation, c'est dire simplement qu'ils s'attirent parce qu'ils s'attirent, qu'ils tombent parce qu'ils tombent. C'est exprimer tout au plus le mode selon lequel ils sont ou agissent. Ni la matière, ni la coïncidence, ni la spontanéité ne donnent une explication suffisante de la loi. Il faut un point de départ, un principe, une intelligence supérieure qui imprime le mouvement et le nombre. Il n'y a pas d'action sans une puissance active, parce que le néant ne peut rien produire. La loi par elle-même est donc un mot sans force et sans réalité, si elle ne tire d'une cause antérieure et supérieure aux phénomènes son origine et sa valeur. Et comme elle n'a pas commencé toute seule, elle ne continue pas toute seule davantage. Il faut la même volonté persévérante, ou dans des êtres successifs comme l'homme, ou dans un être immuable comme Dieu.

Ainsi des faits, aussi nombreux qu'on les suppose, peuvent déterminer ou du moins indiquer une loi, mais ils ne sauraient en réalité la produire; et ce raisonnement vaut contre les fauteurs de la morale indépendante, comme il conclut contre les naturalistes et les positivistes qui, contradictoirement à leur thèse, voudraient édicter des lois et les tirer des seuls phénomènes.

Mais il y a en outre, contre les partisans de la morale indépendante, des objections plus particulières encore. Car il n'existe pas même de loi telle qu'ils l'entendent, c'est-à-dire qu'il n'y a pas pour eux de phénomènes se reproduisant dans des circonstances parallèles identiques. Il n'y a et il ne peut y avoir dans la catégorie spéciale qu'ils observent que des faits isolés, sans déduction, incertains comme l'esprit de l'homme, variables comme sa volonté.

Vous dites que la présence d'un autre homme en face de vous vous impose crainte et respect, et vous crée par suite une loi et une obligation; mais il est impossible de découvrir là rien qui vous lie et vous oblige. Car si l'être qui est en face de vous est votre inférieur en ressources et en force, s'il est votre femme, votre enfant, votre esclave, ou simplement un être chétif ou infirme, vous n'avez plus lieu de le craindre et de le respecter; et dès lors, suivant votre propre principe, votre obligation envers lui disparaît. Vous pouvez donc être porté par la contrainte à le ménager, vous n'y êtes pas tenu par le devoir. Ce n'est pas ici une question de conscience et de morale, c'est une simple question de nécessité et de prudence.

D'ailleurs vous n'avez besoin que d'une chose : qu'on vous respecte, qu'on respecte votre liberté ; vous n'avez pas besoin de respecter la liberté des autres. Vous pouvez avoir quelquefois profit à en tenir compte, vous pouvez même vous y engager ; mais si vous êtes plus fort ou plus habile, vous ne faites pas le contrat ; et si vous l'avez fait, vous le brisez quand vous y trouvez un plus grand avantage.

Si le rapprochement et la coïncidence des phénomènes physiques ne peut que faire supposer, par leurs effets, la loi physique qui les gouverne, prétendre faire produire à ces mêmes phénomènes une loi morale, prétendre en tirer la notion du devoir, et en même temps vouloir engager vis-à-vis d'eux une personnalité libre et maîtresse de ses actes qui peut empêcher la reproduction du fait même sur lequel on entend baser son devoir, nous paraît une entreprise aussi téméraire qu'illogique et qui en réalité ne peut se soutenir.

Quand l'utilité ou la sympathie parlent seules, voyez le cas que l'humanité fait, d'ordinaire, de leur langage ! En dehors de toute donnée métaphysique et de tout appel supérieur à la conscience, quel compte les puissants en ce monde tiennent-ils des faibles, les tyrans des opprimés, les bourreaux des victimes ? Font-ils ensemble des contrats ? Et est-ce la justice, le désintéressement et la vertu qui règlent, d'ordinaire, leurs rapports ?

Mais si la morale indépendante est incapable de fonder et de déduire une loi qui oblige, elle peut bien moins encore poser pour cette même loi une sanction qui vivifie et qui consacre.

Ses adeptes, en repoussant toute donnée métaphysique et supérieure, ont prétendu ne baser leur morale que sur des faits ; leur loi est à elle seule sa propre sanction ; elle n'en reconnaît point d'autre, comme elle ne reconnaît rien en dehors d'elle. Elle n'a donc d'autre sanction que le fait lui-même : c'est-à-dire que, si je me suis, faute de prévoyance et de calcul, laissé écraser ou dominer par le fait, je puis m'imputer à moi-même ma faute et sa peine. Il ne peut y avoir là qu'un calcul personnel, qu'une sensation donnée par l'égoïsme. Je me reprocherai d'avoir été faible, imprudent ou inhabile, mais non d'avoir été mauvais ou injuste, et, mieux avisé une autre fois, je prendrai mes dispositions pour mettre de mon côté la prudence ou la force. Je ne puis me repentir que du fait et non de l'intention qui échappe au domaine matériel et dont je resterai le maître irresponsable.

La morale indépendante toutefois va plus loin : dépassant déjà la logique de son système, elle ne refuse pas de reconnaître « comme sanction, le fait purement « humain, » mais non plus matériel, « donné par le « sentiment de paix intérieure ou de malaise que nous « éprouvons après avoir agi et qui n'est qu'une suite « de la dignité satisfaite ou blessée [1]. »

La morale indépendante prend ici pour elle un fait ou un sentiment qui, loin de la justifier, l'accuse et se retourne contre elle, quand elle lui donne la valeur d'une sanction morale. Si ce sentiment n'est que le

1. Voyez un remarquable travail de M. Caro, *Le spiritualisme et la morale indépendante ;* Cours professé en 1867-1868 à la Sorbonne.

regret du succès manqué, que le témoignage même du désappointement et du dépit, nous comprenons encore le rôle qu'elle lui attribue ; mais si la morale indépendante, entrant dans le plein domaine métaphysique, assigne à ce sentiment une portée plus haute et plus noble, en fait la garantie et la récompense adéquate du devoir, cette nouvelle interprétation ne saurait plus se comprendre et s'accepter. Ce serait un fait engendrant une conséquence d'une nature qui lui serait entièrement dissemblable ; ce serait l'utile produisant le bon, le profitable donnant naissance au vrai et au juste, ou, en d'autres termes, le monde physique devenant l'auteur du monde immatériel.

Oui, le fait signalé existe ; il est réel. La conscience est vraiment une sanction. Quoiqu'elle n'en soit point une complète, quoiqu'elle ne soit pas rigoureusement proportionnelle avec le degré de la vertu et du crime, elle a encore sa grande force. Mais cette conscience même ne se fait sentir que parce qu'elle est en immédiate communication avec un principe supérieur, qu'elle représente et reflète des idées différentes de la seule sensation, qu'elle craint et qu'elle espère en dehors de l'organisme humain et corporel, qu'elle est en harmonie avec le grand ordre universel et métaphysique dont elle subit au plus profond d'elle l'impression et le retentissement.

Si elle n'a pas ce sens, elle n'est rien ; et elle abdique alors tellement sa raison d'être et son action, que ceux qui se sont efforcés de voiler en eux l'ordre métaphysique, de se soustraire à l'influence des grandes vérités, de secouer le joug de la loi supérieure, en

viennent parfois, à force d'erreurs ou de crimes, à dénaturer leur conscience et à détruire en eux cette seule et imparfaite sanction que vous reconnaissez et invoquez tout en la détournant de sa vraie et légitime signification. Et ce sont les hommes qui, comme frein ou comme excitation, en auraient le plus besoin, à qui elle vient alors plus complétement à manquer.

Si, en dehors de toute thèse religieuse, la philosophie digne vraiment de ce nom, à l'aide des seules données métaphysiques, puise dans la conscience la *source* et, en partie du moins, la *sanction* de la morale, c'est que pour elle il existe un ordre universel conforme en même temps à la raison particulière et à la raison générale, un ordre qui ne résulte pas d'un fait matériel, mais d'un sentiment intime et profond, miroir de sentiments supérieurs, que l'homme ne crée pas, un jour, facticement pour le besoin du moment ou de la cause, mais qui plonge au fond de son être et domine sa volonté. Tenant à l'essence même des choses, ce sentiment se relie à ce qu'il y a tout ensemble de vrai, de grand, de juste dans le monde matériel et dans le monde métaphysique, moral, divin. Avec lui le mal ne se sépare pas de sa peine, ni le bien de sa récompense. Car la sanction implique nécessairement la coexistence de ces deux termes.

Si le bien ne s'opère pas en vue de la récompense, il la suppose néanmoins toujours. La vie future n'est que la joie de la bonne conscience prolongée et élevée à sa plus haute puissance.

Ce n'est là affaire ni de calcul ni d'égoïsme. Ce n'est pas un marché passé avec Dieu, où le ciel est le prix du

trafic. C'est la satisfaction et le complément de l'idée de justice, qui n'ôte à l'acte ni son dévouement, ni son désintéressement, ni son mérite. C'est la conséquence même qui, contenue dans les prémisses, en sort comme le fruit produit par la semence, comme le résultat acquis par le travail, comme la couronne qui termine et complète le monument. Enlevez à l'ordre moral son origine et sa fin supérieure, il perd sa force et sa réalité; et le devoir, si son nom subsiste, n'est plus qu'une lutte illusoire et stérile, s'il n'est pas un combat sans honneur pour le hasard ou le profit.

Quant à la morale indépendante, entendue dans le sens matériel et positif ainsi qu'elle veut l'être, elle ne s'élève pas au-dessus du phénomène, elle ne peut en déduire une loi, elle ne saurait y trouver ni une règle morale, ni une obligation. Elle ne lie pas le fort, elle ne défend pas le faible, elle ne soutient pas le juste, elle n'arrête pas le méchant; et si elle donne à l'homme l'orgueilleuse prétention d'être sa fin suprême et son propre but, elle rapetisse ce but et cette fin à des proportions qui doivent les faire à la fois repousser et haïr.

En rejetant sans examen, comme antiscientifiques, les notions universelles et les principes supérieurs qui sont si naturels à l'homme, elle s'isole de tout ce qui fait à la fois la grandeur, la perpétuité, la sanction de la vertu, et abandonne le monde aux jeux de la force sans autre recours que le néant.

CHAPITRE IX

LE SPIRITISME.

Voici un dernier système qui, à l'encontre de tous les autres, a pour fondement essentiel et exclusif ce qui dépasse la nature humaine et excède les lois terrestres. Pour lui, non-seulement les limites entre les deux mondes ne sont pas infranchissables; mais en fait, elles sont franchies à chaque instant. Entre les deux ordres qu'ailleurs on s'efforce de séparer par un abîme, il établit une voie facile, une communication régulière, une arche toujours ouverte aux passagers de cette vie à l'autre. La mort n'est plus une barrière; le surnaturel n'est plus une limite. Le corps n'est plus un obstacle à l'âme; il ne la retient ni ne la captive; de telle sorte qu'elle peut, au besoin, comme l'abandonner et s'en distraire.

Il existe autour de nous un monde d'esprits plus peuplé que le nôtre, qui connaît nos pensées, voit nos actes, y intervient et s'y mêle. Plus ou moins purifiés, plus ou moins dégagés de la matière, ces esprits sortent des corps ou y rentrent, parcourent tous les degrés du bien ou du mal, depuis les impulsions les plus grossières jusqu'aux aspirations les plus pures. L'âme humaine qui leur est identique peut se mettre en communication avec eux, les évoque, les interroge,

leur demande leurs secrets, s'avance avec eux dans l'avenir et revient sur le passé tout aussi inconnu et souvent plus mystérieux encore.

La nécromancie fait-elle donc revivre ses prestiges? La théurgie rend-elle de nouveau ses oracles? La magie reparaît-elle avec son cortége de révélations et parfois de terreurs?

Nous ne saurions ici entrer dans le développement et l'examen des faits, dans le contrôle et la vérification des phénomènes. Tout nier nous semblerait aussi difficile et téméraire que de tout admettre. La bonne foi et la sincérité y ont leur part comme la supercherie et l'imposture. Mais on ne saurait repousser sans discussion un système qui compte par plusieurs centaines de milliers ses adeptes, s'appuie sur un grand nombre de témoignages oculaires et offre une singulière séduction moins encore par ses résultats que par ses promesses.

Ne pourrions-nous pas dire, d'ailleurs, qu'au fond ce sont des croyances et des pratiques aussi anciennes que le monde, aussi vivaces que la superstition ou la curiosité de l'homme? Les siècles passés ont été souvent témoins de pareilles scènes. Remontant au berceau même du genre humain, elles ont suscité d'ardents adeptes dans tout l'Orient. Importées en Grèce, elles ont passé ensuite à Rome. Et à certaines époques de l'histoire, elles ont effrayé le monde par des menées ténébreuses, par de dangereuses et souvent coupables machinations.

C'étaient tantôt les mânes implorées dans les familles ou les ombres errantes demandant aux vivants

le repos et le bonheur que ne leur donnait pas la mort; tantôt les évocations lugubres que provoquaient la cupidité, l'ambition ou la vengeance.

Ainsi, autrefois, ces pratiques et ces croyances venaient se mêler aux systèmes philosophiques ou réclamaient leur part dans les opinions et les observances religieuses. Mais, dans le spiritisme, elles sont la doctrine même, bien mieux le culte et la religion tout entière. Elles forment la base de la vérité, de la règle, de la morale. Elles inaugurent un système complet qui comprend le présent et l'avenir, qui trace les destinées de l'homme, lui ouvre les portes de l'autre vie, le fait passer par dessus le tombeau et l'introduit de plain-pied dans le monde surnaturel. Les esprits sont les maîtres, les instructeurs, les guides de l'homme. Ils lui enseignent tout ce qu'il doit faire, tout ce qu'il doit croire. Ils se tiennent incessamment à sa disposition; et leurs communications sont si constantes, si régulières, soumises à des formes si certaines qu'elles appartiennent à la pratique commune et rentrent dans un ordre aussi simple et aussi naturel que l'ordre fixé par les lois de ce monde.

Si le spiritisme présentait une base sur laquelle on pût s'appuyer avec sécurité et confiance, on y trouverait, avec de curieux aperçus sur la vie future, tout un côté d'argument pour l'éclairer et en mettre sous un jour nouveau la certitude. L'âme survit au corps, puisqu'elle apparaît et se montre après la dissolution des éléments qui le composent. Le principe spirituel se dégage, persiste et par ses actes affirme son existence. Dès lors le matérialisme est condamné par les

faits. Le naturalisme est jugé non plus seulement par la conscience du genre humain, mais par le témoignage, par l'expérience sensible, par les preuves mêmes qu'il ne saurait récuser puisque ce sont les seules qu'il admette. Le panthéisme est réfuté par chacune des âmes qui viennent individuellement répondre de leur identité et accuser leur permanence. Le monde spirituel a ses lois, ses événements, son histoire. L'esprit peut se révéler à l'incrédule qui le nie, ou interpeller le sceptique qui s'en raille. La vie d'outre-tombe devient un fait certain et comme palpable. Il participe en quelque sorte à la matérialité. Le surnaturel s'impose ainsi à la science ; et, en se soumettant à son examen, ne lui permet plus de le repousser théoriquement et de le déclarer, en principe, impossible.

Mais, d'autre part, si le spiritisme établit l'existence et la réalité d'un monde différent du nôtre, par ses doctrines, par ses faits, par ses résultats, il compromet en même temps, et nous ne le jugeons ici qu'à ce titre, le vrai et pur spiritualisme. Il lui ôte ce caractère d'élévation et de noblesse dont l'ont revêtu les hautes données philosophiques et religieuses. Il laisse sans solution une partie des difficultés et des problêmes qui touchent à la destinée humaine. Il prolonge dans l'autre vie les passions, les préjugés, les faiblesses, les ignorances, les vices de l'homme. Il distingue les esprits en méchants, en légers, en follets, en frivoles, aussi bien qu'en êtres parfaits et supérieurs. Il avoue même que les vulgaires et les mauvais hantent presque seuls la terre. Il les subordonne, les uns comme les au-

tres, à l'appel de l'homme. Il les fait obéir à des volontés incohérentes ou ridicules. Il les fait intervenir par des moyens puériles ou absurdes. De vains jeux remplacent les nobles pensées et les pures aspirations. L'erreur et la vérité, le mal et le bien, la lumière et les ténèbres sont mêlés dans le monde spirite comme dans le nôtre. Et il ne vaudrait pas la peine de travailler sur cette terre, de souffrir, d'accomplir la justice, de mourir en lui étant fidèle, pour obtenir en récompense le droit de se livrer à de stériles débats ou à de tristes interventions.

Sans doute, prétend le spiritisme, les esprits n'ont dans la vie extra-humaine que le sort que leur ont mérité leurs actions en celle-ci. La peine des méchants, c'est un degré inférieur dans le monde des esprits. La récompense des justes, c'est la conquête d'un degré supérieur. Malheureux en proportion de leur culpabilité, les mauvais esprits portent avec eux le sentiment de leurs fautes qui établit leur infériorité et consacre leur punition. Mais cet état n'est point pour eux permanent et définitif : ce n'est qu'une des phases de leur existence. Le spiritisme admet pour chacun des esprits une série d'épreuves progressives par lesquelles ils s'avancent graduellement vers le bien, vers la pureté, vers le bonheur. Théorie qui, en se rapprochant sous beaucoup de points de la métempsycose, en soulève toutes les difficultés, en présente presque toutes les objections.

Créés faibles, imparfaits, ignorants, les divers esprits sont successivement incarnés dans des corps. Après une première épreuve, les uns immédiatement,

les autres plus tard reprennent une nouvelle existence terrestre. Notre planète n'est pas le seul théâtre de l'évolution des âmes. L'immensité du monde sidéral leur est ouverte. Chaque étoile, chaque soleil peuvent être habités par elles dans la série de leurs transformations. Les esprits possèdent le droit de choisir le lieu, le temps, le mode où ils veulent subir leurs épreuves postérieures ; mais quelles qu'elles soient, en définitive, ils ont peu à craindre. La loi du progrès les entraîne. Ils s'épurent et s'élèvent dans chaque existence successive. Tout au plus la persévérance de leur volonté perverse retarde-t-elle quelque peu leur marche constante vers le perfectionnement. Qu'ils s'amusent sur le chemin de l'épreuve, qu'ils se livrent à leurs penchants, qu'ils trompent les hommes, se jouent de toutes choses dans un monde comme dans l'autre, se plaisent à porter partout le trouble, ils ont la faculté et comme le droit de s'accorder ces fantaisies. Ils s'amenderont plus tard. Et, en tous cas, leur punition présente paraît bien légère et leur bonheur à venir est assuré et infaillible.

Par suite, leurs épreuves ne sont pas beaucoup plus sérieuses que leurs paroles et leurs actes. Leur libre arbitre ne peut guère les desservir ; ils ne sont responsables que vis-à-vis d'eux-mêmes. Ils peuvent sans inquiétude s'ébattre suivant leur bon plaisir et aux dépens de la vérité et de la justice. Le bien les attend ; ils sont toujours sûrs d'y atteindre ; car ils ne pourront jamais reculer dans la voie qui les mène fatalement à la félicité suprême.

La vie terrestre n'est donc pour eux vraiment ni une

expiation ni une épreuve. L'expiation ne leur est pas possible; elle est pour eux sans signification et sans but, puisqu'ils n'ont pas la mémoire de leurs vies antérieures et qu'ils ne sauraient être punis pour des fautes qu'ils ignorent. L'épreuve ne se présente guère comme plus réelle. Il ne leur est pas loisible, en effet, de redescendre; ils s'élèvent par une marche plus ou moins lente, mais nécessaire; et leur volonté mauvaise n'est pas plus que leurs actes coupables un obstacle à leurs progrès.

Et puis, cette doctrine si nouvelle qui renverse toutes les autres croyances ne nous est connue que par les personnelles communications des esprits. Ce sont eux qui nous ont révélé tout ce que nous savons d'eux-mêmes, de leur existence, de leur destinée et de la nôtre, de la vie future. Ils ont évidemment emprunté aux anciens systèmes sur Dieu, sur la création, sur la morale, sur le devoir, les grands principes qui sont l'apanage de la haute philosophie et de la religion; mais, pour ce qui est en dehors de ces notions, il faut s'en rapporter à leurs récits et à leurs témoignages. Or, leurs réponses, d'après le spiritisme même, sont parfois fausses, souvent vagues et incohérentes. Certains esprits se plaisent à tromper et à mentir; leur bonheur est de se railler des hommes. Quelques-uns ne reculent ni devant les plaisanteries les plus cyniques ni devant les grossièretés les plus révoltantes. Certains autres induisent en erreur par ignorance, affirment ce qu'ils ne savent pas, se méprennent sur ce qu'ils croient connaître. Il n'y a que les esprits supérieurs, à la fois intelligents et purs, qui fassent connaître la vérité et puissent inspirer confiance.

Il faût alors être juge entre des réponses contradictoires, admettre ou rejeter selon la mesure de son appréciation personnelle, rétablir les faits, relever les erreurs. Au milieu de révélations qui ont agité tant d'imaginations, troublé tant de consciences, rompu bien des affections, désuni bien des familles, produit souvent les effets les plus funestes, on doit choisir le bien, le vrai, et d'un mélange d'éléments confus se faire une doctrine sûre et précise.

Le Dieu souverain et parfait qu'admet comme nous le spiritisme pourrait-il permettre que ce fût par de tels moyens que la vérité vînt aux hommes? Ses prophètes n'ont pas ce visage ambigu; ses révélations ne présentent pas ce caractère obscur et dangereux. S'il eût voulu ouvrir une nouvelle voie à l'humanité, il l'aurait rendue nette, claire, accessible à tous, à l'abri des illusions et de la fraude. Il ne serait digne ni de sa providence ni de sa sagesse, en envoyant de tels instructeurs à la terre, de les abandonner à la liberté de leurs fantaisies, de les soumettre aux caprices inconsistants de l'homme, de leur donner ou de leur permettre un rôle si peu en harmonie avec l'importance et la gravité de la vie surnaturelle. Une semblable doctrine que, malgré tant de faits en apparence incontestables, on hésite à regarder comme sérieuse, ne peut être le dernier résultat du travail philosophique de l'homme ou le complément des révélations destinées par Dieu à éclairer le monde. Et déjà même, malgré les rapides progrès de ses commencements et le nombre considérable d'adeptes qu'elle avait tout d'abord réunis, elle semble pencher vers son déclin et

sombrer dans le silence dont une trop ardente curiosité l'avait fait sortir si étrangement.

En résumé, on peut le dire, par le spiritisme rien n'est ajouté efficacement à la haute certitude de l'immortalité, à la force de ses preuves rationnelles et morales. Avec le spiritisme, la survivance, si mélangée d'aspirations et de produits terrestres, embarrassée de tant de contradictions, de grossièretés, d'incertitudes, perdrait la meilleure partie de sa dignité, de son indépendance et de sa grandeur.

CHAPITRE XI

LES DIVERS SYSTÈMES INDIVIDUELS SUR LA SURVIVANCE.

Aux grands systèmes qui font école succèdent ceux qui n'ont qu'un petit nombre d'adeptes; après les théories collectives viennent les points de vue individuels. C'est, à notre époque, une suite nécessaire de l'éparpillement des idées et de l'indiscipline des consciences. Beaucoup aiment à se poser leur thèse particulière et à se faire leur solution spéciale, témoignant ainsi en même temps de la curiosité et de l'inquiétude de leur esprit. La plupart, toutefois, de ces systèmes multiples et variables comme les conceptions personnelles, sont contraints, en raison des bornes mêmes que dans son essor ou ses aberrations subit l'intelligence humaine, de se rattacher de près ou de loin aux théories générales que nous avons successivement exposées. Ce sont ces données particulières qui complètent l'ensemble des aspects de la vie future.

Des philosophes allemands contemporains, voulant faire surnager l'immortalité individuelle au-dessus de l'abîme du panthéisme, prétendent séparer par des distinctions et des définitions ce qu'ils confondent dans les faits comme dans les principes.

L'un d'eux [1] croit assurer « l'immortalité de l'indi-

1. M. Michelet, de Berlin, *Revue philosophique et religieuse*, 1er mars 1856.

« vidu en le faisant travailler à la réalisation de l'in-
« telligence éternelle. L'individu est d'autant plus éter-
« nel lui-même qu'il s'identifie avec cette substance
« absolue de l'univers... La véritable immortalité est
« la grande migration des âmes, la vie éternelle de
« l'esprit absolu. »

Un autre disciple de Hégel, voulant établir comment il admet l'immortalité individuelle, pose en principe que la notion identique à l'être est douée en elle-même d'une force vitale, invincible, qui nous garantit la persistance sans fin de l'individu.

Formules stériles et vides de réalité, dernières conceptions ou renaissance de doctrines frappées de mort, qui renversent et nient l'immortalité au moment où elles la promettent !

Un publiciste français [1], qui croit avec plus de précision et de netteté à l'action et à la persistance individuelle, suppose que par un progrès nécessaire et continu, plus ou moins rapide suivant les mérites, l'homme s'élèvera de degré en degré dans l'échelle indéfinie de l'existence, qu'il pourra ainsi passer de l'homme à l'ange, de l'ange à l'archange, changeant de substance et de nature à mesure de ses ascensions.

C'est également, à peu près, la thèse de l'écrivain de génie [2] qui, ayant perdu sa voie et cherchant des sentiers nouveaux, prétendait offrir à l'homme un perfectionnement progressif indéfini dans son passage de sphère en sphère.

1. M. Eug. Pelletan, *Profession de foi du* XIXe *siècle*
2. Lamennais, *Esquisse d'une philosophie.*

Effort d'une âme blessée, pour remonter à des hauteurs dont elle-même était si tristement descendue !

Un auteur contemporain[1] pose la question de la vie immortelle sur un terrain plus scientifique. C'est de la physique et de l'astronomie qu'il conclut à la destinée humaine. Pour lui, il n'existe que des hommes dans la série infinie des sphères célestes ; ce sont les seuls êtres intelligents de la création. L'humanité reliée par une unité hiérarchique est répandue dans tous les mondes, depuis ceux où les conditions heureuses d'habitabilité sont les moindres, jusqu'à ceux où la nature entière brille à l'apogée de sa splendeur et de sa gloire. Le séjour terrestre est un lieu de travail où l'on naît dans un état de simplicité et d'ignorance, où l'on commence par les œuvres élémentaires, pour s'élever ensuite vers la connaissance et arriver à des séjours supérieurs. Les sphères qui se balancent dans l'espace sont comme les stations du ciel et les régions futures de notre immortalité. C'est là la maison céleste avec ses diverses demeures ; et, dans le lieu où sont parvenus nos pères, nous reconnaissons celui où à notre tour nous parviendrons. Le spectacle du monde nous enseigne que l'immortalité de demain est celle d'aujourd'hui et celle d'hier, et que l'éternité future n'est autre que l'éternité présente. La destinée morale des êtres se relie intimement de la sorte à l'ordre physique du monde, car le système du monde physique est comme la base et la charpente du système du monde

1. Camille Flammarion, *Pluralité des mondes habités*.

moral. Les deux ordres de création sont solidaires et nous comprennent avec toute la nature dans leurs liens harmoniques. Réunis par une parenté universelle qui fait de toutes les créatures une humanité collective, semblables de nature et de destinée, nous nous sommes connus, ou nous nous connaîtrons tous un jour.

Ainsi, suivant l'auteur, de même que toutes les sphères sont le domaine de l'humanité, tous les êtres lui appartiennent. Ils viennent tous de la terre, ils ont tous passé par notre planète. Elle seule est la grande productrice et la nourricière des êtres. Elle serait ainsi reconstituée, au moins au point de vue moral, centre de l'univers, point principal et seul essentiel des mondes. Mais pour que toutes les autres sphères soient peuplées, est-il donc nécessaire que nous leur envoyions des habitants et ne pourraient-elles pas aussi bien être le séjour de créatures produites dans leur sein ? De ce qu'elles sont scientifiquement regardées comme habitables, s'ensuit-il que ce soient des hommes seuls qui les habitent et qui puissent les habiter? N'ont-elles été faites que pour être nos satellites ou du moins les degrés plus ou moins ascendants de nos séjours? Pour remplir ces millions et millions d'astres, dans quelle prodigieuse proportion l'humanité devrait-elle se développer ! Quelle fécondité devrait avoir la terre, une des plus petites entre les sphères, pour envoyer les colonies issues de son sein dans tous les espaces incommensurables des mondes ! Hypothèse à la fois grandiose et restreinte, que, malgré ses prétentions savantes, aucune expérience n'appuie, aucun calcul

ne confirme, et qui n'est qu'une déduction plus ou moins ingénieuse de l'imagination, mais non pas de la science !

Ce n'est point dans les profondeurs des cieux qu'un autre publiciste [1], plein d'une inquiète curiosité pour la vie future, place et poursuit les transformations humaines. « Tout le monde, se dit-il, va cherchant; n'est-ce pas qu'il y ait quelque chose à trouver? Et moi aussi je cherche; à l'âge où je suis le présent touche moins que le passé ou l'avenir. Nous avons beau ignorer où, comment, sous quelle forme nous persistons au delà de la tombe; nous voulons être immortels. Nous nous demandons ce que nos morts sont devenus, ce que nous deviendrons nous-mêmes, ce que Dieu réserve à tant de générations qui viennent et s'en vont, paraissent et disparaissent, mais qui ne périssent pas. » « Ce qui finit recommence, conclut-il; nous sommes aujourd'hui, nous serons demain. » Puis il établit que nous resterons sur la terre. Les générations présentes revivront dans les générations futures. « L'humanité se rajeunit incessamment, entre ses ancêtres et sa postérité, entre les cendres des uns et les germes de l'autre; elle sent vibrer en elle tous les anneaux d'une chaîne vivante... » Venus ici-bas, dit-il, c'est ici-bas que nous habiterons toujours. « Mettons le gland en terre, nous nous assoirons à l'ombre du chêne. Mais pratiquons la justice, ou craignons d'être jugés un jour par nos victimes. » Chacun de nous aura besoin de plusieurs vies pour réaliser en lui le type

1. Emile Barrault, *Le Christ.*

humain dans sa perfection. Dieu accorde à tous le bienfait de répandre dans la plénitude de sa liberté une existence toujours nouvelle.

Ainsi l'auteur nous limite à la vie terrestre ; il nous y fait revivre sans nous en faire sortir. Sa thèse est-elle plus plausible que celle des transmigrations dans les sphères célestes ? Se montre-t-elle à nous sous une apparence plus vraisemblable? Si nous sommes les anneaux d'une chaîne humaine, cette chaîne n'est-elle pas brisée à chaque instant sans que nous voyions ce qui la rattache ? Comment perfectionnons-nous notre vie nouvelle, sans avoir connaissance de nos vies antérieures ? Où sont nos moyens de comparaison et nos points de départ pour nous améliorer et nous développer à mesure de nos renaissances ? Voyons-nous les progrès en moralité, en lumière, en vertu? Que de transformations en transformations devrait faire l'humanité ! Et ensuite à quels résultats espérons-nous atteindre ? La béatitude est-elle sur la terre au bout de nos efforts ? nous ne l'y apercevons guère, et nous ne saurions même nous figurer où et comment nous pourrions l'y rencontrer un jour.

Ce n'est plus sur la terre ou dans les planètes qu'un autre philosophe [1], allemand de nation et de doctrine, établit le lieu de l'immortalité ; il la place en nous-mêmes. Il croit que parmi les hommes, les uns sont mortels, les autres immortels ; les hommes vulgaires, indécis entre le bien et le mal, à plus forte raison les méchants, tombent dans le néant et disparaissent.

1. Weisse.

Ceux qui sont régénérés et retrempés par la foi chrétienne, dussent-ils retomber plus tard, se sont assurés la vie immortelle qu'ils ne perdront plus.

Un philosophe de la même contrée [1], nuançant de nouveau le système, ne plonge pas dans le néant immédiat ceux qui n'ont pas été régénérés. Il les fait vivre quelque temps comme des ombres, comme des songes, pour les faire disparaître ensuite.

C'est une doctrine plus ou moins rapprochée des précédentes, qu'un écrivain français [2] a exposée et soutenue avec une rare vigueur dans un livre qui a été remarqué. Sa thèse présente un intérêt assez curieux pour que nous lui donnions quelque développement. Son système du monde moral est tout spiritualiste ; mais il en cherche la démonstration auprès des sciences naturelles, il emprunte ses armes au pur matérialisme. C'est à l'étude des formes de la vie terrestre qu'il demande la solution du problème de la vie future. Il s'empare du principe posé par M. Darwin sur la transformation des espèces et procède ainsi que lui par l'*élimination*. Au moyen de la méthode de sélection naturelle ou artificielle, la nature et puis l'homme sont parvenus à éliminer dans les espèces les individus moins capables de se défendre ou moins utiles, et d'autre part à conserver et à propager les individus composant les espèces plus parfaites. Il en est et en doit être de même du monde moral : parmi tous les êtres qui font partie du système universel et sont appelés à

1. Fichte le jeune.
2. Charles Lambert, *Le Système du monde moral.*

une vie supérieure, les éléments trop nombreux se sépareront; beaucoup seront écartés comme insuffisants et inutiles ou bien s'élimineront eux-mêmes en n'élevant pas leur cœur et leurs pensées au-dessus des besoins et de l'égoïsme de la vie présente. Ainsi l'être qui choisit la vie de sacrifice et d'amour de préférence à la vie égoïste, crée en lui une *individualité immatérielle*, c'est-à-dire la force morale indépendante et libre qui mérite seule le nom d'âme et qui se conserve ensuite en vertu de cette loi mécanique que « l'effet d'une force se perpétue tant qu'il n'est pas détruit par une force contraire. » Ceux qui n'ont pas conquis, par la sagesse et la vertu, cette force et cette indépendance de la matière, n'ont aucun titre pour se survivre. L'immortalité n'appartient qu'aux âmes qui l'ont gagnée et voulue. Le reste des hommes qui ont aimé et choisi la matière y rentreront; ce sont eux-mêmes qui n'ont pas voulu d'une vie supérieure, de la vie infinie et éternelle [1].

Nous ne voyons pas là encore apparaître la solution du problème de la vie future, et nous ne comprenons guère cette immortalité facultative qui procède d'une sélection volontaire. Le changement de l'essence de l'âme, de sa nature, de son être, peut-il résulter de conditions si mobiles et dépendre d'une volonté fragile et impuissante comme celle de l'homme? Est-il possible d'assimiler la sélection matérielle de la race, de la génération, au choix libre et immatériel de l'esprit,

1. Voir un article publié par M. Paul Janet, sous ce titre : Un système nouveau sur la vie future, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1863.

et confondre, ou au moins relier ensemble, deux ordres d'idées et de faits si dissemblables? Que deviennent les âmes qui ne sont absolument ni bonnes ni mauvaises, qui n'ont pas choisi définitivement entre le bien et le mal? N'y a-t-il pas des natures grossières et matérielles par naissance, par position, par éducation, qui ne sont pas dépourvues de mérite? Quelle règle de justice difficile à établir, surtout quand on prétend la déduire mathématiquement! Elle peut séduire et faire illusion dans les extrêmes, dans la perfection de la vertu ou dans l'excès du crime; mais appliquée avec rigueur, elle ne saurait être équitable. Elle est d'ailleurs cruelle; car combien ne survivraient pas, s'il fallait avoir compris, désiré, choisi le ciel et la vie supérieure pour y atteindre! L'immortalité existe par elle-même, indépendante de nous, de nos actes et de nos désirs. L'immortalité heureuse, c'est-à-dire la récompense, dépend seule de nos efforts.

Voici un publiciste[1] qui, plongeant plus avant dans l'étude de l'âme et de la conscience, établit sa thèse sur une idée purement rationaliste et humaine. Suivant lui, « chacun de nous est l'auteur et pour ainsi dire l'ouvrier de sa destinée future : le mal n'est qu'une privation qui éloigne la souveraine beauté et le souverain bien de l'intelligence et du cœur. Nul besoin n'est donc de recourir à une intervention directe et merveilleuse de la divinité pour séparer le sort des justes du sort des méchants. Une loi de gravitation naturelle détermine, dans ce monde-ci comme dans l'autre, le

1. M. Alphonse Esquiros, *La vie future au point de vue socialiste.*

mouvement de l'âme vers les châtiments ou les récompenses ; une sorte de nécessité enchaîne l'homme à ses œuvres ; et, bonnes ou mauvaises, ces œuvres accomplies renferment quelque chose d'impérissable qui s'incorpore à la vie future. Voilà dans quel sens chacun de nous prépare ou empêche en lui-même le règne de Dieu. Les âmes engourdies ou vulgaires ne sauraient participer à la résurrection dans la même mesure que les âmes des croyants ou des philosophes. Il y aura ainsi des inégalités éternelles dont l'organisme plus ou moins parfait marquera les limites. Les caractères de l'immortalité se calquant sur les traits de notre conscience, chacune de nos actions porte en elle-même ses conséquences pour le présent et pour l'avenir. Il existe donc un enfer et un paradis philosophiques ; nous entendons par là un système naturel qui lie étroitement les effets aux causes en deçà et au delà des temps. » Et ainsi la vie future développera tous les germes de la vie actuelle, dont elle ne sera que le prolongement.

Retranchons de ce système la donnée fataliste, cette nécessité qui découle par elle-même des faits et s'impose par une loi que rien n'explique, ne dirige et ne sanctionne ; remarquons que le bien n'agit pas par lui seul et n'est qu'un mot, si on le sépare de son auteur ; rétablissons ainsi la cause première : Dieu le représentant et le seul maître de ce bien qu'il produit et gouverne ; et alors le système sera bien près de la vérité.

Dans un essai de conciliation des divers systèmes sur la vie future, un publiciste [1], qui prétend de-

1. M. de la Codre, *De l'Immortalité — Le Ciel — Alcime.*

meurer orthodoxe, pose une thèse qu'il appelle *théorie de la continuation*, continuation des travaux de l'esprit humain, continuation de la vie humaine dans les régions ultra-terrestres de l'univers. L'âme, dans son essor vers le ciel, monte proportionnellement à la puissance que ses vertus lui ont fait acquérir pendant sa vie terrestre. Dans chaque globe où elle se revêt d'une enveloppe nouvelle, elle séjourne jusqu'à ce qu'elle ait conquis des forces qui la portent vers un globe supérieur. Les systèmes solaires dont l'univers se compose sont divisés, pour l'exécution de la loi morale, en diverses régions dont chaque soleil est la sphère prééminente. Le dernier degré où l'on puisse atteindre est le soleil central, séjour de Dieu et la souveraine béatitude. Dans les ascensions successives qui prolongent les épreuves, la durée et l'intensité de la peine sont atténuées avec le repentir des coupables; et l'anéantissement, qui est la mort définitive, fera justice de la persistance de la révolte et sera le dernier terme de la punition.

S'il est juste de rendre hommage à la noblesse des idées de l'auteur et à la pureté de ses intentions, on ne peut néanmoins méconnaître qu'aux images un peu matérialisées du bonheur qu'il nous présente il ne joigne quelques conceptions où se font voir des traces évidentes d'origénisme, et que le ciel qu'il nous offre serait surtout un élysée de sages et une académie de platoniciens.

A un point de vue qui n'est pas sans analogie avec le précédent, un écrivain [1], dont les publications ont

1. M. H. Delaage, *L'Éternité dévoilée.*

eu un certain succès, cherche dans les phénomènes du magnétisme et du somnambulisme une démonstration de l'immortalité. Inspiré, sans conteste, d'un souffle de spiritualisme aussi ardent que convaincu, il suppose toutefois, comme les spirites, entre l'âme et le corps un intermédiaire, fluide subtil, esprit de lumière et de vie, qui anime les hommes sur la terre et devient le vêtement d'incorruptibilité qui éclaire les élus. Ce fluide, cet esprit qui est comme l'essence du corps, suit l'âme dans l'autre monde et lui constitue une enveloppe d'un organisme tellement perfectionné qu'il l'entourera sans la masquer ni l'enchaîner.

L'auteur croit par là assurer non-seulement la persistance de l'âme, mais aussi la résurrection du corps, c'est-à-dire la survivance de l'homme tout entier. Mais il ne voit pas que s'il admet un esprit animant chacun des corps et en formant l'essence, cet esprit, qui existe dans l'homme en ce monde comme il existera dans l'autre, et qui représente la quintessence de la vie, de la chair et du sang, accomplit par avance toute l'œuvre de la résurrection et la rend inutile. Il remplit à l'égard de l'âme le rôle que devrait remplir le corps spiritualisé et repousse le corps matériel dans la dissolution dont il n'a plus de raison de sortir. De sorte que s'il y a dans l'homme trois substances, l'âme, l'esprit et le corps, il n'y en a véritablement que deux qui soient utiles et dont on doive par suite admettre la survivance.

Au milieu de toutes ces fluctuations sur les bases et les conditions de l'immortalité, un des philosophes les plus autorisés et les plus éminents de l'école spiritua-

liste contemporaine [1], qu'on aurait aimé à trouver plus précis et plus net sur la question de la vie future, se demande « si la vie de l'homme commence véritablement au moment de la mort, ou bien si son existence actuelle ne serait qu'un fragment de son existence totale, et son rôle sur la terre que le milieu d'un drame dont l'exposition aurait eu lieu dans la vie antérieure et dont le dénouement devrait s'opérer dans la vie future [2]. » Puis, quant à cette existence future, il ne sait pas si elle sera une succession de vies dans lesquelles l'obstacle ira en diminuant, ou bien si, après la mort terrestre, nous serons plongés dans une vie sans obstacle. Mais en aucun cas il n'admet que l'âme, arrivée à un certain point, puisse déchoir. Suivant lui, dans l'hypothèse où l'âme passe par diverses phases, elle s'élèvera constamment à Dieu par un choix volontaire, par un libre mouvement; elle obéira à une céleste attraction qui l'entraînera sûrement au bien, mais sans la contraindre.

La thèse que l'auteur pose ici nous semble difficile à établir. On ne conçoit guère que l'âme soit en même temps libre de son choix et incapable de déchéance. Ces deux termes s'excluent l'un l'autre. La liberté et l'infaillibilité du but ne peuvent se trouver ensemble, et l'idée de leur conciliation ne saurait fournir les éléments d'une solution satisfaisante.

Enfin un dernier publiciste [3], après avoir formulé

1. Jouffroy. — 2. *Cours de droit naturel*, t. I, p. 3 et 4; *Mélanges philosophiques*, p. 327 et 357. Dans le premier de ces ouvrages il nie la vie antérieure; dans le second il semblerait incliner à l'admettre.

3. M. Louis Jourdan.

aussi son système, conclut en déclarant qu'il respecte fort en ces questions toute croyance qui n'est pas la sienne. « Chacun de nous, ajoute-t-il, a le droit de « choisir dans le nombre infini d'hypothèses dont la « mort est entourée, celles qui lui apportent le plus de « consolation, qui le fortifient et l'améliorent le plus « dans les épreuves de la vie. »

Avis facile à donner sans doute, mais qui est utile à la seule condition que l'hypothèse choisie soit la vérité ; car autrement que servirait d'avoir fait choix de l'erreur? Quand la mort viendra à notre tour nous surprendre, chacun de nous trouvera au delà de la tombe, non pas ce qu'il aura choisi comme le plus consolant et le plus souhaitable, mais ce qui existera en réalité. C'est donc à ce qui est vraiment qu'il faut s'attacher et se tenir, et non pas à ce qu'on rêve ou à ce qu'on désire.

Telles nous semblent être en définitive les conclusions et la moralité de ces variables et multiples hypothèses. Ce ne peut être ici affaire de jeu d'esprit ou de préférence. L'ingénieux ou le subtil ne doivent pas nous attirer, ne pouvant nous servir. L'erroné et le chimérique portent atteinte à l'immortalité aussi bien que l'attaque directe et la négation elle-même. C'est la seule vérité, dans sa rigueur comme dans ses limites, qu'il nous faut rechercher et poursuivre. Elle seule sera la lumière et la récompense de la vie future.

CONCLUSION

Ainsi, toutes les objections contre l'immortalité sont convaincues de stérilité et d'impuissance; elles ne voilent pas sa lumière, elles n'entament pas sa vérité. Les systèmes ont beau s'accumuler ou se diversifier, inventer les hypothèses les plus ingénieuses ou les plus étranges, les plus grossières ou les plus raffinées, découvrir hardiment ou masquer avec astuce leurs attaques, ils ne produisent rien qui satisfasse sérieusement l'homme dans sa raison, réponde à sa nature, élève réellement son âme, lui sauvegarde le présent, assure ou console son avenir.

Aucun, même le plus spécieux ou le moins téméraire en apparence, ne nous offre une doctrine sûre, claire, précise, inattaquable, telle que l'intelligence l'imagine, telle que la conscience l'exige, telle que le cœur l'espère.

Les uns nient brutalement l'immortalité et la suppriment en principe. Les autres la détruisent en fait, la perdent dans des impossibilités, font disparaître la moralité qui en est la cause, la personne qui en est l'objet. Ceux-ci la compromettent par leurs prétentions ou leurs réserves. Ceux-là enfin lui enlèvent sa gravité et son importance. Tous, ne pouvant même s'arrêter sur la limite de leurs propres erreurs, glissent dans

celles des théories voisines et mêlent ainsi à leurs propres objections celles présentées à un titre aussi contestable par leurs auxiliaires ou leurs rivaux.

Si donc ces systèmes étaient la seule règle, le seul guide de l'homme, combien il serait à plaindre! Quelle peine il éprouverait à retrouver son chemin au milieu du dédale des opinions humaines! Que sa destinée lui apparaîtrait incertaine et confuse! Combien ceux-mêmes dont l'intelligence est le plus cultivée, combien les esprits les plus philosophiques trouveraient le présent pénible, l'avenir douteux, la notion du devoir insuffisante, la voie du bien tortueuse, Dieu difficile à atteindre, la vie future voilée de nuages! Et s'il en est ainsi de l'élite, combien plus l'immense majorité du genre humain resterait-elle plongée dans des ténèbres dont elle ne saurait guère avoir la pensée de sortir! Mais le bon sens de cette majorité fait justice de tous ces systèmes. Ils peuvent fasciner, détourner, séduire quelques esprits livrés à leurs propres pensées; mais il y a dans le genre humain un instinct profond qui les repoussera toujours. Les esprits simplement droits, les cœurs généreux refuseront de les suivre. On ne les verra pas régner sur un peuple ni gouverner même un village. Et plutôt que de tomber dans ces subtilités ou ces incohérences, le monde, par une extrémité plus terrible encore, préférerait l'incroyance et le désespoir.

Mais ce danger n'est point à craindre, et l'agression même tourne au profit de la vérité. De la réfutation des théories se dégage, de plus en plus précise et pure, la notion de l'immortalité, cette immortalité qui repose

sur la personne, sur la loi morale, sur la Providence, sur la justice divine; cette immortalité qui se sent, s'affirme, donne à la conscience sa responsabilité, au libre arbitre sa sanction; cette immortalité qui nous offre la perfection pour but et pour espoir dans les combats à livrer et la victoire à atteindre; cette immortalité, en un mot, telle que nous la montre la philosophie spiritualiste dans ses éléments dégagés de tout alliage, telle que le christianisme nous la fait voir en la marquant du sceau inviolable de sa propre certitude.

Marchons donc dans une voie qui ne peut plus nous égarer. Confions-nous à la pensée humaine réglée sur la mesure de sa propre valeur; croyons à ses succès après avoir contrôlé ses résultats. Acceptons ce qu'elle nous donne sous la garantie d'une discussion éprouvée et irréfutable. Appuyons-la surtout sur le Dieu réel et manifesté, le Dieu de tous les âges et de tous les peuples, qui est à la fois sa cause et sa fin, son guide et son but, son gardien et son appui, son rémunérateur et sa récompense.

Éclairés par ces deux flambeaux, la raison et la foi, nous avançant, en face des amis comme des antagonistes, à la lumière désormais incontestable de l'immortalité, nous développerons tous les résultats de ce dogme si fécond pour la vie présente, si consolant pour la vie à venir.

TROISIÈME PARTIE

LES EFFETS DE L'IMMORTALITÉ

PRÉAMBULE.

L'immortalité donc existe, et elle n'existe pure et entière que dans la notion spiritualiste et chrétienne. C'est un dogme incontestable, mais c'est en même temps un dogme fécond. C'est la plus évidente des vérités, mais c'en est aussi la plus excellente et la plus utile. Elle est la base de toute croyance, le pivot de toute vie humaine. Il n'est aucun principe ni aucun acte qui ne repose ou ne roule sur elle. Son influence pratique est donc immense; et non moins qu'aux arguments qui la prouvent, elle doit être jugée aux résultats qu'elle produit.

Soit qu'elle excite, soit qu'elle retienne, à titre d'encouragement ou de préservatif, elle a le rôle le plus important à remplir : c'est l'aiguillon de la vertu, le frein de l'égoïsme, le stimulant de la faiblesse, le soutien des forts, la sauvegarde dans le bonheur, le refuge

dans l'infortune, la dernière consolation du mourant, le seul espoir de ceux qui restent.

Elle est la grande affaire de l'homme en ce monde. S'il n'est pas borné à l'existence terrestre, s'il y a une autre vie pour laquelle il naisse, travaille et meure, c'est à celle-là qu'il doit s'attacher comme à sa ressource unique et suprême.

Elle est même la grande affaire de Dieu. S'il nous a donné l'être, s'il nous a rachetés du mal, s'il nous conserve ou nous retire la vie corporelle, c'est évidemment pour nous faire atteindre ce même but, terme de nos efforts et de sa volonté.

Marchant donc à la lumière de ce dogme, nous ne dévierons pas du vrai chemin de la justice, de la ligne droite du devoir. Nous pourrons nous y avancer à travers les périls et les épreuves, mais non sans espérance et sans consolation. Les dangers, les chutes mêmes de la route ne font que rendre plus désirable et plus méritoire l'achèvement du voyage.

Mais ce sera encore, à plus juste titre, la grande affaire après la mort. Les conséquences en seront terribles dans la gravité du jugement, dans la justice de l'arrêt, dans la mesure et la durée de la rétribution.

Rester insensible en face de ces éventualités, c'est renoncer au titre d'homme, c'est abdiquer l'usage de la raison.

Ainsi, l'immortalité éclaire la vie comme la mort. Elle donne sa loi à ce monde comme à l'autre. Elle illumine les deux côtés de la tombe. Elle enseigne l'homme dans toutes les phases de son pèlerinage, pour s'imposer à lui par delà le tombeau. C'est au milieu des in-

certitudes, des angoisses, des défaillances du présent et de l'avenir, la boussole qui nous conduira au port, si nous la prenons pour guide, si, à travers l'obscurité et les tempêtes, nous demeurons fidèles à ses indications.

PENDANT LA VIE

CHAPITRE PREMIER

L'IMMORTALITÉ VIS-A-VIS DU DEVOIR.

L'homme, de toute évidence, a été placé en ce monde pour la justice et le devoir. Sa raison le lui déclare; sa conscience le lui révèle; Dieu même le lui a fait connaître.

La justice, la plus grande, la plus sainte des choses, n'a pas besoin de démonstration pour être; elle émane de Dieu; elle fait partie de la perfection divine. Reconnaître la justice, nous y soumettre, la suivre, c'est pour nous le bien suprême, c'est le devoir. Dieu n'existerait pas sans la justice; sans le devoir l'homme ne saurait se comprendre. L'une doit être la loi souveraine de notre raison et de nos pensées, l'autre le régulateur absolu de nos sentiments et de nos actes. C'est la justice qui fait notre dignité. C'est le devoir qui consacre notre liberté et prépare notre bonheur; c'est lui qui nous élève au titre de coopérateurs de Dieu dans la grande œuvre du bien sur la terre.

Mais si le devoir, en son principe, a un tel caractère de beauté et de grandeur, l'application n'en demeure

pas moins laborieuse et semble parfois dépasser nos forces.

C'est ici que la pensée de la mort et de l'immortalité vient à notre aide et nous guide. La vertu, sous cette direction, ne peut plus s'égarer. Connaissant le chemin, elle en évite les périls, en abrége les détours; elle en découvre le but. C'est même l'immortalité qui détermine et consacre la vraie justice. La morale, bornée à la terre, est changeante comme l'homme, variable comme les lieux qu'il habite, trop souvent injuste comme ses préjugés ou partiale comme ses passions. C'est la vie future qui discerne et précise la morale vraie, absolue, immuable, qui en assure les bases et fait reposer sur Dieu et la religion le bien véritable dans ses résultats présents et ses applications d'avenir.

Par là l'immortalité, planant au-dessus de tous les actes humains, est la plus grande sauvegarde de la vie, le plus fort soutien de la famille, le meilleur appui de la société; et Dieu, qui voulait que l'homme y crût maintenant pour en jouir un jour, ne lui a pas laissé le soin de l'inventer. Les législateurs en l'inscrivant dans leurs lois, les prêtres en la plaçant en tête de leurs dogmes, n'ont pas fait ce que Dieu aurait omis! Ils n'ont pas trouvé ce qui aurait échappé à sa pensée! Ils ont pu s'en servir comme d'un frein, l'employer comme un instrument; mais ils n'ont pas créé le type, ils n'ont pas inventé l'idée. Ce motif si puissant, si universel, si facile à saisir, si encourageant à suivre pour tous les hommes, dans toutes les actions, pour toutes les circonstances, dans toutes les contrées, n'a pu sortir que des trésors de la bonté et de la justice divines.

Comme ce dogme, en effet, est à la fois digne de Dieu et avantageux à l'homme! Comme il entre dans les vues de la Providence sur l'humanité! Quel magnifique encouragement il donne au juste! Quel obstacle il oppose aux passions! En dehors de ce stimulant ou de ce frein, qu'est-ce que l'homme? L'histoire presque entière l'atteste : sans règle, sans modérateur, sans guide, il s'égare, il se dégrade; il devient trop souvent le plus féroce et le plus indomptable des êtres de la création. Le droit disparaît pour lui. La force avec la crainte pour unique contrepoids le gouverne. Il ne connaît plus ni loi ni ordre sur la terre. L'intérêt, les appétits, les jouissances sont ses seuls mobiles; et ses grossiers instincts, placés entre le plaisir et la justice, lui disent qu'il serait dupe, s'il prenait fatigue ou souci du devoir.

Quel homme au contraire ne sera généreux, sincère, bienfaisant, s'il sent que Dieu est le témoin, le juge, le rémunérateur de ses actes? Quel homme ne s'attachera à la vertu, n'écoutera le cri de sa conscience, s'il marche sous les regards de la justice de Dieu, s'il compte sur sa bonté, s'il espère en ses largesses? Là est le principe fécond du dévouement, le germe puissant de l'héroïsme. C'est pour le devoir, c'est pour la justice, c'est pour la rémunération souveraine que l'homme de bien lutte, la vierge s'arrache aux séductions du monde, le prêtre travaille, le missionnaire s'exile, le martyr résiste et meurt.

En vain direz-vous qu'il y aurait encore un but plus noble, une pensée plus haute et plus pure à faire le bien en vue du devoir seul et sans espoir de récom-

pense. Prétention plaine d'orgueil! Vertu stoïcienne! Justice impossible au grand nombre, opposée à la notion même du devoir! Envers qui êtes-vous tenu de l'accomplissement de la loi, si ce n'est envers le législateur, mais envers le législateur juste et bon dont l'amour fait partie de cette loi et en est le prix? Vous ne lui obéiriez pas, vous seriez coupable envers lui, si vous ne teniez pas compte de lui-même qui est le but et la récompense.

Spectacle admirable que celui de l'homme vertueux en présence de l'immortalité! Bien mieux que le sage antique resté inébranlable au milieu des ruines de l'univers, il s'élève au-dessus de toutes les agitations, de tous les troubles, de toutes les révolutions du monde. Sa pensée monte jusqu'aux choses éternelles. La mort n'est pour lui qu'un accident auquel il est supérieur, qui l'introduit dans une existence nouvelle et meilleure, destinée à ne pas finir.

Cette pensée si féconde de la mort enseigne au chrétien la vraie vie, la seule digne de la raison, la vie non de l'étourdissement et de l'orgueil, mais du courage qui sait et résiste, de la vertu qui comprend et se dévoue. Elle l'amène, elle le prépare tous les jours à cet instant suprême qui est le terme du sacrifice et l'accomplissement voulu du dernier des devoirs. Il faut mourir; mais il faut savoir mourir pour renaître: mourir pendant la vie, mourir à nous-mêmes, à nos passions, pour vivre en Dieu; renoncer à ce qui est défectueux, imparfait, passager, pour aller au parfait, au durable; sortir de notre volonté caduque et mauvaise, pour ne plus vouloir qu'en Dieu. « La vie chré-

« tienne, a dit un de ses maîtres, a deux parties, la « mort et la vie ; et la première sert de fondement à « la seconde [1]. »

Aux époques surtout où l'égoïsme et la cupidité aspirent à régner sans partage, quand les instincts brutaux commandent en maîtres, quand le devoir, en tout ce qu'il a d'austère, paraît succomber et que la frénésie des jouissances se propage de toutes parts comme une contagion mortelle, il est bon d'opposer à ces envahissements impurs la forte et saine influence de l'immortalité. La meilleure manière de préserver les hommes, de les purifier, de les élever, c'est de leur montrer le ciel.

Ainsi, l'immortalité est le dernier mot de la conscience. Elle marque le chemin du devoir et l'aplanit. Elle impose la vertu et la rend facile. Elle prend la vie si fugitive, l'espace si borné, le temps si court, et les change en un horizon radieux, sans fin et sans limite. Elle remet les plaisirs à leur vrai rang, les intérêts à leur vraie place. Elle élève le devoir de tous les degrés dont elle a rabaissé les affaires de ce monde et nous les fait voir d'autant plus frivoles que nous les avions jugées plus importantes. Elle ôte à la scène de la vie son triste caractère de vaine représentation, de comédie sans gaîté et sans but, et lui donne le sérieux d'une action qui se joue entre les passions et la conscience, entre Dieu et l'homme, avec le ciel pour spectateur et un bonheur sans fin pour dénoûment.

1. Olier, *Vie et vertus chrétiennes*, chap. III.

CHAPITRE II

L'IMMORTALITÉ AU REGARD DE L'ÉPREUVE.

Le devoir, c'est déjà l'épreuve. Le choix de la liberté entre le bien et le mal, c'est déjà une lutte pénible où le plus fort n'est pas toujours assuré de vaincre.

Mais voici la souffrance morale, voici la souffrance physique qui viennent accabler l'homme. Elles l'atteignent dans son corps; elles le poursuivent dans son âme. Elles accumulent sur lui les angoisses, les maladies, les tortures. Il ne peut plus se défendre. La nature en lui succombe. Il ne trouve au fond de lui-même que le désespoir; il n'a pour échapper que le suicide. Dieu existe-t-il pour jeter les tourments à sa créature? La justice subsiste-t-elle pour retomber en poids insupportable sur celui qui s'y soumet et y adhère? Le bonheur n'est-il qu'un fantôme qui attire dans l'abîme ceux qui le suivent? Ne reste-t-il enfin d'autre alternative que de nier la douleur ou de se révolter contre elle?

L'immortalité donne un tout autre enseignement à la vie.

O homme, si vous souffrez, prenez courage : considérez l'ordre, confiez-vous à la justice, songez à l'avenir. C'est l'orage, mais viendra le calme. C'est la douleur,

mais c'est l'espoir. Ce sont les tourments, mais Dieu les voit, les mesure, les juge. Du haut du ciel, il contemple vos larmes, il les recueille; pas une ne lui échappe. Vos afflictions forment un trésor dont il vous rendra l'intérêt au centuple. Ne craignez donc pas. Vos souffrances ne sont pas stériles; vos douleurs sont pleines d'immortalité.

Les décrets de Dieu peuvent continuer à être pour nous impénétrables; mais ils cessent de nous paraître injustes. Que nous souffrions à titre de leçon ou de châtiment, nous savons que Dieu a sur nous des desseins de miséricorde et de justice. Nous souffrons, mais nous espérons. Nous souffrons, mais nous aimons. Le murmure serait coupable; le désespoir n'est plus possible.

Sans doute nos douleurs ne sont pas moins poignantes, ni nos souffrances moins cruelles. Mais nous en connaissons la cause, et la même immortalité qui nous donne la raison de nos peines nous en promet et nous en réserve l'infinie récompense.

Que nous importeront dès lors les infortunes de la terre? Nous sommes sûrs d'en être indemnisés. Que le malheur soit une épreuve qui nous élève ou une expiation qui nous fortifie, à l'un et l'autre titre, il nous est utile, il est le marchepied de la félicité à venir. Nous savons que le moment court et léger des afflictions de la vie présente doit produire en nous le poids éternel d'une incomparable gloire [1]. Notre vie, quelque dure et pénible qu'elle puisse être, n'est rien en pré-

1. Saint Paul, II, *Corinth.*, 4, 17.

sence du bonheur qui nous est préparé. L'espoir adoucit l'épreuve, la rémunération surpasse la peine, le salaire est au-dessus du mérite.

O vous donc qui êtes pauvres, malheureux, dénué de tout, ne portez pas envie à ceux que les jouissances environnent, pour qui la fortune n'a que des sourires. Leur bonheur serait-il aussi grand qu'il le semble, emporteront-ils avec eux leurs trésors, leurs fêtes, leurs plaisirs? Est-ce une félicité que celle qui demeure si peu et ne dure parfois que le moment de la décrire? Connaissez mieux les desseins de Dieu sur vous. Inclinez-vous devant eux en les adorant. Croyez que, loin de vous plaindre, vous avez à le remercier. Vos épreuves sont peut-être la plus haute marque de sa protection et l'effet le plus sensible de sa bonté. Il vous frappe pour vous régénérer; pour vous relever, il vous abaisse; par vos souffrances du présent, il vous fait acheter les joies de l'avenir. Et le divin auteur du christianisme, dévoilant les mystères de sa providence, a pu dire : heureux ceux qui souffrent! heureux ceux qui pleurent!

Mais, dans ce monde, ce n'est pas seulement notre corps qui souffre, ni notre sensibilité physique et morale qui est personnellement atteinte. Il est des cas où notre conscience même se révolte. Voici le droit violé et indignement foulé aux pieds; voici l'injustice qui, par la hardiesse, par la séduction, par le mensonge, s'est emparée de l'objet illégitime de sa convoitise. C'est en vain que vous faites appel à la raison, au bon sens, à la vérité. Le droit, victime de l'erreur, est vaincu, il a tort aux yeux des hommes; et le mal jouit en paix et avec honneur de son triomphe. O juste,

qu'allez-vous devenir, si vous n'avez pas de recours? Pour ne pas maudire les hommes, jetez les yeux sur leur juge; pour ne pas blasphémer le bien, appelez-en à l'immortalité. Supérieur à vos bourreaux, triomphant d'eux au delà comme en deçà même de ce monde, vous avez droit dès lors de les croire plus malheureux et plus à plaindre que vous.

Ainsi l'immortalité dessine le but de l'homme sur la terre. Elle lui explique la douleur, elle lui justifie l'épreuve. Elle lui fait comprendre qu'il n'est pas ici pour s'endormir dans le repos ou se complaire dans la jouissance, mais pour travailler, lutter, souffrir. Elle l'avertit que, le bonheur réel n'étant pas de ce monde, il ne doit ressentir ni surprise ni regret de ne le point goûter; et elle lui montre en cela même la sagesse admirable des vues de la Providence. Elle relève son esprit qui s'abat, soutient son cœur qui défaille, lui apprend à être tranquille dans la vie, à se mettre au-dessus de la prospérité comme du malheur, à accepter l'un, à ne pas s'abandonner à l'autre, à se réserver pour le ciel. Elle lui enseigne surtout la résignation: on peut attendre quand on a l'éternité pour se dédommager et pour jouir. Dès lors les angoisses de la vie s'adoucissent; ses incertitudes se fixent; ses nuages se dissipent. La main de la Providence peut faire tomber ses plus rudes épreuves. Si l'homme est accablé dans le présent, il vit dans l'avenir; sans ressource, il lui reste l'espérance. L'innocence ou l'expiation lui ouvrent également la justification et la récompense. Relevé dans ses chutes les plus profondes, guéri dans ses plus cruelles blessures, garanti contre tout déses-

poir, il porte au fond de lui-même, comme une sauvegarde infaillible, la glorieuse et sainte certitude d'une vie meilleure. Dieu, justifié dans tous ses desseins, lui devient, pour ainsi dire, visible. La terre lui apparaît comme le seuil du ciel, le temps comme le parvis de l'éternité.

CHAPITRE III

L'IMMORTALITÉ AU POINT DE VUE DE LA CONSOLATION.

Sans doute l'homme, à la pensée terrestre de la mort, à la présence naturelle du tombeau, a senti toute sa chair tressaillir. Il a reculé d'effroi devant le brisement de son être. Il a été comme écrasé sous cette terreur. Il a tremblé devant ce combat qui devait séparer ses éléments. Il a contemplé avec angoisse cet abîme insondable où il devait à sa dernière heure se plonger. Seul dans ces espaces sans mesure, sorti du temps pour tomber dans cette durée infinie, isolé au sein de cet inconnu où ce qui pourra rester de lui va recevoir son sort définitif, sa frayeur n'a d'égale que son impuissance. Qu'il a besoin alors de se réfugier dans les promesses de l'avenir, dans la pleine assurance d'une vie future !

S'il n'espérait rien de la mort, à mesure qu'il s'en approche, quel sombre regard il jetterait sur son corps qui s'en va et se dissout, sur ses années qui ne peuvent plus revenir ! Quel triste adieu il dirait à ses pensées qui s'acheminent vers la dernière, à ses projets qui ne peuvent plus se renouveler, à ses parents, à ses amis qui l'ont quitté et qu'il ne doit plus revoir ! Plaies

cruelles du cœur qui ne pourraient plus se cicatriser et que la mort seule fermerait sans les guérir !

Ne s'écrierait-il pas, plein de désespoir : Est-ce ainsi que la mort amère sépare de tout ce qu'on aime? [1].

Mais non, l'homme de bien ne subit pas cet effroi, il repousse ces angoisses. Toute terrible qu'elle est, la pensée de la mort ne l'étonne ni ne le décourage. Avec effort sans doute et dans une lutte bien des fois renouvelée, il a préparé d'avance cette séparation, il l'a vue venir, il lui a aplani la voie, il en a adouci l'amertume; et si la nature en lui proteste toujours, la raison et la foi lui disent l'une et l'autre de se consoler dans l'attente d'un monde meilleur. En poursuivant sans crainte cette pensée, il se l'est rendue avant le temps familière. Il s'est déshabitué de la vie, il s'est désaccoutumé du corps. Il apprend chaque jour à mourir. En réprimant ses désirs, en rompant les liens de la matière, en mourant à tout ce qui est passion, vice, excès, il s'est approché du but [2]. Pour celui qui a été heureux, autant du moins qu'on peut l'être sur la terre, combien l'attente de l'immortalité fait quitter la vie avec moins de regret ! Comme d'autre part, à titre de soulagement, elle fait presque désirer et bénir la mort à celui qui n'a connu que le malheur !

En tous cas, comme elle fixe les bases du parallèle entre les deux phases du passage de l'homme en ce monde ! La vie lui avait donné les faiblesses, les pas-

1. *Siccine separat, amara mors!* — *Rois*, I, xv, 32.

2. Socrate dès longtemps avait dit : « Philosopher, c'est apprendre à mourir. » Apprendre à mourir, c'est apprendre la vraie science, la science qui mène au but, à la vie véritable.

sions, la douleur, les vertus imparfaites, parfois les vices dégradants; la mort lui rend la liberté, la justice, le bonheur, la gloire. Ainsi envisagée pour soi et pour les autres, la mort n'est-elle pas, pour beaucoup, un vrai bien, quelquefois le seul bien que leur ait donné la vie? N'est-elle pas l'accomplissement et le perfectionnement de leur être?

Oh! comme, à ces points de vue, la pensée de la mort purifie l'homme et l'élève! Comme elle éclaire ses pas et les guide! Comme par elle il pénètre dans la profondeur et la réalité des choses! Comme il juge la vie! Comme les plaisirs grossiers de ce monde, comme les convoitises sensuelles, comme les jouissances de la cupidité et de l'égoïsme, comme les intérêts même en apparence les plus graves, s'apprécient par lui à leur vraie valeur! Comme il est porté à mettre les affections, les sentiments, les devoirs au-dessus de la matière! « Si la nature, cruelle usurière, dit Bossuet, nous en-« lève chaque jour quelque chose comme pour l'intérêt « du présent qu'elle nous a fait et qu'elle est toujours « prête à réclamer dans toute sa rigueur, comme nous « abandonnons plus facilement cette moins bonne moi-« tié de nous-mêmes! Comme nous sommes plus dis-« posés à sacrifier le corps à l'âme [1]. »

Ainsi la pensée de la mort s'adoucit et s'épure; elle mêle à ses angoisses d'immenses consolations. Le fait ne change pas, mais l'idée se modifie. La main de la mort est toujours austère, mais elle n'est plus sans pitié; elle nous frappe, mais elle nous rend le bonheur.

1. *Oraison funèbre du P. Bourgoing.*

Nous devons être vis-à-vis d'elle, dit saint Augustin, comme vis-à-vis de Dieu : à la fois l'aimer et la craindre, car elle est en même temps aimable et terrible, mais, comme Dieu, plus l'aimer que la craindre.

C'est en effet une épreuve redoutable, mais c'est la fin suprême, l'accomplissement de la vie : elle fait passer du fini à l'infini, du rêve à la réalité, de la terre au ciel. C'est l'éclair qui sépare la vie présente et la vie à venir : de ce côté est la nuée et l'orage, de l'autre le ciel serein et radieux.

Pour ne pas redouter la mort, il faut se faire fort contre elle, l'utiliser comme un moyen, comme un marchepied pour monter à Dieu, l'offrir comme un sacrifice qui purifie celui qui le présente au double titre de sacrificateur et de victime. La révolte ne sert pas plus que la crainte, ni la tristesse que la terreur. L'acceptation libre, la volonté d'acquiescement valent et méritent encore là où, de fait, règne une nécessité imprescriptible. Plus l'intelligence et la pratique du sacrifice auront été grandes, plus la vie et la mort seront bonnes, seront douces, seront consolées. Si on en souffre les tourments, on en recueille le prix ; si on en accepte les angoisses, on en obtient la couronne.

Pour le chrétien particulièrement, toutes ces considérations s'agrandissent et se transforment; la pensée de la mort change de nature. Son Dieu a passé par la mort, il l'a goûtée, il l'a vaincue, il l'a surmontée ; il l'a dépouillée de son aiguillon et de ses terreurs [1]. « Il a affranchi ceux que la crainte de la mort tenait dans

1 *Ubi. est, mors, victoria tua? ubi est, mors, stimulus tuus?*

une continuelle servitude [1]. » « Il nous a rendus vraiment libres, il nous a délivrés [2]. » « Il est vivant et il a été mort, et il vit aux siècles des siècles, et il a en ses mains les clefs de l'enfer et de la mort [3]. » Comment ne nous inclinerions-nous pas devant un arrêt qu'un Dieu a subi? Comment ne suivrions-nous pas là où un Dieu a marché avant nous? Comment ne nous sentirions-nous pas excités et affermis par l'exemple que nous a donné un Dieu?

C'est ce que développait éloquemment un orateur chrétien, quand il disait [4]. « Du moment où notre Rédempteur, en baissant la tête devant la mort, s'y est assujetti par obéissance et l'a librement acceptée, la condition de la mort a changé par là même par rapport à ceux qui s'appliquent les fruits de la sienne. Voilà pourquoi on voit même les plus timides et les plus faibles d'entre les véritables fidèles, en dépit de l'horreur que la mort leur inspire, baisser la tête en signe de leur humble résignation et abandonner volontairement à Dieu la vie qu'ils en ont reçue. Ainsi donc le véritable chrétien, quand il meurt, n'est pas un criminel qui subit une peine à laquelle il est condamné; mais c'est un prêtre qui présente à Dieu un sacrifice volontaire et l'offrande de sa propre vie en union avec celle de Jésus-Christ. C'est un navigateur qui se réfugie dans le port; c'est un exilé qui rentre dans sa patrie; c'est un voyageur qui reprend le chemin de sa de-

1. Saint Paul, *Hébr.*, II, 14 et 15.
2. Saint Jean, VIII, 36.
3. *Apocal.*, I, 17, 18.
4. P. Ventura, XXXIe *Conf.* — *La passion de N. S. J. C.*

meure; c'est une épouse qui va à la rencontre de son époux; c'est un enfant qui s'endort tranquillement dans le sein de sa mère. Par conséquent, Jésus-Christ, par la mystérieuse inclination de sa tête, a effacé l'opprobre de notre mort, en a diminué l'amertume; et de la peine la plus horrible, la plus odieuse à la nature humaine, il a fait un passage désiré, un heureux voyage, une rédemption précieuse. »

Donc, à proprement parler, le chrétien ne doit pas mourir : « Celui qui vit de moi ne mourra pas » a dit le Sauveur; « il a la vie en lui; » il ne fait que traverser la mort. La mort matérielle ne sera pas un obstacle à la vie. La parole de Dieu demeurera : « Nous avons dès maintenant la vie éternelle subsistant au milieu de nous[1]. » Il n'y aura pas même de sommeil : le sommeil sera de ce côté-ci de la mort, ce sera l'agonie, l'effort de la séparation; de l'autre côté commencera le jour qui ne doit plus finir.

Quand comprendrons-nous ainsi la mort? Quand nous ferons-nous doux envers elle? La mort, ce n'est pas l'abîme des ténèbres, le seuil du néant. Ce n'est pas un épouvantail, c'est une espérance. Ce n'est pas un obstacle, c'est un moyen. Ce n'est pas une fin, c'est un passage. Ce n'est pas la non-existence, c'est l'être, c'est l'incomparable réalité. Ce n'est pas le terme de la vie mortelle, c'est le commencement de la vie infinie. Ce n'est pas une dissolution effrayante, c'est une magnifique transformation, c'est la renaissance à un état plus complet; c'est la réparation de l'œuvre divine

1. *Vitam æternam semetipso manentem.* Johan, III, 15.

défaite par nos misères; c'est la prise de possession de nos immuables destinées; c'est, après la destruction de la maison de boue que nous habitons, l'entrée dans une autre maison qui n'a pas été bâtie par la main de l'homme; c'est, en un mot, la réunion incommutable de l'âme à Dieu qui est son auteur et son objet.

Ayons donc le courage de mourir; résignons-nous, acceptons, veuillons.

Comprenons qu'il nous faut sortir de l'obscurité, de l'isolement, de la fatigue, de la corruption, pour monter vers Dieu, pour nous rejoindre à lui et au peuple des heureux qui sont en haut et nous attendent.

Les âmes pures, les âmes détachées, les âmes saintes, loin de rien craindre, aspirent à la mort. Ainsi faisait saint François de Sales. Avec le charme naïf, avec la gracieuse douceur qui le distingue entre tous, il adressait aux âmes qu'il dirigeait et aimait ces touchantes et sublimes paroles : « Où êtes-vous, mes chères âmes? Voulez-vous mourir avec moi et nous soutenir les uns les autres en ce passage? Préparons-nous, car voici l'effet de la vie; voici l'automne où mûrissent les fruits de l'éternité. Cette plante, qui est votre âme, qui a reçu sa croissance du ciel, sera cueillie bientôt, et les mortels n'en verront plus en terre que les dépouilles. Considérez que la vie fuit comme l'ombre, passe comme un songe, s'évapore comme une fumée, et que l'homme ici-bas ne peut rien embrasser de solide. Tout passe....

« Sortons donc de ce monde et montons au ciel par le secours de Dieu. Chères âmes, n'êtes-vous pas con-

tentes de me suivre? Appréhendez-vous ce passage? Que craignez-vous? Craignez-vous le mal qui arrive à la dissolution? Eh! bien, ne faut-il pas souffrir une fois avec Jésus qui a si cruellement souffert pour nous? Craignez-vous de quitter le fatras de ce monde où la vanité règne, où l'avarice ternit toutes les vertus, où l'on boit les péchés comme l'eau, où l'on voit des échantillons de l'enfer? Retirez-vous de ces filets pour aller en un lieu où ne sont plus ces tristes et horribles fantômes.

« Et d'ailleurs ne vous suffit-il pas d'avoir vu tant de soleils, tant de jours, tant de nuits? Pensez-vous que les arbres de la forêt produisent d'autres feuillages, que la nature donne d'autres fruits? Pensez-vous que les feux qui étincellent au ciel donneront une lumière meilleure?

« Quittons donc ce monde, ô chères âmes, allons au lieu où règne toute lumière... »

Qui ne se sentirait charmé par cette grâce, touché par cette onction, fortifié par cette douceur?

Envisagée sous ces aspects, la mort, si épouvantable quand on ne croit pas, est pleine de consolation pour celui qui croit et qui espère. Elle terrifie l'incrédule. Le croyant peut la regarder en face, se réconcilier avec elle, la bénir, l'appeler comme la fin des maux, l'invoquer surtout comme le complément de la certitude et de l'amour. Quelques-uns ont pu même la désirer et changer en consolations ses tourments, en contentement son agonie, en joies ses tortures. L'amour divin avait jeté un pont sur ce passage; il avait comblé cet abîme; il avait illuminé ces ténèbres; il avait percé

l'effroyable nuit du tombeau ; il avait changé la mort en une véritable vie.

Ainsi par ses désirs, par ses espérances, le chrétien se met en possession anticipée du bien, du vrai, de Dieu lui-même.

Dans leurs ardentes aspirations, quelques âmes s'avançant ainsi jusqu'aux limites de l'autre monde ont eu un avant-goût de la félicité céleste. Elles ont pu s'écrier avec saint Augustin : « Si déjà ici il y a tant de délices, ô Dieu, pour ceux qui vous aiment, si dès maintenant vous remplissez leur cœur, que sera-ce dans la bienheureuse patrie où ils jouiront de vous[1] ? » Si la terre a tant de consolations, quel sera le bonheur du ciel ?

Et ces prémices que goûtent par avance certaines âmes, ces joies divines qui les ravissent peuvent faire entrevoir et comprendre même à d'autres la félicité de la vie future.

Certes ceci n'est pas la voie commune, ce n'est pas la règle à suivre indistinctement et à offrir à tous. C'est le bien petit nombre qui aura ces pieuses aspirations de la mort, qui pourra s'écrier avec le prophète[2] : « Quand me sera-t-il donné de venir et et de paraître en la présence de Dieu ? » Mais le grand nombre du moins ne devra pas séparer la confiance de l'appréhension, la consolation raisonnée de l'effroi naturel ; et il dira après Bossuet[3] : « Le chrétien n'a à craindre que

1. *Quid erit in patriâ, si tanta copia delectationis est in viâ.* *Confessions*, liv. IX, chap. x.
2. *Quando veniam et apparebo ante faciem Dei mei?*
3. *Troisième prière du chrétien.*

de craindre trop ; il n'a à craindre que de ne pas s'abandonner assez à Dieu. » La Providence veille sur lui et lui tend à travers la mort une main secourable. L'espérance même lui sera comptée comme un mérite, et les consolations qu'elle lui apportera en ce monde lui serviront encore dans l'autre.

CHAPITRE IV

L'IMMORTALITÉ A L'HEURE DE LA MORT.

Voici l'homme en présence non-seulement de la pensée, mais de l'acte même de la mort. Là se résument toutes les tendances, toutes les actions, tout le plan de sa vie. Il a été juste; il s'est attaché au bien, à l'immortalité. Il s'est toujours abandonné aux volontés de Dieu; il accepte ses arrêts. Il a été confiant au milieu des doutes, doux envers la souffrance, calme parmi les orages, courageux au sein des périls. Son esprit se soumet, son cœur adhère. S'il craint le juge, il a encore bien plus de confiance dans le père. Il est faible, mais il a lutté; il a fléchi parfois, mais il s'est relevé. Il emporte avec lui ses défaillances, ses fautes mêmes, mais aussi ses vertus et ses mérites. Il meurt tranquille et assuré comme il a vécu. C'est un voyageur qui après les épreuves de la route touche à la fin de son pèlerinage; c'est un navigateur fatigué par les flots qui aborde enfin au port. S'il a compris son rôle, il n'a vécu que pour l'immortalité. Toute sa vie a dû être la pensée, l'attente de la mort; il y arrive naturellement sans crainte, sans surprise; c'est l'acte essentiel de son existence terrestre qui s'accomplit. La mort ne fera qu'achever ce qu'il a

préparé lui-même ; il l'a vue s'approcher, il lui a tendu les bras. La mort tranche le dernier lien ; mais il était déjà par l'espérance, par la vertu, par la ressemblance avec Dieu, de l'autre côté de la tombe. Il se repose en celui qui lui a promis le bonheur ; il compte sur la souveraine récompense. Il peut s'écrier : « Je vois le ciel ouvert et Dieu qui m'attend [1]. »

Ainsi l'homme simple, dans sa foi candide et naïve, s'abandonne avec une assurance touchante qui ne connaît ni hésitation ni doute. Ainsi l'homme d'intelligence qui ne croit pas moins, mais qui comprend et redoute davantage, apporte avec sa soumission une confiance plus réfléchie et par cela plus admirable encore.

A cette sérénité du juste, à ces intimes consolations du chrétien, à ce courage, à cette résignation, à cette espérance pleine de certitude on sent, on touche l'immortalité. Il n'y aurait pas besoin d'autre preuve. Tant de force et de douceur dans la mort, tant de confiance dans une crise si terrible, marquent une conviction qui ne peut venir que de la vérité.

Oui, rien n'est beau, rien n'est grand, rien n'est fécond en enseignements comme la mort du juste, du chrétien. Il voit avec une pleine évidence qu'il a marché dans le vrai chemin. La lumière qui a éclairé sa vie grandit et s'étend de plus en plus. Les dernières ombres s'effacent. Une paix suprême se fait dans son cœur qui se dilate et se purifie. Les épreuves qu'il a traversées, les orages qu'il a subis, les luttes où il a triomphé, les sacrifices qu'il a accomplis reviennent à lui

1. *Act. apôt.*, VII, 56.

comme le doux souvenir du danger qui n'est plus, du combat qui est terminé, de la victoire qui demeure, comme la consolation du passé unie à l'espérance de l'avenir. Les biens, les honneurs, les jouissances qu'il laisse n'arrêtent pas plus sa pensée qu'ils ne troublent son cœur. Il domine le monde et les créatures. Il assiste tranquille à la ruine de son corps, à la destruction de sa mortalité. Détaché de la terre, il appartient d'avance au ciel. S'il a des regrets pour ceux qu'il quitte, il ne s'afflige pas comme ceux qui n'ont point d'espérance, il ne se désole pas comme s'il craignait de ne plus les revoir. Résigné, il se soumet; confiant, il adore. L'amour qui est son seul regret est en même temps sa grande consolation; il sait que Dieu est le père de ceux qu'il laisse comme de ceux qu'il va rejoindre, qu'en lui il trouvera le centre et le foyer de toutes ses affections. Aimant en lui son bienfaiteur comme celui de ses frères, prêt à se réunir à lui, il lui adresse sa dernière prière et s'écrie avec Bossuet : « Mon sauveur, en écoutant vos saintes paroles, j'ai tant désiré de vous voir et de vous entendre vous-même; l'heure est venue, je vous verrai comme juge, il est vrai, mais vous me serez un juge sauveur... Adieu, mes frères mortels, adieu, Eglise sainte... Je vous dis adieu sur la terre, mais je vais voir votre source et votre terme, je vous trouverai dans le ciel[1]. »

O vous qui êtes descendu dans les réalités de la vie, qui avez vu bien des séparations et des douleurs passer devant vos yeux, regardez cette femme admirable,

1. *Quatrième prière du chrétien.*

exquise par l'esprit comme par le cœur. Les angoisses de la maladie sont moins fortes que sa sérénité. Douce, dévouée, aimante envers la vie comme envers la mort, envers Dieu et envers les hommes, elle s'avance vers le bien, elle l'atteint; et les liens de la mortalité lui sont des ailes pour s'élever radieuse au bonheur.

Quelles espérances pleines de certitude porte en lui ce jeune maître d'érudition et d'éloquence, déjà mûr pour la mort avant de l'être pleinement pour la vie? Il renonce à l'étude, à la gloire, à sa couronne de pureté et d'honneur, à sa famille qui l'entoure de ses attaches les plus chères. Mais son âme ne défaille pas. Le Dieu qu'il sert est au delà comme en deçà de la tombe. Sa dernière pensée comme son dernier acte est pour le bien, pour la vertu, pour le Père puissant et bon qui le rappelle à lui.

La fin de l'homme juste porte le témoignage de ses espérances aussi indestructibles que la vérité et que la vie.

Quant au méchant, la mort ne lui a jamais été familière; il l'a toujours repoussée comme une punition ou une terreur; elle le surprend et l'accable toujours. Il n'a dans l'inquiétude de ses pensées à choisir qu'entre le malheur et le néant. Aux souffrances physiques de son agonie s'ajoutent les angoisses morales. La vérité le poursuit, lui aussi, et l'étreint. Le voile se lève à ses yeux. Les préjugés et les passions qui obscurcissaient sa vue disparaissent. Il se trouve seul devant la mort. Et son épouvante accuse l'immortalité autant que le calme de l'homme de bien la proclame. La leçon de sa dernière heure, si les exemples des morts servaient à

ceux qui survivent, ne devrait pas être perdue pour ceux qui comme lui refusent dans la vie présente de croire à la vie future.

Mais qu'on ne considère même plus au point de vue de la pureté de la vie et de la moralité des actes l'homme au chevet duquel vient s'asseoir la mort, qu'on le juge sous le simple rapport des effets de sa croyance; et qu'on prononce entre celui qui a repoussé et celui qui a admis l'immortalité!

L'un a erré sans guide et sans but dans le chemin de la vie. Toutes les routes qu'il a suivies ne l'ont mené qu'à l'abîme. S'il a pensé à l'avenir, il n'a pu se le représenter qu'avec désespoir. Toutes les facultés de son intelligence ne lui auront servi qu'à rendre plus vive l'impression de ses craintes et de sa terreur! En vain a-t-il interrogé le ciel et la terre, rien ne lui a répondu. Les problèmes qu'il a posés ne lui ont pas donné de solution. Dans ses jours ajoutés à ses jours tout travail a été stérile. Aprés le passé dans lequel tout se perd, vient l'avenir qui ne rend rien. Il arrive à sa dernière heure, la nuit au-dessus de sa tête, le chaos sous ses pieds. C'est une lutte terrible de la vie contre la mort, de l'être contre le néant, où l'être et la vie sont sûrs de succomber. Il se dit qu'il ne restera rien de lui, rien de ses pensées, rien de ses affections, rien de sa personnalité tout entière. Il tombera dans le gouffre pour s'y engloutir et il en va être de lui comme s'il n'avait jamais existé.

Celui au contraire qui a cru à l'immortalité a, pendant tous les jours de sa vie, marché droit et ferme vers la lumière que l'horizon découvrait devant lui; il

s'est rendu raison de tous ses actes. Il a été par le travail au résultat, par l'épreuve au triomphe. Confiant et rassuré, il a touché le terme; il s'est reposé au bout de la carrière. Il remet son âme à celui qui la lui a confiée. Sa mission est remplie; il n'a plus qu'à en rendre compte.

Entre ces deux résultats de la croyance et de l'incrédulité, il faut prononcer, on doit choisir.

L'affirmation peut-elle avoir tort quand elle est si plausible, si salutaire, si consolante?

La négation peut-elle avoir raison quand elle produit des conséquences si tristes, si décourageantes, si funestes?

L'une est la règle, l'explication, la lumière de la vie; l'autre est la contradiction de tous les instincts, de tous les sentiments de l'humanité. Toutes les deux sont jugées par leurs effets.

L'homme, sûr désormais qu'il ne disparaîtra pas tout entier, peut donc fermer les yeux en paix et s'endormir dans le repos. Voyons maintenant quel sera son réveil. L'immortalité a eu une forte et tutélaire action sur sa vie. Voyons les résultats qu'elle va produire après sa mort.

CHAPITRE V

L'ARRÊT.

L'homme a dépouillé son vêtement. L'âme a laissé le corps, elle a franchi le passage terrible du temps à l'éternité. Cet inconnu qu'elle redoutait est devenu une réalité vivante. Les ténèbres dans lesquels elle appréhendait de se plonger se changent en une éblouissante lumière. L'épreuve est terminée. Le voile se lève; la vérité absolue apparaît. L'âme est entre les mains de Dieu, c'est-à-dire en présence à la fois d'une justice souveraine et d'une clairvoyance infinie. Moment terrible qui peut glacer d'effroi le plus courageux, abattre le plus fort, faire trembler le plus juste, mais qui doit en même temps être plein d'espoir et de confiance! car le Dieu de la justice est aussi le Dieu de la miséricorde; le Dieu qui nous juge est le Dieu qui nous a créés, qui nous aime et nous a prodigué les effets de sa toute-puissante bonté.

Immédiatement la sentence est portée. Il n'est pas besoin que le juge la prononce. L'âme la lit dans la vue de Dieu; elle la lit au fond de sa propre conscience. Il

se fait comme une éclatante manifestation de la vie qui vient de s'écouler. Tout se montre sous son vrai jour, tout se présente à sa vraie place. Le passé se relève et revit tout entier. Les pensées les plus intimes, les actes les plus ignorés renaissent et donnent leur témoignage. Une lumière à laquelle nul ne peut résister apparaissant tout à coup, dévoilera les plus secrets replis du cœur, lèvera les masques les plus habiles, nous fera connaître à nous-mêmes comme aux autres, découvrira les autres à nous comme à eux-mêmes, montrera les vertus comme les hypocrisies, les perfidies comme les dévouements, les héroïsmes comme les bassesses. Ce sera une authentique et solennelle révélation des consciences qui selon la vérité, la réalité, la justice, couvrira les uns d'opprobre, les autres de gloire, fera resplendir l'honneur où l'on croyait trouver l'ignominie et imprimera l'ignominie où l'on s'imaginait rencontrer l'honneur.

Il se fera alors entre le bien et le mal une immense séparation. Avec Dieu et comme Dieu nous distinguerons les passions de la raison, les apparences des effets, l'illusion de la réalité, les intentions droites des vains prétextes. Nos erreurs réfléchies ou involontaires nous apparaîtront ce qu'elles étaient. Nous pénétrerons les motifs que nous nous déguisions. Le nuage que notre vanité ou notre faiblesse jetait autour de nos pensées et de nos actes se dissipera. Nos fausses vertus, nos qualités chimériques, nos mérites supposés qui ont pu induire les autres et nous-mêmes en erreur, s'éclaireront d'une lumière qui resplendira au plus profond de notre être. Devant cette évidence irrésistible la raison du

coupable s'inclinera, forcée de conclure contre elle-même; et dans la condamnation portée par sa propre conscience il n'y aura place ni à la récrimination ni à l'appel.

Nul n'échappera à cette souveraine justice : les plus petits comme les plus grands, les mérites les plus éclatants comme les plus humbles, les actes les plus cachés comme les plus manifestes.

Combien de vertus que les hommes ignorent, qui sont perdues dans ce monde quand elles n'y ont pas en outre rencontré la persécution, la calomnie, l'insulte! Combien de malheureux, objet de l'abandon public, qui ont mené une vie innocente et pure, dignes des égards et du respect qu'ils n'ont point obtenus! Combien encore que leur générosité et leur dévouement ont conduits à l'infortune et qui n'ont pas eu devant les hommes les honneurs de leur sacrifice parce qu'ils l'ont fait trop entier et trop absolu!

O justice humaine, si variable, si aveugle, que tu seras trouvée légère! Combien de tes arrêts seront redressés! Combien de tes condamnations seront relevées! Ce ne sera plus l'opinion, dont la puissance ou la fortune dispose, qui discernera les mérites que tant de fois elle crée elle-même. Ce ne sera plus l'histoire, si souvent corrompue par ceux qu'elle doit flétrir, qui marquera de son stigmate trop impuissant les désordres et les crimes. Il ne sera plus besoin qu'un Tacite conserve pour la mémoire vengeresse de l'avenir les scélératesses ignorées ou les infamies triomphantes, ni qu'un Bossuet, de sa grande voix, fasse la leçon, trop peu écoutée, aux rois et aux peuples.

Les vertus des justes sortiront avec eux de leurs linceuls. Les hommes de miséricorde emporteront leurs bienfaits, les hommes de dévouement leurs sacrifices, les malheureux leur patience, les opprimés leurs prières et leurs larmes, les martyrs leur sang répandu. Il ne restera ni déguisement ni réserve. Le Dieu caché se manifestera. Celui qui l'a nié le contemplera; celui qui l'a outragé sera en sa présence. La main toute-puissante que la nature voilait se rendra visible. Le maître que ses lois et ses œuvres dérobaient se découvrira. Il demandera compte du degré de lumière et de vérité que chacun aura reçu de lui. Qui pourrait se cacher ou fuir devant ses regards!

Dans sa sérénité incorruptible, la justice suprême rendra sur tous des sentences sans partialité comme sans erreur. Et ce ne sont point les potentats à qui seront attribuées les premières places. L'arrêt ne sera point basé sur la grandeur, la renommée, la force ou la crainte. Les plus puissants coupables seront mis sous la verge la plus puissante. Les justes les plus abaissés, ceux que la terre a rejetés ou méconnus s'élèveront du bas de leur petitesse devant Dieu et aux regards de tous. Dans cette égalité souveraine où il n'y aura plus ni rang, ni titre, ni pouvoir, ni fortune, l'humilité passera avant la présomption, la fidélité avant la gloire, le plus modeste dévouement avant l'intelligence la plus sublime, l'obscure vertu avant l'éclat pompeux des noms qui ont rempli le monde du bruit de leurs triomphes.

Tous sans doute auront à craindre. Qui est pur, qui est juste devant la justice, devant la pureté infinie? Qui

peut se glorifier devant le Très-Haut ou se confier en son mérite devant la perfection divine?

Soumise à tant d'épreuves, traversée par tant de nuages, sujette à tant de défaillances, la vertu de l'homme le meilleur est bien faible, bien impuissante; et elle le serait plus encore, si elle ne sentait son impuissance et ne reconnaissait sa faiblesse.

Quand il pense à sa corruption native, à son penchant au mal, à l'égoïsme qui si facilement l'entraîne, aux conséquences d'un seul acte mauvais et à l'influence fâcheuse qui parfois immédiatement en rayonne, à cette répercussion de fautes légères peut-être dont l'écho fatal se prolonge souvent de siècle en siècle, quel homme se croirait assuré de la récompense?

Si donc l'âme, prête à être jugée, jette ses regards au-dedans d'elle-même, combien n'y voit-elle pas de motifs d'angoisse? Si elle contemple le Dieu saint, quelle raison n'a-t-elle pas de craindre? « O mon Dieu, me voici tremblante et seule devant vous! De tout ce que j'avais sur la terre, je ne rapporte que mes actions. Votre main cachée, votre œil invisible n'ont sans doute pas cessé de me suivre; mais le voile qui me les dérobait est déchiré. Je suis en votre présence, rien ne peut me secourir. Je suis perdue, si vous vous retirez de moi; condamnée, si vous pénétrez jusqu'au fond de mon être; sans espoir, si vous me discutez sans miséricorde. Mais vous êtes mon recours, mon père, mon sauveur. Vous prendrez pitié de moi. Vous me récompenserez de vos propres bienfaits et vous mettrez le comble à vos dons en m'en faisant un mérite et un titre de gloire. Oui, je le sens, j'ai trouvé grâce devant vous;

un seul de vos regards m'a justifiée. Tandis que tant d'autres sont repoussés et périssent, votre miséricorde a bien voulu peser dans la balance où j'aurais pu être trouvée légère. Merci, ô mon Dieu qui m'avez sauvée ! »

Ainsi, à cette heure solennelle chacun s'inclinera devant son juge. Tous rendront à son équité suprême un tribut contraint ou volontaire, de sorte que Dieu triomphera souverainement et par sa bonté et par sa justice, par la reconnaissance des uns et par la douleur des autres, par le bonheur de ceux-ci comme par la disgrâce de ceux-là, par l'hymne de l'amour comme par le cri du désespoir. Les victimes de ses jugements seront forcées de lui rendre hommage ; et ceux mêmes qui le haïront n'auront pas de plus grand regret que de ne pouvoir l'aimer.

CHAPITRE VI

LA DURÉE DE LA RÉTRIBUTION.

L'arrêt de Dieu a fixé notre sort. Le temps de l'épreuve est passé; la fin de l'homme est atteinte. Suivant nos mérites, la gloire ou l'ignominie, le malheur ou la félicité seront désormais notre partage. Justes, allez recevoir le prix de vos travaux, de vos luttes, de vos souffrances. Coupables, allez subir la peine de vos révoltes et de vos crimes.

Mais quelle sera la durée de cette souveraine rétribution? La même évidemment que celle de nos personnes. Nous sommes immortels; les conséquences de l'arrêt ne pourront finir. Notre bonheur, notre malheur seront éternels.

Mais, hélas! ce mot d'éternité, qu'on ne discute pas, qu'on s'empresse d'admettre quand il a trait à la récompense, effraye et bouleverse quand il s'applique à la punition. On accepte volontiers l'une, on voudrait bien repousser l'autre. L'esprit recule, l'imagination s'épouvante, la légèreté se détourne, la foi même, à certaines heures, hésite devant une peine qui semble si excessive. Une faute en apparence si légère, un plaisir si triste et si court, une épreuve qui dure si peu, une

volonté si débile, une faiblesse si fatale paraissent hors de proportion avec un châtiment qui ne doit pas finir.

Oui, sans doute, cette doctrine est terrible. Soit qu'ils récompensent ou qu'ils punissent, les jugements de Dieu sont grands et redoutables. Mais notre acquiescement ou nos résistances n'ont pas le pouvoir de modifier la nature de l'arrêt. On ne peut échapper à ce dogme que par deux hypothèses : par l'anéantissement qui, en supprimant la personne, supprime aussi la récompense, ou par les transformations successives qui, en multipliant le nombre des épreuves, renvoient la difficulté à la dernière; c'est-à-dire en reproduisant dans l'une et l'autre alternative des systèmes inconsistants, contradictoires à eux-mêmes, convaincus d'impossibilité ou d'impuissance[1].

En dehors de là il n'y a que peine ou rémunération, éternelles comme Dieu, immortelles comme l'homme, immuables comme l'arrêt suprême. Oui, l'éternité est; oui, l'éternité doit être. Elle existe pour la récompense, elle existe pour la punition. De toutes parts, les arguments viennent confirmer ce dogme. Il s'appuie sur les croyances intimes de l'humanité, — sur la nature du mal moral, — sur la loi dont l'homme a eu connaissance, — sur le choix qu'il a fait librement et dont sa volonté ne se départ plus dans une autre vie, — sur l'impossibilité où il est alors d'expier ses fautes, — enfin sur la connexion de cette doctrine avec la justice et la bonté même de Dieu.

Et d'abord la foi à une punition sans fin est aussi an-

1. Voir la réfutation de ces systèmes à la 2e partie.

cienne pour ainsi dire que l'homme; elle entre dans les croyances les plus générales de l'humanité. Les religions ont proclamé ce dogme, les peuples l'ont admis, les poëtes y ont cru, les philosophes y ont adhéré. La mythologie païenne plonge pour jamais les coupables dans le Tartare. La poésie, écho des opinions communes, chante, avec Homère et Virgile, les supplices éternels des contempteurs des dieux, de Tantale, de Titye, d'Ixion, de Thésée, etc.

La philosophie antique, avec Platon[1], donne une durée sans limite à la punition des grands coupables. Dans une sorte de prescience de la doctrine chrétienne du mal, l'illustre Athénien appuie l'ancienne tradition du châtiment éternel des méchants sur cette idée que le mal entré dans leur âme ne peut plus en sortir, si ce n'est par la douleur et l'expiation : « si, ajoute-t-il, le mal est devenu chez eux incurable, s'il est tel qu'ils ne puissent plus le réparer, il demeurera toujours en eux et fera leur supplice nécessaire et éternel[2]. »

Dans la mythologie scandinave, l'Edda des Islandais désigne également un lieu de supplices qui doit demeurer éternellement. Les Thibétains et divers peuples de l'Asie composent leur enfer de plusieurs séjours dont le dernier est éternel. Les mêmes croyances se retrouvent plus ou moins explicites chez la plupart des peuples.

1. Qui se dégage ici exceptionnellement de la métempsycose.

2. C'était là une des trois situations que les anciens attribuaient à l'âme après la mort : il y avait celle du bonheur définitif, celle de l'expiation temporaire et puis l'état « où l'âme qui ne pouvait plus se guérir souffrait à jamais pour ses crimes des tourments douloureux et effroyables. » Voir *le Gorgias*.

Il y a une grande force, il faut le reconnaître, dans ce sentiment commun d'hommes dont les mœurs étaient si diverses, les pays si séparés, le culte si imparfait, les idées religieuses si incomplètes.

Depuis dix-huit cents ans, tout ce qui dans le monde moderne porte le nom de chrétien, croit, sans distinction de secte[1], à l'éternité des peines. Ce dogme commande l'adhésion au même titre que le christianisme tout entier dont il fait essentiellement partie. Et la religion qui a éclairé d'une si vive lumière tant de questions métaphysiques et morales, revêt également celle-ci, toute mystérieuse qu'elle est, d'un caractère de vérité et de nécessité : on ne saurait mieux l'étudier qu'à la lueur de la raison chrétienne.

La punition dérive de la faute; c'est le mal moral qui produit le châtiment. Or le mal moral, au point de vue vrai de Dieu comme de l'homme, est le seul mal réel, le désordre absolu, la destruction de la loi essentielle. Par le mal moral, Dieu est chassé du cœur de sa créature, détrôné, renversé. Le bien souverain est anéanti en elle, et elle s'est mise avec ce bien en état complet de séparation et d'hostilité. Elle ne veut plus de Dieu; elle le hait et persévère dans cette haine sciemment. C'est là un mal immense dans sa malice, infini dans son objet, digne par conséquent d'une peine proportionnée au désordre dont il est le principe. Si l'âme reste en cet état, et elle y reste si la mort l'y trouve, elle est séparée de Dieu et demeure son ennemie. Mais

1. Il n'y a d'exception que pour Origène et un très-petit nombre d'autres.

cet état, c'est la peine elle-même dans sa durée sans fin, c'est l'enfer. Car l'enfer, avant tout, c'est la séparation de Dieu, la perte du bien infini. L'enfer, c'est-à-dire l'état de l'éternité de la peine, c'est donc le mal; et le mal c'est donc l'enfer; puisque l'un et l'autre ne sont que la perte, la séparation de Dieu[1].

On le sent en effet, cette préférence d'amour donnée à la créature, ce mépris formel de Dieu, cette injure faite à la majesté divine, injure incomparable puisqu'elle outrage une majesté infinie, donnent à la culpabilité d'énormes proportions. Si à cette culpabilité immense doit seule correspondre une peine infinie, cette peine s'appliquant à une créature bornée et finie ne peut être infinie que dans sa durée, c'est-à-dire éternelle.

L'équité naturelle veut d'ailleurs, et c'est une importante remarque[2], que chacun soit privé du bien contre lequel il a agi et dont il s'est rendu indigne. C'est une justice rétributive que les hommes eux-mêmes ont toujours et partout admise et appliquée. La loi civile ne punit-elle pas de prison et d'exil perpétuels ou de mort celui qui a agi gravement contre la société? Et alors peu importe le temps qu'a duré la faute ou le crime. De même celui qui a péché grièvement contre sa fin dernière, contre la loi divine, et s'est rendu indigne de la société des bienheureux, ne mérite-t-il pas d'en être privé pour toujours?

De plus, cette loi, l'homme la connaît. L'éternité de

1. Voir le P. Ravignan, t. III, LVIIIe *Conférence*.
2. Saint Thomas d'Aquin, *Summa contra gent.*, lib. III, cap. CXLIV.

la punition, il le sait, correspond à l'éternité de la récompense. C'est l'ordre souverain établi par Dieu, imposé d'avance à la créature; elle n'en ignore ni la teneur, ni les motifs, ni les conséquences. Instituée comme une règle immuable pour tous, cette sanction de la loi, encouragement pour les bons, terreur pour les méchants, est un secours nécessaire à l'homme si attaché à la terre et qui a tant de peine à secouer le joug de sa mortalité. En présence de cette terrible alternative, il était libre de choisir; il l'a fait dans son indépendance. Il lui a été même tenu compte de sa faiblesse. Tombé, il possédait l'aide de Dieu pour se relever; coupable, il avait le repentir. Sa conscience, parfois son intérêt même, lui indiquait le chemin à suivre. Les secours ne lui ont pas manqué; le pardon lui a été jusqu'à la fin offert.

Mais il n'a voulu ni de l'innocence ni du repentir. Il a préféré au bonheur de l'avenir la jouissance actuelle, à l'accomplissement de sa dernière fin la satisfaction de l'heure présente, aux joies du ciel les plaisirs de la terre. Il l'a voulu, il le veut encore; et sa volonté est si complète que, s'il le pouvait, il jouirait pendant toute l'éternité de cette félicité temporelle. C'est sciemment qu'il s'est décidé pour le mal, les ténèbres, la révolte; qu'il y a persévéré pendant toute la durée de l'épreuve; qu'il a maintenu sans la laisser fléchir cette détermination de son libre arbitre. Il n'a vécu dans ce monde que pour commettre le mal; il ne cesse de le faire que parce qu'il cesse de vivre, et il souhaiterait de ne jamais cesser de vivre pour ne cesser jamais de prévariquer. Sa volonté mauvaise n'a point eu de terme;

elle n'en aurait point encore s'il eût pu en perpétuer la durée. L'éternel châtiment répond à cette volonté, qui n'a point eu de fin volontaire. Il est puni éternellement pour une transgression que son libre choix a éternisée. C'est lui-même qui s'est détourné pour jamais de sa destination souveraine et a rendu sans terme une faute à laquelle est due une punition sans fin.

Ainsi le mal vient du méchant et se personnifie en lui : c'est l'homme ne voulant pas de Dieu, libre de ne pas en vouloir, et en réalité n'en ayant pas voulu. Il y a là un désordre permanent dans la volonté, contraire à l'ordre universel qui repose sur la soumission à Dieu. Dieu ne peut pas, sans contrevenir à la loi générale dont il est l'auteur, admettre ce désordre au sein du magnifique ensemble de l'harmonie céleste; et la répulsion du mal entre dans la prévision et comme dans la nécessité de l'ordre et du bien.

Le méchant est donc justement puni. Son péché se prolongeant avec sa volonté, c'est par une conséquence légitime que la peine dure aussi. Dieu se doit à lui-même de ne pas souffrir le mal en sa présence; et au pécheur éternel il faut un châtiment éternel : à ce point que si, par impossible, le méchant se repentait, s'il demandait pardon à Dieu, l'aimait ou même désirait l'aimer, Dieu lui pardonnerait, l'enfer cesserait pour lui; mais tant que le pécheur est dans la résolution de rester fidèle au mal, Dieu reste fidèle à la punition. C'est donc moins Dieu qui punit, que le mal et le méchant qui se punissent eux seuls. Conséquence tellement d'accord avec la raison que la philosophie ne l'a pas repoussée, et qu'elle a parfois reconnu la

possibilité et comme la nécessité logique de la peine éternelle ! [1].

Ainsi c'est par sa prévarication même, c'est par le mal que le coupable est châtié. Il trouve à la fois son tourment et comme le besoin de son être à avoir une volonté séparée de Dieu, à vivre avec les méchants dont il reçoit et à qui il communique le malheur. Il n'a d'autre affection que de haïr, d'autre regret que l'impuissance, d'autres désirs que ceux qui font son supplice. La peine même, il la veut en la détestant, parce qu'il sent le mal en sa propre personne, parce qu'il hait le bien, qu'il aime cette haine, s'y attache et ne la saurait quitter. Il maudit la punition, mais s'y renferme ; l'abhorre, mais s'y plonge. Entre le ciel et l'enfer, il va de lui-même au lieu où il est le plus loin de Dieu, de ses perfections, de son amour. Le méchant trouverait son enfer dans le ciel. C'est lui qui est à lui-même son juge, son bourreau, son éternité.

On comprend dès lors qu'il n'y a plus d'expiation possible : elle ne peut plus se faire ni de la part de Dieu, ni de la part de l'homme. L'homme, attaché au mal, est impuissant désormais à le quitter et à l'expier. Mais pourquoi sa volonté ne pourra-t-elle revenir au bien ? Parce que la liberté lui manquera, au moins dans les conditions où il en fait actuellement usage. La liberté en ce monde, c'est le droit de choisir entre le bien et le mal : droit qui fait l'honneur de l'homme, mais en même temps son péril ; qui le place entre la gloire du triomphe et la mauvaise chance de la chute

1. Damiron, *Souvenirs de vingt ans d'enseignement*, p. 76.

où l'entraînent, s'il s'y laisse aller, son ignorance, sa faiblesse, sa malice. De l'autre côté de la tombe, il n'en sera pas de même : la liberté changera de nature devant la lumière qui se fera sur toute chose. La liberté de l'homme ressemblera à celle de Dieu. L'être parfait est sans doute souverainement libre : eh bien? peut-il faire le mal? Sa perfection même lui en rend le choix impossible. L'homme sera dans une situation analogue pour le bien comme pour le mal, pour le bonheur comme pour le malheur. La possibilité de faillir ne sera plus donnée aux justes; la faculté de faire le bien ne sera plus laissée aux méchants. C'est qu'alors tout apparaît clair, évident, immuable. Le juste demeure dans sa justice; l'intention et le fait manquent à la fois au méchant pour rétracter ou réparer sa faute. L'âme n'est plus dans le temps, dans la variation; elle est dans l'état fixe, dans l'immobile éternité. Le mal reste et restera, l'enfer dure et durera, solidaires, inséparables, coéternels. La volonté de l'impie personnifiée dans le mal y est transformée, absorbée, fixée pour jamais. Si donc après la mort l'âme ne peut ni se repentir de sa faute, ni l'expier, ni en perdre le souvenir, ni en effacer la trace, ne s'ensuit-il pas qu'elle en doive subir toujours la peine?

Dieu, d'autre part, n'appellera ni ne permettra plus l'expiation. Il a racheté l'homme, mais il a déclaré en même temps que la rédemption ne s'étend pas au delà de la vie. L'homme a eu pour l'épreuve un temps que Dieu lui avait assigné : c'était un terme fatal, fatal pour le bien comme pour le péché. Si l'homme a laissé passer ce délai sans mériter la récompense, sa faute doit

être punie; et comme elle ne peut plus être expiée, elle doit être punie pour toujours.

Sans doute il y a ici de sombres et mystérieuses profondeurs devant lesquelles la raison humaine s'effraie, qu'elle entrevoit par aperçus et qu'elle ne saurait entièrement pénétrer. Mais le principe demeure : nul ne peut le changer ni l'éluder, maintenant ou plus tard. Quant à l'application si grave, si terrible à l'égard de chacun de nous, abandonnons-la avec crainte à la sainteté de Dieu, mais aussi avec confiance à son infinie miséricorde; et croyons que cette miséricorde le portera toujours à adoucir vis-à-vis de la faiblesse humaine tout ce qu'il semble y avoir d'absolu et de rigoureux dans ces principes.

C'est en vain qu'on a voulu contester l'éternité des peines en invoquant, au profit d'une thèse plus ou moins spécieuse, tour à tour la bonté et la justice de Dieu. Ces attributs souverains ne sont et ne peuvent être en opposition avec la punition éternelle.

Dieu sans doute est la bonté même; il est le bien parfait et absolu. Mais ce bien substantiel ne peut admettre le mal à la participation de son bonheur et de sa gloire; il l'exclut nécessairement; il le hait par essence. Il ne peut pas ne point le repousser, le condamner, le punir; ou il renoncerait à sa nature, il ne serait plus Dieu. Il n'est souverainement bon que parce qu'il a souverainement le mal en horreur; et qu'est-ce pour Dieu que d'en avoir une horreur souveraine, si ce n'est de le poursuivre sans trève et d'en être l'implacable vengeur? Donc, par cette loi nécessaire et suprême, c'est la bonté de Dieu qui écarte à jamais le

mal, l'éloigne de sa vue, le rend irrémissible. L'enfer à cet égard, ce n'est pour ainsi dire que l'expression de la perfection divine, ce n'est que l'exclusion forcée de la présence et de l'amour de Dieu, que la contradiction nécessaire du bien absolu et de la gloire souveraine. Ainsi Dieu, par la loi de sa nature, repousse le péché et le mal en tant que mal et que péché, et comme après la mort de l'homme il les trouve toujours subsistants, il doit les repousser toujours.

Le méchant n'aura pas sur le mal une pensée différente. Le jugement de Dieu, il le portera contre lui-même, il le portera sur ses crimes; il en maudira la rigueur, il n'en contestera pas la justice. Un seul réprouvé ne dira pas : Dieu est injuste; pour celui qui aurait ce droit, l'enfer cesserait à l'instant même. Une des plus grandes peines des méchants, ce sera de s'attribuer à eux seuls leur malheur et de ne pouvoir en accuser leur juge.

Mais il y a plus : là même, en cette punition si terrible, Dieu, nous devons le croire, ne dépassera pas la mesure; il sera encore miséricordieux. Et si le bien est récompensé au delà de sa valeur et de son espérance, la punition, toujours proportionnée aux degrés divers de la culpabilité, ne saurait excéder la faute. Aussi, dans cet effroi indicible que doit nous inspirer le supplice éternel, persuadons-nous que non-seulement les méchants sentiront l'équité de leur peine, qu'ils se plaindront d'eux-mêmes et non de Dieu, mais, de plus, qu'ils ne souffriront jamais tout ce qu'ils ont mérité.

Oui, mon Dieu, même en présonce de l'éternité de la punition, malgré ce qui restera toujours dans ce

dogme de légitime terreur et de profond mystère, je me tiens pour assuré que vous ne pouvez pas plus cesser d'être clément que d'être juste; que votre miséricorde se fera sentir jusque dans l'enfer. Oui, je crois à votre bonté; je crois qu'elle n'est pas dépassée par votre justice, et qu'elle sera éternellement reconnue par ceux mêmes que vous punirez toujours!

CHAPITRE VII

LE NOMBRE DES HEUREUX.

Dieu veut notre bonheur à tous. Il ne nous a pas donné l'immortalité comme un présent funeste : un tel dessein serait indigne de sa bonté, contraire à sa perfection, opposé à la croyance intime qu'il a mise dans nos cœurs. Tout ce que nous sentons en nous, tout ce que nous avons éprouvé de ses bienfaits, nous atteste notre bonheur à venir. La raison nous le déclare; et la philosophie, du sein même de nos infortunes et de nos misères, nous montrant le ciel, nous dit que c'est notre chemin, notre terme, notre destination à tous.

La religion ajoute d'une manière surabondante à cette certitude. Le Dieu qui est descendu sur la terre, qui nous a consacré ses souffrances, sa mort, n'est pas venu pour nous laisser périr. La générosité du but doit être digne de la grandeur du moyen. Sollicités par ses promesses, retenus par ses menaces, excités par ses avertissements, par la voix de la conscience, par le remords, nous sommes entourés des témoignages et des preuves de son amour. Les trésors de ses faveurs sont aussi abondants que nos besoins, aussi diversifiés

que nos misères, aussi puissants que nos périls et nos obstacles.

Donc, d'une manière absolue, la bonté de Dieu s'étend à tous. Dieu veut sauver, sans exception, tous les hommes [1]. Au point de vue chrétien, la Rédemption embrasse les temps anciens comme les temps nouveaux. L'ombre du calvaire se projette sur le monde entier. La miséricorde de Dieu, éternelle comme lui, a un effet éternel qui enferme à la fois le passé, le présent et l'avenir de l'homme.

Ne soyons donc pas plus rigoureux, ne prétendons pas être plus justes que Dieu lui-même. Gardons-nous d'évoquer le feu du ciel ou la nuit de l'abîme sur ceux à qui, plus indulgent que nous, il veut pardonner. Avons-nous le droit de juger et de condamner un seul de nos semblables? Pouvons-nous apprécier les motifs, la bonne foi, la faiblesse, l'ignorance, les défaillances physiques et morales, tout ce que, même dans les actes en apparence les plus coupables, il y a d'entraînement involontaire, de conditions atténuantes, excusables peut-être? Si c'est un devoir pour nous de considérer tous les hommes comme nos frères, n'est-ce pas par le commandement de Dieu qui les regarde et les traite sans doute comme ses enfants? Si l'humanité entière, dispersée depuis l'équateur jusqu'aux pôles, dans les continents et dans les îles, sans distinction de langue ou de race, Chinois, Nègres, Malais, sauvages, ne forme qu'une grande famille, Dieu n'en est-il pas le père commun? Il nous assure lui-

1. Saint Paul, I *Épit. à Timothée*, II, 4.

même que tous il les aime et les appelle au bonheur.

Sans doute ce principe, dans son incontestable généralité, pourrait nous suffire ; et chercher à établir avec quelques détails les points plus ou moins précis où la miséricorde et la justice se touchent et se séparent semblera peut-être à la fois excessif et téméraire. Si nous l'essayons, ce sera avec toutes réserves, en n'engageant qu'une opinion personnelle, mais non toutefois sans appeler à notre aide la garantie des guides les plus autorisés et les plus sûrs. Tandis que la philosophie ne peut que rester dans les généralités, c'est le point de vue chrétien lui-même qui nous permet d'être plus explicite.

Parmi tous ceux sur qui, dans des proportions bien diverses et à des degrés indéfinis, s'étendra, nous le croyons, la miséricorde de Dieu, on peut tout d'abord distinguer deux grandes classes, suivant que ceux qui en recevront les effets seront ou non appelés à la vie surnaturelle.

Ce bonheur surnaturel, immense, incomparable, qui est proprement le *salut*, sera, nous l'espérons, le partage d'un très-grand nombre. En principe et d'une manière absolue, tous les hommes pourraient y prétendre et en jouir, puisqu'à tous il est donné de participer aux mérites de la Rédemption qui en ouvrent l'accès.

Mais en fait il sera acquis particulièrement à ceux qui auront marché, courageux et fidèles, dans la voie une de la vérité, qui auront suivi la vraie Église du Christ. Puis ce seront les enfants morts régénérés, même dans les sectes séparées qui ont conservé dans

sa validité le caractère sacramentel du baptême, troupe si nombreuse qu'elle compose à elle seule près de la moitié de la grande famille chrétienne. Ce seront encore tous les membres des Eglises schismatiques ou hérétiques, et il y en aura beaucoup sans doute, qui auront pratiqué les prescriptions de leur culte dans une bonne foi absolue. Ce seront même les païens des régions les plus abandonnées et les plus sauvages qu'une grâce médiate ou immédiate aura rendus participants des mérites du Sauveur. C'étaient déjà avant la venue de Jésus-Christ les hommes qui, philosophes ou vulgaire, simples ou éclairés, réglaient leur vie conformément à ce que, d'une manière plus ou moins implicite, ils entrevoyaient de la sagesse divine. Chrétiens par l'intention, ils étaient justifiés par avance. C'est ce que, dès le IVe siècle, déclarait en termes précis un des docteurs les plus éminents, saint Chrysostôme : « Ceux qui, sans avoir connu Jésus-Christ avant l'incarnation, se sont abstenus du culte des idoles, ont adoré le seul vrai Dieu et mené une vie sainte, jouissent du souverain bien, suivant ce que dit l'Apôtre : *Gloire et paix à tous ceux qui ont fait le bien, soit juifs, soit gentils*[1].» C'est la même doctrine qui est enseignée de nos jours; et il est de vérité catholique «que la grâce suffisante ne manque à personne, ni aux juifs, ni aux païens, ni aux hérétiques; qu'il y a des grâces accordées en dehors de l'Eglise visible; que l'observation des commandements est toujours rendue possible aux hommes qui veulent les accomplir.[2].»

1. *Homélie* XXXVI.
2. Vérité définie contre les propositions de Jansénius. — Un des meil-

Ainsi à travers tout le monde, dans toutes les contrées, chez toutes les races, Dieu, le Dieu de tous, aura ses élus. Ce sera « cette grande multitude dont parle l'apôtre [1], multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple, de toute langue. » Dieu les appellera de tous les points de l'univers, plus indulgent pour ceux qui auront moins reçu, plus favorable à ceux qui auront eu plus à lutter ou à souffrir, mais miséricordieux pour tous.

D'autre part la bonté de Dieu se manifestera aussi envers les hommes à qui, par des motifs dont il est le souverain appréciateur, il n'aura point accordé la béatitude surnaturelle. Ceux de cette seconde classe, moins heureux sans doute, et qui seront également, nous le croyons, en très-grand nombre, ne jouiront que d'un bonheur naturel, inférieur, incomplet, mais qui n'en sera pas moins réel.

Ce seront les enfants morts avec la tache originelle, mais sans avoir démérité ni commis de fautes personnelles. Ils n'auront pas à se plaindre de la bonté divine. Un des plus grands docteurs catholiques assure :

leurs théologiens de cette époque, le P. Perrone (*Traité de la vraie religion*, 2e partie, proposition XI), dit : « Ceux-là seuls ne peuvent être sauvés qui meurent par leur faute dans l'hérésie, le schisme ou l'incrédulité, c'est-à dire ceux qui sont *formellement* hors de l'Église. Mais il ne s'agit pas de ceux qui sont *matériellement* hors de l'Église, qui, par exemple, imbus dès leur enfance d'erreurs et de préjugés, ne se doutent pas même qu'ils sont dans l'hérésie ou dans le schisme, ou qui, s'ils conçoivent quelque doute, cherchent la vérité de tout leur cœur : ceux-là, Dieu seul les juge, qui pénètre le fond des cœurs. La bonté de Dieu ne permet pas qu'aucun homme subisse une peine éternelle pour un crime involontaire. Affirmer le contraire, c'est aller contre l'enseignement formel de l'Église. — Voir aussi l'*Allocution de Pie IX* en date du 9 décembre 1854. — 1. *Apocalypse*, chap. VII. § 9.

« qu'ils n'éprouveront aucune peine d'être privés de la vision de Dieu à laquelle ils ne pouvaient naturellement prétendre. Ils goûteront même un grand bonheur, étant si richement partagés en perfections naturelles et participant si amplement aux bontés divines[1].»

Un état analogue sera le partage de tous ceux qui, sans avoir été élevés jusqu'aux mérites de la Rédemption[2], se sont efforcés de vivre selon les seuls préceptes de la loi naturelle et de la conscience, à quelque race, à quelque terre, à quelque époque qu'ils appartiennent; qu'ils aient fait partie d'une nation antique ou moderne, civilisée ou barbare; qu'eux-mêmes aient eu, avec plus ou moins de lumière, plus ou moins d'intelligence, plus ou moins d'aptitude au bien ou de penchant irréfléchi au mal. Quels qu'ils aient été, Dieu ne les punira pas de leur ignorance ou même de leur faute involontaire. «Non-seulement ces âmes, non purifiées par les mérites de la loi nouvelle, n'auront rien à souffrir dans la vie future, mais ils y jouiront éternellement d'un bonheur naturel[3].»

Pour tous ceux-là, même les moins favorisés, même ceux placés au degré le plus infime des grâces et du mérite, l'existence aura été un bienfait, l'immortalité un don heureux.

1. Expressions textuelles de saint Thomas, *Comment. sur le deuxième livre des Sentences*, Distinct., 33, quest. 2, art. 1 et 2. Appendice à la somme théologique.

2. Et beaucoup sans doute, en dehors même du christianisme, sont rendus participants de ces mérites; tous peuvent l'être.

3. Opinion du cardinal Sfondrate, devenue orthodoxe par le refus péremptoire qu'ont fait les papes Innocent XII, Clément XI et les évêques français de la censurer. On pourrait ajouter beaucoup d'autres citations à l'appui de cette thèse si grave, mais qui ne peut être ici qu'incidente.

Mais il y a plus encore, si l'on ne craint pas de jeter un regard dans les dernières et plus mystérieuses profondeurs. Certains docteurs chrétiens sont allés jusqu'à prétendre que, dans l'enfer même d'où nous savons que la miséricorde de Dieu ne peut être absente, quelques-uns préféreraient encore leur peine à la cessation absolue de la vie; quelque vive que fût leur souffrance, ils l'aimeraient mieux que la nuit éternelle du néant. Il en faut évidemment excepter les coupables pareils à celui sur lequel a été prononcée cette parole terrible : « Il aurait mieux valu pour cet homme qu'il ne fût jamais né [1]. » Cette opinion a été énoncée entre autres par un philosophe distingué de nos jours : « Il est permis de croire, dit M. Th. H. Martin [2], que parmi les âmes damnées, c'est-à-dire justement exclues pour toujours de la béatitude céleste à laquelle elles étaient appelées, il y en a dont la condition éternelle vaudra mieux que la non-existence. La gravité du châtiment n'est infinie pour aucun des damnés, ajoute-il, car dans l'infini il n'y a pas de degrés, tandis qu'il y a des degrés très-différents dans les peines de l'enfer, et la raison nous dit que ces degrés dépendent de la gravité des fautes. »

Laissons ces questions qui défieraient bientôt nos forces et dépasseraient nos limites. Seulement, au point de vue pratique il est bon de le remarquer : si le bonheur offert à tous, accordé à un très-grand nombre, réfute l'objection élevée contre la bonté divine,

1. Mathieu, XXVI, 24.
2. *La Vie future*, ouvrage approuvé par les évêques de Rennes et de Coutances.

nos légitimes et salutaires appréhensions sur notre destinée à venir n'en doivent recevoir aucune atteinte. Car nous ne connaissons pas les jugements particuliers de Dieu sur nous; et nous savons en même temps que, malgré les secours donnés et les grâces reçues, nous sommes faibles toujours, et souvent coupables. La confiance dans les desseins de Dieu pour la généralité des hommes ne doit pas nous empêcher de craindre personnellement pour nous-mêmes.

Ainsi donc le christianisme nous permet d'espérer ce que la philosophie nous autorise à croire : le nombre des heureux de l'autre vie, en y comprenant toutes les positions et tous les âges, formera sans doute une majorité considérable. Les degrés de leur bonheur seront indéfiniment divers depuis la vision béatifique la plus parfaite jusqu'au bonheur naturel le plus faible et le plus incomplet. Et c'est là même ce qui constitue et explique en partie la différence d'opinion entre ceux qui admettent et ceux qui repoussent le grand nombre des *élus;* car dans son acception complète ce nom n'appartient pas véritablement aux âmes exclues de la béatitude surnaturelle.

Mais pourquoi les inégalités qui restent encore? Pourquoi ces degrés dissemblables? Pourquoi ces âmes rappelées avant l'épreuve? Pourquoi cette épreuve rendue plus ou moins difficile? Pourquoi ces positions si diverses, diverses comme les aptitudes, comme les penchants au bien ou au mal, comme les grâces et les lumières reçues, comme les avantages et les obstacles? C'est que Dieu est libre de ses dons, maître de ses bienfaits. Nul n'a été créé pour être malheureux; mais

Dieu n'est pas tenu d'appeler toutes ses créatures au même bonheur. Il a composé l'univers de degrés et de hiérarchie, et il a fait consister l'harmonie dans la diversité. Dans l'organisation merveilleuse des mondes spirituels comme matériels, les êtres sont subordonnés : les archanges sont inférieurs aux séraphins, les anges aux archanges, les hommes aux anges, quelques hommes à certains autres. La récompense plus ou moins gratuite sera variée à la fois comme les actes et les faveurs. Mais Dieu sera bon pour tous, et le dernier dans ses dons n'aura pas droit de se plaindre. L'homme ne lui reprochera pas de n'avoir pas été créé pur esprit, ni l'ange de n'avoir pas été fait chérubin, ni l'ignorant de n'avoir pas reçu la science ou le génie en partage; mais les degrés sans nombre de la hiérarchie devront le bénir de ses bienfaits dans un harmonique et universel accord.

CHAPITRE VIII

LE LIEU DE L'IMMORTALITÉ.

Pour tous, quelle que soit leur destinée à venir, la terre est la région de l'épreuve. Mais quel sera le lieu de la récompense? Où les âmes se rendront-elles après la mort? Quelle partie de l'espace, quel astre, quel endroit du firmament sera le siége et le témoin de leur nouvelle existence?

Le lieu de la vie future, dans le langage commun, c'est le ciel, le ciel qui se déploie à nos regards, la région qui apparaît au-dessus de nous et semble nous être tout entière supérieure. Mais placés que nous sommes sur un globe entraîné dans sa révolution propre et dans celle des mondes, le firmament est pour nous en réalité à tous les points de l'horizon, aussi bien sous nos pieds qu'au-dessus de nos têtes; c'est tout ce qui nous entoure dans le cercle incessamment parcouru par nous au sein du système universel. Énoncer donc que les âmes, séparées des corps, sont transportées au ciel, ceci revient simplement à dire qu'à la mort elles quitteront la terre, sans indiquer le lieu nouveau où elles devront se rendre.

Mais la question ainsi posée est-elle une de celles qu'on puisse résoudre, auxquelles seulement on puisse répondre? Demander où sera le ciel, dans quel lieu supérieur ou inférieur demeureront les âmes, n'est-ce pas considérer le monde futur au point de vue de nos idées présentes, envisager l'autre vie avec nos regards terrestres? N'est-ce pas oublier que tout notre être alors sera spiritualisé? que les substances spirituelles n'ont ni lieu ni espace? que sous certain rapport le fini n'existera plus pour nous? que Dieu, notre chef et notre modèle, n'est et ne peut être borné ni pour l'espace ni pour le temps, et qu'à la fois il est présent partout? que nous, de même, nous n'habiterons pas un lieu isolé ni un séjour à part, quelque splendide ou sublime qu'il puisse être, mais que l'espace entier, l'immensité même sera notre demeure et notre partage?

Est-il possible en effet de déterminer la nature et l'état de l'homme spiritualisé, de lui imposer une forme, une étendue, une mesure, de l'établir dans un lieu, de le fixer dans un endroit quelconque des mondes? Ne serait-ce pas, par un antagonisme dans les termes, chercher la dimension du temps, le volume de la pensée, la durée de l'éternité, que de demander la place et l'habitation d'un être spirituel? Choisissez l'astre le plus aérien, la nébuleuse la moins condensée, l'éther le plus subtil, pénétrez jusqu'à la dernière sphère perdue au fond des cieux, atteignez s'il est possible les bornes de la création physique, composez un monde d'électricité et de lumière, tout cela n'est encore que de la matière telle que nous la connaissons; et nous

nous en distinguerons par une nature qui ne sera pas seulement différente, mais pour ainsi dire contradictoire!

Ainsi donc, que la terre actuelle, quand son rôle d'abri pour l'homme sera accompli, disparaisse dans ses derniers atomes ou reçoive une complète rénovation; que le ciel sidéral qu'un sentiment involontaire d'admiration fait prendre pour le pavillon de Dieu et le tabernacle des âmes, cesse d'être avec ses magnificences ou revête, sous une forme rendue immobile et permanente, l'éclat de nouvelles splendeurs; que l'univers entier dans ses conditions actuelles, ou tout autre monde sorti ultérieurement des mains de Dieu, soit le témoignage persistant ou le gage renouvelé de la toute-puissance de ses éternels desseins : magnifiques alternatives vers l'une desquelles l'âme, dans les liens de sa mortalité présente, peut tendre avec prédilection ou aspirer avec ardeur, mais qui n'affectent pas essentiellement son état futur! car elle pourra jouir de ces magnificences sans y être renfermée, elle pourra les posséder sans y être contenue. Tout ce qui se peut affirmer c'est que, si l'âme habite un lieu, il sera immense; si elle occupe un séjour, il n'aura pas de limites : c'est-à-dire que ce ne sera ni un lieu tel que nos désirs actuels s'en contentent, ni un séjour comme notre imagination actuelle se le figure. Les prérogatives nouvelles que l'âme aura reçues de Dieu, l'affranchissement qui l'aura délivrée de la servitude de la terre, le caractère et le privilége de sa liberté s'y opposent.

Tout lieu circonscrit ne fait-il pas un captif de celui qui l'habite? L'âme avec son ardeur insatiable se sen-

tirait-elle à l'aise dans des perspectives restreintes? Et si dès ce monde elle s'élance vers l'infini, serait-elle plus facile à satisfaire quand elle toucherait à cet infini même? Lui mesurer l'espace, l'attacher à une demeure, en supposant que sa nature n'y mît point obstacle, serait la resserrer dans une prison au lieu de lui ouvrir des horizons dignes d'elle et de son souverain rémunérateur. Non, n'étant plus retenue dans les liens matériels de ce monde, elle n'en devra plus connaître les bornes, les résistances, les entraves. Elle ne sera plus circonscrite par le lieu, enfermée dans l'étendue, divisée par le temps, limitée par l'espace. Tous ces modes, ces attributs, ces rapports des corps grossiers, auront disparu avec eux. L'âme dans des conditions subordonnées sans doute et relatives qui nous sont inconnues, participera à l'immensité de Dieu. Ce ne sera donc plus la terre ou le ciel, ce ne sera plus l'univers entier, mais Dieu même qui sera le lieu des âmes.

Ainsi paraissent le comprendre les maîtres mêmes du christianisme. Pour saint Paul, quand il s'agit de l'état et de la demeure des bienheureux, toute description locale disparaît. Le ciel est moins un lieu distinct qu'une manière d'être différente, conforme à la condition des êtres spiritualisés. C'est un état dans lequel on se trouve en face de Dieu [1]. Et pour saint Jean, il semble bien qu'il ne faille pas chercher le ciel quelque part dans l'espace que remplit l'univers; la région terrestre est entourée plutôt et pénétrée par les forces cé-

1. Saint Paul, Eph. I, 3; II, 6. 2e *Corinth.*, V, 1-7.

lestes; et Jésus-Christ, sur la terre, ne vivait-il pas aussi dans le ciel [1]?

Dieu donc, le Dieu spirituel, infini, éternel, sera comme la demeure et le centre des âmes dont il est le créateur.

En dehors de là, tout ce qu'on pourrait établir ne serait que conjectures plus ou moins grandioses, hypothèses plus ou moins sublimes. Le monde spirituel, le monde parfait, le monde béatifié, la vie immuable, la vie immortelle sont, dans leur essence, au-delà de la portée de nos regards. Leur nature est de dépasser nos calculs sinon nos espérances, nos pensées sinon nos désirs.

1. Saint Jean, III, 13. — Voir Dœllinger : *le Christianisme et l'Église*, p. 345.

CHAPITRE IX

LA RESURRECTION DU CORPS.

A l'instant même de la mort, l'âme, si elle l'a méritée, sera mise en possession de la récompense. La miséricorde ou la justice divine s'empareront d'elle immédiatement et pour l'éternité. Mais est-elle atteinte seule par le jugement de Dieu? Doit-elle être séparée pour jamais du corps qu'elle vient de quitter? Ne reste-t-il à son enveloppe matérielle d'autre destinée que de se décomposer et d'être anéantie pour toujours? N'a-t-elle plus rien à attendre de ce compagnon avec qui elle a porté l'épreuve et le poids de la vie?

Un petit nombre de peuples de l'antiquité, très-peu d'anciens philosophes ont cru à la réunion ultérieure de l'âme et du corps. Tandis que quelques-uns condamnaient l'homme entier au néant, d'autres, bien plus nombreux, n'attribuaient de survivance qu'à sa seule partie spirituelle; et plusieurs enfin, ne tenant plus compte à l'âme de son ancienne demeure, la faisaient transmigrer, à titre de punition ou d'épreuve, à travers une nouvelle série de formes matérielles.

Et cependant la doctrine de la résurrection, traditionnellement admise par quelques-uns, soupçonnée

seulement par quelques autres, est devenue avec le christianisme un dogme avoué et presque universel. Elle s'appuie, même rationnellement, sur des inductions plausibles et des preuves sérieuses. Il est impossible d'en infirmer le *principe* puisé dans la puissance de Dieu, d'en contester *moralement* les convenances, d'en nier *matériellement* la possibilité.

Et tout d'abord dire que Dieu ne peut ressusciter le corps de l'homme, c'est révoquer en doute un des attributs mêmes de sa divinité, c'est imposer des limites à sa toute-puissance. Celui qui a formé les corps, qui en a fixé les principes et réglé les éléments, celui qui en a voulu la ruine et la décomposition, ne pourrait les faire revivre ! Tous les atomes ne sont-ils pas dans sa main? N'est-il pas le dispensateur de toute existence, l'auteur de la vie comme de la mort? Et celui qui a fait toute chose de rien ne pourrait recomposer son ouvrage! La résurrection, toute merveilleuse qu'elle apparaisse, n'est-elle pas un prodige moins grand que la création et toutefois procédant de la même nature, dérivant de la même puissance? Pour contester à Dieu le droit de ressusciter le corps humain, il faudrait prouver que ce corps n'a pas eu de commencement, ou qu'un phénomène spontané lui a donné naissance, c'est-à-dire que pour nier la possibilité de la résurrection il faudrait, malgré toutes les données de la science contemporaine et l'affirmation de la raison universelle, refuser d'admettre un Dieu créateur, en d'autres termes, nier Dieu même. Mais non; ce droit imprescriptible, Dieu le possède ; dès lors nous devons croire qu'il en fera usage ; et s'il n'a pas jugé indigne de lui de créer le corps de

l'homme sujet à la mort, il voudra, avec un dessein plus élevé, le faire renaître incorruptible.

Bossuet l'a dit magnifiquement : « Dieu, qui a bien su trouver nos corps dans le néant même d'où il les a tirés par sa parole, ne les laissera pas échapper à sa puissance au milieu de ses créatures ; car cette matière de nos corps n'est pas moins à lui pour avoir changé de nom et de forme. Ainsi il saura bien ramasser les restes dispersés de nos corps qui lui sont toujours chers parce qu'il les a une fois unis à une âme qui est son image. En quelque lieu de l'univers que la loi des changements ait jeté nos restes, il les gardera ; et quand la violence de la mort les aurait poussés jusqu'au néant, Dieu ne les aurait pas perdus pour cela, car il appelle ce qui n'est pas avec la même facilité que ce qui est ; et Tertullien a raison de dire que le néant est à lui [1]. »

Il rendait un hommage non moins éclatant à la force de Dieu, le prophète qui s'écriait : « *Ossa arida, audite verbum domini* [2]. » Tressaillez, cendre et poussière ; mort, rends ta proie ; et les abîmes laisseront sortir de leurs profondeurs ce qui a été le corps de l'homme.

Puis, toutes les convenances morales s'accordent pour donner à l'homme l'assurance que son corps devra se réunir à son âme. La chair, en effet, n'a-t-elle pas été la coopératrice de l'esprit dans tous les actes de la vie terrestre ? N'est-ce pas avec elle et par elle que l'âme a senti, a connu, a agi ; a nommé le bien, l'a accompli ; s'est élevée par l'art, par la science, par la vertu, à des résultats d'une puissance presque divine ? Témoin et

1. *Sermon pour le jour des morts.*
2. Ézéchiel, XXXVII, 4.

complice des actes de l'homme, le corps a participé aux bonnes actions comme aux fautes, aux efforts généreux comme aux défaillances. Les privations, les veilles, la chasteté, n'est-ce pas le mérite de la chair? Les supplices, les tortures, le martyre, soufferts pour la vérité et la justice, ne sont-ce pas la part de travail du corps? Ainsi associées dans la lutte, l'âme et la chair ne peuvent être séparées dans la récompense. Si le corps qui a prêté son ministère et ses services à l'âme a concouru à lui faire atteindre un bien inestimable, ne doit-il pas être appelé à la même possession et à la même jouissance? Ne peut-on pas réclamer pour lui ce qu'une noble héroïne disait de son drapeau : « Il a été à la peine, il est bien juste qu'il soit à la récompense et à l'honneur. »

Qu'est-ce d'ailleurs que l'homme? A-t-il été créé pur esprit? N'est-il pas essentiellement composé d'un corps et d'une âme? C'est en cette qualité qu'il a vécu; et sa vie est toute la cause et la raison d'être de ses destinées futures. C'est en cette qualité qu'il a subi l'épreuve de ce monde et que par suite il doit atteindre son but dans l'autre. Sa fin particulière n'est pas isolément celle de son corps ou de son âme, mais celle des deux réunis. Si l'âme est immortelle, le corps doit donc participer à son immortalité et il ne le peut qu'en ressuscitant. Avec la supposition contraire, l'homme ne revivrait plus dans son intégralité. Non-seulement il manquerait quelque chose à l'ensemble et à l'harmonie de sa nature, mais ce ne serait plus le même être. Car la personne véritable, c'est l'homme tout entier. Forme extérieure, intermédiaire entre la pensée et les objets

sensibles, le corps est sans doute d'une nature très-inférieure à l'âme; mais il n'en fait pas moins une des parties essentielles de l'homme, une des conditions constitutives de son organisation.

Ce raisonnement, dans sa déduction si logique, frappe instinctivement l'intelligence. Dès le IIe siècle il était développé avec une netteté remarquable par un platonicien fervent devenu philosophe chrétien : « La nature humaine, disait-il[1], est l'assortiment admirable d'une âme immortelle et d'un corps dont les organes sont proportionnés aux facultés de l'âme. Ce n'est pas à l'âme seule et selon sa nature particulière, ni au corps seul et sans aucun rapport avec l'âme, que Dieu a prétendu donner l'être et la vie, mais bien à l'homme qui réunit ensemble l'âme et le corps. Dieu veut qu'il y ait entre ces deux associés communauté de vie, de fin, de destinée, et que cette communauté aille en un certain sens jusqu'à l'identité. En effet, l'âme et le corps, ne faisant qu'un même être auquel on attribue également et les affections de l'âme et les mouvements du corps, les raisonnements et les sensations, l'inertie et l'activité, ne faut-il pas aussi que tout ce composé ait le même sort et un but unique? Ne faut-il pas qu'il règne une espèce d'harmonie et de sympathie entre tout ce qui concerne l'homme, et qu'il en soit de sa fin et de sa destinée comme il en est de sa naissance, de sa nature, de sa vie animale, de ses passions, c'est-à-dire que tout cela soit commun à tout l'homme? Pourquoi donc voudrions-nous diviser la destinée de ce tout

1. Athénagore, *De resurrectione mortuorum*, XV, trad. de M. l'abbé Freppel, dans son bel ouvrage : *Des apologistes du second siècle*.

unique? Or, si tout l'homme est destiné à une même fin, il ne pourra l'atteindre qu'autant qu'il conservera sa constitution naturelle. Mais comment l'homme pourra-t-il persévérer dans sa constitution naturelle sans que toutes les parties qui le forment se trouvent réunies? Et comment pourront-elles se réunir si celles qui ont été disséminées ne viennent pas se ranger de nouveau et dans le même ordre qu'auparavant? Et ainsi la nature et la constitution même de l'homme prouvent la nécessité de la résurrection. »

Cette union intime et nécessaire des deux parties constitutives de l'homme est encore non moins formellement établie par un autre illustre apologiste. Combattant des sectaires qui ne voulaient admettre de survie que pour l'âme, il leur disait[1] : « L'âme n'est pas l'homme par elle-même, puisque, après que cette masse d'argile fut nommée l'homme, elle lui fut donnée pour l'animer; et la chair n'est pas aussi l'homme sans l'âme, puisque, dès que l'âme est en dehors, elle n'a plus que le nom de cadavre; de sorte que le nom d'homme est comme une chaîne dont les deux substances mêlées l'une dans l'autre sont étroitement liées, et que, tant que le nom subsiste, il ne se peut qu'elles ne soient unies ensemble. »

Le dessein de Dieu de ne plus les séparer devient à ce point de vue d'une incontestable évidence. Et la loi chrétienne, en réhabilitant la chair, non sans doute par les plaisirs matériels, mais par le devoir, en la purifiant, en la rendant plus semblable à l'esprit, l'a faite

1. Tertullien, *De la résurrection de la chair*, XL.

ainsi plus digne encore de sa destinée. Elle lui a imposé une plus noble mission, un but plus éminent. Elle lui a appris par le sacrifice, par la lutte, le perfectionnement et la justice. Ses prescriptions, obligatoires à un double titre, ne fractionnent pas plus l'unité de l'homme moral et religieux que la science par l'étude séparée de ses parties ne divise l'homme naturel; et elle a donné à Tertullien le droit de conclure dans sa forte et abondante éloquence[1] : « Loin de nous la pensée que Dieu livre à une destruction sans retour l'œuvre de ses mains, l'objet de son industrie, l'enveloppe de son souffle, la reine de sa création, l'héritière de sa libéralité, la prêtresse de sa religion, le soldat de la foi, la sœur du Christ. »

La chair, ainsi ennoblie et relevée, est désormais unie si indissolublement à l'esprit que le Christ lui-même, le plus grand sans doute des modèles, tout Dieu qu'il est, a acccepté la loi de ne pas abandonner le corps dont il s'était revêtu. Sa mission accomplie sur la terre, il a voulu rester homme, non avec l'âme seule, ce qui aurait rendu la nature humaine incomplète, mais avec le corps uni à l'âme.

Le plan divin conserve ainsi, dans l'ordre de la nature comme de la religion, son grand caractère d'unité et de fixité. Chaque créature garde dans la hiérarchie des êtres la place qu'elle a originairement reçue; et rien ne peut troubler cette gradation d'une merveilleuse régularité. La matière reste matière, l'ange reste ange, l'homme doit rester homme. Placé à son rang

1. *De la résurrection de la chair.*

entre la pure spiritualité et la simple matière, il ne saurait devenir ni entièrement matière ni exclusivement esprit; il ne peut changer l'ordre établi à son égard, ni dans ce monde ni dans l'autre; et pour être fidèle à cette loi, il faut qu'il garde son corps. Il a reçu d'ailleurs, à son titre d'homme, une mission à remplir. Il est le représentant, l'organe, le pontife de la création inanimée; il pense, parle, prie pour elle; il ramasse en lui-même, il porte à Dieu l'hommage de tout l'univers physique. Il est le lien de cet ensemble. C'est à lui que Dieu a donné le soin et le devoir de représenter cette partie de son œuvre. Il forme entre la nature spirituelle et la nature tangible un point de jonction à la fois intelligent et matériel. Si cet anneau pouvait être rompu, la chaîne entière des êtres serait brisée, l'harmonie serait détruite; l'œuvre de Dieu manquerait de suite et de proportion, elle recevrait une notable atteinte. Le monde physique qui ne pense, ni ne sent, ni ne veut, n'aurait plus dans le présent, le passé ou l'avenir sa raison d'être; et l'on ne comprendrait guère pourquoi l'homme immédiatement n'aurait pas été créé ange, ni par quel motif il eût subi avec un corps une épreuve dont le résultat serait de le priver de ce même corps. Oui, il est naturel, il est convenable, il est logique que l'homme recouvre sa forme extérieure, qu'il continue dans une autre vie l'œuvre commencée en celle-ci, qu'il soit puni ou récompensé dans l'ensemble de ses éléments, que sa double nature lui soit maintenue au sein de son identité complète, qu'enfin le plan de Dieu ne subisse ni altération ni défaillance.

Mais comment se fera la résurrection? Est-elle ma-

tériellement possible? Ne trouve-t-elle pas dans les conditions physiques auxquelles sont soumis les corps des obstacles invincibles? Vaine crainte que devra bientôt dissiper le spectacle analogue de divers phénomènes offerts par la nature! Qu'on examine en effet la génération de l'homme et sa première formation. Si un germe si simple et si faible peut produire et développer un nombre si prodigieux et si harmonique de parties merveilleusement liées ensemble, nerfs, muscles, os, viscères, vaisseaux de toute sorte qui fonctionnent avec tant de variété et composent une machine si compliquée à la fois et si régulière, qu'y a-t-il d'incroyable à ce que ces mêmes parties qui étaient unies jadis se rassemblent de nouveau et reproduisent le corps qu'elles avaient constitué? Si un simple grain de blé mis en terre meurt et renaît pour former une plante complète avec sa tige, ses feuilles, ses fruits, est-ce un phénomène moins étonnant que la renaissance de la chair rendue à sa vie première et relevée de ses propres ruines?

Les antagonistes de cette doctrine lui opposent tout d'abord deux objections. Les uns disent que des éléments identiques ayant appartenu parfois, comme dans le cas d'anthropophagie, à deux individus différents, ne pourront plus à la résurrection recomposer en même temps leurs deux différents corps. Les autres allèguent que les molécules de chaque corps, se renouvelant incessamment par l'effet de la vie animale, rendent impossible pour ce même corps la reproduction d'une identité qui, pour être complète, exigerait la réunion d'éléments beaucoup trop multiples.

Objections spécieuses en elles-mêmes et isolément,

mais qui, rapprochées, se réfutent immédiatement l'une l'autre !

Sans doute, en effet, si les éléments des corps étaient immuables, si le mouvement de la vie organique n'en appelait ni n'en excluait aucun, il faudrait que chacun les conservât tous et il serait impossible que les mêmes entrassent à la fois dans la recomposition de deux corps différents. Mais la science moderne, par des expériences précises et incontestables, a démontré que tel n'était pas le fonctionnement de la nature. Les molécules qui servent à la formation et à la nourriture d'un corps n'y séjournent pas indéfiniment; ils retournent bientôt à la masse générale des éléments pour être de nouveau employés à former d'autres êtres. Mouvement de matière si continu qu'un philosophe ancien, Héraclite, a pu comparer le corps à un fleuve dont les eaux s'écoulent et se reproduisent à chaque instant sans qu'il cesse d'être le même ! Ce mouvement est assez rapide, des faits certains l'ont constaté, pour que les molécules qui composent le corps humain se renouvellent intégralement tous les sept ans, de sorte que l'homme qui a vécu soixante-dix ans a réellement changé dix fois tous les éléments de son corps. On comprend dès lors que, dans le cas même où certaines molécules ne retourneraient pas au corps auquel elles ont appartenu, ce corps pourrait néanmoins recouvrer la forme intégrale que primitivement il possédait, sans rien perdre de l'identité de ses éléments matériels. Il restera toujours assez de ceux qui ont participé à la vie terrestre pour fournir la matière du corps devenu désormais immuable et incorruptible.

Mais est-il même nécessaire que les anciennes molécules viennent ainsi se réunir? Et ne peut-on pas dire que la véritable identité de l'homme, son identité spécifique et personnelle ne consiste pas réellement dans l'identité de la matière qui a servi, à toutes les époques, à former sa masse corporelle? C'est à la fois ici une question d'observation et de bon sens. Malgré la mutation incessante des éléments sensibles et leur renouvellement complet, on ne change pas de corps plusieurs fois dans sa vie. L'unité absolue subsiste. Les mêmes douleurs, les mêmes défaillances, les mêmes maladies qui poursuivent la même personnalité humaine nous en sont des témoignages trop irrécusables! Le flux et le reflux des matières qui composent le corps ont beau se succéder sans relâche, le tissu même, le moule original demeure; ce qui fait qu'un être est soi, persiste; et comme pendant notre vie nous nous sentons identiques malgré les pertes et les mutations naturelles que nous devons subir, il ne nous sera pas non plus nécessaire, pour être nous-mêmes à la résurrection, de reprendre tous les atomes que nous aurons perdus, tous les cheveux dont nous nous serons dépouillés, toutes les sueurs que nous aurons rejetées[1]. Revêtus de la même apparence, ayant des éléments de même nature, réunis à la même âme, conservant les caractères distinctifs qui nous séparent de tous les autres êtres, nous sommes et ne cesserons, à la vie et à la mort, d'être réellement les mêmes. Peu importe l'époque où nous ayons possédé plus ou moins les élé-

1. Paroles d Jean Reynaud, *Terre et ciel.*

ments qui nous seront restitués; Dieu, en nous rendant notre forme, nos traits, notre différence spécifique, nous rendra véritablement notre propre corps.

En même temps que l'étude de notre nature démontre qu'il n'y a pas d'insurmontable obstacle à la reproduction de la partie matérielle de nous-mêmes, la philosophie vient spéculativement prêter à la possibilité de la résurrection un nouveau concours. Suivant la doctrine[1] très-plausible formulée par Leibnitz, la substance d'un corps, substance qui se manifeste dans l'état ordinaire et naturel par des molécules sensibles, pourrait, dans un état extraordinaire, aussi bien exister indépendamment de ces molécules. Les molécules ne sont pas ainsi la personnalité substantielle du corps. Elles n'en sont que les propriétés naturelles; elles ne s'offrent que comme les organes nécessaires à sa manifestation. Sous leurs qualités physiques et chimiques se trouve une sorte de principe immatériel, de force active, de substance qui réside déjà dans le germe animal, préside aux nombreuses fonctions de l'organisme, relie les diverses parties entre elles, les anime, en forme un ensemble et, persistant au milieu de la disparition et du remplacement des molécules primitives, maintient, à travers toutes les évolutions de la matière inerte, l'identité spécifique et personnelle. Principe indéfinissable, mais réel, d'individuation qui triomphe de ses propres éléments dénaturés et dispersés, que ne peut entraîner le torrent de la vie qui s'écoule, que n'altèrent ni les vicissitudes de l'âge, ni les changements de

1. *Le Dynamisme.*

force, ni les accroissements ou les ruines, et qui conduit le même homme du berceau à la tombe! Le corps humain existant ainsi indépendamment des molécules qui le composent, on conçoit donc qu'il revive vraiment, qu'il revive en substance, quand même il ne retrouverait, pour ainsi dire, aucun des éléments variables et mobiles qui lui ont appartenu aux époques plus ou moins diversifiées de son existence terrestre.

Mais enfin à quoi bon, disent les derniers adversaires de la résurrection,[1] revêtir un corps désormais inutile? Pourquoi reprendre des membres dont on n'aura plus besoin, des organes qui ne pourront plus servir, des dents qui n'auront plus rien à broyer, des vaisseaux qui ne feront pas circuler de fluide, des pieds qui n'auront plus à nous soutenir, des mains qui n'auront aucun objet à toucher? Tertullien [2], il y a seize siècles, répondait à cette objection, qui, alors comme aujourd'hui, se fondait sur la seule utilité matérielle.

Sans doute l'organisme, dans l'ordonnance si admirable de ses fonctions, tend à développer et à entretenir la vie animale; mais n'a-t-il, même dans ce monde, que cet usage exclusif? Le beau qu'il représente, l'idéal qu'il reproduit, les nobles affections dont il est le miroir ne lui donnent-ils pas aussi une raison d'être? Doit-on supprimer les productions du génie de la statuaire et de la peinture, parce que leurs créations magnifiques ne marchent ni ne digèrent! L'homme lui-même, habitant encore en ce monde, serait-il

1. Jean Reynaud, *Terre et ciel.*
2. *De resurrectione carnis.*

moins grand, moins parfait si, vivant plus par l'esprit, il pouvait se détacher des besoins physiques et se passer plus ou moins de manger, de boire, de se livrer à de grossiers plaisirs? Ce qui sert ici-bas à élever l'homme, à exciter en lui de nobles sentiments, n'a-t-il pas autant d'utilité que ce qui entretient sa vie matérielle ? Le corps ressuscité aura son juste motif et atteindra suffisamment sa fin, s'il reçoit en partage la beauté, l'incorruptibilité, le bonheur. L'âme cesserait-elle aussi de vivre dans le ciel, parce que ses facultés y seront transformées, alors que sa mémoire sera sans emploi parce qu'elle verra tout, son imagination sans objet parce que toutes ses aspirations seront dépassées, son libre arbitre sans but parce qu'il n'y aura plus de choix à faire?

S'il n'est pas suffisant pour le corps de demeurer comme un témoignage éternel de l'épreuve terrestre qui l'a conduit avec l'âme à la céleste gloire, Dieu, qui l'aura revêtu de qualités nouvelles, saura bien lui marquer un but que nous n'apercevons pas et l'approprier à des usages plus élevés, plus glorieux, plus dignes de ses nouvelles destinées. Et il ne sera pas besoin, comme quelques-uns le veulent [1], que l'homme, pour revivre, revête un organisme d'un ordre supérieur, que, changeant la nature même et la forme de son être, il emprunte à une planète ou à une étoile des éléments étranges et inconnus. Hypothèse inutile qui ne simplifie rien, substitue à une idée naturelle un rêve sans fondement et remplace, par un merveilleux illogique

1. Jean Reynaud.

sans aucun rapport avec les phénomènes actuels, un fait, étonnant sans doute, mais dont tout le résultat est d'élever et d'améliorer l'homme sans le faire sortir des conditions de l'humanité !

Ainsi voilà une doctrine qui, opposée en apparence au témoignage de nos sens matériels, repose cependant comme en germe dans les espérances les plus lointaines d'une partie du genre humain. Possible au point de vue de la puissance de Dieu, elle devient vraisemblable devant sa bonté et sa justice. Elle rentre à bien des titres dans les conditions et les convenances de la nature humaine. Rien dans la science la plus avancée ne s'oppose à sa réalisation, et aucune objection, de quelque part qu'elle vienne, ne lui présente de difficulté insoluble. La religion chrétienne enfin, avec son autorité, même humainement si imposante, l'offre comme un dogme essentiel à la foi de l'immense majorité du monde civilisé.

Philosophes, nous n'apercevons dans cette doctrine rien qui répugne à notre raison. Chrétiens, nous y voyons tout ce qui doit l'imposer à notre croyance et en faire l'objet de nos désirs. Oui, nous revivrons tout entiers. Notre corps aussi, vainqueur de la mort, se relèvera de ses ruines; et cette espérance repose dans notre cœur comme un avertissement précieux pour la vie présente et une puissante consolation pour la vie à venir.

QUATRIÈME PARTIE

BONHEUR DE L'IMMORTALITÉ

PRÉAMBULE.

Nous touchons au but suprême; nous sommes en présence du sanctuaire de l'immortalité. A l'épreuve a succédé la jouissance, à la lutte le triomphe. Entrons dans le temple pour en contempler et en admirer les splendeurs.

Mais, tout d'abord, n'est-ce pas un inutile et téméraire effort que de vouloir franchir ce seuil plein de mystère, de demander au ciel quelques-uns de ses merveilleux secrets, de chercher à entrevoir et à saisir quelques-uns des rayons de cette ineffable lumière?

Faut-il, pour dépeindre ce bonheur, se contenter de dire que l'œil, que le cœur, que la pensée de l'homme ne saurait y atteindre? que toute semblable tentative serait aussi stérile que présomptueuse, trop au-dessous de la réalité pour en offrir une simple figure? que nous n'avons qu'à nous en reposer sur le souverain rému-

nérateur, adorer silencieusement ses desseins, en attendre les effets avec confiance?

Oui, sans doute, nous pourrions ainsi simplifier notre tâche et dire, d'un mot, que le prix sera à la fois supérieur au mérite et à l'espérance.

Mais est-il défendu de jeter un regard là où ne s'est pas encore levée la pleine lumière, de s'avancer vers un but qu'on ne saurait complétement mesurer ni saisir, de s'attacher à un des points d'une sphère dont on ne peut embrasser toute la circonférence? Au lieu d'énoncer simplement, de Dieu, qu'il est l'être absolument parfait, n'est-il pas permis d'étudier et d'admirer, dans quelques-uns de leurs développements, les perfections divines? S'il ne nous est pas interdit de nous approcher de plus en plus par la science des mystères de la nature qui, nous le savons, surpasseront toujours nos efforts, ne sommes-nous pas autorisés également à porter notre intelligence vers les phénomènes de l'ordre surnaturel que, nous ne l'ignorons pas non plus, nous ne ferons jamais aussi qu'entrevoir? N'est-ce pas élever notre esprit, réchauffer notre cœur que de les rapprocher de ce qui est si lumineux et si sublime? N'y a-t-il pas une vertu particulièrement fortifiante dans ces pensées qui, au milieu de la lutte, vous font envisager les joies du triomphe et vous montrent le bonheur de la patrie à travers les tristes jours de l'exil? N'est-il pas aussi doux qu'encourageant de reposer parfois ses regards sur ce tableau de l'avenir, quand même la description devrait être de tous points inégale à l'objet et le portrait inférieur au modèle?

Ne sera-ce pas toujours un gain pour l'homme de

secouer le joug de la mortalité, de se détacher des liens de la terre, de porter au delà ses espérances avec ses pensées, de se représenter et d'habiter pour quelques instants un monde où la vertu seule fait entrer, où la justice seule règne, où le bien seul triomphe? La philosophie a pu conduire jusqu'aux portes de ce monde; la religion l'ouvre et nous y introduit. C'est à ces deux puissances, c'est au christianisme surtout, dans ses aperçus les plus purs et les plus élevés, que nous demanderons de projeter leurs lumières sur ce tableau, d'en dessiner les ombres, d'en éclairer les contours et les reliefs, pour le rendre un peu moins indigne de la réalité, dont il ne peut toujours reproduire qu'une si imparfaite et si lointaine image.

1. Nos chapitres de la 3e partie sur *l'arrêt* et *la durée de la rétribution* ont réfuté suffisamment le reproche qui nous a été fait de ne parler que de la récompense et d'omettre la punition. Nous en avons dit assez sur la peine due à la faute pour ne pas nous croire obligé d'en représenter avec plus de développements les tristes et pénibles détails qui demeurent un mystère de la justice de Dieu.

CHAPITRE PREMIER

APERÇU GÉNÉRAL DU BONHEUR DU CIEL.

La mort a séparé les deux parties de l'homme. En un instant un changement immense s'est accompli. L'âme, revêtue de la justice, a traversé le jugement pour arriver à la gloire. Les ombres ont fui ; un jour éclatant apparaît. Le voile est tombé ; la réalité se découvre. Endormie avec crainte dans le temps, l'âme se réveille avec délices dans l'éternité. Le dernier soupir de sa misère est le premier instant de son bonheur. La vie transitoire de la terre a fait place à une vie d'immortelle béatitude.

Ce n'est point ici une de ces transformations successives, simple temps d'arrêt dans une épreuve qui ne se termine pas et voit le souverain bien fuir indéfiniment devant elle. Ce n'est point une absorption sans personnalité et sans conscience dans une substance infinie qui n'est rien parce qu'elle est tout, ni une jouissance spéculative refusée au vulgaire et offerte aux seules intelligences d'élite. Ce ne sont pas non plus ces félicités grossières, ces voluptés matérielles, seuls biens qu'aient jamais promis les religions en dehors du christianisme, ni l'existence indécise de ces ombres vaines que l'ennui poursuivait dans l'Élysée antique et qui ne savaient qu'y regretter la vie et ses luttes, ni

les joies guerrières et tumultueuses espérées par les héros des mythologies du Nord, ni les jouissances sensuelles des cultes de l'Orient et de l'Inde.

Pour entrevoir ici-bas un bonheur plus noble et plus pur, il faut s'abstenir de tout ce qui, dans ce monde, raccourcit nos horizons, appesantit nos pensées, affecte nos sens.

Les comparaisons empruntées à la nature défaillent.

Un ordre supérieur nous appelle et demande de nous à la fois, pour que nous puissions le saisir, un effort généreux de l'esprit, une délicatesse exquise du cœur.

Ce qui est immortel ne saurait être atteint qu'en s'élevant sur les ruines de la mortalité; c'est en détournant les yeux de la terre que nous regardons le ciel.

L'âme séparée du corps et de ce monde se trouve mise immédiatement en possession d'elle-même et de Dieu. Tout subit en elle une profonde transformation. Ses pensées dispersées par la distance, ses affections morcelées par le temps, ses sentiments désunis par la faiblesse, se sont concentrés. Libre de l'imperfection, affranchie de l'espace et des limites, elle s'est rassemblée sur elle-même pour se rejoindre à l'auteur de sa vie.

Pareilles à des mondes qui, captifs dans le cercle de leurs lois, ne peuvent dévier de leurs orbites, «les âmes, même les plus parfaites, a dit un philosophe spiritualiste[1], ne font guère ici-bas que tournoyer sur

1. Maine de Biran, *Sa vie et ses œuvres*, p. 339.

elles-mêmes sans avancer vers Dieu. » Mais à peine échappées au corps, rien ne les arrête ; elles s'élancent en dehors de la sphère qui les retenait, elles entrent dans un milieu où ne se rencontrent ni bornes, ni obstacles, ni ténèbres. Ce ne sont plus les rayons lumineux qui viennent à elles pour les frapper extérieurement ; elles se portent par un mouvement direct vers le principe de toute lumière pour s'y unir et s'en pénétrer. Sorties désormais de la vicissitude des choses, elles ne connaissent plus la mobilité des phénomènes, elles ne craignent plus le retour des accidents, elles ne sentent plus la pente qui entraîne toute existence à sa fin. Rien pour elles ne se perd, rien ne s'en va, rien ne s'oublie. Sans passé qui s'efface, sans avenir qui effraie, elles sont, elles jouissent dans un éternel présent. La lumière les entoure, la gloire les possède, la vie pleine et entière les pénètre. Leur soleil est sans ombre, leur jour sans déclin, leur horizon sans limite[1].

Le souvenir de ce qu'elles furent donne plus de prix à ce qu'elles sont. Tout s'est renouvelé. La terre de leur exil a disparu : voici leur patrie ; voici le ciel, c'est-à-dire toutes les jouissances rendues plus sensibles par l'opposition et plus vives par le contraste. Après le travail, le repos ; après la lutte, le prix ; après l'épreuve, la récompense ; la vie après les souffrances, après les angoisses, après la mort.

Oui, le bonheur que le ciel réserve aux hommes se place à une telle distance des images terrestres, que se le représenter par les contraires est le premier et le

1. Voir *De la connaissance de l'âme*, par le P. Gratry.

plus facile moyen de le connaître. En ce monde toute chair a son aiguillon, toute fleur son épine, tout fruit son amertume, toute joie son trouble et son danger.

Dans le ciel, plus d'inquiétudes qui bouleversent, plus de doutes qui agitent, plus de passions qui entraînent, plus de fautes qui souillent, plus de ténèbres qui aveuglent, plus de sommeil qui appesantisse, plus de mobilité qui effraye. Rien de ce que nous avons de mortel ne demeure, aucune de nos sensations présentes ne persiste. Ce ne sont plus des années et des jours qui se succèdent, il n'y a pas de moments et d'époques dans l'immortalité. Aucune révolution sidérale ne ramène des saisons aussi inutiles désormais à nos jouissances qu'à nos besoins. Nous n'avons plus à nous délasser du travail ou même du plaisir.

Rien ne s'épuise, rien ne se renouvelle. Rien n'est ancien, rien n'est récent. Rien ne finit ni ne recommence. C'est l'astre sans couchant, le repos sans ennui, l'activité sans fatigue, la durée sans limite, la jouissance sans mesure.

Tous nos sentiments, en ce qu'ils ont de passager et de fragile, ont disparu. Il n'y a plus de douleur, elle est passée avec l'épreuve; plus de crainte, elle ne saurait exister avec la certitude; plus de regrets, la possession les supprime; plus même d'espérance, tous les désirs sont réalisés.

L'amour-propre, l'égoïsme, l'envie, le besoin, avec tout ce qui est privation ou défaut, ne peuvent pas plus subsister que la cause qui les avait produits. La plupart des vertus elles-mêmes ont cessé d'être; elles n'existent plus à l'état de luttes ou de mérites; elles ne

sont que des récompenses. La foi, l'humilité, le zèle, la patience, le dévouement se changent en amour, la seule des vertus qui les comprend, les accomplit, les absorbe toutes.

O temps, où seras-tu? la durée sera immuable. O nuit, où seras-tu? la lumière enveloppera tout de sa splendeur. O imperfections, où serez-vous? la plénitude sera notre partage! O déclin, où seras-tu? le jour montera, montera sans cesse! O vieillesse, où seras-tu? la maturité sera toujours parfaite et entière! O mort, où seras-tu enfin? tu seras absorbée par la vie, tu seras vaincue sans retour! Tout ce qui est incomplet, obscur, passager, mortel, aura disparu sous le regard infini et souverain de Dieu.

Mais le ciel, ce n'est pas seulement l'absence des maux; c'est pour chacun et pour tous la possession du bien suprême; c'est la conquête assurée, la jouissance inamissible de tous les trésors divins. C'est la table du père de famille où, dans l'union et l'amour, viennent s'asseoir tous les enfants de Dieu. C'est la grande assemblée de tous ceux qui vivent, qui aiment, qui sont heureux. Chacun trouve en même temps son bonheur en Dieu et en soi, en dehors et en dedans de son être. D'une seule pensée on saisira tout; d'un seul coup d'œil on embrassera tout; d'un seul mouvement de cœur on se portera vers tout ce qui est bien, tout ce qui est bon, tout ce qui est aimable. Une intelligence souveraine éclairera la profondeur de toutes choses; une affection immense nous fera aimer toutes créatures et Dieu en elles et elles en Dieu.

Quel magnifique spectacle se déroule au seuil de

l'éternité! Vers Dieu s'élève l'adoration de tout ce qu'il a créé. Un cantique divin d'une solennité auguste, d'une harmonie ravissante, retentit à travers les mondes. Tout ce qui a reçu l'existence y prend part et s'y unit. La création universelle loue, bénit Dieu, chacun dans son langage intelligible pour tous. La majesté souveraine, l'autorité incommunicable de Dieu plane sur tout être et sur toute chose.

Depuis le ciel et ses immenses profondeurs jusqu'à la planète la plus reculée, jusqu'à la terre s'il lui est donné de subsister encore, mondes connus et inconnus, êtres de tout degré et toute nature, tout publiera la puissance de Dieu, se prosternera devant lui, le proclamera le maître absolu de toute créature, de tout corps, de toute intelligence.

Ce sera le suprême pouvoir rétabli dans son droit suprême. Anges et hommes, esprits et corps, bons et méchants, croyants et infidèles, tous le salueront de leur hommage forcé ou volontaire; tous s'humilieront devant leur souverain, béniront leur bienfaiteur.

Alors s'accomplira cette parole prononcée il y a dix-neuf siècles pour demeurer à jamais : « Que tout genou fléchisse au nom du Seigneur, que toute langue confesse la gloire du Fils égale à celle de Dieu son père.» Une voix unique, un accord unanime célébrera la puissance de Dieu, ses grandeurs, ses infinies perfections.

Ce sera pour tous les bienheureux un chant de triomphe, le pur hommage de leur cœur, une joie sans mélange, un cri d'admiration et de reconnaissance qui descendra et montera sans cesse dans l'éternelle extase

des cieux. Grande et victorieuse fête dont cette vie courte et troublée n'est que comme une veille! Solennité glorieuse où de toutes les voix empressées, pour toutes les oreilles attentives, retentiront sans lassitude et sans fin les louanges du Roi du ciel!

Cette gloire rendue à Dieu n'est pas seulement le tribut de notre reconnaissance, c'est une partie même de notre bonheur; car Dieu en est à la fois l'auteur et l'objet. Si sur la terre, triste passage que nous devons traverser à la hâte, simple marchepied pour nous faire monter à une région supérieure, où les plaisirs n'étaient que des illusions et des ombres, l'homme qui nous semblait heureux tentait encore nos désirs irréfléchis et excitait notre envie ignorante, voici maintenant le maître et le dispensateur de toute félicité qui nous appelle, nous reçoit dans son sein, se fait notre milieu surnaturel, notre but souverain et immuable. Sa divinité nous entoure, nous remplit. Nous sommes animés de son souffle, vivifiés de sa substance, appelés au partage de sa nature, de ses perfections, de sa félicité même[1].

Sans doute notre vie demeure toujours distincte de celle de Dieu; mais désormais elle ne peut plus s'en séparer. La félicité des saints, prenant des proportions comme infinies, se mesure sur les attributs mêmes de la divinité. Elle ne connaît plus d'autres bornes que l'immensité de Dieu, d'autre durée que son éternité, d'autre jouissance que son bonheur. Ils sont heureux autant qu'il est bon, riches autant qu'il est libéral, com-

1. *Divinæ consortes naturæ*. Saint Pierre, IIe épître.

blés de biens autant qu'il est puissant. Sa sagesse, sa beauté, son amour sont leur trésor et leur héritage. Sa divinité même est leur récompense et leur couronne.

Des dons d'une telle magnificence pénètrent, renouvellent, transfigurent tout ce qui est en nous!

Ce n'est pas par un seul côté de nous-mêmes, par un sentiment isolé, par une jouissance partielle, que vient nous toucher ce bonheur. Notre être tout entier nage dans un océan de lumière, est plongé dans une atmosphère de gloire. Tout ce qu'il y a d'impressions dans notre corps, de facultés dans notre esprit, de sentiments dans notre cœur, en est atteint, saisi, transporté.

Ne craignons pas de suivre le développement de chacune de ces diverses sources de béatitude. Voyons-les, quand l'homme par la résurrection aura revêtu sa forme définitive, s'emparer de toutes les puissances de son être, satisfaire toutes ses aspirations et créer, dans la plénitude et l'harmonie de ces jouissances, une vie merveilleuse, immense, infinie, qui par le corps, par l'esprit, par le cœur, possédera tout l'homme et le fera participer sans mesure aux souverains attributs de l'essence et de la félicité divines.

CHAPITRE II

BONHEUR POUR LE CORPS.

Instrument dont le rôle était d'obéir, le corps pendant la vie terrestre a eu vis-à-vis de l'âme une action subordonnée, mais nécessaire. Le voici venu, partie non moins indispensable, pour reconstituer l'homme dans son ensemble et compléter son bonheur. Ni l'âme isolée ni le corps seul ne sont exclusivement appelés à jouir de la vie bienheureuse; cette magnifique prérogative, c'est l'homme tout entier qui la possède, avec son âme purifiée de toute tache, avec son corps revêtu par l'ordre divin d'une vie nouvelle et supérieure. Ce sont les mêmes éléments, mais non plus mortels et altérables; c'est la même nature, mais désormais métamorphosée et rendue digne de ses destinées immortelles.

Voilà que tous les principes de fragilité, d'infirmité, de corruption, de mort ont été éliminés par la résurrection. Tout ce qui tenait à la vie qui passe, change et se décompose, a disparu sans retour avec elle. L'accroissement de l'individu, l'entretien de ses organes, le renouvellement de ses fonctions ne devant plus avoir lieu, rien de ce qui y tend n'a plus de raison d'être. Les

satisfactions sensuelles, les jouissances grossières n'excitent plus de désirs. Ni les plaisirs, reproduction de ceux de la terre dans leur réalité ou leur simple souvenir; ni le jeu ardent des passions; ni les festins somptueux ou les houris séduisantes; ni les chasses et les combats, occupation ou délassement des héros, ne font pour le corps les joies du ciel. Ce sont de tout autres jouissances que, dans sa supériorité philosophique et son excellence toute divine, ménage au compagnon de notre âme une religion plus pure et plus parfaite. Là les sens ne sauraient avoir ni usage ni empire; la convoitise est sans appel, la matière sans puissance. Là il n'y a plus ni époux ni épouse dans le sens de l'union terrestre; tous sont comme les anges de Dieu [1], tous ont l'exquise pureté et la délicatesse sublime des intelligences célestes.

Le règne de la chair est terminé; ce n'est plus elle qui matérialise l'esprit, c'est l'esprit qui spiritualise le corps; c'est le principe spirituel qui communique au corps ses nobles aspirations, ses saintes voluptés, qui l'élève et le transforme. Et toutefois c'est bien le même corps qui demeure. Mais, en conservant son identité, il atteindra son idéal; en gardant sa différence spécifique, il acquerra sa perfection. Un aveugle perd-il sa personnalité parce qu'il recouvre la vue? un malade parce qu'il reconquiert la vigueur de sa santé? La nature change-t-elle parce qu'elle est embellie et modifiée par l'art? Et une main habile ne peut-elle, sans nuire à la ressemblance, faire ressortir la beauté? Ainsi le corps,

1. Matthieu, XXII, 30.

en prenant possession de la vie bienheureuse, ne se dépouille en rien de l'intégrité qui appartient à la plénitude de sa perfection.

Il ne retrouve plus en lui aucun des défauts matériels, aucune des infirmités de la vie antérieure; tout ce que trop souvent il présentait de dégradé ou seulement d'imparfait a disparu. Comme un élément pur qui se dégage d'un centre de corruption, comme une flamme vive qui s'élève d'un foyer de substances grossières, il s'est tranfiguré. Il a repris une existence conforme à sa légitime et véritable destination, c'est-à-dire exempte des imperfections qui abaissaient sa nature, relevée des difformités qui étaient pour lui des accidents, garantie contre les maux qui le menaient au dépérissement et à la mort, guérie enfin des défectuosités qui jadis entravaient son mouvement, viciaient son action et parfois même déprimaient l'intelligence liée pendant la vie au fonctionnement des organes. Il a la possession désormais inamissible de l'âge de la maturité, de la plénitude de l'existence. N'eût-il pas atteint pendant la vie terrestre sa période de développement, fût-il parvenu à l'époque de la décadence, eût-il vécu incomplet et privé de quelques-unes de ses plus nobles et plus essentielles parties, il recouvre son état accompli et achevé. Aux enfants il est ajouté ce qui leur a manqué, aux vieillards il est rendu ce que l'âge leur avait enlevé, de telle sorte que chacun possède l'intégralité du développement de l'homme parfait.

Ainsi à tous appartient, dans ce qu'il y a de plus harmonieux et de plus épuré, la beauté des formes, la grâce des traits, la proportion des parties, l'éclat des

couleurs, la limpidité de la lumière, le charme de la physionomie. Expression de l'âme, le corps en reproduit les pensées; miroir du cœur, il en retrace les sentiments. La pureté, la noblesse, l'idéal brillent en lui, font disparaître ses imperfections en rehaussant sa nature, l'illuminent d'une splendeur dans laquelle ses propriétés anciennes viennent se perdre et s'absorber. Et dans sa nouvelle gloire le corps apparaît comme une des œuvres les plus magnifiques de Dieu; il représente le type absolu de la beauté et rappelle le divin modèle qui s'est humanisé sans laisser la moindre déchéance porter atteinte à ses perfections infinies.

Comme le réveil tranquille d'un songe douloureux, comme la joie sortant du sein des plus pénibles angoisses, le souvenir de ses souffrances passées ravivera pour le corps ses jouissances présentes. Ses anciennes défaillances relèveront la grandeur de sa force actuelle. L'infirmité de ses éléments primitifs donnera plus de relief à l'exquise perfection de ses principes nouveaux. Les stigmates de son ancienne misère seront la couronne de sa félicité acquise. Vainqueur de la mort, il savourera la vie sans crainte et sans réserve. Par le mouvement spontané de sa noble et glorieuse nature, avec un entraînement qui sera à la fois son bonheur et sa récompense, il se portera vers Dieu qui, d'un tel état de dégradation et d'un si profond abaissement, l'a fait monter jusqu'à la participation de la suprême lumière et des perfections divines.

Dès lors une harmonie que rien ne trouble règne entre le corps et l'âme. Dégagé de ses éléments inférieurs et périssables, le corps entre en partage des plus

glorieux priviléges de l'esprit. Il ne connaît désormais ni obstacle ni limite; il n'est plus ni resserré par le temps, ni retenu par la matière, ni alourdi par la pesanteur, ni arrêté par la distance. Avec une entière et facile soumission, il obéit à toutes les impulsions de l'âme, il en accepte toutes les volontés. Il a rejeté tous ses liens, brisé toutes ses entraves : il est devenu *semblable à l'esprit* [1]. Merveilleuses qualités qui l'élèvent, le transforment, le rendent digne d'entrer en possession de la vie céleste !

Quelques grandes et fortes paroles de l'apôtre qui, par le feu du zèle et de la charité, pénétra le plus avant dans les profondeurs de la vie à venir, caractérisent nettement les principaux dons du corps ressuscité et appelé par Dieu à la récompense.

A l'abri de toute douleur, au-dessus de toute souffrance et de toute peine, le corps est vraiment impassible ; il ne ressent plus rien de ses anciennes misères : « *Semé dans la corruption, il se relèvera incorruptible* [2]. »

Revêtu et pénétré de lumière, le corps participe aux rayons éclatants et glorieux qui rejaillissent de la souveraine félicité de l'âme : « *Semé dans l'ignominie, il ressuscitera dans la gloire* [3]. »

Dégagé de toute pesanteur, libre de tout obstacle, le corps se transporte, rapide comme la pensée, avec une agilité merveilleuse et une incomparable vitesse : « *Se-*

1. Expression de saint Thomas d'Aquin, *Summ.*, supplém. q. 83, article 1.
2. Saint Paul, I *ép. Corinth.*, xv, 42.
3. *Ibid.*, 43.

mé dans l'infirmité, il ressuscitera dans la force[1]. »

Enfin, doué d'une subtilité admirable, le corps seconde toutes les opérations de l'âme sans difficulté et sans résistance. Dans une correspondance parfaite avec la partie spirituelle de l'homme, il comprend et accomplit immédiatement tous ses désirs. D'accord avec elle, il pénètre à sa guise les autres corps, leur fait connaître ou leur voile sa présence : « *Mis en terre comme un corps animal, il ressuscitera comme un corps spirituel*[2]. »

C'est une pensée analogue à celle de saint Paul qu'exprimait un grand philosophe du moyen âge, quand il attribuait « au corps glorieux toutes les propriétés de la lumière qui, à la fois, est éclatante, incorruptible, pénètre partout et traverse instantanément les distances les plus éloignées[3]. »

Un publiciste catholique de nos jours[4], sondant le mystère de l'existence substantielle, donne à induire que le corps peut passer à l'état de substance et que par là il cesserait d'être étendu sans cesser d'être un corps. Or, comme c'est par l'étendue qu'un corps est sujet aux lois de l'espace, si l'étendue est supprimée pour lui, il entrera aussitôt en pleine et entière participation des prérogatives de l'esprit. Il deviendra libre des liens qui l'attachaient à une place quelconque. Il sera totalement affranchi des lois de la localisation.

1. Saint Paul, I *ép. Corinth.*, xv, 43. — 2. *Ibid.*, 44.

3. Saint Bonaventure, cité par Cornelius a Lapide. I *Cor.*, cap. xv, v. 44, p. 345.

4. Mgr Landriot, *l'Eucharistie*, p. 190. Le Dr Dalgairns, *la Sainte Communion*, t. I, p. 54 et 55.

L'âme n'est dans l'espace que par le corps : quand le corps aura revêtu une nature spirituelle, il n'y seront plus ni l'un ni l'autre.

Dégagé de l'étendue qui n'est qu'une de ses propriétés, délivré de la quantité par laquelle il fait partie du monde de la matière , passé à l'état de pure substance, ne possédant plus qu'un élément immatériel, le corps sera désormais quelque chose de tout à fait semblable à l'esprit, invisible comme la substance elle-même et ne pouvant, comme elle, être saisi que par la raison [1].

Tel sera désormais, autant que nos idées actuelles peuvent nous le dépeindre, le corps ressuscité, non plus enveloppe grossière d'une créature périssable, mais vêtement de gloire qui revêt un être immortel. Entre ces deux formes, il y a l'abîme qui sépare les ténèbres de la lumière, la mort de la vie, l'ombre de la réalité.

Mystérieuse rénovation ou plutôt création nouvelle où seront changées toutes les conditions terrestres, où la matière sera assimilée à l'esprit, où l'immensité remplacera l'espace comme le temps sera devenu l'éternité !

1. Telle est la doctrine de saint Thomas d'Aquin qui distingue la substance de ses attributs et lui reconnaît une existence propre et séparée. Thèse qui est sans doute en opposition absolue avec la théorie du matérialisme contemporain, mais qui est en même temps celle d'un des plus grands esprits modernes, de Leibnitz, qui n'assigne aucun caractère matériel aux substances simples et prétend qu'il faut les concevoir dans les corps à l'imitation de la notion que nous avons des âmes. (Leibnitz, *lettre à M. Arnauld*, p. 107, édit. Berlin. — Saisset, *Essai de phil. relig.* sur Leibnitz, p. 185 et 186.) Cette doctrine offre d'ailleurs une concordance complète avec ce que nous avons dit sur l'âme dans le chap. VIII de la 3e partie : *Le lieu de l'immortalité.*

Mais est-ce le corps seul de l'homme qui est appelé à cette transformation? Dans l'ordre des desseins de Dieu sur ses œuvres, que devient le reste de la création matérielle? Ne doit-elle pas aussi être renouvelée et mise en harmonie avec l'état glorieux du corps de l'homme? Qu'est-ce que ce ciel nouveau et cette nouvelle terre [1] qui nous sont annoncés et qui apparaissent, quand seront passés le ciel et la terre actuels, quand l'ancienne forme aura été mise en oubli [2], quand il n'y aura plus ni temps ni espace [3], quand tout aura été rendu immuable pour l'éternité [4]?

Quel rapport cette création régénérée aura-t-elle avec ce que nos yeux voient, avec ce que nos mains touchent, avec les grossiers éléments qui nous entourent et dont nous sommes nous-mêmes formés? Quelles lois plus ou moins semblables la gouverneront? A quelles conditions analogues ou contraires sera-t-elle soumise? Dans les mystérieuses combinaisons possibles à la toute-puissance de Dieu, de quel ordre matériel ou spirituel sera-t-elle plus rapprochée, ou bien y aura-t-elle pour elle quelque mode inconnu qui échappe à toutes nos prévisions? Et quel sera le lien qui la réunira à la partie corporelle de l'homme appelé au bonheur?

Il n'est pas besoin, à l'exemple d'un philosophe moderne [5], de se figurer l'homme « allant de soleil en soleil, montant toujours, comme sur l'échelle de Jacob, les degrés de l'existence, s'élevant sur une colonne

1. *Isaïe*, LXV, 17. — *Apocalypse*, XXI, 1. — 2. *Isaïe*, LXV, 17. — 3. *Apocalypse*, X, 6. — 4. Saint Paul, *Hebr.*, XII, 27. — 5. E. Pelletan, *Profession de foi du* XIX*e siècle*, chap. II.

radieuse, d'étoile en étoile, de transfiguration en transfiguration. Il n'est pas besoin de supposer je ne sais quel « fluide nerveux ou électrique qui fera franchir les intervalles et servira comme d'arche de pont d'une rive à l'autre. » Images indécises et encore trop matérielles, gratuites dans leurs données, inégales à l'objet qu'elles veulent peindre !

Tout ce que nous savons, c'est que ce nouvel état de choses sera aussi incomparable de beauté que de grandeur, que ce sera la plénitude de la vie pendant l'éternité, que cette création, sortie d'une main également généreuse et puissante qui se joue au milieu des merveilles et de l'infini, sera accompagnée d'une allégresse sans mesure et sans fin; que le corps de l'homme, comblé des dons les plus magnifiques, jouira, au sein du renouvellement général dont il sera le chef-d'œuvre, d'une gloire qui le ravira, d'une immortalité qui consacrera son bonheur en le rendant aussi complet que celui de l'âme, aussi immuable que celui de Dieu.

CHAPITRE III

BONHEUR POUR L'ESPRIT.

L'esprit de l'homme a des aspirations immenses. Sa nature comme son plaisir, c'est d'apprendre, c'est de savoir, c'est de découvrir les mystères et les raisons des choses ; c'est de pénétrer les énigmes et de saisir les solutions. Noble curiosité qui ne devient coupable sur la terre que quand l'orgueil la dirige et l'entraîne, mais qui est à la fois un mérite et une jouissance quand elle ne se détourne pas de son but légitime ! Il est permis de cueillir les fruits de l'arbre de la science et d'en savourer la douceur, quand ils doivent être notre nourriture.

Dans le ciel, c'est notre droit et notre récompense de tout scruter, de tout saisir, d'embrasser les effets et les causes, de creuser les profondeurs. Tout ce qu'il y a de plus élevé dans les desseins de Dieu se découvrira devant nous. Les secrets de la création, les mystères de la nature et de la grâce se dérouleront à nos regards. Notre œil plongera dans les abîmes, mais sans plus en éprouver de vertige. Notre esprit, puisant plus largement à la source de vie, en recevra une plus grande et plus féconde participation de l'existence.

L'homme connaîtra Dieu dans ses *œuvres*.

Il le contemplera dans son *essence*.

Il le comprendra dans sa *providence*.

Il possédera en lui la *vérité*.

Lumière ineffable, science divine qui, en approchant l'homme si près de Dieu, ouvriront à son intelligence des trésors inépuisables d'admiration et de bonheur !

1° *Les œuvres de Dieu.*

Les œuvres de Dieu sont inénarrables. L'esprit humain se perd à en suivre la plus légère trace, à en étudier les moindres produits. Soit qu'on les interroge sur la terre notre domaine et où il semble que nous soyons plus à portée de les saisir, soit qu'on cherche à les explorer dans les profondeurs des cieux, ou qu'on se retourne sur soi-même pour scruter les prodiges de sa propre existence, on reste frappé de surprise et comme interdit devant ce qu'on découvre, ce qu'on entrevoit, ce qu'on suppose.

La terre est une des moindres créations de Dieu. C'est un atome égaré dans l'univers, un point perdu dans l'immensité; et cependant les merveilles qu'elle renferme, la puissance dont elle témoigne, dépassent dès ici-bas tout notre pouvoir de conception. Le seul ordre des corps qui nous entourent, tout imparfait et inférieur qu'il soit, ouvre des perspectives qui nous causent une sorte d'effroi plein d'admiration.

Tout d'abord, l'ensemble de la création terrestre présente, dans ses lignes supérieures, un plan, une économie dont la beauté, sans doute, ne saurait nous échapper complétement. Là déjà la puissance du créa-

teur, la richesse de la nature se produisent en caractères éclatants et nous donnent, par ce qu'elles nous révèlent, le vif désir de connaître ce qu'elles ne nous expliquent pas.

Mais c'est là surtout où la création semble se resserrer et s'amoindrir qu'elle est d'une fécondité qui défie notre imagination.

Les êtres vivants les plus infimes pullulent dans des proportions inconcevables. La science, en reconnaissant elle-même l'imperfection de ses procédés et l'impuissance de ses efforts, fait à cet égard les plus curieuses révélations.

Ici, dans une goutte d'eau grossie par le microscope solaire jusqu'au volume de douze pieds de diamètre, un savant illustre [1] a reconnu une si prodigieuse quantité d'animaux de toute espèce, de toute forme, qu'il lui eût été impossible, sur toute cette étendue de douze pieds, de placer la pointe d'une aiguille sur un seul endroit inoccuppé.

Là, un habile naturaliste [2] a supputé que quarante mille millions d'animalcules existaient dans un pouce cubique de tripoli, c'est-à-dire que ce monde d'un pouce d'étendue contenait plus d'êtres qu'il n'y a sur la terre d'hommes et de grands animaux réunis.

Un autre savant [3] a estimé qu'il ne faudrait pas moins de quatre-vingt mille personnes travaillant sans relâche durant six mille ans pour compter les êtres vivants que renferment deux milles cubiques d'eau de mer.

1. Herschell.
2. Ehrenberg.
3. Le capitaine Scoresby, *Revue des Deux-Mondes*, 15 juin 1859.

Tous les calculs deviennent bientôt impossibles devant une telle fécondité. Innombrable multitude d'êtres de toutes sortes, de poissons qui peuplent l'Océan, de mollusques qui habitent les profondeurs des mers, de larves et d'insectes qui occupent chaque point du globe, de plantes qui végétent sur toute sa surface! Semences de graines et d'animaux qui, si elles devaient toutes naître et se développer, couvriraient toute la superficie de la terre en deux ou trois de leurs générations! Animalcules et végétaux inférieurs qui remplissent les eaux, l'atmosphère, tous les corps vivants et inertes, et se reproduisent incessamment dans les plus étonnantes conditions! A la suite des combinaisons nouvelles que les expériences modernes font subir aux substances, il en paraît, de temps à autre, d'inconnus et qui demeuraient latents depuis l'origine du monde, de sorte qu'il faut bien admettre, comme répandus dans la nature pour attendre l'instant parfois si lointain de leur éclosion, un nombre de germes supérieur à tout ce que peut imaginer l'esprit humain.

Si de là, en ce qui concerne seulement notre globe, nous considérons les phénomènes d'électricité et de lumière, nous arrivons à des résultats encore plus merveilleux. La lumière, par exemple, dans le système de l'émission, parcourt soixante-dix mille lieues par seconde, c'est-à-dire qu'elle a une vitesse dont celle d'un boulet de canon n'est que le seize dix-millionième. Dans le système des ondulations, le résultat est bien plus surprenant encore : pour donner la vitesse, le calcul a établi qu'il devait y avoir quatre cent quatre-vingt deux millions de ces ondulations en un millionième de seconde.

Dans ces aperçus, ce sont déjà comme des horizons infinis que nous offre la nature actuelle, limitée pour nos sens, restreinte pour nos besoins; et au delà, parmi le nombre prodigieux et toujours renouvelé de ses œuvres, qu'elles soient faites ou non pour nous, il y en a tant d'autres que nous ne connaissons, que nous n'entrevoyons même pas! Inépuisable dans ses ressources, impénétrable dans ses voies, « la nature se lasse encore moins de fournir, dit Pascal, que notre imagination de concevoir. » Et l'illustre écrivain montre dans la dernière partie conceptuellement divisible d'un ciron, dans l'enceinte de ce raccourci d'atome, non-seulement l'univers visible, mais l'immensité qu'on peut concevoir de la nature; il y voit une infinité d'univers dont chacun a son firmament, ses planètes, sa terre, en la même proportion que le monde visible; dans cette terre, des animaux, et enfin des cirons dans lesquels on retrouve ce que les premiers ont donné; et, rencontrant encore dans les autres la même chose sans trève et sans repos, il montre un abîme de merveilles aussi étonnantes dans leur petitesse que les autres par leur étendue[1].

Et c'est ce que pensait aussi Leibnitz[2]. « Il peut, il doit même se faire qu'il y ait dans de petits grains de poussière, dans le plus petit atome, des mondes qui ne soient pas inférieurs au nôtre en beauté et en variété. »

Et si, de cette sorte, le moindre grain de sable nous surpasse, si dans notre monde borné et à travers ses voiles les merveilles que nous entrevoyons nous ravis-

1. *Pensées*, p. 2 et suiv. de l'édition Havet.
2. *Correspondance avec Bernouilly.*

sent, si l'esprit de l'homme mortel s'élance avec une si ardente curiosité vers ces profondeurs qu'il sait ne pouvoir atteindre, que sera-ce, au jour des révélations, dans le monde infini et éternel où, participant à la science de Dieu, nous aurons le secret de ses œuvres, où nous le suivrons dans les nuances les plus merveilleusement délicates de sa puissance créatrice?

Mais les cieux, sans doute, recèlent dans leur immensité des prodiges de grandeur et de distance plus surprenants encore. Ce soleil qui de ses inépuisables rayons éclaire et vivifie notre globe, ce firmament semé d'étoiles qui forme à nos yeux le pavillon de la terre, sont déjà admirables; mais ils cachent derrière eux, dans des espaces inconnus, des merveilles comme infinies.

Voici d'abord une immense pléiade composée de toutes les étoiles que nos yeux découvrent: celles-ci nous attirent par leur scintillation et semblent communiquer avec nous; celles-là paraissent immobiles dans les profondeurs de la voûte céleste. Plus loin, il y en a d'autres que nos regards trop faibles ne discernent pas: les millions de soleils qui les composent forment dans le ciel de simples taches perceptibles à l'aide seule de nos plus puissants instruments. Vingt millions d'étoiles ont été comptés par Herschell dans la voie lactée. Vingt-huit mille étoiles multiples, constatées aux divers points du firmament, ont des planètes qui circulent autour d'un commun centre de gravitation. Tous ces centres particuliers, reliés sans aucun doute entre eux, sont entraînés dans le mouvement de gravitation universelle. Le soleil, de même que les autres corps célestes,

n'est plus immuable, et la vitesse de son mouvement calculé dépasse six cent mille myriamètres par jour. Mais au delà encore, il y a des pléiades sans nombre, des mondes sans fin qui se prolongent dans des abîmes sans limite; il y a des étoiles dont la lumière, avec sa vitesse de quatre millions de lieues par minute, mettra deux millions d'années à parvenir à la terre, si la terre existe alors pour les apercevoir et les admirer. Et tous ces mondes se meuvent suivant des formules invariables; ils forment des tourbillons qui se développent les uns dans les autres et subissent les vicissitudes régulières de continuelles révolutions. Mondes qui effrayent nos pensées, échappent à nos calculs, dépassent nos instruments, et en laissent supposer et conclure des myriades d'autres qui, de profondeur en profondeur, s'étendent indéfiniment derrière eux!

Un nom magnifique, *cosmos*, c'est-à-dire l'ordre par essence, a été donné au système universel; et une géométrie sublime, dit Cousin [1], préside à l'harmonie des êtres. On peut proclamer aussi admirables que ces œuvres les lois qui les régissent et les conservent, lois dont nous nous félicitons d'avoir trouvé le secret, quand nous les avons appelées attraction, affinité, gravitation, sans voir que parfois ce ne sont guère que des mots, voiles trop transparents de notre ignorance!

Si, sur la terre, la découverte d'un de ces phénomènes ou d'une de ces lois transporte un savant de bonheur; s'il jouit d'un noble triomphe quand il croit que son génie a dérobé aux cieux un de leurs secrets;

1. *Argument du Gorgias.*

si une seule connaissance gagnée au prix de longs efforts est pour lui une des joies les plus vives, que sera-ce dans la vie future, quand, non une des lois ou un des phénomènes des mondes, mais la science universelle nous sera révélée? quand il n'y aura plus de distance que nous ne franchissions, plus d'espace que nous ne mesurions, plus de nombre que n'atteignent nos calculs, plus enfin de produits de la puissance divine dont, malgré leurs merveilleux développements, nous ne saisissions les rapports et les causes?

Mais la volonté créatrice s'est-elle bornée à ce que nous pouvons découvrir, à ce que nous osons même supposer? A côté du réel, il y a encore le possible avec ses combinaisons infinies. En dehors de ce que notre imagination se figure, il y a encore ce qui la dépasse. Auprès de cet univers dont la grandeur nous accable, n'en existe-t-il pas une infinité d'autres, d'une nature entièrement différente, qui, parallèlement à lui, peuvent se développer dans des modifications dont tous les termes et toutes les données nous échappent?

Eh bien! tout cela sera également notre partage. Tous les degrés, de l'infiniment petit à l'infiniment grand, seront à notre disposition et, tour à tour ou à la fois, nous pourrons les monter et les descendre. Réel et possible, nous posséderons tout. Nous poursuivrons les trésors de la richesse créatrice dans des abîmes que nulle pensée humaine n'a sondés. Et notre esprit, élevé à une puissance de compréhension et de connaissance incalculable, verra, saura, embrassera tout ce qui a été, tout ce qui est, tout ce qui sera dans les opérations toutes-puissantes de la volonté divine.

Puis, au-dessus de toutes ces choses, il y a ce qui les admire, les compare, les juge; il y a nous-mêmes, qui faisons partie de cet univers, pour qui jusqu'à un certain point il a été fait, et qui en sommes sans nul doute le plus étonnant prodige. Demeurant sur la terre une énigme à nous-mêmes, nous ignorons le tout de ce qui nous compose. Nous ne connaissons ni l'origine, ni la formation, ni le jeu de nos facultés, ni ce qu'est notre âme immatérielle dont toute représentation nous est impossible, ni ce qu'est notre corps materiel que nous percevons sans le comprendre, ni le lien si intime et si fragile à la fois qui les unit, ni ce qu'est la pensée, principe ou acte de l'intelligence, ni ce qu'est la parole, communication en même temps nécessaire et distincte du verbe intérieur, ni ce qu'est la vie qui attache nos deux substances, ni ce qu'est la mort qui les sépare. Embarrassés dans les questions de temps, de lieu, d'espace, mêlés de tous points, sans les concevoir, aux phénomènes qui en dérivent, nous ne pouvons nous rendre un compte précis de rien de ce qui nous touche. Nous avons toutefois conscience de notre valeur; et les plus grands parmi les hommes, ceux qui cherchent la grandeur véritable, sont ceux qui s'étudient et s'efforcent de se connaître eux-mêmes.

A peine sortis de la vie terrestre, nous entrons en possession réelle de notre personnalité. Le monde spirituel devient le nôtre. Nos facultés s'éclairent et se transforment. La mémoire n'est plus ce miroir obscurci où, sous des rayons confus, mêlés, intermittents, les couleurs du passé viennent se peindre. L'intelligence n'est plus cette intuition incomplète qui fait effort et

ne peut saisir, ou qui arrive soudain sans se rendre compte. La volonté n'est plus cette lutte entre des penchants contraires, cette mobilité incessante, jamais sûre de sa voie et entraînée d'un extrême à l'autre.

Maîtres de nous-mêmes, nous agissons; et nous nous voyons, nous nous sentons agir. Nous connaissons le point de départ, la marche, le but de nos pensées; nous les dirigeons à notre guise; un seul faisceau les unit; une seule lumière les illumine et les concentre. Nous sommes l'œuvre de Dieu, nous le proclamons, et en cela même est notre gloire. Mais nous avons conscience complète et possession de nous-mêmes; et cet empire est beau et noble entre tous, parce que nous en découvrons toute l'étendue, nous en réglons toutes les lois, nous en gouvernons toutes les puissances.

2° *L'Essence divine.*

Si l'aperçu anticipé de ces mondes réels ou possibles nous ravit, si la connaissance de notre personnalité nous attire, c'est peu encore; car ce n'est que l'œuvre. Voici le suprême ouvrier, voici Dieu lui-même, ce Dieu que la science vient de nous montrer si puissant dans la création, que la philosophie nous représente si sublime dans ses attributs, que la religion nous révèle si prodigue dans ses bienfaits. Le voici : il apparaît dans son essence; il vient dans toute la hauteur et la magnificence de ses perfections.

Dieu, que nulle parole ne peut exprimer et que tout désir appelle, que nulle pensée ne peut atteindre et que toute voix invoque, que nul calcul ne peut saisir et que tout esprit cherche, Dieu est infini.

Il est infini en durée, c'est-à-dire éternel. Rien ne lui est comparable. Qu'on prenne une durée un milliard de fois plus longue que celle des mondes passés et à venir; qu'on la multiplie par des milliards de durée semblable; qu'on recommence un milliard de fois ces calculs; qu'on dépasse toute durée assignable! et l'on n'arrive encore qu'à l'indéfini, sans approcher de l'existence de Dieu même.

Il est infini en étendue; il est immense, il est partout. Établissez la distance de la terre jusqu'à la nébuleuse la plus reculée, à celle dont la lumière, avec sa prodigieuse vitesse, mettrait des milliers de siècles à nous parvenir; multipliez cette distance par un milliard de distances égales; ajoutez au résultat autant de chiffres que les hommes de toutes les époques pourraient en écrire pendant toute la durée des mondes! et vous serez impuissant encore à retracer l'immensité de Dieu.

Il est infini en puissance. Les mondes que l'astronomie découvre et ceux qu'elle devine ou suppose sont admirables. Imaginez que Dieu crée autant de mondes plus vastes et plus merveilleux qu'il y a de grains de sable et de gouttes d'eau dans le nôtre! avez-vous atteint les limites de la puissance divine? d'aucune sorte; car à tout cela vous pouvez encore ajouter quelque chose, et le propre de l'infini est d'excéder tout calcul, toute possibilité, toute mesure.

Dieu est également infini dans toutes les perfections qu'en lui seul il concentre. Sa sainteté est sans égale, sa charité sans borne, sa justice incomparable, sa beauté sans modèle.

Eh bien! c'est ce Dieu, dont tous les attributs sont infinis, que vous connaîtrez dans son essence. Vous plongerez sur lui vos regards bien au-delà de tous les horizons que vous ouvre la métaphysique la plus sublime. Vous toucherez en lui et avec lui à la science universelle. Vous le proclamerez infiniment supérieur à toutes ses œuvres. Vous le contemplerez dans le fond de sa nature, et votre admiration elle-même sera sans limite. Attiré par le charme irrésistible de ses perfections, votre esprit ne pourra se détacher de leurs attraits.

Vous verrez tout procéder de lui, tout puiser la vie en son sein. La production incessante, c'est lui. La souveraine activité, c'est lui. Le pouvoir suprême, c'est lui. L'être nécessaire et indépendant, c'est lui seul, source, principe, raison de tout être et de toute chose. Vous verrez comme en lui l'acte sort de la puissance, comment sa volonté est la cause unique du phénomène, par quel mode son éternité a créé le temps, son immensité l'espace, son immutabilité la variété indéfinie.

Vous le contemplerez également, à la lueur surnaturelle de ses manifestations, dans le plus intime de son être, dans son éternelle fécondité : puissance, sagesse, amour; dans cette trinité sublime qui fait son bonheur, sa gloire, sa divinité même. Vous découvrirez quel est le mode d'existence, de génération, de procession des trois adorables personnes, par quel lien elles se relient sans se confondre, par quelle différence elles se distinguent sans se séparer, quelle union le Christ a voulu contracter avec la nature humaine, comment le Dieu du ciel a pu être le Dieu de la crèche,

le Dieu du Calvaire, pourquoi, ne devant rien qu'à lui seul, il a voulu expier pour sa propre sainteté, payer pour sa propre justice. Secrets divins que pénétrera notre esprit! abîmes où il se plongera! mystères qui, en se dévoilant, l'inonderont de leur splendeur! Tout nuage plus ou moins obscur sera dissipé; toute vision plus ou moins affaiblie aura disparu. Ce sera l'éclat même de l'essence divine, la lumière incréée dont les rayons, entrant au dedans de nous, transperceront notre intelligence. « *Et in lumine tuo videbimus lumen.* »

3° *Dieu dans sa providence.*

Nous pénétrerons dès lors dans les desseins de Dieu; nous assisterons à ses conseils souverains. Le plan général de ses œuvres nous apparaîtra. Nous contemplerons les idées immortelles qui l'ont dirigé et la sagesse profonde qui règle la création. L'économie du monde matériel et du monde moral, non plus dans la variété de ses développements, mais dans son magnifique ensemble; cette harmonie universelle que le savant cherche avec tant d'ardeur à connaître, que le philosophe entrevoit avec tant de jouissance, que le fidèle révère avec une si confiante soumission, sera révélée au plus petit et au plus ignorant.

Nous demanderons à cet éther merveilleux au sein duquel se jouent les mondes, nous demanderons à cette poussière de soleils où, suivant les conjectures de la science, peuvent naître et mourir à chaque instant des systèmes plus grands que notre système solaire; nous demanderons à tous ces astres sans fin et sans nombre quel est leur rôle providentiel, quelle est leur

destination marquée par le Très-Haut, de quelle manière ils glorifient leur auteur, si leur hymne est chanté par des créatures matérielles ou spirituelles, intelligentes ou dénuées de raison, et jusqu'où, de constellation en constellation, se répètent en se développant ces louanges, hommage de tout ce qui, dans les profondeurs des cieux, a reçu le bienfait de la vie. Nous lirons sans obstacle dans ce livre mystérieux où se déroulent les feuilles du présent et de l'avenir.

Avec les prodiges accomplis, nous contemplerons ceux qui devront se réaliser : Dieu, dans la sagesse de ses conseils, disposant à son gré des vieux mondes ; la terre, à la fin des temps, ou disparue dans l'espace ou transformée; les planètes qui font partie de notre système semblant tomber des cieux pour retourner vers le soleil, leur commun centre; puis peut-être, suivant certaines indications des livres saints, de nouveaux cieux et une nouvelle terre apparaissant sous une forme définitive pour être le pavillon glorieux et le domaine impérissable de la créature béatifiée.

Mais un ordre de choses plus imposant encore que le monde matériel, l'ordre intellectuel et moral se dévoilera également à nos regards. Les grandes voies, si pleines aujourd'hui de mystère, de la Providence s'applaniront. Là où nous nous étonnons, nous admirerons; là où nous restons troublés et comme frappés de crainte, nous applaudirons avec entraînement. Ce qui nous inquiète fera notre consolation ; ce qui nous effraie sera notre joie. Le magnifique ensemble du plan général ressortira, au milieu des détails qui le composent, dans les plus harmoniques combinaisons.

L'histoire du temps et celle de l'éternité, le passé, le présent, le futur s'éclaireront d'un même coup d'œil, s'étendront sous un seul horizon.

La vie de l'humanité, le rôle des peuples, leur formation et leur déclin, les vicissitudes des empires, la vocation des races, les pensées, les passions, les actes des hommes dans leur correspondance avec la volonté divine ou leur résistance contre elle, entreront dans ce tableau, qui se tranchera par ses nuances et s'harmonisera par ses contrastes. Tout s'y reproduira avec ses couleurs; les causes s'y reflèteront avec leurs effets, les destinées des individus comme celles des nations, les faits dans leur spécialité comme dans leur liaison entre eux, l'histoire de l'homme en général, celle non moins intéressante de chaque âme en particulier, et au milieu de tous ces éléments divers l'action providentielle disposant de tout avec force et sagesse et complétant à travers la liberté humaine son plan divin et immuable.

Par une intuition vive et précise, nous saisirons ce magnifique dessein; il s'imprimera avec tous ses développements dans notre intelligence; il s'imposera à notre admiration. Spectateurs de ce gouvernement de Dieu sur ses œuvres, nous en connaîtrons les motifs, nous en comprendrons les actes, nous en proclamerons la grandeur et la beauté.

Oh! si sur la terre quelque homme de génie a pu nous enthousiasmer par l'indication de quelques traits qu'il avait cru découvrir dans ce tableau divin, quel charme, dans le ciel, en aura l'entière et pleine contemplation, quand, d'un seul coup d'œil jeté à travers tous les âges du monde et toutes les générations des

hommes, l'enchaînement des décrets et des opérations providentiels nous apparaîtra et que nous assisterons comme aux conseils mêmes du Tout-Puissant!

Si de ces généralités sublimes nous redescendons à ce qui nous est personnel, nous reconnaîtrons également l'action de Dieu sur nous-mêmes, le choix qu'il a fait de nous pour nous donner l'être, le rôle qu'il nous a assigné entre la matière et la création spirituelle, la beauté incomparable dont il a orné notre âme, les raisons actuellement inscrutables pour lesquelles il a permis notre chute, le secours qui nous a relevés, le but qui nous a été de nouveau offert, les préparations et les soins de notre bonheur, les lois de notre vie matérielle, intellectuelle et morale, et l'intervention divine à travers tous nos actes, la place enfin que nous, si petits et si débiles, nous avons eu à remplir dans le plan général des êtres et dans l'ensemble de la création appelée à la béatitude. Imparfaites esquisses, images indécises, ne cessons de le redire, de ce que devra être la science prodigieuse dont notre intelligence jouira un jour, quand, agrandie et régénérée, elle pénétrera dans la compréhension de toutes ces magnificences, quand elle aura pu s'emparer de la vérité et la tenir sous l'empire souverain de son regard!

4° *La vérité en Dieu.*

Certes, une des plus tristes misères en ce monde, c'est de ne pas se rendre maître de la vérité, de ne pouvoir pleinement y atteindre. Placée à un lointain horizon, entourée d'ombre et de nuages, il faut, pour essayer de la saisir, un travail dur, opiniâtre, mêlé de

résistances et de retours. L'effort est long et incertain; c'est à travers de nombreux obstacles et parfois de douloureuses épreuves que l'esprit cherche sa voie, sans être assuré de la découvrir.

S'il demande cette vérité à l'ordre métaphysique, les sens à l'instant s'interposent, arrêtent l'élan de l'intelligence, l'empêchent de monter par des degrés sûrs et rapides jusqu'à la contemplation de l'objet de ses désirs. Puis, quand pour quelques instants les sensations ont fait silence, que les images de la terre se sont écartées et ses rumeurs assoupies, que l'âme, devenue libre, s'est par un vigoureux essor approchée du souverain bien pour l'entrevoir, l'admirer, le proclamer, quelle joie dans cette intuition! Mais aussi, bientôt, quel désappointement quand il faut redescendre! Tristes phases par lesquelles, plus ou moins, chacun a passé tour à tour! Que de fois en effet, même après ces éclats de lumière, l'homme ici-bas se reprend à chercher, hésite, ne sait plus où est ce qu'il croyait tenir, puis l'atteint de nouveau et cherche encore. Il donnerait sa vie pour la certitude et il arrive à la mort en la poursuivant toujours. Le plus croyant, ne serait-il que tenté, a par moments de ces tristes retours; il n'est pas sûr de lui, de sa raison, de son intelligence; tout l'effraie : l'inconnu, l'incertain, le futur lui font ombrage. Pour se guider à travers les ténèbres, il suit avec angoisse le fil conducteur; s'il le conserve, c'est une lointaine espérance; s'il le perd, c'est un affreux désespoir. Même quand il le serre entre ses mains, il craint de ne voir qu'un fantôme, de ne tenir qu'une vaine image.

C'est que le doute est pour l'homme le plus grand de

tous les malheurs; nul ne saurait assez lutter pour s'en garantir. Plus triste que le mensonge, plus redoutable même que l'erreur, il suit toute doctrine, s'attache à toute opinion, s'interpose devant toute intelligence. Parfois les esprits les plus éminents l'ont senti avec terreur pénétrer au plus profond de leur être; et un illustre écrivain moderne [1] a pu le placer comme mal avant les maladies et la mort.

A la douleur de l'homme de voir la vérité trop souvent se dérober à lui et s'enfuir, à sa joie d'en saisir et d'en garder quelques fragments, qu'on juge de son bonheur quand il tiendra le vrai absolu, qu'il l'embrassera d'un seul regard sans être obligé de remonter incessamment vers lui par le plus pénible effort, sans être contraint d'en perdre une partie pour en atteindre une autre; quand il le verra d'une simple vue, sans peine, sans fatigue, sans intermédiaire, sans succession, sans défaillance!

La lueur fugitive sera changée en un jour radieux. Les hésitations et les craintes auront fait place à une possession incontestée. La certitude sera fixée avec un caractère irrévocable. Ce sera la lumière même qui nous environnera, nous pénétrera de toutes parts.

L'âme pensera, sentira que la vérité toute entière est à elle et que cette vérité complète et inamissible se résumera en Dieu, se concentrera en lui, sera Dieu même. Sûre désormais de sa conquête, elle la contemplera avec un regard insatiable, elle en jouira avec un inépuisable contentement. Elle montera, montera tou-

1. De Tocqueville.

jours sans avoir jamais la crainte ni la possibilité de descendre. La vérité s'étendra et se développera de plus en plus dans cette pure, ample, parfaite intuition, et son rayonnement ira jusqu'aux confins de tout ce qui subsiste.

Ce ne sera plus un mérite, ce sera une jouissance. Ce ne sera plus un effort, ce sera un merveilleux repos. Ce ne sera plus une aspiration, ce sera la vision même. Ce ne sera plus un combat, ce sera la victoire acquise pour toujours. Ce ne sera plus la foi qui cherche et se soumet, ce sera l'intelligence qui comprend et qui adore.

O vérité sainte, vérité divine, vie de notre âme, aliment souverain de tout notre être, digne de tous nos hommages et de tout notre culte, lutter, mourir pour toi, est beau et noble sur la terre! Vivre de toi, en toi, par toi à jamais, c'est le plus grand des bonheurs, c'est la béatitude du ciel!

CHAPITRE IV

BONHEUR POUR LE CŒUR.

1° *Possession du bien.*

Sans doute le corps spiritualisé sera, avec des aptitudes nouvelles, mis en possession de jouissances inconnues; sans doute l'intelligence qui verra tout, comprendra tout, pénétrera tout, sera inondée à la fois de lumière et de bonheur. Mais voici la béatitude qui les consomme toutes, la béatitude du cœur, la béatitude de l'amour: l'amour, élément de tout ce qui se meut, besoin de tout ce qui sent, loi de tout ce qui respire; l'amour, à la fois idéal et réalité de toute vie, perfection de tout être; l'amour, maître et modèle, cause et produit de toute félicité; l'amour, que rien ne surpasse, qui puise en lui-même son aliment et ne trouve sa fin suprême que dans ce qu'il y a de plus pur, de plus noble, de plus généreux.

L'amour dans son terme le plus achevé, ce n'est pas la création avec ses merveilles, ce ne sont pas les mondes avec leur harmonie, ce ne sont ni les anges, ni les séraphins, ni tous les bienheureux ensemble; ce ne sont

pas les prodiges réunis que la terre renouvelée et le ciel ouvert aux élus offriront à nos regards : c'est Dieu lui-même, c'est celui qui a créé et porte dans son sein paternel l'homme avec tout l'univers, c'est l'être infini en charité et immense en miséricorde.

Et on le comprend : si la béatitude est telle qu'il n'y ait au-dessus rien qui puisse exciter notre envie ou attirer nos désirs, et sans cela elle ne serait pas le terme parfait et la fin dernière, elle ne peut être autre que le bien même, le bien par excellence, l'essence infinie au delà de laquelle il n'y a aucun être réel ou possible, aucun avantage, aucune possession assignables ; c'est-à-dire Dieu, et Dieu seul. Tout le reste n'est qu'émanation, emprunt, affaiblissement, ombre de la béatitude parfaite, et ne saurait être assez ni pour Dieu qui donne, ni pour l'homme qui reçoit. Dieu nous a mis au cœur une telle exigence qu'il ne pourra la satisfaire qu'avec lui-même ; il a fait nos désirs si grands que nous ne pouvons vouloir une autre récompense que tout son être. Lui seul pourra combler le vide de notre âme, achever ce qui nous manque, donner à notre fin sa perfection et nous compléter par l'union divine.

Dès lors, ce ne sont plus ces apparences mobiles de bonheur entrevues dans ce monde par nos sens, ce ne sont plus ces images incertaines poursuivies par nous au delà des limites de la matière qui viennent se placer devant nous. « Voir Dieu éternellement tel qu'il est, et l'aimer sans pouvoir jamais le perdre[1] » voilà le mot de Bossuet qui résume notre bonheur. Oui,

1. *Catéch. de Meaux, doct. chrét.*, 2e partie, leçon XI.

« nous le verrons face à face [1], le Dieu qui est amour [2]; nous le connaîtrons tel que nous en sommes connus; nous serons comme ses anges [3]. » Et plus encore : au grand jour des manifestations dernières, « nous serons rendus semblables à lui, parce que nous le verrons tel qu'il est [4]. »

Et ainsi la vision de Dieu, en nous le révélant tout entier, nous assimilera réellement à lui; elle nous introduira en quelque sorte dans les profondeurs de son être pour nous en faire sentir tout l'attrait. Nous serons comme enveloppés de sa lumière et imprégnés de ses rayons.

Dieu sera en nous; il nous fera prendre part à ses pensées, jouir de ses actes, user de ses perfections. Il ouvrira tous les trésors de son cœur sur le nôtre; il nous rendra capables de savourer toutes les délices de ses richesses; il les versera sur nous par torrents; il y épuisera, pour ainsi dire, la source de sa puissance.

Union dont la douceur est inexprimable, dont le charme surpasse tout sentiment, où tous les principes d'amour que le Créateur a mis en nous trouveront leur suprême emploi, où, tenant au bien absolu par des liens indissolubles, nous ne ferons qu'un avec lui, vivant de sa vie, parfaits de sa perfection, aimant de son amour, heureux de son bonheur, Dieux nous-mêmes par la participation comme immédiate à sa divinité!

Oui, Dieu tout entier m'appartiendra; il pénétrera

1. I *Corinth.*, XIII, 12.
2. Saint Jean.
3. Luc, XX, 36.
4. Jean, III, 2.

ma substance. Mes pensées seront ses pensées. Je sentirai en lui et comme lui. J'aimerai en lui et avec lui.

Oui, il sera tout en tous [1]; unité et trinité, nature et personnes, essence et attributs, il n'exceptera rien. Ce ne sera pas la création qu'il reflétera dans mon âme, ni l'univers qu'il y réfléchira; ce sera lui-même, lui tout entier et tout avec lui. Ce sera lui, pour ainsi dire, qui sentira, jouira, aimera en moi.

Rapports ineffables de pensée à pensée, de cœur à cœur! Chastes délices! effusions intarissables! ravissements éternels! communication auguste où l'âme s'attache à Dieu comme à son principe, où s'échangent dans l'amour les plus mystérieux secrets, où il n'y a plus qu'une pensée, qu'une parole qui se perd au sein de la charité divine!

Est-ce Dieu qui condescend ainsi à venir jusqu'à l'homme, à faire en lui sa demeure? Ou bien, n'est-ce pas l'homme qui, comme par droit de filiation et d'héritage, monte jusqu'à Dieu, entre en lui, lui demande une part de ses joies [2], prend sa gloire et s'en revêt, en fait comme son sanctuaire, plonge dans cet abîme, disparaît à la fois et se retrouve en Dieu, et ne conserve que le sentiment et la conscience de son propre bonheur qui n'est plus que celui de Dieu même?

Le fleuve de l'existence coule à pleins bords. Des torrents de vie, de délices, de perfection descendent de Dieu sur les élus pour faire leur félicité, et remontent vers lui comme les témoignages de leur amour.

1. *Ut sit Deus omnia in omnibus*, I *Corinth.*, xv, 28.
2. *Intra in gaudium Domini tui.*

Merveilleux échange par lequel Dieu se donne à sa créature et sa créature s'abandonne à lui! Échelle de grâces, de bienfaits, de jouissances! Transports de sentiments et d'affections qui impriment dans la nature humaine les caractères de bonté, de charité, de béatitude de la nature divine!

Et ainsi les élus seront consommés en Dieu et ne feront plus qu'un avec lui au moyen de l'amour, suivant la parole : « *Ut sint consummati in unum.* »

Admirable unité qui consacre notre transformation et nous associe à la ressemblance des personnes divines! Notre existence, sans cesser d'être personnelle, sera celle même de Dieu. D'hommes que nous étions par nature, nous deviendrons dieux par amour. « O amour, s'écrie saint Bonaventure, que vous rendrais-je, vous qui m'avez fait tout divin, qui transformez en Dieu même le vil limon dont j'étais pétri! »

C'est ainsi que quelques âmes pures, dégagées des sens, se sont par avance élevées dans les hautes et sereines régions de l'avenir. Saint Paul surabonde de joie dans l'attente de ce bonheur. Saint Augustin se transporte dans la Jérusalem céleste par la force de son amoureux désir. Saint François Xavier y touche et s'écrie : « C'est assez, Seigneur, c'est assez! » Sublimes aspirations après lesquelles on ne peut que se dire : Il faut avoir tout l'amour du ciel pour en comprendre toute la béatitude!

Si nous redescendons sur la terre et si nous y cherchons quelque similitude avec la félicité céleste, là même c'est dans le cœur seulement que nous trouverons l'exemplaire des plus nobles et des plus parfaites

jouissances. Qu'on rassemble les plus excellentes qualités de l'homme, marques de sa destinée, garants de sa valeur ; qu'on recueille toutes les richesses que le cœur humain recèle, en les demandant non à quelques hommes isolés, mais à l'humanité entière ; qu'on choisisse de toutes parts les sentiments qui, même en ce monde, offrent un charme singulier et assignent parfois à celui qui en possède un seul le plus haut degré de l'élévation morale : affection qui verse dans un autre cœur tous ses trésors, jouit du bonheur qu'elle donne et ne se réserve que le désintéressement et l'oubli de soi-même ; pitié qui compatit profondément à la souffrance, veut adoucir, partager ou même garder pour soi seul toute douleur ; sympathie qui se répand sur les misères si nombreuses et si poignantes de cette vie avec un apaisement intime qui fait du bien au malheureux non moins qu'au consolateur ; émotion qui, avec un attrait chaste et délicat, charme, ravit, enthousiasme en présence de la beauté ou spontanément offerte dans le spectacle du ciel, dans les scènes de la nature, dans les traits du visage de l'homme, ou reproduite dans les grandes créations de l'art et dans le noble travail de la vertu ; sensibilité qui est touchée et vibre au contact de tout ce qui porte l'auréole de la générosité, du dévouement, de l'héroïsme, de la gloire ; enfin tressaillement instinctif et satisfaction intime de la conscience au moment où l'on se rend le témoignage qu'on a atteint un noble but ou rempli un grand devoir..... Formez un faisceau de toutes ces aspirations, de tous ces sentiments ; élevez-les à leur puissance la plus haute ; purifiez-les ; perpétuez-en les plus actifs

transports; avivez-en les attraits en raison et à mesure de la jouissance : vous en composerez un trésor d'une richesse incomparable, d'une merveilleuse fécondité, dont la possession, dans sa plus entière plénitude, ne sera pourtant pas encore au niveau des joies du ciel.

Mais il est sur la terre une image bien plus réelle de la vie céleste : elle se montre à nous dans la participation au mystérieux banquet offert par l'Église à ses fidèles. Là, dans cette communication de Dieu à l'homme, est le germe, le gage, l'avant-goût de la vie éternelle, la garantie de la résurrection glorieuse, la jouissance anticipée de notre riche et grande récompense. C'est l'union matérielle la plus complète; c'est aussi à la fois l'union spirituelle la plus intime. Pour celui qui en goûte la suavité, qui y porte toutes les puissances de son âme, toutes les affections de son cœur, qui éprouve un bonheur souverain à se donner tout entier, sans réserve, avec sa volonté et ses désirs, c'est véritablement la prise de possession de la vie divine. Initié, épuré par le sacrifice et par l'amour, il va vers Dieu comme vers son centre; il s'en nourrit comme de son aliment; il y puise comme à la source de sa vie; il comprend par ce qu'il éprouve tout ce qu'il ressentira un jour. Créature de Dieu, n'existant que par lui, enveloppé de son affection, il reconnaît le besoin, il savoure la jouissance de ne vivre, de ne sentir, de n'aimer qu'en lui. Tout autre objet n'est qu'un intermédiaire ou un obstacle. Toute autre tendance n'est qu'une agitation dans le vide. Rappelé par cette union ineffable à sa vraie destinée, n'ayant désormais qu'un seul but et un seul moyen de l'atteindre, il ne

fait pas deux vies de celle-ci et de l'autre; la première n'est que la voie plus ou moins laborieuse, que la transition plus ou moins facile pour aller à la seconde; c'est le même bonheur, ici faible et commençant, là recevant sa perfection et atteignant sa plénitude.

La possesion intime, réelle, absolue de Dieu sur la terre, qu'est-ce sinon le ciel même?

Heureux donc ceux qui ont pu ainsi, avec un cœur embrasé de l'amour divin, anticiper la vie céleste! Ils la comprennent pour eux en la goûtant; ils en sont les témoins devant le monde et la lui font comprendre. Ils entreront naturellement et comme de plain-pied dans l'existence divine. Ils n'auront rien à changer à leurs idées, à leurs sentiments, à leurs affections, si ce n'est qu'ils les agrandiront de toute la distance qui sépare la terre du ciel. Alors ils achèveront ce qu'ils ont commencé; ils réaliseront, en le dépassant, ce qu'ils ont appelé de leurs désirs. Aimer Dieu et l'aimer plus que soi-même, s'aimer, se transformer en lui, se diviniser, ce sera le couronnement de la gloire, la perfection absolue du bonheur.

Pénétrés de ce feu sacré qui les alimentera sans les consumer, ils s'absorberont de plus en plus en vous, ô mon Dieu! Vous serez le foyer de leur âme, la lumière de leur raison, le mouvement de leur cœur, la vie de leur être. Ils puiseront à longs traits aux sources de votre essence, dont la paternelle fécondité ne cesse d'enfanter la sagesse et de produire l'amour. Vos puissances et vos vertus pénétreront leur intelligence, opèreront au fond de leur cœur.

Heureux de notre amour pour Dieu, nous serons

plus heureux encore de son amour pour nous; nous sentirons avec ravissement que, bien plus que nous ne l'aimons, il nous aime. Dans l'union intime et indivisible de ces deux êtres si dissemblables, Dieu et l'homme, ce sera Dieu qui aura pris, pour ainsi dire, toutes les avances. Il nous aimera pour toutes les faveurs dont il nous aura comblés, pour la bonté qu'il aura mise en nous, pour la noblesse qu'il aura gravée en notre âme, pour le bonheur qu'il nous aura accordé, pour ses propres dons et pour lui-même. Il nous aimera comme l'objet de sa mission sur la terre, comme le prix de son sacrifice, comme la couronne de sa mort. Il nous aimera de toute la valeur de son sang précieux, pour l'honneur insigne de son nom, pour l'éclat incomparable de sa gloire.

Mais l'affection et la bonté, en émanant de l'essence divine, seront revêtues d'une souveraine beauté; et l'homme aura pour Dieu une admiration égale à son amour. La contemplation de la beauté absolue fera une partie non moins essentielle de notre béatitude.

Sur la terre, l'homme l'avait cherchée partout, cette beauté absolue, et ne l'avait trouvée nulle part. Il avait senti que son bonheur était de l'atteindre, et il n'en avait saisi à grande peine que quelques images. Il les avait aimées comme la représentation du type idéal et suprême. Plus la créature, dans l'ordre matériel ou moral, s'était approchée de ce modèle, plus elle lui avait paru digne de ses hommages et de son culte. C'est cette beauté absolue qu'à toutes les époques du monde les plus grands esprits avaient intuitivement saluée de leurs vœux; c'est elle que les philosophes

devenus les premiers apologistes chrétiens proclamaient le principe et la fin de tout amour et de toute harmonie. C'est vers elle que d'avance Platon s'élevait par la sublimité de son génie : « Beauté, s'écriait-il, non engendrée et non périssable, exemptè de décadence et d'accroissement, qui n'est pas belle seulement dans telle partie, belle en tel temps, en tel lieu, en tel rapport; belle pour quelques-uns.... Beauté qui n'a point de forme sensible ni rien de corporel, qui n'est pas non plus une pensée et une science particulière ; mais qui est absolument identique et invariable par elle-même et dont toutes les autres beautés participent[1] ! » Beauté éternelle qui fera éternellement notre admiration et nos délices, qui ravira notre âme, transportera notre cœur, sera la splendeur de toute vérité et de toute justice, et unira ses charmes à ceux de l'amour inépuisable dont elle est le vêtement et la parure !

Cette beauté suprême, saint Augustin[2] l'invoquait dans le dernier et magnifique entretien qu'il eut avec sa mère à l'heure si près de celle où elle allait mourir. Transportés l'un et l'autre au delà de la vie dans le sein de Dieu, ils se disaient qu'en présence de la vie toute divine des élus, les voluptés terrestres, dans ce que l'imagination peut se représenter de plus enivrant et de plus splendide, ne sont rien, ne méritent pas même d'être nommées. Puis ils s'élevaient vers cette immuable félicité par l'élan de l'affection la plus vive. « Lais-

1. Platon, *le Banquet*.
2. *Confessions*.

sant derrière eux tout ce qui est de ce monde, le ciel même et toutes ses splendeurs, ils montaient, montaient toujours, célébrant et admirant vous, ô mon Dieu, et vos ouvrages! Ils étaient entrés dans le monde spirituel, avaient traversé la région de nos âmes, atteint cette féconde et bienheureuse demeure où la vérité est l'aliment incorruptible dont se nourrissent éternellement les élus, où la vie est cette sagesse qui a fait et gouverne le passé, le présent et l'avenir, cette sagesse incréée, sans commencement et sans fin, simple et immuable, puisqu'elle est éternelle. Oh! s'il se trouvait une âme devant qui tous les mouvements de la chair s'arrêtent, tous les bruits de la terre se taisent, toutes les créatures s'évanouissent dans l'aveu de leur impuissance et que Dieu seul lui parle, non par une langue mortelle ni par la voix d'un ange ou sous l'énigme d'une figure, mais par sa propre parole, objet de nos adorations et de notre amour; si cette âme ensuite, par le vol impétueux de sa pensée, monte jusqu'à cette sagesse suprême et en qui tout demeure; et puis, que cette sublime contemplation continue et, faisant disparaître toute autre vue, entraîne, absorbe l'âme, la plonge dans des joies intimes et toutes divines, et que la vie éternelle soit semblable à ce ravissement en Dieu qui, pour un instant, s'est emparé de tout notre être, ne serait-ce pas l'accomplissement de cette parole : « Entrez dans la joie de votre Seigneur? »

Oui, cette bonté, cette sagesse, cette beauté, cet amour ont pour le cœur des rassasiements d'une incomparable douceur, d'une plénitude merveilleuse. Quand celui qui est tout se donne tout entier avec ses

prérogatives et sa gloire, quand il se laisse pénétrer, admirer, aimer sans réserve et sans partage, l'âme éprouve un de ces transports qui dépasseraient sa puissance de jouir, si Dieu n'élevait sa force au niveau de son bonheur.

2° *Eloignement du mal.*

Si Dieu est le principe et la personnification de tout bien, si le plus grand bonheur est de s'unir à lui, centre et foyer de tout légitime amour, si le malheur le plus redoutable est d'être rejeté en dehors de sa sphère d'action et d'influence, quelle assurance pleine de douceur et de consolation nous offre le ciel de nous mettre pour jamais à l'abri des atteintes du mal, ce grand ennemi de Dieu et de nous-mêmes ! Le contraste avec ce qui se passe sur la scène si agitée et si incertaine du monde nous donne une joie plus vive d'être échappé à de tels périls, de ne plus ressentir de telles angoisses, d'être arrivé au port après avoir traversé de telles tempêtes dont les pèlerins attardés subissent encore la violence !

Que de sombres tableaux sur la terre qui troublaient le cœur, imprimaient dans l'âme un désappointement profond, des déceptions amères ! C'était d'une part la justice chargée d'opprobres, la vertu vouée aux mépris, la vérité conspuée ; et de l'autre, l'iniquité triomphante, l'injustice dominant sans partage; le vice ceint de couronnes et environné de gloire ; tout ce qu'on aime, tout ce qu'on respecte, tout ce qu'on révère, indignement outragé; l'espérance même du retour perdue; des familles atteintes dans leurs titres les plus sacrés; des

sociétés frappées dans leurs droits les plus inviolables; des peuples entiers torturés dans leur conscience, dans leur religion, dans leur liberté, précipités par force dans l'erreur et le mal, entraînés sans résistance possible aux abîmes; des oppressions sans pudeur; des tyrannies assez puissantes pour étouffer le bruit même de la plainte.

Qu'il était triste de voir, spectateur impuissant, les meilleures causes abandonnées, trahies, écrasées; le scélérat habile acheter le succès par son audace et la victoire par sa violence!

Qu'il était triste de voir l'homme de bien se donner tort par ses hésitations, déserter son droit par ses faiblesses, céder là où il aurait dû vaincre, se laisser effrayer et abattre là où il avait pour lui non-seulement la justice, mais le nombre et la puissance!

Qu'il était triste de voir des iniquités se reproduire et se perpétuer de génération en génération pendant toute une vie de peuple; des nations généreuses dévouées à de douloureuses et interminables servitudes; les oppresseurs se riant des infortunes qu'ils mettaient à profit; les nobles efforts des victimes ne servant qu'à river plus étroitement leurs fers! Et puis le mal et la souffrance individuels se mêlant à la souffrance et au mal publics; des enfants dont à leur naissance le vice s'emparait, qui avec le lait suçaient la corruption, qui respiraient dans leur premier souffle un air pestilentiel et pour qui, en dehors de leur participation volontaire, le mal devenait une seconde nature; tant de jeunes filles soumises à des épreuves supérieures à leurs forces; tant de jeunes gens privés, à l'apparence, de la liberté du

bien ; tant d'hommes entraînés, comme malgré eux, dans les superstitions et les crimes par la situation géographique de leur pays, par la pression de leurs gouvernements, par la force des lieux et des choses ; la dégradation morale envahissant comme un flot qui semblait irrésistible, et précipitant les individus les uns après les autres dans un abîme au-dessus duquel ne surnageait aucune espérance !

Enfin, ce qui était plus déplorable encore, c'était de voir parfois les droits et les injustices, les crimes et les vertus, les tyrannies et les faiblesses se mêler et se confondre de telle sorte que souvent on ne pouvait aimer une cause sans repousser ses défenseurs, ou plaindre un malheureux sans blâmer ses erreurs et ses vices.

Fatale condition de l'humanité où le bien couvert d'ombres ne laissait pas distinguer à travers les nuages si une étoile propice ou un astre malfaisant brillait au ciel, qui mettait en question s'il était plus difficile de connaître le devoir que de le suivre, qui remplissait l'âme de perplexité et d'angoisse, et lui faisait jeter un cri suprême vers la justice et la rétribution à venir !

Quand Dieu semblait ainsi se voiler, l'homme tremblait ; une émotion profonde agitait son cœur ; la vertu chancelait ; la foi même hésitait ; une prière ardente s'élevait vers Dieu : qu'il apparaisse et qu'il venge sa sa gloire !

Et puis, l'homme, en repoussant l'injustice, était-il sûr aussi de lui-même ? Aujourd'hui attaché fortement au bien, était-il certain le jour suivant d'y demeurer fidèle ? Tenait-il entre ses mains son âme ? Pouvait-il se croire fondé sur le roc, à l'abri du nau-

frage? Hélas! balotté de vague en vague, repoussé de péril en péril, ne craignait-il pas, à chaque instant, de se heurter aux écueils de son égoïsme, de se blesser aux armes de sa liberté, de tomber dans les piéges de ses passions, de succomber aux séductions de son propre cœur?

Mais le Dieu qu'il a appelé si ardemment, le voici! La justice qu'il a invoquée du plus profond de son cœur, elle paraît, elle triomphe, elle règne. Voici l'empire du bien; voici le ciel; voici la souveraine rétribution et le redressement universel.

Oh! c'est un immense bonheur, c'est une des plus grandes jouissances de l'infinie béatitude d'assister à la victoire définitive du droit, de voir l'ordre rétabli pour jamais à sa vraie place, de prendre rang dans ce royaume auguste d'où sont bannis toutes les violences et tous les scandales!

C'est une des joies les plus pures de contempler cette magnifique harmonie où tout se discerne, se juge, se classe avec une netteté aussi simple qu'admirable. Le bien, objet de l'universel amour, est reconnu et proclamé par toutes les intelligences. Chaque idée a sa signification, chaque acte sa valeur, chaque mérite sa récompense. De Dieu, type du bien absolu, comme du sommet de la chaîne, descendent des anneaux qui représentent, dans l'exacte proportion de leur prix, les degrés divers de la vertu et de la justice. Là, nulle hésitation, nulle incertitude, nul retour. Le cœur n'est plus balotté entre des sentiments contraires; il n'y a plus qu'une attraction, Dieu, qui concentre toutes les affections et absorbe toutes les divergences. On est as-

suré de ne plus faire le mal qui vous éloigne de Dieu, de ne plus commettre le péché qui diminue ou éteint son amour, d'être libre de toute servitude et, dans cet affranchissement définitif, de trouver la soumission douce, l'obéissance agréable, de ne vouloir et de n'aimer que ce que Dieu veut et aime.

Le combat est fini; le mal est vaincu pour toujours. Le vent des passions est tombé; la vertu plane dans une région d'une sérénité inaltérable. Et il ne reste plus à l'homme en possession du bonheur que la mémoire de la lutte, la joie de la victoire et le souvenir du bienfaisant secours qui lui a valu le triomphe.

Oh! alors comme Dieu est justifié! non sans doute vis-à-vis de lui-même, il n'en avait pas besoin, mais à l'égard de nous, qui, si injustement parfois, l'avons accusé ou méconnu! Comme notre pensée, qui comprend désormais, se repose avec complaisance sur les actes mêmes qui lui avaient semblé le plus incompatibles avec la bonté et la sagesse divines!

Avec quelle riche rétribution Dieu tient compte aux opprimés de leurs longs supplices, aux malheureux de leurs larmes et de leur sang! Comme la douleur de ceux qui avaient paru le plus abandonnés se change en une joie ineffable, qui devient celle de tous les bienheureux! Quelle splendeur et quel triomphe dans cette réparation, qui guérit toutes les blessures, rachète toutes les peines et surpasse tant les sacrifices que désormais les victimes savent gré, pour ainsi dire, à leurs bourreaux de leur avoir mérité une telle gloire!

En présence de ce redressement général, devant cette immense rénovation, tout s'harmonise, tout s'ex-

plique. On ne cherche plus, on ne craint plus, on ne gémit plus ; on admire, on aime. Du mélange confus du bien et du mal, des justes et des méchants, on voit sortir plus pure et plus radieuse la gloire de Dieu. On proclame incomparables sa justice, sa bonté, sa miséricorde. Succès et élévations, défaites et abaissements, richesse ou pauvreté, bonheur ou infortune, oppression et souffrance, entrent avec des compensations admirables dans l'ordre souverain de sa sagesse et concourent à ce but éternellement fixé par lui : sa gloire, notre élection.

La beauté de ce plan voilé sur la terre, se révélant dans le ciel avec tout son éclat, fait à la fois notre surprise et notre ravissement. Réalisé en nous-mêmes, il est le principe et l'élément de notre propre béatitude : il confond, au sein du Dieu de toute sainteté et de tout amour, le souverain bien avec le souverain bonheur.

CHAPITRE V

RÉUNION AVEC CEUX QU'ON A AIMÉS.

Un autre amour dans le ciel se joint à l'amour de Dieu, ou plutôt se confond avec lui : c'est le sentiment si plein de douceur pour ceux qu'on a aimés sur la terre. Nous les retrouvons heureux, couronnés comme nous ; nous jouissons de leur présence, de leur affection, de leur félicité. Et il en doit être nécessairement ainsi. Comprend-on le bonheur sans ceux qu'on a aimés, sans ceux qu'on aime? Les affections du ciel ne trouvent-elles pas un indispensable complément dans la continuation des affections de la terre? Oui, c'est là pour nous une foi intime qui part du plus profond de notre âme et dont tout vient nous garantir la si consolante certitude.

Quand nous entrons au ciel, nous y apportons la plénitude de notre être. Nous sommes transformés, en ce sens que nous dépouillons notre corruption native, nos éléments mauvais ou coupables; mais nous conservons notre identité absolue. Notre mémoire, la plus nécessaire, la plus précieuse de nos facultés, nous demeure fidèle; et dès qu'elle subsiste, sa meilleure part, la mémoire du cœur ne saurait périr. Nos affec-

tions et nos sentiments n'ont pas disparu. Nous ne passons pas le triste fleuve d'oubli; le Léthé de la mythologie païenne ne saurait fermer les abords du ciel chrétien. Notre cœur reste ce qu'il était, aimant, se souvenant d'avoir aimé, porté à aimer plus encore ce qu'il a aimé légitimement sur la terre. Se peut-il que les parents méconnaissent et renient les êtres sortis de leur substance, que les enfants répudient la chair dont ils sont formés, que les frères oublient que le même sang a fait battre leur cœur?

C'est Dieu lui-même qui a mis en nous ces saintes affections, qui nous a prescrit l'amour pour tous ceux dont il a entouré notre vie, qui nous a fait vis-à-vis d'eux, à la fois, des devoirs doux comme des penchants et des penchants nécessaires comme des devoirs. Et pourquoi nous priverait-il de ces réunions dont la seule espérance a tant d'attraits? Pour régner, a-t-il besoin de la solitude des affections, du vide du cœur? N'est-il pas l'amour absolu et qui les comprend tous? Celui qui a fait les affections pures peut-il les supprimer? les saintes amours, voudra-t-il les anéantir? Celui qui a formé le cœur humain, va-t-il en circonscrire le foyer ou l'éteindre? Ne trouvera-t-il pas sa gloire dans ces liens qui s'entrecroiseront harmonieusement pour se rattacher à lui et ne tireront toujours leur principe, leur force et leur douceur que de lui seul?

Voici deux âmes qui se sont aimées sur la terre : elles ont vécu, lutté, souffert ensemble. La vie de l'une a été la vie de l'autre. Elles ont mis en commun leurs sentiments, leurs désirs, leur vertu, leurs efforts. Elles ont marché d'un même pas vers le même but. Fidèles aux

mêmes devoirs, soumis aux mêmes préceptes, adorant le même Dieu, elles n'ont eu qu'un cœur et qu'une pensée. Elles se sont aidées dans la vie et jusques dans la mort. Et quand cette mort serait venue, il n'y aurait plus rien entre elles ! Le lien noué par Dieu même serait brisé pour toujours ! Dieu leur aurait dit de s'aimer, de s'assister, de se soutenir ; et quand elles auraient accompli cette loi, en retour il les séparerait, les rendrait inconnues l'une à l'autre, les perdrait dans les déserts des cieux, leur enlèverait jusqu'au souvenir, détruirait ainsi le titre et le motif même de leur récompense ! Oh ! cela ne saurait être.

Père à qui n'a coûté ni zèle ni sacrifice pour rendre vos enfants dignes de Dieu, vous ne jouiriez pas de leur gloire, vous ne trouveriez pas dans leur triomphe le meilleur prix de vos efforts !

Fille qui, avec un tact si exquis et une délicatesse si charmante, avez guéri l'âme de votre père, vous ne seriez pas heureuse de ce qui a fait peut-être auprès de Dieu le premier titre de votre propre béatitude !

O chers époux enfin qui, unis d'une affection si tendre, attachés par des liens si intimes et si purs, vous êtes appuyés l'un sur l'autre dans le chemin de la vie, vous ne jouiriez pas ensemble de votre commune victoire ! Vous ne vous féliciteriez pas d'en être redevables pour une large part l'un à l'autre ! Vous auriez préparé l'œuvre de votre mutuelle justice ; dans une noble et sainte émulation pour le service et l'amour de Dieu, vous auriez sacrifié quelque part même d'une affection trop exclusive, et le profit en commun de votre vertu acquise ensemble vous serait refusé pour dernier

compte! Le ciel serait-il bien le ciel, c'est-à-dire la béatitude suprême par la charité et l'amour, si notre affection ne pouvait conserver les sentiments nobles et purs qui ont été notre bonheur et formé nos joies sur la terre?

En ce monde, les belles âmes qui survivent, les âmes que Dieu semble avoir le plus particulièrement visitées de ses faveurs, qui ont été les plus proches de lui et les plus parfaites, sont celles-là même qui ne peuvent se croire séparées par la mort de ceux qu'elles aiment. Leur vie, avec leur pensée, monte de la terre au ciel. Leur foi, leur espérance, leur amour mêlent au Dieu qu'elles adorent ceux qu'il a rappelés avant elles.

L'union de la terre, consacrée par les plus hautes vertus et les plus intimes dévouements, ne peut pas, quand la mort l'a brisée, n'être continuée que d'un côté, du côté le plus faible, le plus impuissant, de ce côté-ci de la vie humaine. L'appel de la terre au ciel ne demeurera pas sans écho. Ce souvenir, gardé vivant, ne saurait périr. Ces larmes pieuses, pleines de confiance, de résignation et d'amour, ne peuvent pas couler en vain et se perdre sans retour. L'immortalité du souvenir qui fait partie de notre immortalité entre ainsi au fond de nous-mêmes. Croyance qu'il serait aussi impossible que cruel d'arracher du cœur de l'homme, elle est vraie nécessairement parce qu'elle est sainte, juste, féconde; et à ces titres elle ne saurait être une dérision de Dieu ou de la nature. C'est d'elle qu'est sortie comme de sa source, c'est à elle que retourne comme à son principe une partie de ce qui s'est

accompli de beau, de grand, de généreux en ce monde. Elle demeure parfois comme la consolation suprême que Dieu ne peut refuser à ces âmes magnanimes qu'il a éprouvées par les plus pénibles déchirements et qui en appellent de ses rigueurs sur la terre à sa miséricorde dans le ciel; car ce sentiment qui a survécu et qui vibre dans leur cœur comme ce qu'il y a de plus suave, de plus pénétrant, de plus profond, ne fait qu'un pour elle, avec leur foi même à la vie future, avec leur attente du bonheur.

Oh! soyons sans crainte. La mort n'interrompt pas, elle ne fait qu'améliorer et compléter les relations des êtres qui s'aimaient avant la séparation. Tout ce qu'il y avait de bon, de généreux, de sain dans le cœur de l'homme est maintenu comme une portion intégrante de lui-même. Les sentiments terrestres sont changés en sentiments spirituels, les affections imparfaites et fugitives en affections purifiées et permanentes. Tous les amours noués par les liens de la nature et du sang sont transformés en des amours d'âmes sœurs, avec des nuances infinies proportionnées aux mérites et à la délicatesse de ces mêmes amours. A travers un échange de regrets et d'espérances, la séparation n'avait duré que quelques instants : voici que l'attachement passager est devenu une union éternelle.

Il comprenait ainsi la félicité à venir, l'Apôtre si avancé dans les secrets du ciel, quand, parlant de ceux qui dorment du sommeil de la mort, il disait aux vivants[1] : « Ne vous attristez pas, comme font les autres hommes qui n'ont pas d'espérance. »

1. Saint Paul, I *Thessal.*, IV, 13.

Nous regrettons, disait un autre docteur [2], ceux qui nous quittent parce qu'ils s'en vont, mais nous conservons l'espérance parce que nous sommes sûrs de les revoir.

C'est au point de vue de la même vérité que les livres saints nous recommandent de prier pour ceux qui ne sont plus, afin que Dieu les purifie et les sauve, et de nous adresser aussi à ceux qui ont reçu leur couronne, afin qu'ils veillent sur nous et nous protégent.

Magnifique communication entre les âmes! Echange de prières, de vœux, d'offrandes entre des êtres réels qui se sont connus, se connaissaient et se connaîtront encore, où l'on trouve tant de douceur et de charme à suivre au delà du tombeau les âmes aimées, à s'entremettre dans leur bonheur, à profiter de leur gloire, à continuer la chaîne ininterrompue de l'affection, du dévouement, des saintes amours! O vous, âme chérie, séparée de moi par l'ordre de la nature et de la Providence, vous pour qui j'ai si instamment prié, vous qui m'avez protégé du haut des cieux, je sais, je crois que vous n'êtes pas pour moi une vaine ombre, que je jouirai de nouveau de votre présence; et cette certitude est dès à présent la consolation et la joie de ma douleur, comme elle sera bientôt le gage et le complément de ma félicité.

Mais ici une triste et redoutable pensée se présente.

Si nous devons éprouver la jouissance la plus vive à rejoindre ceux que nous avons aimés et à posséder la même récompense, quels sentiments seront les nôtres

2. Saint Paulin de Nole, *Epitr.* 13.

à l'égard de ceux qui n'ont pas été trouvés dignes de la couronne céleste? Par une conséquence nécessaire, notre bonheur ne sera-t-il pas diminué du regret que nous ressentirons de leur perte et de leur malheur? Une mère et une épouse pourront-elles être heureuses, séparées de l'objet de leurs affections les plus chères?

Question terrible sans doute autant que mystérieuse [1], à laquelle néanmoins on doit essayer de donner une réponse! Quelques aperçus feront entrevoir qu'il y a ici une solution nécessaire, malgré les tristesses qu'elle contient encore.

L'homme dans le ciel, nous l'avons dit, reste le même; ses facultés demeurent, mais elles sont transformées, spiritualisées, divinisées. Il ne voit plus, il ne sent plus, il ne veut plus qu'en Dieu. Son intelligence s'éclaire au foyer de l'intelligence souveraine; sa volonté s'unit à celle de l'ordonnateur suprême. Il ne désire rien que ce que Dieu a décidé; il ne regrette plus rien de ce qu'a décrété l'autorité divine. Tous les desseins de Dieu sont pour lui justice, bonté, lumière, raison. Il n'aime plus que ce que Dieu aime; il repousse tout ce que Dieu rejette; ce que le Seigneur a fait est en tout le souverain bien. Il adore, il approuve, il justifie les punitions comme les récompenses. Dieu

1. Ce problème d'ailleurs est plus ou moins celui de tous les systèmes qui admettent, avec la distinction du bien et du mal dans ce monde et dans l'autre, les récompenses et les punitions de la vie future. La difficulté existe donc non-seulement pour tout homme qui croit à une religion, mais même pour le simple philosophe spiritualiste. Le christianisme ne fait que poser plus nettement le problème, et il impose à la solution, avec toute l'autorité de la doctrine, toute la rigueur de la vérité.

est à la fois si souverainement juste et miséricordieux que, de toute nécessité, il ne peut y avoir dans le ciel aucun regret pour un seul de ses jugements, aucune douleur pour un seul des châtiments qu'il inflige. Cette pensée, si on l'approfondit, apparaît dans une évidence incontestable; elle est dans la condition même de l'essence divine: autrement Dieu ne serait ni la fin dernière, ni le maître absolu, ni le terme suprême des aspirations et des affections de la créature. Ne voit-on pas d'ailleurs, même sans sortir de ce monde, les sentiments se métamorphoser et, par suite de l'offense, de l'ingratitude, de l'oubli, passer parfois, avec un retour forcé et légitime, d'un pôle de l'affection à l'autre? Le cœur alors abandonne ses droits et devient insensible à la perte de ce qu'il a le plus aimé. Voici un époux affectueux et bon qui est odieusement trahi; celle à qui il s'était confié, qu'il avait comblée de tendresse, l'a délaissé pour des amours coupables, avec calcul, réflexion, sans espoir de retour, haïssant et voulant haïr celui qui l'a tant aimée. Que peut faire l'époux déshonoré et sacrifié, si ce n'est souffrir peut-être d'abord parce qu'il est de ce monde, et puis laisser la coupable à son triste sort, effacer son souvenir et reporter ses affections et parfois même son bonheur sur des êtres qui en soient dignes? De même, celui qui se sera séparé de Dieu ne se sera-t-il pas séparé en même temps de l'âme amie qui ne fait désormais qu'un avec Dieu? N'aura-t-il pas accompli vis-à-vis d'elle, en outrageant la sainteté divine, comme une offense propre, comme un acte personnel d'ingratitude? Car la cause de Dieu sera forcément celle de tous ceux dont

les pensées et les sentiments lui sont indissolublement unis.

Sans scruter plus avant le côté douloureux de ce mystère, sans rechercher avec trop d'inquiétude comment nous ne serons pas atteints par le malheur de ceux que nous aurons chéris, établissons fortement en Dieu notre espoir et notre confiance. Lui aussi, il aime les hommes, ses enfants; et il est heureux malgré les réprouvés! Il est bon, et le rayonnement de sa bonté s'étend jusque dans les enfers. Croyons qu'il en sera ainsi de nous : notre gloire ne fera pas tort à notre cœur. Bons comme Dieu, notre pitié envers les objets de nos anciennes affections, sans diminuer notre bonheur, allégera peut-être un peu leur peine; et, en ne préjugeant ni le mode, ni la forme, il n'est pas impossible qu'il nous soit permis de puiser pour eux aux sources intarissables de la charité et de la miséricorde divines [1].

Mais ce qui, en tout cas, domine toute incertitude, c'est notre jouissance indicible à retrouver au sein du même bonheur les compagnons de nos luttes et de nos travaux sur la terre. Ceux dont Dieu avait entouré notre enfance, notre virilité, notre vieillesse, feront encore notre couronne dans les cieux. Nous les aime-

1. Les saints unis de pensée et de volonté avec Dieu sont, dit saint François de Sales, (*Traité de l'amour de Dieu*, liv. IXe), reconnaissants et ravis de ses infinies miséricordes dont les torrents s'écoulent dans les enfers mêmes. Et le pieux et savant abbé Emery (*Dissertation, etc.*), d'accord en cela avec plusieurs autres docteurs, ne regarde pas comme impossible ou contraire à la foi un certain adoucissement, non dans la durée, mais dans la rigueur continue de la peine. Opinion que nous ne donnons ici que sous toute réserve et comme simple document.

rons comme les témoignages de l'épreuve passée, comme des souvenirs vivants de la victoire acquise, comme des portions choisies de l'affection céleste et universelle.

De même que les liens de famille, les saintes amitiés persévéreront. Ces âmes, compagnes et sœurs des nôtres, confidentes de nos idées, consolatrices de nos peines, qui nous ont relevés dans nos chutes, raffermis dans nos voies, dirigés vers le ciel, que nous avons aussi aidées et soutenues, resserreront cette chaîne de pensées, d'actions, de sentiments nouée avec tant de charme sur la terre.

Oui, c'est là une union sainte, délicieuse, inaltérable, qui ne craint plus ni l'égoïsme, ni l'infidélité, ni les transformations. C'est un échange des plus célestes entretiens, des plus vifs transports, des plus intimes communications. C'est enfin l'affection humaine dans ses plus doux ravissements, dans ses plus attrayantes extases, exaltée, agrandie, illuminée par l'affection divine.

CHAPITRE VI

SOCIÉTÉ DES BIENHEUREUX. — HIÉRARCHIE. — HARMONIE.

Ce ne seront pas seulement nos parents et nos amis de la terre que nous retrouverons dans le ciel. L'horizon de notre cœur dépassera ces limites. Un seul lien d'amour réunira ensemble la multitude innombrable des bienheureux. Un seul foyer de lumière embrasera de ses rayons toutes les âmes admises à la gloire céleste. Cette union de pensées, d'actes, de sentiments, cette communauté de tout ce qu'il y a de pur, de noble, de saint, formera un trésor commun, riche comme la miséricorde de Dieu, inépuisable comme son amour. Là, chacun donnera de son bonheur et recevra de celui des autres. Chacun aimera en réalité ses frères comme soi-même et en sera également aimé en retour. Chacun se réjouira de la joie mutuelle, s'applaudira du commun triomphe ; et la félicité, la gloire d'un seul, deviendra la gloire, la félicité de tous. L'éclat de la justice et de la sainteté éternelles illumine l'auguste assemblée des élus et y fait resplendir les dons les plus précieux de l'esprit et du cœur.

Voici ces hommes éminents par l'intelligence et le

génie dans l'intimité desquels on aurait eu tant de jouissance à vivre sur la terre. Voici ces hommes de vertu, de courage, de dévouement dont on a tant de fois admiré les nobles paroles et les actes généreux. Voici ces patriarches dans la simplicité et la grandeur de leurs mœurs primitives; ces prophètes qui entr'ouvraient les portes de l'avenir; ces apôtres dont les enseignements ont renouvelé le monde; ces martyrs ornés des glorieux stigmates de leurs blessures; ces docteurs illustres, oracles de tous les temps; ces prodiges d'innocence et de candeur, ces vierges ceintes de leur couronne de chasteté; et au-dessus de tous, avec sa majesté radieuse, la reine immaculée des vierges et des saints.

Oh! nous les admirerons; nous les aimerons à cause de Dieu, d'où procède toute vertu et tout amour; nous les aimerons en raison de leur sainteté et de leur justice personnelle; nous les aimerons en vertu des liens particuliers et intimes créés de nous à eux par la similitude des faveurs et des grâces.

Quel merveilleux assemblage de points de départ divers, d'élections différentes! Ceux-ci, ouvriers de tout le jour, ceux-là de la dernière heure; les uns appuyés dans le ciel sur leur sainteté de la terre; les autres, passés, par un don subit, des extrémités du mal au bien suprême, jouissant, comme sans transition, de la vertu reconquise, et plus vivement heureux par la redoutable pensée d'avoir été si près de leur malheur.

Sans doute ceux des élus qui auront porté plus haut l'étendard de la justice, qui auront accompli jusqu'à la perfection tous les préceptes, auront une récompense

proportionnée à leur mérite. Puisque le ciel est le prix d'une victoire, les plus courageux, les plus dévoués, ceux qui auront pris une part principale à la lutte, devront être les premiers dans le triomphe. Et il y aura ainsi de nombreux degrés, une juste hiérarchie dans les régions du ciel. Dieu se doit à lui-même de départir ses dons suivant les exigences de l'ordre absolu et les règles de la suprême justice. Mais cette inégalité dans la récompense n'empêchera pas une autre et admirable sorte d'égalité dans le bonheur.

Tous seront, pour ainsi dire, souverainement heureux, de manière à voir récompenser tous leurs mérites, à contenter toutes leurs aspirations, à combler tous leurs désirs. La supériorité ne créera point d'orgueil, l'infériorité ne suscitera point de jalousie, ou plutôt il n'y a ni supériorité ni infériorité à proprement dire. Chacun reçoit tout ce qu'il peut et doit recevoir, tout ce qui est approprié à sa nature, à sa capacité de jouir. Ce sont comme des degrés divers dans un semblable bonheur. Ce n'est qu'une répartition admirable de bienfaits et de récompenses, où la primauté n'est pas plus une préférence que le dernier rang n'est une exclusion ou une défaveur. La gloire, l'amour, la félicité qui viennent du souverain rémunérateur se répandent sur tous les élus et les unissent tous dans une gradation, variée pour les personnes, mais dont l'objet reste infini. Tous goûtent ainsi la suprême béatitude dans celui qui en est le principe et jouissent de ses dons dans eux-mêmes comme dans ceux qui leur sont supérieurs.

Degrés indéfinis qui, rattachés ensemble par des

liens indivisibles, donnent à la hiérarchie céleste, dans une unité incomparable, une variété merveilleuse! Harmonie et diversité qui, en mélangeant dans des nuances sans fin le bonheur, l'augmentent pour les uns sans le diminuer en rien pour les autres! Jouissance sans borne et sans mesure où chacun atteint, au point de vue de sa béatitude, le développement le plus absolu de son être, où il n'y a d'autre limite que celle inhérente à chaque créature et où tous plongent dans l'abîme sans fond de la divinité.

Les élus, sans doute, quels qu'ils soient, même les plus purs, ne pourront jamais égaler leur jouissance à cette infinité qui demeurera toujours infiniment supérieure à leur nature et à leurs facultés ; mais ce qu'ils possèdent comble leur contentement et dépasse leur désir.

Le sein de Dieu sera le trésor universel où, dans cette égalité hiérarchique et cette harmonique variété, seront confondus tous les dons qui, descendus du ciel, y remonteront après avoir fructifié sur la terre. Les justes de tous les temps, de toutes les contrées, de toutes les conditions, y verseront leurs mérites, diversifiés comme leurs efforts, multiples comme les terrains dans lesquels ils ont semé et recueilli. Les philosophes y apporteront les produits de leur raison, les rois et les hommes d'État leurs grandes pensées, les guerriers leur héroïsme, les magistrats leur intégrité. Les savants y viendront avec le fruit de leurs longues études, les lettrés avec leur haute culture intellectuelle, les simples artisans avec leur vertu plus cachée et souvent plus précieuse, plus humble et souvent plus par-

faite. Les grands y mettront leur désintéressement, les petits leur candeur et leur abnégation ; les riches leur générosité, les pauvres la bonté de leur cœur et, à défaut d'autre bien, l'offrande d'eux-mêmes. Et ce ne sera plus le don de chacun, ce sera le don de tous. Tous participeront à ce fonds mutuel, puiseront dans ce trésor commun, s'en appliqueront les richesses à eux-mêmes et aux autres, en reporteront le tribut à Dieu, lui en offriront un unanime hommage, l'en remercieront, l'en glorifieront pour eux comme pour tous.

Quels éclairs jaillissent du contact de ces intelligences! Quelles étincelles parcourent la chaîne de tous ces cœurs! Quelle flamme, rapide comme la pensée, pure comme la lumière, monte, descend, se joue à travers ces âmes, depuis la dernière jusqu'à la plus élevée en grâce et en béatitude! Quel accord admirable fait vibrer à l'unisson tous ces sentiments, toutes ces aspirations, tous ces désirs et les met dans une harmonie sublime entre eux comme avec Dieu même!

A ce magnifique concert de louange et d'amour se joindront aussi ces êtres d'une nature plus spirituelle et plus parfaite, que Dieu, dès l'origine, a rendus plus semblables à lui et dont la pureté, si elle a traversé des épreuves, n'a pas subi de déchéance. S'unir à leurs angéliques transports, s'associer à leurs séraphiques extases, entrer en participation de leur brûlant amour, communiquer avec ces esprits dont toutes les pensées et tous les actes seront de si étonnantes merveilles pour l'homme béatifié, se sentir leur compagnon et leur égal, mêler ses accents à leurs cantiques pour célébrer

à l'envi le commun créateur, oh! ce sera, dans cette concordance de gloires, une des plus nobles et des plus précieuses!

Et, qui sait enfin si, à toute cette multitude de bienheureux, ne viendront pas se réunir encore d'autres créatures plus complétement inconnues, dont toute idée nous est actuellement impossible, dont toute image nous échappe, mais que Dieu s'est réservées et à qui il a donné ou donnera peut-être l'existence, dans la toute-puissance mystérieuse de ses desseins, pour les faire entrer dans les radieuses hiérarchies du ciel!

Plus innombrables seront les légions des élus, plus magnifique se déploiera le spectacle de leur triomphe, plus en sera rehaussée et agrandie la gloire du Créateur.

CHAPITRE VII

PAIX, JOIE, LIBERTÉ DES ÉLUS, LEUR JOUISSANCE SANS SATIÉTÉ.

Entre tous les élus, désormais les liens sont indissolubles, l'union immuable. Toute inspiration personnelle, toute pensée égoïste est bannie de cette immense famille de frères où le même intérêt subsiste au sein du même bonheur, où, loin de gagner à la perte des autres, loin de s'enrichir de leurs dépouilles, de s'élever sur leur ruine, de trouver son succès dans leur défaite ou son abaissement dans leur grandeur, on est plus élevé, plus riche, plus triomphant à mesure qu'on voit monter l'élévation, la richesse, le triomphe.

Le fleuve de vie qui coule incessamment pour tous ne distribue pas avec parcimonie les produits de sa fécondité ; mais il s'augmente à mesure qu'on y puise, et rien n'en vient altérer la pureté ni troubler le cours.

Une sérénité inexprimable plane au-dessus de toutes les jouissances. En paix avec Dieu, avec soi-même, avec les autres, dans la conformité absolue des mêmes volontés, des mêmes désirs, on se repose au sein d'une merveilleuse quiétude, on éprouve avec délice ce sentiment inconnu sur la terre : la paix dans le bonheur.

Le moment si fugitif où l'homme, en ce monde, ne désirant plus rien, a pu s'écrier : « Seigneur, il fait bon d'être ici ! » dure toujours. La vie du ciel, c'est le repos dans la consommation de toutes les espérances, dans l'assurance de toutes les félicités, dans la jouissance inamissible de tous les plaisirs.

Non-seulement on possède le bien, mais on ne craint plus le mal. Le péché et la douleur, bannis à jamais, ne sont plus connus que par le sentiment de leur pouvoir passé et de leur actuelle impuissance. Aucun inconnu ne trouble le présent, ni n'effraie l'avenir. Tout est net, certain, lumineux. L'âme est inondée d'une joie pure, douce, inaltérable, que le souvenir des orages rend plus sereine encore.

Ce n'est plus cette paix de la terre, mêlée de tant d'incertitudes, de regrets, de défaillances. C'est une joie toute divine dont la plénitude est infinie, dont inénarrables sont les transports, mais qui en même temps se possède, est maîtresse d'elle-même, a conscience de ce qu'elle est, peut se goûter sans craindre de trouble et se savourer sans appréhender de retour, joie si grande et si absolue que « Dieu, a dit un prophète[1], se réjouira et triomphera de la voir en son peuple. » Car cette joie, c'est lui qui l'a faite. Cet océan d'un calme si profond, cette sérénité d'une si parfaite douceur, c'est lui-même, lui, qui, avec ses élus, est tout en tous et pour tous. Il est la paix dont ils jouissent après les tempêtes de la vie, le repos qu'ils goûtent après le travail, le plaisir qui les enivre après la douleur, l'éter-

1. Isaïe, LXV, 19.

nité qui les fixe et les couronne après la consommation des siècles.

Et quoiqu'ainsi elle ne connaisse plus la lutte et n'ait plus à se prononcer entre des penchants ennemis, la liberté des élus, en se reposant dans le bonheur, n'en aura pas moins sa plénitude.

Ici-bas, la liberté, telle que nous la possédons, est incomplète et défectueuse. Elle nous laisse flotter entre le bien et le mal sans nous indiquer toujours nettement le choix à faire. Et dans ce balottement entre deux éléments opposés, dans cette hésitation entre deux attraits contraires, c'est trop souvent vers le mal que penche notre volonté ignorante, grossière, pervertie. Triste liberté qui nous entraîne parfois comme malgré nous, dont nous avons souvent gémi, que nous nous sommes pris même à maudire !

La liberté du ciel, ce sera la liberté même de Dieu, liberté où nous discernerons, nous comparerons, nous jugerons tout, mais où nous n'aimerons et ne voudrons que le bien ; où de notre volonté libre, éclairée, mais immuable, nous nous reposerons en notre créateur et notre père. Enfants de Dieu, nous participerons à sa liberté souveraine, c'est-à-dire à la faculté de l'être le plus parfaitement libre qui, néanmoins, ne veut, ne fait, n'ordonne, n'inspire que le bien absolu et repousse à ce point le mal qu'il en est la contradiction suprême. Sainte liberté qui aura toutes les joies du triomphe, sans courir aucun des risques de l'épreuve !

Ce bonheur si pur et si élevé, ces jouissances si nobles et si sublimes, cette vie surhumaine dans la pa-

trie céleste, sont sans doute entrevus et compris dès ici-bas par l'homme qui s'abandonne à Dieu, possède son âme, anticipe l'avenir. Mais l'homme indifférent, l'homme préoccupé des intérêts et des affections de la terre, l'homme emporté par le tourbillon de la vie et qui sent en lui le mouvement d'une individualité active et puissante, s'effraie et se trouble. Au milieu des agitations actuelles qui l'entraînent, dans l'ardeur de ses pensées qui se précipitent, il s'enquiert de ce que, dans un autre monde, deviendra le cercle de l'activité, si tout est accompli; à qui rompre le pain si tous sont rassasiés; qui vêtir là où tous sont revêtus de l'immortalité; quel hôte recevoir là où tous vivent dans la patrie; quels affligés consoler là où règne une éternelle allégresse; quels actes enfin exercer là où ont cessé tous les besoins[1]?

Comme il ne voit aucune action vis-à-vis des autres, il n'en trouve aucune vis-à-vis de Dieu et de lui-même. Et il se demande si une existence à l'abri de tout changement, prolongée au delà de toute limite, où il n'y aura plus ni crainte ni espérance, ni victoire ni défaite, où une même lumière immobile luira sur un monde sans révolution, où sur un Océan sans rivage flottera un même navire sans mouvement, où l'uniformité, mère de l'ennui, régnera sans partage, où la monotonie ne sera relevée par aucun contraste, si une telle existence ne produira pas bientôt une satiété qui fatiguera les élus et leur fera demander grâce de leur propre bonheur.

1. Ce sont ces mêmes objections, renouvelées de nos jours, que, pour les réfuter, développait déjà saint Augustin au IVe siècle.

Il craint plus encore : Comment la contemplation dans laquelle nous serons perdus nous laissera-t-elle suffisamment la conscience de notre individualité personnelle ? Toute notre chaleur propre ne sera-t-elle pas absorbée au sein du foyer de la chaleur universelle ? Notre personnalité ne diminuera-t-elle pas jusqu'à disparaître, entraînée par l'attraction divine ? Plongés tout entiers dans le présent, ne perdrons-nous pas, avec la mémoire du passé, le souvenir de nous-mêmes ? Et ainsi, sans pensée, sans action, ne deviendrons-nous pas un reflet, un rayon, une ombre, un attribut, au lieu de demeurer une personnalité effective et vivante ?

Vaines appréhensions ! Non, dans le ciel, le repos n'est pas l'engourdissement, la paix n'est pas l'oisiveté, la vie n'est pas l'anéantissement ; l'ennui, pas plus que la satiété, n'est produit par la jouissance.

Pour se laisser troubler par de telles craintes, il ne faut tenir compte ni de la puissance ni de la sagesse divines ; il faut récuser les lois du monde spirituel, plus complètes encore, plus admirables que toutes celles du nôtre.

A vous qui vous inquiétez de ce que deviendra l'activité humaine, la vue seule de notre univers répond, et l'argument trouve sa réfutation dans l'ordre même d'où il est tiré. Comment ! le Dieu qui, avec une telle richesse et une telle variété, a disposé de si magnifiques spectacles dans la nature, qui a placé autour et au-dessus de nous ces prodigieuses créations dont l'étude surpasse la mesure de notre vie plus encore que l'étendue de notre intelligence, qui a donné aux évé-

nements humains et aux scènes de la vie terrestre un intérêt parfois si palpitant, et qui a fait toutes ces choses pour un monde passager, matériel et comme par un jeu superflu de sa puissance, ne pourrait, dans la vie future seul but de celle-ci, nous assurer un bonheur vrai, sérieux, incomparable, au-dessus de tout rassasiement, de toute imperfection, de toute lassitude!

Sans doute, le monde ne roulera plus dans le cercle sans issue et sans fin qui, sur cette terre, nous apparaît comme le mouvement. L'homme n'ira plus de l'enfance impuissante à la vieillesse invalide par ce chemin que nous nommons la vie. L'année ne parcourra plus, du froid navrant de l'hiver à la chaleur dévorante de l'été, cette période qu'on appelle le renouvellement des saisons. Les planètes ne feront plus dans l'espace les révolutions uniformes qui les ramènent sans avancer au point d'où elles sont parties. Mais la croissance, mais le progrès, mais la vie dans l'unité marcheront toujours. Mais Dieu, qui ne change pas plus qu'il ne s'arrête, se montrera également toujours le même et toujours nouveau.

Sans doute, il n'y aura plus la variété de la lutte, de la séparation, de la douleur, de l'absence, de la mort. Mais l'esprit de Dieu vivifiera et animera toutes choses. Tout cœur se dilatera, toute vie s'épandra, toute harmonie versera ses flots. La justice publiera incessamment la joie de son triomphe; la vérité, la gloire de son empire. Un sentiment pur comme le ciel, ardent comme la lumière, immense comme Dieu, fera battre chaque cœur, embrasera chaque âme, unira

chaque créature dans un hymne dont les développements seront infinis et les mélodies inépuisables[1].

Sous le souffle intérieur de Dieu, l'homme uni à son créateur, mais non confondu avec lui, ira de lumière en lumière, de gloire en gloire, de splendeur en splendeur, progressant, se dilatant, grandissant toujours, et toujours trouvant de quoi se dilater et s'étendre, et puisant toujours à la source intarissable du bien suprême.

Ainsi, par une combinaison merveilleuse et nécessaire, unité et variété, immutabilité et progrès, fixité et rénovation, possession et recherche continuée, centre et rayon, source et écoulement, tel sera le double caractère du bonheur des élus, bonheur immense et s'accroissant encore, amour rassasié et toujours insatiable, trouvant sa joie dans le souvenir, son contentement dans la jouissance, son attrait dans le mystère, sa garantie dans l'avenir, ou plutôt possédant à la fois tous les charmes que l'imagination et le désir peuvent demander dans toutes les situations et à tous les moments ensemble, amour complet en même temps qu'inassouvi, réalisant incessamment son idéal par un progrès que rien n'arrête, parvenu à son plus haut degré et s'élevant toujours, s'étendant sur tout et se concentrant sur Dieu seul.

En effet, qui donc oserait dire que, riche d'un amour et d'une puissance infinie, Dieu ne pourrait pas donner à l'homme au delà de tous les désirs de l'intelligence qu'il a formée? au delà de toutes les aspirations

1. Voir pour plusieurs de ces développements le P. Gratry, *De la connaissance de l'âme*, passim.

du cœur qu'il a animé? au delà de tous les élans de l'être qu'il a créé? au delà de toute pensée, de toute satiété, de toute mesure? Ce serait une folie à la créature de croire être capable d'épuiser les trésors de la divinité, et, unie à son auteur, de craindre d'être rassasiée de la béatitude qui suffit à Dieu même. Ce serait prétendre, ou que Dieu s'ennuie de son propre bonheur ou qu'il est incapable d'assurer le nôtre.

Dieu peut-il jamais être rassasié de lui-même? Celui à qui il est loisible de créer tous les plaisirs et toutes les jouissances, qui a pour attribut essentiel d'être souverainement heureux; celui qui, dans son unité infinie, a produit la variété sans nombre des intelligences, des facultés, des sentiments; celui qui est l'activité, la puissance, la sagesse, l'amour indéfiniment fécond en dedans comme en dehors de lui-même, peut-il craindre la satiété et en subir la loi? La seule pensée en répugne, le terme même en est contradictoire. Eh bien! nous qui participerons à la nature et aux attributs de Dieu, qui serons semblables à lui, nous ne pourrons pas plus que notre chef sentir de satiété et de défaillance. Notre activité et notre jouissance seront de même ordre que les siennes; et aux cieux l'idée d'ennui sera aussi inconnue que celle de douleur ou de mort.

Mais il y a un motif qui rend la satiété plus impossible encore, si on peut le dire, pour l'homme que pour Dieu même : c'est que, quel que puisse être le bonheur de l'homme, ce sera celui d'une créature. Devant l'immense qu'il ne pourra embrasser et l'infini qu'il ne saurait complétement saisir, il aura toujours à

apprendre, toujours à jouir. Créature finie, il aura beau marcher, marcher toujours; sa course, sans se lasser, sans toucher le but final, pourra être éternelle. « Il y a entre le fini et l'infini, dit Jouffroy, assez de distance pour que les siècles des siècles ne puissent parvenir à la combler, » et l'homme en vain montera de degré en degré, ajoute Ch. Bonnet[1]. « Entre le créé et l'incréé, entre le fini et l'infini, trouvant toujours l'infini, il tendra continuellement vers la suprême perfection sans y atteindre. » Les attributs divins qui se dérouleront devant lui seront inépuisables comme leur source. Ce sera une chaîne non interrompue de perfections et de jouissances, dont chaque extrémité ira se perdre dans l'infini, sans qu'aucun de ses anneaux puisse se terminer ou se rompre. Jamais nous ne trouverons la fin de notre admiration et de notre amour. « Ne craignez pas, a dit saint Augustin, de ne pouvoir louer toujours celui que vous pourrez toujours aimer[2]. » « Embrase-toi donc, continue le même docteur[3], du désir de la vie éternelle, où l'action sera sans effort et le repos sans désœuvrement; où la louange offerte à Dieu sera à la fois sans fin et sans ennui, où l'âme ignorera le dégoût comme le corps la fatigue, où il n'y aura plus de besoin qui te donne ou le désir d'être soulagé toi-même ou l'empressement à soulager ton frère..., où nous serons insatiablement rassasiés au milieu d'inépuisables délices[4].

1. *Palingénésie*, part. VIII. — 2. *In psalm.*, 83. — 3. *De catechis. rudibus*, cap. XXV, 47. — 4. *Serm.*, CCCII.

O source intarissable de la joie des élus ! O beauté de Dieu toujours ancienne et toujours nouvelle ! O merveilleux spectacle renouvelé incessamment et indéfiniment prolongé, où Dieu se donne à nous avec toutes ses œuvres matérielles et intelligentes, visibles et invisibles, où, par un ordre constant, tout retourne sans cesse à l'auteur de tout être pour redescendre incessamment de son sein ! Qui pourra se lasser de vous voir, de vous admirer, de vous aimer? O bonheur indicible, qu'aucune parole ne peut exprimer, qu'aucune intelligence ne peut pénétrer, dont aucun œil ne peut embrasser la grandeur, dont aucune oreille ne peut saisir l'harmonie, qu'aucun sentiment ne peut épuiser ! qui redouterait vos joies ou s'effrayerait de vos transports ?

Par un mystérieux privilége, quelques âmes pures ont pu entrevoir un instant des rayons adoucis de ce bonheur. Qu'on leur demande si elles ont craint la satiété, si elles ont trouvé cet instant trop lentement écoulé, si c'est un sentiment d'ennui que leur cœur brûlant a rapporté de ces régions célestes ; ou si elles ont redouté de se perdre dans cet abîme et d'y ensevelir leur personnalité? Dernière et tout aussi vaine appréhension !

Ame pusillanime, vous entrez dans la contrée de la vie et vous craignez d'y voir votre personnalité périr ! La vie débordera de toutes parts, vous en serez remplie, et vous pourriez admettre que cette plénitude vous mènera à l'anéantissement ! Plus vous vous trouverez auprès du foyer, plus vous ressentirez son action et son influence, plus aussi vous serez une créature

vivante et réelle, plus votre intelligence se perfectionnera, plus votre mémoire s'étendra, plus votre vitalité grandira. En possession de votre liberté relevée et divinisée, vous serez plus que jamais maître de vous-même, maître de votre volonté, de vos affections, de vos pensées, de vos souvenirs. Votre voix se mêlera au concert céleste, mais elle n'ira pas se perdre et disparaître dans l'harmonie universelle, elle donnera sa note à la fois particulière et concordante. Et Dieu, qui sur la terre, en respectant votre liberté, en a tiré sa gloire, la recevra dans le ciel de votre personnalité, qu'il voudra rend.e de plus en plus active, heureuse et vivante.

CHAPITRE VIII

ÉTERNITÉ.

« Ce qui n'est pas éternel n'est rien, » a dit saint Augustin [1]. C'est l'éternité qui consacre, couronne, consomme le bonheur. La béatitude n'existerait pas, si l'on pouvait jamais craindre de la perdre [2].

L'éternité, c'est le roc sur lequel sont baties toutes nos espérances, le fondement qui porte tout l'édifice de notre félicité. Nous jouissons et nous avons la confiance, nous avons la certitude que c'est pour toujours. Dans cette fixité dont le temps n'a été que le passage, le présent c'est l'avenir, l'avenir c'est le présent, et l'un aussi actuel, aussi assuré que l'autre. Derrière nous, notre vie qui n'était qu'un point, notre épreuve qui n'était qu'un instant ; devant nous, autour de nous, la béatitude stable, immuable en Dieu et par Dieu.

Notre main s'étend, et il n'y a pas d'obstacle. Notre œil plonge, et il n'y a pas de fond. Notre cœur aime, et il n'y a pas d'intervalle ni de mesure. Notre esprit s'élance, et n'y a pas de limite. Tout ce qui est nous

1. *Quod æternum non est, nihil est.*
2. Cicéron, quoique païen, a écrit : « *Si amitti vita beata potest, beata esse non potest.* »

appartient pour toujours. Rien n'arrête, ne suspend, ne borne notre jouissance.

Entassez les années sur les années, les siècles sur les siècles, les âges sur les âges ; accumulez à la suite tous les chiffres que peuvent fournir l'imagination et la science. Tout cela n'est rien ; vous n'avez ni entamé ni figuré l'éternité.

Vivez autant de vies de monde qu'il y a d'atomes dans l'univers, de corpuscules dans l'air, dépassez tout ce qui se peut compter ou concevoir. L'éternité reste entière.

Décomposez l'éther et la masse universelle de la création en autant de particules que la dernière limite de la division infinitésimale pourra vous le permettre ; donnez à chacune de ces particules la valeur d'une série de siècles aussi innombrables qu'elles-mêmes : vous n'avez rien fait, vous laissez intacte l'éternité.

Non-seulement l'éternité est, mais elle est seule possible. Il n'y a plus de temps. La mesure de la durée est passée. L'éternité seule demeure et nous demeurons avec elle. La mort a été détruite. La vie seule règne et par elle nous régnons. Nous sommes sûrs de nous-mêmes, sûrs de notre être, comme nous sommes sûrs de Dieu.

Établis sur la base inébranlable de la réalité acquise, nous jouissons à chaque instant, par la confiance, par la sécurité, par la certitude, de l'éternité entière. Nous pénétrons par là, plus que par aucun autre de ses attributs, dans le sein de Dieu. Créatures dans le passé, nous devenons, pour l'avenir, partie de la divinité. Dieu a toujours au-dessus de nous l'éternité du passé ;

mais par l'immortalité nous entrons, comme à un titre égal, dans l'éternité de l'avenir. Riches, puissants, sages, éclairés, nous ne pouvons l'être autant que Dieu; mais éternels, nous ne pouvons l'être moins que lui. C'est le seul don qu'il ne saurait nous mesurer; en nous l'accordant, il nous le donne tout entier, autant qu'il le possède. Et par là sans limite, sans réserve, nous n'atteignons pas seulement, nous saisissons l'infini, nous embrassons l'absolu.

Fénelon a peint ce bonheur inamissible des élus dans le ciel : [1] « Je ne sais quoi de divin coule sans cesse au travers de leur cœur comme un torrent de la divinité même qui s'unit à eux. Ils voient, ils goûtent qu'ils sont heureux, et ils sentent qu'ils le seront toujours. Dans ce ravissement divin, les siècles coulent plus rapidement que les heures parmi les mortels, et cependant mille et mille siècles n'ôtent rien à leur félicité toujours nouvelle et toujours entière. »

Le temps qui passe, les révolutions qui changent, les années qui fuient, les retours qui effraient, les défaillances qui épouvantent, tout a été englouti dans les profondeurs de l'immuable éternité. Seul, le bonheur stable, indéfectible, immortel, règne sans alternative et sans partage.

Oh ! que cette qualité de la béatitude en est à la fois la plus désirable et la plus précieuse ! Qu'elle pénètre l'être d'un rassasiement ineffable ! Se sentir vivre, vivre souverainement heureux et pour toujours; être assuré que cette flamme brûlera sans cesse, que ce

1. *Télém.*, liv. XIX.

foyer ne s'éteindra jamais, que cette gloire ne se ternira pas, que cette charité n'aura pas de fin ; éprouver de ce sentiment une pénétration intime et inaltérable ; n'être que lumière, que chaleur, que vie, et avoir l'éternité pour jouir de ces trésors d'existence, de fécondité, d'amour ! quel rêve si ce n'était pas une réalité ! quelle condition en dehors de toutes les données de l'homme, s'il n'était devenu semblable à Dieu ! Devant de telles magnificences, il n'y a qu'à s'anéantir, qu'à demeurer ébloui et confondu.

CHAPITRE IX

GRATITUDE.

Mais il y a aussi à adorer dans le plus profond sentiment d'amour et de reconnaissance ; il y a à élever vers Dieu et à jeter dans son sein tout ce qu'on a d'affection et de pensée.

Que vous ai-je fait, ô mon Seigneur! pour que vous me combliez ainsi de vos dons, pour que vous m'offriez un tel bonheur? Ai-je crié vers vous du fond du néant? Vous ai-je imploré quand je n'étais pas encore? Quel besoin aviez-vous de moi, pour que vous m'ayez tiré de l'abîme, pour que vous m'ayez préféré à tant d'autres créatures auxquelles vous n'avez pas accordé la même faveur? Quelle gloire, quel honneur vous apporté-je? Je n'existe, je ne sens, je ne suis heureux qu'en empruntant votre vie, votre sentiment, votre bonheur. Vous m'avez tout donné : pensée, intelligence, liberté, tout ce qui m'ayant servi à faire le bien, si j'en ai accompli quelque peu, m'a mérité la récompense. Et même n'est-ce pas à vous aussi que je dois le sentiment de reconnaissance avec lequel je vous remercie et vous remercierai pendant l'éternité toute entière?

Je n'étais rien, et je possède tout. Je n'avais pas même l'être, et je suis appelé à la participation de la nature divine. Je n'étais digne que de la peine, et voilà que je suis élevé à la suprême, à l'infinie récompense. Merci, mon Dieu, de m'avoir donné la vie en ce monde, où je puis vous connaître, vous aimer, monter par l'esprit vers vous, y aspirer par le cœur, pratiquer la sainte vertu, reposer sur votre loi ma conscience. Mais, merci surtout de m'avoir préparé, de m'avoir assuré un tel avenir au sein de toutes les joies de l'intelligence et de l'amour.

Quand mes regards contemplent le ciel et que ma pensée s'y transporte, mon cœur se dilate. Tout disparaît dans un immense entraînement de reconnaissance. Le bonheur de la terre n'est pas plus désormais pour moi que le malheur : richesse et pauvreté, prospérité et misère, biens et maux, je m'élève au-dessus de tout. L'épreuve la plus grande, je le sais, ô mon Dieu, est parfois le plus grand de vos bienfaits. Mes désirs sont immenses, mais vos faveurs les surpassent. Mes exigences sont infinies, mais elles n'égalent pas vos dons. Je veux le ciel, je veux l'éternité, rien autre ne me suffit; mais vous me les donnez; j'en jouis, je les possède sans retour.

O Dieu, s'écriera l'homme parvenu à la gloire, vous avez comblé la mesure, dépassé non pas mes vœux, mais mon pouvoir même de désirer. Les parfums des plus hautes vertus, en descendant de vous, embaument mon âme : la charité puise délicieusement dans votre sein la félicité qu'elle verse dans mon cœur; l'humilité, qui est la lumière et le discernement même des choses,

me donne la jouissance de vous trouver infiniment supérieur à tout et à tous; la pureté me charme de ses chastes attraits; la paix et la plus douce joie inondent mon cœur. Et le monde ne paraît plus qu'un point dans cet horizon sans borne qu'illumine l'éternité.

Oui, Seigneur, votre bonté est inénarrable! J'y crois de toutes les facultés de mon âme; je l'adore de toutes les puissances de mon cœur. Pour nous, elle surpasse, si on peut le dire, toutes vos autres perfections.

En vain le mal nous a-t-il environnés de toutes parts; en vain la souffrance a-t-elle pénétré jusqu'au fond de notre être; en vain l'homme n'a-t-il été que faiblesse et misère jusqu'à la mort. Je traverse ces apparences et je m'élance vers vous, ô mon Dieu! Me montrant l'immortalité d'un pôle à l'autre de la vie, vous m'avez fait vaincre le mal qui passe, par le bien qui demeure à jamais!

Si Linnée, en présence de vos œuvres, s'est écrié: « J'ai vu passer l'ombre du Dieu tout-puissant, éternel, infini, et j'ai été frappé de stupeur! » Moi aussi je puis dire : J'ai senti dans tout mon être illuminé le rayonnement de la bonté suprême, et j'ai été saisi par la reconnaissance et l'amour.

Oui, votre miséricorde me touche plus que votre sainteté ne me trouble ou votre grandeur ne m'effraie; et les mystères de votre bonté, bien plus que toutes les merveilles de votre puissance, me confondent et me ravissent.

Grâces vous soient rendues de m'avoir donné ce que j'ai cherché si longtemps, de m'avoir mis à l'abri

de ce que j'ai tant redouté, de m'avoir placé au-dessus de tous les accidents de la vie terrestre, au-dessus de la prospérité qui corrompt, de l'adversité qui renverse, des triomphes qui enflent, des défaites qui accablent, des passions qui agitent, de la lutte qui épuise, des chagrins qui oppressent, des plaisirs mêmes qui fatiguent, des maladies qui abattent et de la mort qui achève!

Grâces vous soient rendues de m'avoir ouvert le port inaccessible aux tempêtes, de m'avoir fait atteindre la patrie véritable où l'on ne craint plus l'exil, de m'avoir établi dans cette liberté sûre d'elle-même qui ne redoute plus aucune servitude!

Oui, grâces immortelles vous soient rendues de m'avoir fait savourer, dans la sécurité et le repos, la douceur d'une vie préparée par vous-même dans toute la magnifique bonté de vos desseins éternels, vie pure et glorieuse, sans altération ni vicissitude, vie toute divine et céleste, où la félicité incommutable, la sérénité sans nuages, la joie sans crainte, la plénitude d'existence, la possession de la vérité, la connaissance des mystères, la société des intelligences, l'extase sans fin, sont le partage inamissible des élus!

Mais, ô mon Dieu! dans votre munificence souveraine, vous nous donnez plus encore. Vous, en même temps le juge et le prix de nos mérites, le rémunérateur et la récompense de notre justice, le principe et le terme de notre félicité, l'auteur et l'accomplissement de tous nos désirs, vous vous donnez vous-même! C'est vous que nous voyons, vous que nous aimons, vous dont nous jouissons, vous qui nous découvrez per-

sonnellement la beauté infinie de votre essence. Vous nous ouvrez tout entière la source inépuisable d'où vous faites découler tout être, toute vie, toute intelligence. Toutes les merveilles dont vous êtes le souverain auteur, nous les apercevons en vous-même, à la lumière de votre visage. Nous vous voyons comme vous nous voyez.

Voilà que nous connaissons votre nature, ô père, sauveur, sanctificateur de nos âmes! Nous admirons, avec l'unité substantielle de votre puissance, de votre sagesse, de votre amour, les manifestations incomparables de votre justice, de votre miséricorde, de votre charité. Vision surnaturelle qui est la béatitude des esprits célestes, la splendeur des intelligences, la couronne des élus, la consommation de la félicité! Vision ineffable à laquelle l'âme s'attachera de toute la force de ses facultés transformées, et qu'elle célébrera par les cantiques éternels de l'amour et de la reconnaissance! [1].

Oui, nous serons véritablement rassasiés quand la gloire de Dieu nous apparaîtra [2]. La plénitude de la joie, du repos, du bonheur, montera en nous et débordera. Nous boirons à longs traits dans le torrent des délices divines [3]. Nous nous plongerons dans les profondeurs de la source de vie [4]. Nous nous enivrerons de l'abondance qui remplit la maison de Dieu [5].

1. Voir les belles *Méditations* de saint Augustin.
2. *Satiabor quùm apparuerit gloria tua*, psalm. 16.
3. *Torrente voluptatis tuæ potabis eos*, psalm. 35.
4. *Quia apud te est fons vitæ*, psalm. 35.
5. *Inebriabuntur ab ubertate domûs tuæ*, psalm. 35.

Oui, il est bien vrai, cité de Dieu, on nous a raconté de vous des choses admirables[1] ! La pensée de vos merveilles nous a transportés ; en les écoutant, nous avons été ravis. Et pourtant nous n'en avions entendu qu'un son affaibli, qu'un écho impuissant. Patrie céleste, combien vos mélodies glorieuses, dans leur harmonieux ensemble, dans leur entraînante réalité, surpassent ces débiles accords !

De tous les cœurs montera un hymne qui remplira l'immensité du ciel. Il n'y aura pas assez de voix, de sentiments, de facultés, pour célébrer dignement vos louanges, ô mon Dieu ! pour proclamer vos miséricordes et votre bonté, pour répéter sans fin le chant de la gratitude et du bonheur. Non ! l'éternité tout entière ne suffira pas pour vous louer et vous remercier ; et ce sera une dernière marque de la prodigalité de vos bienfaits, de ne pouvoir être égalée par une reconnaissance qui vous aura pour principe et durera autant que vous.

Et maintenant, nous devrions commencer cet hymne sur la terre. En présence de la destinée qui nous est préparée, nous devrions nous abîmer dans une pensée unique de louange et d'action de grâce. Sans doute, nous serions toujours impuissants à élever nos conceptions et notre reconnaissance à la hauteur de ce que Dieu nous réserve. Nous nous lasserions de recherches, nous épuiserions la série de nos efforts et les formules de notre gratitude avant de nous représenter le tableau véritable des joies du ciel. Même dans la vie

1. *Gloriosa dicta sunt de te, civitas Dei*, psalm. 86.

future, et bien moins encore en ce monde, notre capacité de sentir et de remercier ne montera jamais jusqu'aux perfections de Dieu et aux trésors de sa bonté pour nous.

Dans notre impuissance à reproduire et à reconnaître le caractère réel de la félicité céleste, c'est autant par ce qu'elle n'est pas que par ce qu'elle est, c'est plus par ce qu'elle dépasse nos aspirations que par ce qu'elle les accomplit, que nous essayons à la dépeindre. Il faudrait en jouir pour la comprendre et en remercier; et la jouissance même, pas plus que la reconnaissance, n'en égalera la grandeur.

Mais cependant quand l'âme, secouant ses liens matériels, monte vers Dieu et l'infini, quand aux lumières de la grande et véritable philosophie elle joint l'éclat des révélations divines, alors ce qu'elle découvre lui prolongeant la perspective de ce qu'elle n'aperçoit pas encore, elle est saisie par la conscience de ces merveilleuses promesses; ces magnifiques espérances l'entraînent. Elle commence à sentir ce qu'elle doit de retour; elle voit que ce serait calomnier l'homme que de penser qu'il puisse être indifférent à ce bonheur et insensible à ces bienfaits. Elle repousse comme une ingratitude l'idée que les tableaux de la punition se comprennent mieux que ceux de la récompense. Elle conçoit, par le sentiment même de son cœur, que la rémunération dépasse la peine, que les richesses de la miséricorde de Dieu sont au-dessus des trésors de sa justice, que le ciel sera plus abondant en gloire et en béatitude que l'enfer ne sera rempli d'ignominie et de douleur, et que, comme c'est l'amour qui prévaut en

Dieu, c'est la reconnaissance qui doit l'emporter chez l'homme.

Serait-il digne du bonheur, celui qui, l'entrevoyant, ne s'y unirait de toute la puissance de ses facultés? Serait-il digne du ciel, celui qui ne le mettrait pas au-dessus de toute affection et de tout autre désir? Serait-il digne de Dieu, celui qui ne trouverait pas dans son amour la plus haute et la plus précieuse des récompenses?

Oh! si l'ingratitude est coupable à l'égard de l'homme qui nous a conféré un seul bienfait, que doit-elle donc être vis-à-vis de l'auteur de tout don et de toute grâce? C'est dès maintenant, c'est dès ce monde que doit commencer notre reconnaissance envers le Dieu à qui nous devons tout, depuis la vertu qui mérite jusqu'à la récompense qui couronne, envers le Dieu qui nous fait entrer dans le sanctuaire de son bonheur et dans le rayonnement de sa gloire.

A lui, louange, honneur, bénédiction! A lui, le tribut le plus complet de notre intelligence, l'hommage le plus profond de notre cœur, dans les jours qui passent avec la mort et dans ceux qui demeurent avec la vie!

CONCLUSION

On comprend maintenant ce que c'est que le passage d'un monde à l'autre, le chemin de la terre au ciel, ce que c'est que l'immortalité.

Attachée à une apparence périssable, unie à la matière qui dure quelques jours et se dissout, l'immortalité traverse la mort sans en être atteinte, et passe, sans s'y ensevelir, par-dessus la tombe. L'enfant, avant de le savoir, l'a déjà reçue comme un don imprescriptible; elle s'attache à lui et ne l'abandonne plus dans toutes les phases de sa vie.

Promesse ou menace, punition ou récompense, accordée comme un bienfait inestimable par le Dieu bon, changée en châtiment par le Dieu juste, elle est la grande loi, le but suprême, la forme inévitable et dernière de la vie humaine. Tout ce qui est pensée, raison, conscience, tout ce qui a une âme, dans tous les pays, à toutes les époques, parmi toutes les variétés de l'espèce humaine, civilisés ou barbares, savants ou ignorants, quels que soient le langage, la couleur, l'état social, le culte, arrive à l'immortalité non moins

sûrement qu'à la mort. Le tombeau n'est pour tous que le vestibule de la vraie vie.

Sentiment gravé au plus profond du cœur de l'homme, qui seul l'explique, le relève, donne la raison du mal, justifie le bien, soutient le juste, console le malheureux, encourage le faible, anime le fort, l'immortalité est une des bases essentielles et primordiales de la religion naturelle. Elle se confond avec l'idée même de Dieu, sépare par un abîme infranchissable l'homme de toute la création inintelligente, fonde tous les droits en face de tous les devoirs, et dotant l'homme d'une puissance incomparable, l'élève au-dessus de la misère, de la douleur, de la mort.

Sans l'immortalité, la vie n'est que doute, illusion, ténèbres, ironie amère, cruelle déception.

Sans l'immortalité, pour combien d'hommes l'existence, don funeste, soulèverait des blasphèmes non coupables et de trop légitimes malédictions!

Sans l'immortalité, la mort est un abîme fatal où vont confusément s'engloutir les bons et les méchants, les justes et les coupables, avec toute pensée, toute espérance, toute crainte, toute vertu, tout remords.

Sans la vie immortelle, tous les instincts du cœur sont déçus, tous les calculs de la raison convaincus d'erreur; toutes les nations se sont trompées; tous les enseignements de la religion et de la justice ont menti; aucun principe ne reste debout; aucune loi ne demeure. Seuls, le matérialiste et l'impie ont raison contre l'univers.

Mais non, tout n'est pas matière et corruption pour

devenir ruine, mort, néant. La vie subsiste; elle est indestructible; elle s'enfonce au plus profond de l'âme; elle y déjoue toute attaque. Dieu a promis à l'homme l'immortalité; il en a mis dans son cœur le désir et le gage; il lui a garanti ses magnifiques destinées; il a placé dans les cieux l'étoile de l'espérance, guide assuré qui mène infailliblement au port.

Après avoir répandu sur tout homme des rayons de cette lumière, il en a établi le foyer même dans la plus grande, la plus sainte des lois. L'immortalité resplendit dans toutes les pages de l'Évangile; la Rédemption n'a d'autre motif et d'autre but que la vie future. Croire à Dieu, croire au Sauveur, c'est croire à la vie divine, à la vie céleste. Ce n'est plus un simple espoir, un vague aperçu, un sentiment indécis; c'est la certitude, la réalité; c'est la garantie infaillible de la parole divine.

Arrière donc tout système, toute hypothèse créée par un vain jeu de l'homme, tout rêve d'imagination, toute théorie personnelle. Arrière tout ce qui n'est pas l'immortalité nette, absolue, précise. L'âme existe et existera toujours avec ses facultés, sa raison, sa mémoire, son identité. Elle est et sera elle-même avec une unité permanente, avec une suite non interrompue, indépendante dans toutes ses décisions, responsable dans tous ses actes, maîtresse de son épreuve, libre de ses destinées et pouvant tout faire, si ce n'est d'en changer le but et d'en abréger le terme.

Supérieure à toute forme, distincte de tout élément, dominant toute fatalité, soumise à Dieu seul, non à un Dieu abstrait et imaginaire, mais au Dieu personnel,

créateur, législateur, juge, rémunérateur, elle le proclame, l'invoque, en appelle à lui de sa faiblesse, de sa misère, de ses chutes, adore sa grandeur, sa bonté, sa providence, et sait que sa mission sur la terre est de le servir, comme sa destinée dans le ciel de le louer et de l'aimer à jamais.

Dès lors la vie entière de l'homme s'éclaire de son vrai jour. Ses pensées se fixent avec ses devoirs. Le présent et ses incertitudes, le mal et ses illusions, la matière et ses vains plaisirs disparaissent. Voici la vérité, la vertu, le bonheur, admirable trilogie qui, commencée et poursuivie sur la terre, a sa consécration et son couronnement dans le ciel.

Quel que soit le nuage qui ait voilé ici-bas la vérité, et les obstacles qui aient arrêté la vertu, la réalité se découvre : le bonheur, ce n'est que la vérité à sa plus haute puissance, la vertu dans sa plus grande splendeur. Savoir tout ce qui est vrai, aimer tout ce qui est bon, c'est l'effort du présent, c'est le résultat assuré de l'avenir. Oui, le bonheur par la vérité et la justice, tout est là : en dehors rien n'importe, rien n'existe ; c'est le but immense, absolu, unique. L'homme qui ne le voit pas est un aveugle, celui qui s'en détourne un insensé. Il faudrait laisser tout pour marcher à sa poursuite et l'atteindre.

Mais il est là ; Dieu l'a placé à côté de nous, devant nos yeux. Déjà la conscience nous en découvrait les approches. Le christianisme aplanit le dernier obstacle et nous introduit dans la voie qui y fait parvenir. Tout autre chemin nous mènerait aux abîmes. O religion sainte, seule maîtresse infaillible de vérité, seul

exemplaire assuré de vertu, seule dispensatrice certaine du bonheur, soyez bénie dans les jours du combat comme dans ceux du triomphe!

L'homme tout entier, alors, sera comblé de jouissances, inondé de délices. Le corps, l'esprit, le cœur participeront à cette béatitude indicible. Tout sera pour lui lumière, science, amour. Il sera plongé dans un océan de vie où il avancera toujours sans jamais en toucher le bord. Son bonheur, complet dès l'origine, ne cessera cependant de s'étendre et de grandir. Il ira de degré en degré, de progrès en progrès, marchant toujours sans se lasser jamais, se rapprochant toujours de Dieu, de l'infini, sans jamais l'atteindre, mêlant l'activité au repos, restant homme et participant à Dieu, heureux de sa propre béatitude et de celle de ses compagnons de bonheur, savourant l'être dans toute sa douceur, dans toute sa plénitude, jouissant à chaque moment des joies de l'éternité entière, ravi dans une extase qui n'aura que la divinité pour terme et pour limite.

Ici l'expression et l'intelligence humaines défaillent à la fois. Ce bonheur paraît trop grand pour l'homme, trop grand surtout pour celui qui vit encore de la vie des sens. Qu'il essaie donc de se dégager des liens qui l'entourent; qu'il cherche à se rendre digne de cette vie de l'avenir; qu'il fasse effort pour s'élever aux choses divines, et son esprit et son cœur s'ouvriront comme d'eux-mêmes aux délices ineffables que prépare à tout homme la contemplation de la vérité et de la justice souveraines. Si le jour de ce monde est l'aurore de ceux de l'autre vie, ne devons-nous pas entrer d'avance, de

nos aspirations et de nos vœux, dans la lumière éclatante qui nous vivifiera à jamais?

Convions donc tout ce qui a une intelligence, un cœur, une voix, à chanter l'hymne de l'immortalité. O mort! nous sommes plus forts que toi, nous ne saurions plus te craindre! Arme-toi de toutes tes misères, de toutes tes frayeurs, frappe sans pitié et sans relâche : tu n'en es pas moins vaincue. Tes coups sont terribles, mais non irréparables. Tu pourras nous abattre dans le temps; nous avons contre toi l'éternité. Notre défaite d'un jour se changera en une victoire sans fin. Ton triomphe dans la vie de la terre sera notre couronne dans la vie du ciel!

Il y a là désormais une évidence si irrésistible, un résultat si certain, une destinée tellement acquise que, si la mort n'était pas une punition et une épreuve, nous devrions nous empresser vers elle de toute l'ardeur de nos désirs. Éclairés par la conscience, guidés par la religion, voyant le but, nous devrions courir dans la voie qui y mène.

Éclatante comme le soleil, l'immortalité est un fait que nous voyons. La raison est dépassée dans ses arguments; la foi même semble superflue en présence d'une lumière si irrécusable. Nous avons un pied dans la vie à venir; nous touchons de la main au bonheur. Sur la pente irrésistible qui nous entraîne, nous nous rapprochons à chaque instant de nos destinées providentielles; nous vivons, nous régnons. Oui, si vite arrivés de l'autre côté de la tombe, nous pouvons vraiment le dire : la mort, c'est la vie; la terre, c'est le parvis du ciel; le temps, c'est déjà l'éternité.

Couronne immortelle, préparée à l'effort, à la piété, à la justice, tu es le gage de la grandeur de l'homme et de la bonté infinie de Dieu!

Mille fois heureux celui qui, les yeux fixés sur ta splendeur, marche, par la patience, le courage, la vertu, à la conquête de l'inénarrable récompense!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Préface de la troisième édition..... V
Lettres de l'auteur à Mgr l'Évêque d'Orléans et de Mgr l'Évêque d'Orléans à l'auteur..... XI
INTRODUCTION..... 1

PREMIÈRE PARTIE.

PREUVES DE L'IMMORTALITÉ.

Préambule..... 9
CHAP. Ier. — Nature de l'âme..... 11
— II. — Idée de Dieu et de l'infini..... 22
— III. — Destination de l'homme..... 30
— IV. — Désir du bonheur..... 39
— V. — Sens intime et instinct de l'immortalité..... 46
— VI. — L'imperfection de l'homme et le désordre en cette vie..... 56
— VII. — La douleur..... 63
— VIII. — Le sens moral et la conscience..... 71
— IX. — Usages, croyances, traditions universelles..... 83
— X. — Opinions des anciens philosophes..... 100
— XI. — L'Ancien Testament et la croyance des Juifs..... 119
— XII. — Le christianisme..... 133

DEUXIÈME PARTIE.

OBJECTIONS A LA NOTION PURE DE L'IMMORTALITÉ.

Préambule..... 145
CHAP. Ier. — Le matérialisme..... 148
— II. — Le panthéisme..... 166
— III. — Le métempsycose..... 175
— IV. — Le système du progrès continu..... 186
— V. — Le naturalisme..... 198
— VI. — Le rationalisme..... 208
— VII. — Le positivisme..... 218
— VIII. — L'éclectisme..... 224
— IX. — Le système de la morale indépendante..... 236
— X. — Le spiritisme..... 246
— XI. — Les divers systèmes individuels..... 255
Conclusion..... 269

TROISIÈME PARTIE.

EFFETS DE L'IMMORTALITÉ.

Préambule..... 273

PENDANT LA VIE.

CHAP. Ier. — L'immortalité vis-à-vis du devoir..... 276
— II. — L'immortalité au regard de l'épreuve..... 281
— III. — L'immortalité au point de vue de la consolation.. 286
— IV. — L'immortalité à l'heure de la mort..... 296

APRÈS LA MORT.

— V. — L'arrêt..... 302
— VI. — La durée de la rétribution..... 308
— VII. — Le nombre des heureux..... 320
— VIII. — Le lieu de l'immortalité..... 329
— IX. — La résurrection du corps..... 334

QUATRIÈME PARTIE.

BONHEUR DE L'IMMORTALITÉ.

Préambule 349
CHAP. Ier. — Aperçu général du bonheur du ciel..... 352
— II. — Bonheur pour le corps..... 360
— III. — Bonheur pour l'esprit..... 370
— IV. — Bonheur pour le cœur..... 389
— V. — Réunion avec ceux qu'on a aimés..... 406
— VI. — Société des bienheureux. — Hiérarchie. — Harmonie..... 417
— VII. — Paix, joie, liberté, activité des élus; leur jouissance sans satiété..... 423
— VIII. — Éternité..... 434
— IX. — Gratitude..... 438
Conclusion..... 446

FIN DE LA TABLE.

APR 7 1880
MAY 4 1881